Sévérien de Gabala

Quinze homélies
en traduction française

Sur les six jours de la création (*six homélies*)
Sur le Serpent d'airain et sur la sainte Trinité
Sur le repentir et sur Rahab
Sur le Législateur de l'Ancien et du Nouveau Testament
Sur cette parole : "Par quelle autorité fais-tu ces choses ?"
Sur le Centurion et sur la marche sur les eaux
Sur le lavement des pieds (*transmission brève*)
Sur l'Ascension du Sauveur
Sur l'Esprit saint et sur la Pentecôte
Sur la paix (*transmission latine*)

Et, d'un Pseudo-Sévérien :
Sur la foi en la sainte Trinité (transmission éthiopienne)

Textes rassemblés et présentés
par Albocicade

2014

Table des matières

Avertissement

On ne trouvera dans ce recueil aucune nouveauté, rien qui n'ait déjà été publié.
Pourtant, si la plupart des traductions ci-après se trouvent même sur internet, elles ne sont guère accessibles, étant soit éparpillées en de multiples publications spécialisées, soit au contraire noyées dans la masse des œuvres attribuées à St Jean Chrysostome.
Il a donc semblé utile, afin de les rendre plus accessibles, de les rassembler en un recueil de traductions. Nous indiquons toutefois en bibliographie les références des ouvrages dont elles proviennent, afin d'en permettre une étude plus approfondie.
Pour le présent recueil, nous avons conservé à l'identique les traductions récentes, mais avons opté pour une légère modernisation des traductions publiées au XIXe siècle par l'abbé Bareille.
Enfin, dans la mesure où la chronologie des homélies de Sévérien reste problématique, nous les avons regroupé simplement dans un ordre approximativement biblique.

Remerciements

Il convient de remercier en premier lieu Mr Roger PEARSE qui, ayant entrepris de rendre quelques homélies de Sévérien accessibles en anglais sur son site[1], est l'initiateur involontaire de ce travail.
Ayant pris un peu d'avance, il m'a aimablement communiqué nombre d'informations et de documents importants qui se sont révélés indispensables.

Il convient aussi de remercier M. Marcel PIRARD et Mme Tamara PATARIDZE qui ont avec bienveillance mis à ma disposition tel document qui me faisait défaut, ainsi que Mme Judit KECSKEMETI qui m'a obligeamment autorisé à insérer sa traduction de l'homélie "*Sur le saint Esprit et sur la Pentecôte*" dans ce recueil.

Enfin, une mention particulière revient à M. Sever VOICU, auteur – entre autres – de l'article "Sévérien de Gabala" dans le Dictionnaire de Spiritualité (1990), qui a accueilli avec bonté mes questions, y répondant avec le recul que donne une longue fréquentation d'un auteur. J'ai essayé de tenir compte au mieux de ses avis, même si – du fait que mon point de vue est plus d'engager à lire Sévérien qu'à en étudier les particularités – la présentation que j'en fais ne serait sans doute pas la sienne.

[1] http://www.roger-pearse.com/weblog/tag/severian-of-gabala/

Présentation de Sévérien

Préambule.
"*Quelque réputation d'éloquence qu'ait eue cet évêque, son nom est devenu odieux par les mauvais traitements qu'il fit souffrir à saint Chrysostome*"[2] voici en quels termes peu élogieux une notice du XIXe siècle présente Sévérien. De fait, Sévérien eut la mauvaise idée de prendre part, comme juge et partie, aux procès organisés contre Jean Chrysostome par Théophile d'Alexandrie, ce qui lui valut, après la réhabilitation de Jean[3], une forme d'oubli ignominieux : ses homélies – lorsqu'elles furent copiées – le furent généralement sous un autre nom… souvent celui de Chrysostome[4].

Toutefois, cet ostracisme est-il totalement justifié ? N'était-il véritablement que cet aventurier en quête de gloriole, plus déclamateur qu'orateur que nous décrivent les dictionnaires de patrologie ? N'avait-il donc aucune qualité, et Jean Chrysostome se serait-il proprement fait berner en accordant sa confiance à Sévérien ? Le cas ne serait pas sans précédent. Qu'on se souvienne, par exemple, de la mésaventure que St Grégoire le Théologien eut à subir de Maxime, cet aventurier égyptien qui, après s'être assuré de la sympathie de Grégoire chercha à le supplanter. Et Jean pourrait bien avoir été, comme Grégoire, victime de sa simplicité d'âme.

Toutefois, rapportant ces tristes événements, Théodoret[5] se montre d'une singulière discrétion : "*lorsque j'entreprends d'écrire les injustices que ce grand homme (St Jean Chrysostome) a souffertes, je suis en quelque sorte retenu par le respect des autres vertus de ceux qui ont commis ces injustices, et c'est ce qui m'obligera à passer leurs noms sous silence autant qu'il me sera possible de le faire.*"
Ce silence quelque peu embarrassé de Théodoret doit au moins retenir notre attention dans la mesure où il se garde d'accabler les divers protagonistes, mais parle au contraire de leurs vertus.

A. Les sources
Le nom de Sévérien de Gabala, est principalement (pour ne pas dire exclusivement) connu, dans le cadre de ses démêlés avec l'archevêque Jean de Constantinople – St Jean Chrysostome – tels que nous les rapportent (outre le résumé de l'acte d'accusation du Synode du Chêne que nous a transmis Photios[6]) des historiens de l'Eglise tels Socrate le scolastique[7], Sozomène[8], Théodoret de Cyr ou encore Pallade d'Helenopolis[9] : textes plus ou moins à charge, qui, malgré leur prétention à l'objectivité historique sont avant tout des points de vue sur les événements qu'ils relatent, et qui ne s'intéressent de toutes façons qu'à la période que Sévérien passa à Constantinople.
Il existe toutefois une autre source, sans doute trop négligée jusque là : le synaxaire arabe copte (monophysite) d'Alexandrie[10] : dans le monde copte – qui était celui de Théophile d'Alexandrie – Sévérien n'a pas souffert du même désamour que dans le monde byzantin.

---

[2] Dictionnaire de Patrologie, par l'abbé Sevestre, tome 4, col 1258 ; ed. Migne, 1855.
[3] et plus précisément, à partir de la première moitié du VIe siècle : voir S. Voicu : "Il nome cancellato: la trasmissione delle omelie di Severiano di Gabala", Revue d'histoire des textes n.s. 1 (2006), pp. 317-333
[4] Du moins, dans le monde de langue grecque.
[5] Théodoret de Cyr : Histoire de l'Eglise, V.34.
[6] Photios de Constantinople : Bibliothèque, codex n° 59.
[7] Socrate le Scolastique : Histoire de l'Eglise, VI. 11, 15, 16, 17,18 et 21.
[8] Sozomène : Histoire de l'Eglise, LivreVIII, 10, 16, 17, 18, 19, 20 et 28.
[9] Pallade d'Hélénopolis : Dialogue sur la Vie de St Jean Chrysostome, chap. 3, 8, 9, 10, 11 et 16.
[10] Synaxaire arabe jacobite (rédaction copte), traduction par René Basset, in Patrologia Orientalis tome 1, 1907 ; Voir Annexe 1, les notices sur Sévérien de Gabala, Théophile d'Alexandrie et Jean Chrysostome. Sévérien est

Le monde copte ayant basculé du côté monophysite après le Concile de Chalcédoine et la condamnation de Dioscore, cette séparation a constitué une protection pour les œuvres de Sévérien, considéré comme un "saint père", au point que son nom servit même à couvrir diverses homélies qui ne lui devaient rien[11]. Cette "protection" ne doit cependant rien à une éventuelle tendance monophysite de Sévérien, tendance qu'il serait vain de chercher dans ses œuvres authentiques.
Ainsi donc, dans ce synaxaire copte, au 7 du mois de Touth (4 Septembre), se trouve une notice sur "*le saint Père vertueux Sévérien, évêque de Gabala*" dans laquelle outre une présentation de ses jeunes années et de son début d'épiscopat, ainsi qu'une non négligeable partie hagiographique, on trouve deux références à Jean Chrysostome[12], dont une concernant précisément le procès qui valut à Jean son exil (et dans laquelle le rôle de Sévérien est singulièrement édulcoré)[13].

Certes, il convient d'agir prudemment avec de telles sources tardives, et sans doute peut-on appliquer à l'auteur de cette notice ce mot de St Photios[14] :
"*Cet écrivain semble relater beaucoup de choses contraires à la vérité de l'histoire, mais rien n'empêche le lecteur de choisir ce qui lui est utile et de passer par dessus le reste*."

B. Vie de Sévérien

Avant "l'Affaire Chrysostome"

La seule source pour cette période est le "synaxaire copte". Mais peut-on lui faire crédit, lorsqu'il fait naître Sévérien vers 305[15] ? C'est plus que douteux.
Par contre, ne se pourrait-il pas qu'il ait conservé quelques souvenirs authentiques lorsqu'il présente Sévérien comme le fils d'une famille aisée, qui – après des études assez poussées – se tourna vers le Christ et voulut le servir avec zèle, au point qu'il "dilapida son héritage" en fondant un hospice pour les pauvres et les étrangers ?
A défaut d'être assurés, ces détails – qui se retrouvent dans d'autres notices – donnent au moins une description plausible de l'évêque de Gabala.
Le synaxaire ne précise pas son origine géographique, mais plusieurs des autres sources rappellent qu'il en était de lui comme d'un Marseillais à Paris : il parlait le grec avec un fort accent syrien dont il ne sut jamais se départir.
Quand arriva-t-il à Gabala (actuellement Jablé [جبلــه], sur la côte syrienne) et fut-il fait évêque ? Les repères chronologiques du synaxaire sont des plus embrouillés, et ce n'est pas sur eux que l'on peut espérer établir quoi que ce soit.

---

aussi dans le synaxaire éthiopien, dont la notice dérive directement du synaxaire copte. Cf. E. A. W. Budge, *The Book of the Saints of the Ethiopian Church*, 4 vol., Cambridge, 1928.

11 Nous en donnons plus loin un exemple, de transmission éthiopienne et non pas copte, avec l'homélie "Sur la foi en la sainte Trinité".

12 Ceci est d'autant plus remarquable que l'on ne trouve pas la moindre allusion à Chrysostome dans la notice du même synaxaire consacrée à "*Théophile, patriarche de la province d'Alexandrie*", le 18 du mois de Babeh (15 Octobre) ; et que pour la fête de "*Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople*", le 17 du mois de Hatour. (13 Novembre) il est seulement fait mention, pour ses accusateurs, d'évêques interdits par le saint à cause de leur mauvaise conduite et de leurs opinions perverses, assemblés en synode par l'impératrice Eudoxie, et qui, au retour de son premier (et bref) exil, s'assemblèrent de nouveau et l'exilèrent en Arménie.

13 L'autre passage met directement en parallèle Sévérien avec Chrysostome et Innocent de Rome : en effet, après que Sévérien soit parvenu à réunir tous les chrétiens de son diocèse en un pieux troupeau, le synaxaire prête cette parole au démon : "*Je suis tourmenté de tous les côtés ; l'Egypte est remplie de saints moines; à Rome, il y a Innocent; à Constantinople, Jean Chrysostome ; il me restait cet endroit, et voici que Sévérien me l'a pris.*"

14 Photios de Constantinople : Bibliothèque, codex n° 96 ; à propos d'une "Vie de St Jean Chrysostome" attribuée à Georges d'Alexandrie.

15 Le synaxaire dit qu'il mourut centenaire, 2 ans avant Jean Chrysostome. Il aurait eu 97 ans lors du "synode du Chêne". C'est bien sûr pure fiction.

Tout au plus sait-on qu'en 381, au Concile de Constantinople, l'évêque de Gabala était Domnus ; et qu'en 451, à Chalcédoine, l'évêque se nommait Uranius : l'épiscopat de Sévérien se situe nécessairement entre ces deux extrêmes[16].

La venue à Constantinople.

Pour quelle raison délaissa-t-il, vers 399, son évêché de Gabala pour se rendre à Constantinople, capitale de l'empire ? La raison n'est pas connue. C'était cependant un fait courant que des évêques aient à jouer un rôle de délégué de leur diocèse auprès de l'empereur pour négocier une baisse d'impôts, une demande d'aide… Ne voit-on pas, quelques années auparavant, Synésius (certes pas encore évêque de Cyrène, mais simple délégué de la Cyrénaïque) faire antichambre trois années durant avant de pouvoir énoncer les demandes de sa ville et de sa province devant l'empereur Arcadius.

Toujours est-il que Sévérien se rendit donc à Constantinople vers 399 (avec, disent les mauvaises langues, dans ses bagages de nombreuses homélies prêtes à être prononcées[17], mais sans qu'il faille nécessairement le soupçonner d'y être venu poussé par l'ambition ou l'appât du gain) et qu'il y fut bien accueilli par l'archevêque Jean dont il sut gagner la confiance, il put prêcher dans la Grande Eglise et devant la famille impériale.

Son accent très provincial (ce syrien ne sut jamais parler grec avec élégance) nuisait à son éloquence, mais sa connaissance des Ecritures compensait ce handicap : il fut un orateur apprécié du peuple et de l'empereur.

La tournée épiscopale de Jean à Ephèse

Aussi, lorsque fin 401 Jean dût quitter Constantinople, pour régler des problèmes à Ephèse – séjour qui s'étendit sur au moins cinq mois – il prit la route sans inquiétude, laissant toute liberté à Sévérien de prêcher, lui "confiant" son église.

Hélas, durant son absence, la situation à Constantinople s'était quelque peu dégradée. Suite à un incident à propos du diacre Sérapion, lequel avait "omis" de se lever au passage de l'évêque Sévérien, ce dernier se révéla si intraitable – réclamant que Sérapion fut rien moins qu'excomunié – que Jean, dont la qualité première n'est sans doute pas la diplomatie, l'invita fermement à rejoindre son diocèse qui devait se languir de son évêque. Sévérien s'éloigna quelque peu, mais l'empereur fit alors pression sur Jean pour qu'il consente à l'accueillir de nouveau. Chrysostome céda et dans une homélie à la rhétorique prudente[18], invita ses paroissiens – au nom de la paix - à recevoir à nouveau Sévérien de bon cœur et sans arrière pensée.

Le lendemain, Sévérien prit la parole en remerciement : c'est l'homélie "*Sur la paix*" que nous donnons ici. C'est, au final, la seule homélie de Sévérien que l'on puisse situer précisément chronologiquement, même si la plupart des homélies conservées sont en série continue et peuvent dater de 402.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, et la brouille entre Jean et Sévérien n'être connue qu'anecdotiquement, broutille incomparablement moins importante que le désaccord qui l'opposa à Epiphane de Salamine[19].

---

[16] Voir plus loin pour la date de sa mort.

[17] Ce qui est peu crédible dans la mesure où le styles de ses homélies indique qu'il les improvisaient.

[18] Homélie "*qu'il faut recevoir Sévérien*". S. Voicu considère son authenticité comme douteuse. Nous en donnons la traduction à la suite de l'homélie de Sévérien "Sur la paix".

[19] Les deux évêques, fort remontés l'un contre l'autre, se quittèrent – dit-on – sur un sévère échange d'amabilités. Epiphane, s'embarquant pour retourner à Chypre aurait dit à Jean "J'espère que tu ne mourras pas évêque" à quoi Jean aurait répondu : "J'espère que tu n'arriveras pas dans ta patrie". Au Synode du Chêne, Jean fut accusé d'avoir appelé Epiphane un "idiot" et un "démon".

L'affaire égyptienne et le synode du Chêne

C'est d'Egypte que vint la tempête. Quelques moines égyptiens – les "Longs Frères" – s'étant rendus à Constantinople pour se plaindre du traitement que leur infligeait l'archevêque Théophile d'Alexandrie sous prétexte d'origénisme, Jean leur accorda l'hospitalité (sans toutefois les recevoir à la communion), laissant à un synode le soin de faire la lumière sur cette affaire. Théophile, convoqué par ce synode que devait présider Jean Chrysostome, se rendit à Constantinople en 403 et organisa lui-même un contre-synode (dit "synode du Chêne"), recevant toutes plaintes contre Chrysostome[20]. Parmi les 36 évêques[21] siégeant aux côté de Théophile pour faire condamner Jean se trouvait Sévérien.

Sommé de se présenter devant cette assemblée, Jean refuse par quatre fois d'être jugé par des hommes qui se sont ouvertement déclarés ses ennemis. Il est finalement condamné, en son absence, à l'exil, puis emmené à Praenétos, sur la côte de Bithynie.

Socrate rapporte que, désireux de justifier aux yeux du peuple que cette condamnation irritait la décision du synode, Sévérien explique dans un sermon que le fait même que Jean ait refusé de se présenter lorsqu'il était convoqué dénote chez lui un grand orgueil "*Même s'il n'y avait rien eu d'autre à lui reprocher, son arrogance aurait été un chef d'accusation suffisant pour justifier sa déposition. Tous les péchés en effet sont pardonnés aux hommes, mais Dieu résiste aux orgueilleux*."[22]

Cet exil est pourtant de courte durée, puisque Jean – ramené par Brison, eunuque de l'impératrice à la demande de l'empereur – rentre à Constantinople sous les acclamations du peuple.

Le second exil de Jean

Si l'exil avait été de courte durée, le retour en grâce ne fut guère plus long.

Ne s'embarrassant pas de ménager les susceptibilités des puissants, Jean déplut – une fois de trop – à l'impératrice Eudoxie. Aussi lorsqu'en 404 certains des évêques qui avaient siégé au synode du Chêne, parmi lesquels Sévérien, vinrent contester la réinstallation de Jean sur son siège épiscopal, puisque déposé par un synode, il aurait fallut qu'un synode se prononce sur son retour et l'autorise à reprendre ce siège qu'il occupait donc indûment, ce fut l'occasion pour Arcadius de prononcer un second – et cette fois définitif – exil, à Cucuse[23]. Un autre évêque, Arsace, fut nommé sur le siège de Jean, ce qui divisa profondément le peuple de Constantinople entre les "légitimistes" qui acceptaient le nouvel évêque, et "Johannites" qui restaient fidèles à l'évêque injustement exilé.

En 407, à la demande – dit-on – des adversaires de Chrysostome, l'empereur décide de l'éloigner encore de la capitale, plaçant son lieu d'exil à Pithyos, aux confins de l'empire, lieu que Jean n'atteignit jamais. L'Eglise de Constantinople resta divisée jusqu'à ce que le nom de Jean soit réinscrit sur les diptyques, vers 417. Ce n'est toutefois qu'en 438 que l'empereur Théodose II, fils d'Arcadius et d'Eudoxie – et qui d'ailleurs avait été baptisé par Sévérien –

---

[20] Théophile n'avait accepté de consacrer comme archevêque de Constantinople Jean, ce prêtre d'Antioche désigné par l'empereur Arcadius, qu'à contre-cœur, alors qu'il souhaitait que cette charge revienne à un certain Isidore qui, après avoir été moine à Scété, avait été servi comme prêtre à Alexandrie. L'idée que Jean Chrysostome puisse apporter son soutien aux "Longs Frères" lui fut proprement intolérable.

[21] Dont 29 avaient accompagné Théophile depuis Alexandrie.

[22] Socrate, Hist. Eccl., vi,16. L'existence de ce sermon est douteux dans la mesure où il n'a jamais été retrouvé et qu'il n'est pas établi que Sévérien ait pu prêcher "officiellement" (c'est-à-dire avec des sténographes) à Constantinople après le retour de Chrysostome; du moins, aucune de ses homélies n'a pu être datée après le Sermon "Sur la paix"

[23] C'est ainsi que Pallade, remarquablement discret sur Eudoxie, rapporte les faits. De son côté, le synaxaire copte affirme que "*Lors de l'affaire de Jean Chrysostome avec l'impératrice, on fit venir [Sévérien] avec tous les évêques. Il adressa toutes sortes de blâmes à l'impératrice, disant que saint Jean Chrysostome n'avait rien fait qui méritât l'exil. Comme elle ne l'écoutait pas, il revint dans sa ville*."

offrit à la mémoire de Jean Chrysostome une revanche éclatante, faisant ramener à Constantinople les restes de l'évêque que ses parents avaient exilé.
La fin de Sévérien
On sait, par la notice de Gennade[24], qu'il mourut sous le règne de Théodose II (408-450), donc après 408, mais selon toute vraisemblance avant 430[25]. Il ne vit donc pas le retour triomphal des reste de Jean.
Et si, dans la suite des temps son nom a été unanimement couvert d'opprobre dans la sphère byzantine, cela ne se fit pas immédiatement.
Ainsi, est il nommé comme témoin de la foi orthodoxe, aux côtés des évêques "*Jean*, *Atticus*, *Cyrille l'évêque d'Alexandrie actuellement vivant*" et de beaucoup d'autres dans la "Supplique du diacre Basile[26], en 431.
A la fin du siècle, le prêtre marseillais Gennade qui apprécie ses écrits sait qu'il fut "*souvent mandé par l'évêque Jean et par l'empereur Arcadius pour prêcher à Constantinople*."

C. L'orateur
A-t-il réellement étudié à Athènes, Césarée et Rome[27] ? Le cas n'est pas sans exemple dans les familles fortunées de l'époque. Ne voit-on pas Basile le Grand et Grégoire le Théologien poursuivre à Athènes les études débutées à Césarée ? En tous cas, ses homélies le montrent homme familier de la rhétorique et de ses règles, sachant capter l'attention de son auditoire et tirer le meilleur parti du texte qu'il commente.
Comme tous les prédicateurs du temps, il est prolixe, n'hésitant pas à traiter amplement deux sujets (ou plus !) dans une même homélie, de sorte qu'un sermon de dix ou quinze pages n'est pas pour lui faire peur. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. En un temps où nul média radio, presse, télévision, cinéma, nul enregistrement de la voix n'était possible, écouter un orateur – pour peu qu'il fut de qualité – était un plaisir recherché. L'écouter parler avec fougue des textes bibliques, faisant avec brio le lien entre la foi, la philosophie, la science était autant une pieuse occupation qu'un loisir de choix.
Et puis, il ne se contentait pas d'être fougueux : il était batailleur.
Orateur de talent, il était sans aucun doute plus théologien que pasteur. Mais un théologien qui avait un ardent soucis d'affermir ses auditeurs dans la foi de l'Eglise, de les prémunir contre les diverses théories qui circulaient sur les places publiques ; aussi, l'entendait-on souvent pourfendre les doctrines et exégèses des hérétiques de tous poils : cela aussi devait plaire ! Bref, son seul handicap – si c'en était un – résidait dans son accent : il manquait d'élégance.

D. L'adversaire de Jean Chrysostome
Une dernière question se pose : pourquoi Sévérien a-t-il opté pour le camp de Théophile plutôt que de soutenir Jean – comme d'autres l'ont fait – ou même de garder une prudente neutralité ?
On a souvent écrit, en se basant sur les sources byzantines citées, que ce fut par dépit, voire par esprit de vengeance suite à l'affaire du diacre Sérapion. Quoique ce ne soit pas absolument impossible, peut-être faut-il chercher ailleurs une raison plus profonde, voire moins mesquine. Si, comme nous l'avons vu, Sévérien fustige les "ennemis de la foi" et autres "hérétique", parfois de manière quelque peu tatillonne, dans plusieurs de ses homélies, c'est qu'il a un

[24] Voir Annexe 2.
[25] Puisque la "Supplique du diacre Basile", datée de 430, le place au côtés d'évêques dont alors défunts sauf un, Cyrille, qui est expressément désigné comme vivant. Voir: H.-D. Altendorf (1959), Zur Bischofsliste von Gabala, dans Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft, t. 50, 1959, p. 48-61. Rappelons que le synaxaire copte le fait mourir de manière tout à fait invraisemblable, centenaire, en 405.
[26] "Ephèse et Chalcédoine, Actes des Conciles" par A. J. Festugière ; 1982 : Supplique du diacre Basile : doc143, p 523. Voir Annexe 3.
[27] Ainsi que le prétend le synaxaire copte.

grand soucis non seulement d'affermir la foi de ses auditeurs, mais encore de prémunir l'Eglise contre ce qui pourrait l'affaiblir ou la mettre en danger.
Ne se pourrait-il pas qu'il ait été déstabilisé par certaines prises de position de Jean et y ait vu – bien à tort il est vrai – des germes d'anarchie, des actes sapant les bases de l'autorité ?
Reprenons quelques événement en essayant de les lire sous cet aspect.
- Dans l'affaire du diacre Sérapion, Jean n'a-t-il pas, au final, pris le parti du diacre insolent contre l'évêque offensé ?
- N'a-t-il pas fait bon accueil aux "Longs Frères", ces moines rebelles à l'autorité légitime de leur évêque ?
- Et d'ailleurs, ne répétait-il pas qu'il est facile d'obtenir le pardon des péchés, ce qui revenait à autoriser tout le monde à pécher[28] ?
- N'est-il pas prêt à prendre parti contre ledit Théophile, évêque aguerri, alors que lui-même n'est évêque que depuis six ans à peine et que Théophile fut – à contrecoeur, il est vrai – parmi ses évêque consécrateurs[29] ?
- Bien sûr, le synode que Jean doit présider pour juger Théophile a été convoqué sur ordre impérial, mais justement, Jean n'en prend-il pas à son aise avec l'autorité impériale, n'hésitant pas à critiquer leurs Majestés en plein sermon, en mots à peine voilés[30] ?

Et lorsque Jean refuse obstinément de se rendre à la convocation de ses pairs, les traitant en ennemis, il ne peut qu'apparaître – aux yeux de Sévérien – que comme un homme qui refuse la critique fraternelle, jaloux d'un pouvoir qu'il veut exercer seul… d'où la réflexion de Sévérien sur "l'orgueil" de Jean cité plus haut.

Peut-être faut-il encore ajouter à tout cela un motif d'un autre ordre : Sévérien était un théologien, un exégète, et si l'homélie "sur la pénitence" que nous présentons plus loin est bien de lui, elle n'est guère représentative de ses préoccupation premières. De son côté, Jean – tout en étant d'une orthodoxie inattaquable – se préoccupe surtout des implications concrètes de la foi, du sort des plus pauvres. Ne se pourrait-il pas que Sévérien ait eu quelque sentiment de supériorité par rapport à ce prédicateur qui faisait des questions morales ses priorités ?

Il y a là, sans doute, assez pour qu'un homme comme Sévérien choisisse le parti Théophile plutôt que Jean.
Tragique méprise !

Conclusion
Mais dans les homélies que nous publions ci-après, ce n'est pas l'adversaire de Chrysostome qui nous intéresse, mais l'exégète, le prédicateur qui d'ailleurs fut si bien accueilli par Jean Chrysostome lui-même.
Chacun y trouvera matière :
Pour le chercheur, les homélies de Sévérien constituent une source unique et privilégiée sur la liturgie à Constantinople vers l'an 400 ; il est aussi le seul témoin[31] relativement bien conservé en grec d'une école d'exégèse particulière, qui reste littéraliste la plupart du temps (ce qui est

[28] C'est précisément une des accusations du synode du Chêne.
[29] Même si les sources affirment que, dès le départ, Théophile ne voulait pas de Jean comme archevêque de Constantinople et qu'il traîna les pieds pour venir le consacrer.
[30] C'est du moins ce dont il fut accusé (cf Pallade, Dial. chap 8), même si on peinerait à trouver cela dans les sermons authentiques de Jean. Sans doute ses propos pouvaient-ils être interprétés en mauvaise part… Cf Sozomène, Hist. Egl. 8.20
[31] D'autres auteurs, comme le pseudo-Théodoret, Eusèbe d'Émèse ou encore Éphrem participent de la même approche, mais présente des problèmes de langue, de transmission ou de date.

la marque de l'école antiochienne), mais utilise aussi lorsque le besoin s'en fait sentir l'allégorie traditionnelle[32].

Mais le simple lecteur y trouvera aussi matière à réflexion : si Sévérien n'était peut-être pas un exégète aussi brillant qu'il le pensait, ce n'était pas non plus un médiocre !

Aussi, pour reprendre un mot de l'évêque Synésius de Cyrène[33] :

"*Ne parlons qu'avec respect de celui qui n'est plus,*
car toute haine doit expirer devant le tombeau"

---

[32] Forme d'allégorie qui ne se retrouve pas chez les Alexandrins ou chez Origène.

[33] Cette phrase est d'autant plus a propos qu'elle se trouve dans la lettre 122, adressée à Théophile d'Alexandrie, dans laquelle Synésius parle en faveur d'un certain Alexandre, évêque en exil parce qu'il avait été sacré évêque de Basinopolis, en Bithynie par "*Jean, de bienheureuse mémoire*", ce même Jean Chrysostome que Théophile avait fait exiler.

Traduction des homélies
de
Sévérien de Gabala

Sur les six jours de la création (six homélies)

Sur le Serpent d'airain et sur la sainte Trinité

Sur le repentir et sur Rahab

Sur le Législateur de l'Ancien et du Nouveau Testament

Sur cette parole : "Par quelle autorité fais-tu ces choses ?"

Sur le Centurion et sur la marche sur les eaux

Sur le lavement des pieds (*transmission brève*)

Sur l'Ascension du Sauveur

Sur l'Esprit saint et sur la Pentecôte

Sur la paix (*transmission latine*)

Et, d'un Pseudo-Sévérien :

Sur la foi en la sainte Trinité *(transmission éthiopienne)*

Sévérien de Gabala
Homélies sur les six jours de la création
(Hexaéméron)

(CPG n° 4194, PG 56. 429-500)

Attribution :

Ces six discours, que de nombreux manuscrits attribuent à saint Jean Chrysostome, sont incontestablement de Sévérien de Gabala.

Outre le style et la manière, on en trouve une preuve dans le dixième livre de la *Topographie Chrétienne* de Cosmas Indicopleustès où, après avoir brièvement cité Athanase, Grégoire de Nazianze et Théophile d'Alexandrie, il copie de longs paragraphes de *l'Hexaemeron de Sévérien, évêque de Gabala*[1], extraits en fait des homélies ci-après.

Cette attribution a été définitivement établie par J. Zellinger[2] en 1916.

Ces discours ont été prononcés durant un carême, ainsi que le donne à entendre Sévérien lui-même, dans le premier Discours.

Source de la traduction :

Oeuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. l'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon, Volume 11 ; p. 126 et suivantes, 1868

*
* *

Sévérien de Gabala,
Homélies sur les six jours de la création
Discours I

Sur le premier jour de la Création, et sur le jeûne.

1. Il n'est point de sujet de piété qui ne produise l'édification de nos âmes, et c'est à procurer notre salut que concourent tous les enseignements de la religion. Le salut, voilà ce qu'opère la parole de Dieu, ce que recommande la loi de Moïse, ce que prêchent les langues spirituelles des prophètes, ce que proclament sans relâche les apôtres. Tout est pour nous, tout est en vue de nous, afin que, travaillant de toute façon à notre amendement, nous acquérions la vraie piété. Comme je le disais tout à l'heure, il n'est pas de livre saint qui n'ait pour but le salut de nos âmes. Or, ce livre sur la création du monde est le principe, la source et le fondement de tout ce que renferment la loi et les prophètes. Si un édifice ne peut pas subsister sans fondements solides, les diverses créatures ne sauraient non plus briller dans tout leur éclat si la création n'était point à l'origine. Je n'ignore pas que plusieurs de nos saints Pères ont traité ce sujet de la création du monde, qu'ils ont dit là-dessus de grandes et de belles choses, conformément à la mesure de grâce que leur dispensait l'Esprit-Saint. Quelque nombreuses, grandes et admirables qu'aient été leurs considérations, nous ne devons pas garder pour cela le silence, et ne pas exposer les pensées que nous suggérera la grâce du même Esprit. De même

---

[1] Hexaéméron, ou traité sur les "*six jours*" de la création. Ces passages sont à chercher, dans cet ordre, dans le Premier discours, chap 4 ; Deuxième discours, chap. 3 ; Troisième discours, chap. 2 ; Sixième discours, chap. 4 ; Quatrième discours, chap. 6 et de nouveau dans le Troisième discours, chap. 2.

[2] J. Zellinger, " Die Genesishomilien des Bischofs Severian von Gabala", Münster im Westphalia, 1916.

que nos prédécesseurs n'ont point gardé le silence par égard pour ceux qui les avaient précédés, de même nous ne le ferons pas davantage par égard pour les auteurs appartenant aux générations précédentes ; d'autant plus que pour nous comme pour eux et pour leurs prédécesseurs, c'est une seule et même grâce qui nous confère la vertu de l'Esprit divin. "*Toutes ces choses*, est-il écrit, *un seul et même Esprit les opère, lequel les répartit à chacun selon qu'il l'entend*".[3]
Donc, sans rejeter ce que nos pères ont pu dire, nous exposerons nos propres réflexions. Encore que leur œuvre soit grande et la nôtre petite, nous concourons tous à la construction d'un même édifice. Si une pierre considérable employée dans une construction vient à branler, il suffit d'une petite pierre placée au-dessous pour la consolider ; c'est ainsi que les enseignements de nos pères, auxquels se joignent nos faibles apports, assurent l'agrandissement de l'édifice de l'Église. Je supplie votre charité de considérer surtout le fond de notre discours ; examinez, non si les pensées en sont nouvelles, mais si elles sont solides ; car ce qui est vieux, n'est pas toujours vrai pour cela, et ce qui est nouveau, n'est pas par cela même toujours faux : en toute circonstance il faut rechercher si ce que l'on avance est une vérité ou une erreur. Ce que je vous demande, c'est de ne pas accepter sans contrôle notre langage, comme le ferait un ami, ni de le rejeter à cause de ce qu'il pourrait avoir d'étrange, comme le ferait un ennemi, mais de vous demander toujours si nos paroles expriment la vérité.

2. "*Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre*".[4] Ce récit est l'ouvrage du législateur Moïse et une révélation de l'Esprit-Saint. Il raconte la création du monde opérée par la puissance de Dieu, et dont Moïse avait été instruit par une révélation et une grâce prophétiques. Car Moïse, dans ce livre, ne parle pas en historien, mais en prophète : ce qu'il affirme, il ne l'a pas vu ; ce qu'il raconte, il n'en a pas été le témoin. Nous avons naguère distingué trois sortes de prophétie : l'une en parole, l'autre en œuvre, l'autre à la fois en œuvre et en parole : de même, nous en distinguerons aujourd'hui trois espèces particulières : l'une concernant le présent, l'autre l'avenir, la troisième le passé. Ainsi, tel prophète, par exemple Isaïe, n'assistait point aux faits accomplis du temps de Moïse ; cependant, comme l'esprit de Moïse était en lui et les lui révélait, Isaïe en parlait en prophète. De même, quant à la prophétie concernant le présent : par exemple, lorsqu'en présence d'un prophète on cherche à lui cacher quelque pensée, et que le prophète le devine, comme il advint à Giézi, dont Elisée découvrit la pensée secrète et auquel il annonça l'avenir. Moïse a prophétisé touchant le passé, comme d'autres touchant l'avenir ; et voilà pourquoi il faut écouter son récit, non comme une histoire ordinaire, mais comme une prophétie véridique, dont l'auteur est le Saint-Esprit même. Quel est le dessein du prophète ? Moïse se propose deux choses, d'exposer une doctrine et de formuler des lois. Bien que législateur, il commence non par développer sa législation, mais par raconter la création. Et pourquoi veut-il tout d'abord nous montrer en Dieu l'auteur et le souverain de l'univers ? C'est que, s'il n'avait pas montré d'abord en Dieu l'auteur du monde, il n'aurait pu établir son autorité comme législateur du monde : imposer des lois à ceux qui ne sont pas vos sujets, c'est de la tyrannie ; tandis qu'il est naturel que l'on marque à ses sujets les règles qu'ils doivent suivre. Aussi l'évangéliste Jean n'expose-t-il la législation du Christ qu'après avoir établi sa souveraineté en ces termes : "*Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses par lui ont été faites, et sans lui rien absolument n'a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu*".[5] Ce n'est qu'après l'avoir montré comme l'auteur et l'artisan de la création, qu'il le montre comme le docteur et le législateur universel.

---

[3] I Cor. xii, 11.
[4] Genes. I, l.
[5] Jn. I, 1, 11.

On peut signaler dans Moïse un autre dessein. Le bienheureux prophète parle bien du ciel, de la terre, de la mer, des eaux et des êtres qui en sont sortis ; pourquoi des anges, des archanges, des séraphins, des chérubins, ne fait-il aucune mention ? Parce qu'il voulait que sa législation fût en harmonie avec les circonstances dans lesquelles il vivait. Il connaissait trop bien ceux à qui elle était destinée, à un peuple récemment sorti d'Égypte et instruit des erreurs dont en ce pays le soleil, la lune, les étoiles, les fleurs, les fontaines, les eaux étaient le sujet. Laissant donc de côté la création des êtres invisibles, il ne s'occupe que des êtres visibles, afin d'enseigner à ceux qui les adoraient que ces êtres, loin d'être des dieux, étaient au contraire l'ouvrage d'un Dieu unique. Il n'y avait donc aucune nécessité de les entretenir des anges et des archanges ; cela eût plutôt alimenté leur maladie. Si, quoiqu'ils ne les eussent point vus, les Hébreux parlèrent des anges, à plus forte raison, si on les eût entretenus des anges et des archanges, les eussent-ils pris pour des dieux. Il s'occupe donc du ciel, de la terre, des eaux, des montagnes et de tous les êtres qui les peuplent, afin de conduire ses auditeurs de la connaissance des choses visibles à celle de l'Invisible, de l'œuvre à l'Auteur.
Telle fut également la façon d'agir des trois enfants à Babylone. Se trouvant au milieu d'un peuple ennemi de Dieu, dans un pays où le Dieu véritable était inconnu et les idoles adorées, ils chantaient parmi les flammes de la fournaise : "*Oeuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur*".[6] Pourquoi ne disaient-ils pas : Anges, cieux, terre, feu, froids, eaux, chaleurs, etc. ; pourquoi ne pas énumérer toutes les parties de la création entière ? Pour purifier toutes les créatures, tous les ouvrages du Créateur, et ne pas laisser une étincelle d'impiété. C'est ainsi que Moïse, dans le texte cité, voulant extirper du milieu des Juifs toutes les erreurs de l'Égypte, rappelle que le ciel et la terre ont été créés, afin de mettre ainsi en regard les œuvres et leur auteur. "*Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*".

3. Prêtez-moi ici votre attention : une chose me frappe, c'est que Jean et Moïse commencent de la même manière. "*Au commencement Dieu créa*" dit celui-ci "*au commencement était le Verbe*", dit celui-là. Langage opportun dans un cas ; extrêmement précis dans l'autre. S'agit-il de la création, Moïse emploie le terme : "*fit*" ; s'agit-il du Créateur, l'Évangéliste dit : "*était*". Or, il existe évidemment une notable différence entre ces expressions, "*fit*" et "*était*". "*Au commencement Dieu fit*". — "*Au commencement était le Verbe*". Dieu est, les créatures sont faites, comme le marque très-pertinemment l'Evangéliste. C'est du Sauveur qu'il dit : "*Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Cela était au commencement. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes*". Jusqu'à six fois l'écrivain sacré répète le mot "*était*", pour bien faire comprendre l'être de Dieu. Après avoir annoncé celui qui était , et être arrivé au serviteur, après avoir parlé de Jean, il ajoute : "*Il s'est fait homme*". Il était Dieu, et il s'est fait homme. Si l'on osait s'exprimer au sujet du Sauveur dans ces termes : "Le Sauveur lui aussi a été fait", on l'assimilerait à la terre. Appliquez-vous, je vous en prie. Si un hérétique parle de la sorte : Le Christ a été fait, il n'était pas avant d'être fait, en quoi le Fils l'emporterait-il sur la terre ? Car Moïse dit également : "*La terre était*".[7] Si donc on entend ces mots : "*Au commencement était..*". d'une création véritable, et non d'une nature éternelle, le Sauveur ne sera pas de meilleure condition que la terre. Et le Verbe Dieu était, et la terre était : seulement l'un était au commencement, n'ayant point été fait, existant de toute éternité ; tandis que la terre avait été créée. En effet, l'historien n'a pas dit : La terre était, avant d'avoir dit : "*Au commencement Dieu fit le ciel et la terre*". Il a commencé par mettre : "*Dieu fit*", avant de mettre : "*était*". Nous savons bien, mes frères, que ces considérations subtiles sont peu goûtées de plusieurs ; mais il convient que dans les jours de jeûne, alors que les âmes sont plus vigilantes, on s'entretienne de sujets plus élevés.

---

[6] Dan. III, 57.
[7] Gen 1.2

"*Au commencement était...* ; *au commencement Dieu fit..*". Je me suis proposé, en faisant ressortir l'identité de ces deux débuts : "*Au commencement... au commencement*", de vous montrer qu'il n'y a pour la religion qu'une seule et même source, et que la même lumière qui a conduit le législateur a éclairé aussi le théologien. Les deux Testaments sont frères ; ils sont issus du même père, et c'est pour cela qu'ils s'expriment dans les mêmes termes. C'est à peu de chose près la même physionomie, ce sont les mêmes traits. De même que l'on note de nombreux points de ressemblance entre deux frères, auxquels le même père a donné le jour ; de même des rapports étroits unissent les deux Testaments, dont l'origine est la même. Dans l'Ancien Testament, la loi a paru d'abord, suivie par les prophètes ; dans la grâce nouvelle, l'Évangile précède et les apôtres suivent. Là nous trouvons douze prophètes, à savoir, Osée et les autres ; puis les quatre fameux, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel. Le Nouveau Testament nous offre, de son côté, douze apôtres et quatre Évangélistes. C'est à des frères que la voix de Dieu dans l'Ancien Testament se fait entendre ; car Moïse et Aaron furent les premiers chargés de promulguer les volontés du Seigneur : de même, dans l'Évangile, les premiers qui furent appelés étaient Pierre et André. Là il n'y avait qu'une grâce ordinaire, ici une grâce deux fois plus précieuse. Là deux frères furent appelés, Aaron et Moïse ; ici deux frères à deux reprises, Pierre et André, Jacques et Jean. C'était le dessein du Sauveur de nous offrir une image de la charité selon l'Esprit-Saint, et de nous rendre frères à la fois par le sentiment et par l'esprit : en conséquence il prend pour fondement la nature ; il y joint les entrailles de l'humanité, et là-dessus il bâtit les fondements de son Église. Dans l'Ancien Testament, le premier miracle qui apparaît est le changement des eaux d'un fleuve en sang ; le premier miracle que nous voyons dans le Nouveau est le changement de l'eau en vin.
Mais comme ce n'est point le moment de pousser jusqu'au bout ce parallèle, nous reprendrons le sujet proposé. "*Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre*". En six jours Dieu fit toutes choses. Toutefois, il existe une différence profonde entre le premier jour et les suivants : le premier jour, Dieu tira tout du néant ; à partir du deuxième jour, il ne tira plus rien du néant, et il se contenta de modifier comme il l'entendait les éléments créés le premier jour. Maintenant, à vous qui désirez vous rendre compte de ce que l'on dit, d'y donner votre assentiment, si vous y découvrez la vérité ; à vous de l'incriminer, au contraire, si vous n'y découvrez pas le vrai, et je répondrai à vos attaques, d'autant plus qu'il m'est extrêmement facile de me justifier.

4. Le premier jour donc, le Seigneur créa la matière des créatures ; les autres jours il leur donna leur forme et leur parure. Par exemple, il fit le ciel qui auparavant n'existait pas, non pas le ciel actuel, mais le ciel qui est au-dessus ; car l'autre, il le fit le deuxième jour. Il fit le ciel supérieur duquel David chantait : "*Le ciel du ciel est au Seigneur*".[8] Ce ciel forme en quelque façon l'étage supérieur au firmament. De même que dans toute maison à deux étages, il y a un étage intermédiaire ; de même dans cet édifice qui est le monde, le Créateur a disposé ce ciel comme un étage intermédiaire, et il a mis au dessus les eaux ; d'où ce passage de David : "*C'est toi qui couvres d'eau sa partie supérieure*".[9] Ainsi, Dieu fit le ciel qui n'était pas auparavant, la terre qui n'existait pas davantage, de même que les abîmes, les vents, l'air, le feu et l'eau. Le premier jour, la matière de tout ce qui parut ensuite fut créée. Ici l'on se récriera certainement : Oui, dira-t-on, il est écrit que Dieu fit le ciel et la terre ; mais il n'est pas dit qu'il ait fait l'eau, l'air et le feu. Et d'abord, mes frères, par cela seul qu'il est question du ciel et de la terre, il est question de ce qu'ils renferment. De même qu'en disant : "*Dieu fit l'homme d'un peu de poussière empruntée à la terre*"[10], l'Ecriture indique tout l'homme évidemment, encore qu'elle n'énumère pas ses membres et qu'elle n'ajoute pas : Dieu fit les yeux, les oreilles, le nez ; toutes ces parties étant suffisamment comprises dans la notion

---

[8] Psalm. CXIII, 16.
[9] Psa. ciii, 3.
[10] Genes. ii, 7

d'homme ; de même en disant que Dieu fit le ciel et la terre, elle embrasse tout, et elle indique suffisamment la création des ténèbres et des abîmes. "*Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme*"[11]. Abîme désigne ici les grands amas d'eau. Or, que les abîmes aient été créés, l'Écriture l'affirme dans ce passage : "*avant qu'il formât les abîmes, avant qu'il créât la terre*"[12]. Par conséquent, les abîmes ont été créés. Quant à la création de l'air, écoutez ceci : "*Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux*"[13]. Il ne s'agit pas ici de l'Esprit-Saint, car on ne met pas ensemble le créé et l'increé ; il s'agit du mouvement de l'air. Nous lisons à propos du prophète Élie, "*qu'il obscurcit le ciel par des nuages et par l'esprit*"[14], à savoir par le vent ; ; ainsi présentement, le mot esprit désigne l'air. Reste à montrer la création du feu.
"*Dieu dit : Que la lumière soit*"[15], et le feu dès lors fut créé. Le feu de la terre n'est pas le seul qui existe ; les puissances d'en haut sont de feu également, et il y a d'étroits rapports entre le feu d'en haut et celui d'ici-bas. Cependant, pourquoi l'un s'éteint-il et non pas l'autre ? Dieu a fait esprits les anges, esprits aussi nos âmes ; seulement nos âmes sont unies à des corps, tandis que les anges n'ont point de corps. Or, ce que nous remarquons dans nos âmes et dans les anges se remarque pareillement dans le feu : celui d'en haut est séparé de la matière, celui d'en bas en est inséparable ; celui d'en haut se rapproche de la nature angélique comme nos âmes elles-mêmes ; car, si les anges sont spirituels, nos âmes sont spirituelles, conformément à ces mots des trois enfants : "*Bénissez-le, esprits et âmes des justes*"[16] ; et à ces autres : "*C'est lui qui fait de ses anges des esprits*".[17] Mais l'âme ne se révèle qu'au moyen du corps, de même que le feu au moyen d'étoupes, de sarments ou de toute autre matière inflammable. Quant à savoir si ce feu est d'une nature étrangère, les faits eux-mêmes l'indiquent ; bien des fois, effectivement, on se servira de la chaleur du soleil pour allumer du feu, et on en obtiendra ; or, si le feu céleste était d'une nature différente, comment pourrait-il nous communiquer le feu terrestre. Du reste, il y a dans le ciel une telle quantité de feu immatériel que, le Sinaï étant un jour couvert de flammes, évidemment le Seigneur avait détaché de ce feu immatériel une parcelle pour la donner en spectacle, puisque ces flammes n'étaient entretenues par aucun aliment. Aussi Moïse disait-il : "*Le Seigneur a fait entendre du haut du ciel sa voix, et il a montré ses trésors de feu*", déclarant par là combien le feu du Sinaï était peu de chose en comparaison. Conséquemment, les étoiles, la foudre, le soleil, la lune ne sont que feu, et feu d'une nature analogue à celle du feu terrestre. Il n'y a pas jusqu'aux mots par lesquels la foudre et les astres sont désignés, qui ne participent à cette ressemblance naturelle, αστραπή et αστέρες, αστραπή et άστρα. A l'appui de cette affinité entre l'éclair et le feu, le Sauveur disait en son Évangile : "*L'œil est le flambeau du corps ; si votre œil est net, votre corps sera dans la lumière*"[18]. Et ailleurs il ajoute : "*De la sorte, ce flambeau vous illuminera par son éclair*" appelant éclair de flambeau la clarté qu'il projette.

5. Tout donc a été fait ; le feu a été fait, les abîmes aussi, les vents aussi, les quatre éléments aussi, à savoir la terre, le feu, l'eau, l'air. Ce qu'il a omis de désigner, Moïse l'exprime plus tard d'une étrange façon : "*En six jours,* dit-il, *Dieu fit le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment*"[19]. Car, de même qu'il n'a pas nommé tous les membres du corps, de même il n'a pas énuméré toutes les créatures, bien qu'elles aient été faites en même temps que l'univers. Si le feu n'eût point été donné à la terre, on n'extrairait pas aujourd'hui le feu soit de la pierre,

---

[11] Genes.I, 2.
[12] Proverb. viii, 26.
[13] Genes. I, 2.
[14] III Reg. xviii. 45 (= 1 Rois 18.45)
[15] Genes. I, 2.
[16] Dan , III, 86
[17] Psa ciii, 4
[18] Matth. vi, 22
[19] Exod. xx, 11.

soit du bois, le frottement du bois faisant jaillir la flamme. Soutenez votre attention. "*Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme*"[20]. Le Seigneur a donc créé les ténèbres, demanderez-vous ? Il s'agit, je le sais, d'une question difficile ; mais, puisque nous sommes en présence d'une assemblée dont une partie écoute avec bienveillance et dont une autre serait bien aise de nous surprendre en défaut, il est indispensable d'examiner ce texte, afin de ne pas donner peu, après avoir promis beaucoup. D'où viennent donc les ténèbres ? Dieu ne les a pas faites, dit-on ; il n'est l'auteur ni des ténèbres, ni de l'obscurité. Et d'abord, que sont les ténèbres ? L'ombre du ciel, répondent quelques-uns. Quand le ciel supérieur fut créé, disent-ils, comme les astres n'existaient pas encore, la terre se trouva dépouillée de tout et les ténèbres envahirent tout. Mais le ciel supérieur était lumineux et non voilé de ténèbres ; et s'il n'y avait point alors le soleil, la lune, les étoiles, il resplendissait suffisamment par lui-même ; et, comme il se déployait au-dessus de la terre, et qu'il brillait sur elle et l'éclairait de sa lumière, les ténèbres ne pouvaient venir de ce côté. Voici quel est mon sentiment : la terre étant couverte entièrement par l'eau , des brouillards et des vapeurs obscures devaient s'amonceler au-dessus des eaux, comme il arrive aujourd'hui encore au-dessus des fleuves ; ces vapeurs interceptaient la lumière, formaient des nuées, lesquelles en s'épaississant produisaient les ténèbres. Que les nuages produisent de l'obscurité, l'Écriture l'affirme en ce passage : "*Et le ciel fut obscurci par les nuages*"[21].

Il ne faut pas cependant passer sous silence les fables des hérétiques. Quelques-uns d'entre eux ont osé dire que les ténèbres c'était le diable, et l'abîme les démons, et que lorsque Dieu dit : "*Que la lumière soit*", c'est du Fils qu'il parlait, en sorte que non-seulement le diable serait son égal en dignité , mais qu'il serait même plus ancien. Cette fable impie ne méritait assurément pas la peine d'être rapportée ; si nous en avons parlé, c'est pour que vous soyez au courant de ce qui a été dit.

Les ténèbres étaient donc alors produites par les nuages. De même les ténèbres d'Égypte ne venaient point de la nuit, mais de l'obscurité qui avait pris la place du jour. De même encore sur le Sinaï, les ténèbres dont il fut couvert provenaient non de la nuit, mais de l'obscurité produite par les nuages.[22] De même enfin les ténèbres qui couvrirent la terre lorsque le Christ était sur la croix, tenaient à l'interposition d'un obstacle entre la terre et la lumière, et non à l'arrivée de la nuit. Il ne faut donc pas toucher sans y réfléchir aux textes sacrés.

"*Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux*"[23]. Le terme esprit désigne ici le vent, comme dans ce passage : "*Par la violence de ton esprit, tu brises les navires de Tharsis*"[24] ; passage où le mot esprit signifie clairement le mouvement des airs. Car, n'imaginez pas que l'air soit une chose et le vent une autre ; c'est l'agitation de l'air qui produit le vent, comme le prouve l'expérience. Il suffit d'un peu de linge pour agiter l'air, et, en l'agitant, produire le vent. C'est pour montrer que le vent n'est que l'air mis en mouvement, que l'écrivain sacré emploie l'expression "*était porté sur...*". Etre porté au-dessus du monde est, en effet, une chose qui caractérise le vent, "*et Dieu dit : Que la lumière soit*". Pourquoi Moïse n'a-t-il pas ajouté : "*Dieu dit : Que le ciel soit, que la mer soit* " ; pourquoi dans un cas : "*Dieu fit*", et dans l'autre : "*Dieu dit*" ? Chez nous, la parole précède toujours l'action ; nous disons d'abord ce que nous voulons faire, et puis nous le faisons. C'est que Dieu commence par agir ; c'est que le monde a été fait en moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer n'importe quelle parole. Le Seigneur crée-t-il par sa puissance la matière, Moïse met : "*Dieu fit*". Le Seigneur veut-il seulement embellir son œuvre, — et la lumière en est le principal ornement, — alors Moïse emploie des termes en rapport avec ce dessein. Le premier de ces ouvrages étant la lumière, et le dernier

[20] Gen. I, 2.
[21] III Reg. xviii, 45. (= 1 Rois...)
[22] Deut. iv, 11 ; Exod. x, 22.
[23] Gen. I, 2.
[24] Psalm. xlvii, 8

l'homme, Dieu fait le premier par sa parole, et le dernier de ses propres mains, commençant ainsi et terminant par la lumière.

6. Comment l'homme est-il lumière ? Le voici : La lumière est ce qui rend les choses visibles. Or, l'homme est la lumière du monde. A peine y est-il entré qu'il a fait briller à vos regards la lumière de l'art, la lumière de la science.
La lumière nous révèle le blé ; l'intelligence de l'homme en fait du pain :
la lumière nous révèle le raisin, l'intelligence transforme le jus du raisin en vin :
la lumière nous montre la laine ; l'intelligence la transforme en vêtements :
la lumière nous montre la montagne ; l'intelligence en extrait le diamant.
Le Sauveur n'appelle-t-il pas ses apôtres une lumière, quand il leur dit : "*Vous êtes la lumière du monde*"[25] ? Pourquoi les appelle-t-il de la sorte ? Ce n'est pas seulement pour leur faire honneur, c'est de plus pour fortifier l'espérance de la résurrection. De même que la lumière, en disparaissant le soir, ne s'évanouit pas, et qu'elle se montre de nouveau après avoir été quelque temps cachée ; de même l'homme ne se couche dans le sépulcre, au soir de sa vie, que pour participer au grand bien de la résurrection.
"*Que la lumière soit*". Moïse affirme le fait de la création ; quant au mode, il ne l'indique pas, il ne l'a même pas su. Que la lumière ait été faite, je le sais à n'en pas douter, nous dit-il ; comment a-t-elle été faite, c'est un point que je ne connais pas. Aussi le Sauveur disait-il à ses Apôtres : "*Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a marqués dans sa puissance*"[26]. S'il ne nous appartient pas de connaître ces temps et ces moments, comment la raison humaine pourrait-elle comprendre le Souverain du temps et le Créateur des siècles ? "*Dieu dit : Que la lumière soit ; et la lumière fut*"[27]. O puissance toute sainte et sans bornes ! O prodiges ineffables ! "*Et la lumière fut. Et Dieu appela jour la lumière et les ténèbres nuit*"[28].
Pourquoi ce nom de jour (ημέρα) ? Le mot " ημερον" sert à désigner tout ce qui est riant et aimable ; de là le nom de "ημερότης" pour désigner la bienveillance et de " ήμερα" donné aux animaux domestiques. "*Et Dieu appela jour la lumière, et les ténèbres nuit*". Pourquoi nuit ? Parce que la nuit rappelle l'homme à la pensée de la mort, dont le sommeil est l'image. Apprends, ô homme, ce que tu es. Tu es mortel, asservi à la loi du sommeil ; pourquoi te préoccuper de ce qui est au-dessus de toi ? La nuit, c'est la componction ; et voilà pourquoi David a dit : "*Ce que vous dites dans vos cœurs, pleurez-le avec componction sur votre couche*"[29]. En vérité, pendant la nuit, l'homme est étendu dans un état qui n'est ni la vie, ni la mort. Demandez à l'hérétique : En quel état se trouve-t-il ? Est-il mort ou vivant ? S'il vous répond, vivant : comment se fait-il, objectez-lui, qu'il n'entende ni parler ni marcher ? Et, s'il répond qu'il est mort, observez ceci : cependant il respire ; or, ce qui respire n'est pas mort. D'un autre côté, ce qui ne sent pas n'étant pas vivant, il s'ensuit que vous ne vous comprenez pas vous-même, et que vous vous préoccupez de ce qui est au-dessus de vous. Mais en voilà bien assez sur le premier jour ; voici le soir. Quelque difficile qu'en fût l'explication, nous avons exposé de notre mieux ce qui se rapporte au premier jour. Aux fidèles d'approfondir ce qui leur a été dit, et d'en rechercher la suite.

7. Pour nous qui sommes les nourrissons du jeûne sacré, et qui au milieu des privations corporelles goûtons les délices célestes, appliquons-nous à observer la sainte abstinence.

---

[25] Marc. v, 14.
[26] Act. I, 7.
[27] Gen. I, 3.
[28] Ibid. 5.
[29] Psalm. iv, 5.

"*Sanctifiez le jeûne*"[30], est-il écrit. Est-ce nous qui le sanctifions, ou est-ce lui qui nous sanctifie ? C'est pour que nous l'observions saintement que le prophète s'exprime de cette manière. De même, lorsque dans nos prières nous disons : "*Que ton nom soit sanctifié*", nous ne prions pas en faveur du nom divin, lequel au contraire est la source de toute sainteté ; mais, parce que ce nom nous a été appliqué, puisque l'on nous appelle chrétiens, du nom même du Christ, nous disons : "*Que ton nom soit* par nous *sanctifié*". Tout doit être saint pour celui qui est saint ; les choses qui ne sont point saintes n'ont pas d'accès auprès de Dieu ; car Dieu est saint, et il aime à se reposer au milieu des saints. Le ciel qu'il habite est lui-même saint : "Il l'exaucera du haut de son ciel qui est saint"[31], dit le Psalmiste. Les anges aussi sont saints, selon ce mot évangélique : "*Le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec ses saints anges*"[32]. La terre sur laquelle Dieu est honoré est sainte. "Il viendra détruire son alliance sur la terre sainte qui lui appartient"[33]. David parle des saints parvis du Seigneur : "*Adorez le Seigneur dans ses saints parvis*"[34]. Isaïe qualifie de saint le temple de Dieu. "*Ton temple est saint*, est-il dit encore, *et admirable d'équité*"[35]. Les brebis qu'on lui offrait en sacrifice sont également qualifiées de saintes, bien que dépourvues de raison : "Comme tes saintes brebis dans Jérusalem"[36]. Le Testament est saint. "*Et il confirmera avec plusieurs son saint Testament*"[37]. Jérusalem était appelée la ville sainte : "*et sur la sainte cité de nos pères, Jérusalem*"[38]. Encore une fois, rien n'approche de Dieu qui ne soit saint ; voilà pourquoi l'Apôtre parle de "*la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu*"[39]. Nous nous sommes abstenus du pain, abstenons-nous de l'iniquité. Vous ne mangez pas de pain ; ne dévorez pas non plus les entrailles du pauvre, de crainte que Dieu ne dise aussi de vous : "*Ils dévorent mon peuple comme ils dévoreraient du pain*"[40]. Vous ne buvez pas de vin ; que la colère ne vous enivre pas davantage, afin que le législateur ne vous applique pas ce texte : "*Leur fureur les rend semblables au serpent ; — leur vie est l'écume des dragons*"[41]. Lorsque vous avez opprimé et contraint le pauvre de gémir, il a été trouvé mangeant devant Dieu le pain de ses larmes ; et de là ce que dit le Seigneur : "*Vous inondiez de larmes mon autel*"[42]. Est-ce que Dieu s'emporte contre ceux qui pleurent devant son autel, lui qui a dit : "*Prêtres, entrez et pleurez*"[43] ? Non, Dieu ne s'emporte pas contre ceux qui pleurent, mais parce qu'il voit devant son autel des opprimés, des orphelins et des veuves. Pour montrer que c'est d'eux qu'il s'occupe, il ajoute : "*avec larmes, gémissements et douleur*"[44].

Nous devons également jeter un coup d'œil sur les offrandes.

Devant nous se présente l'aliment de l'âme, la divine parole. Si le jeûne sanctifie le corps, la privation de nourriture cause la perte de l'âme. Que le corps jeûne quant aux péchés ; que l'âme au contraire se repaisse des divins enseignements. Vous ne pouvez pas manger en même temps le pain du Christ et le pain des larmes ; c'est Paul qui vous le dit : "*Vous ne pouvez pas vous asseoir à la table du Christ et à la table des démons*"[45]. Que celui qui jeûne s'abstienne

---

[30] Joël, I, 14.
[31] Psalm. xix, 7.
[32] Matth, viii, 38.
[33] Texte inconnu, d'autant qu'on attendrait "Il viendra *établir* son alliance…"
[34] Psa. xcv, 9.
[35] Psa. Lxiv, 5, 6.
[36] Texte inconnu
[37] Ezech. xxxvi, 38. Plutôt que "Testament", il conviendrait de traduire "Alliance".
[38] Dan, ix, 24
[39] Heb, xii,14.
[40] Ps. xiii, 4.
[41] Ps. lvii. 5 ; Deut. xxxii, 33.
[42] Malach. ii, 13.
[43] Joël I, 1-3.
[44] Joël, I, 12.
[45] I Corinth. x, 21.

donc de nourriture, mais surtout qu'il s'abstienne du péché. Tous les jours les anges notent ceux qui se proposent de renoncer à l'avarice, à l'impureté, à l'iniquité. Ces jeûnes, les anges en tiennent compte et Dieu les renferme dans son trésor. De même que les officiers chargés de recevoir les suppliques adressées à l'empereur lui communiquent toutes leurs informations ; ainsi les anges dénoncent au Seigneur tout ce qui se passe, non certes pour lui apprendre ce qu'il ignore, mais pour remplir les devoirs que leur rang dans la création leur impose. A mon avis, celui qui ne jeûne pas est incomparablement au-dessus de celui qui, tout en jeûnant, commet l'iniquité ; ce que je dis, non pour déprécier le jeûne, mais pour recommander la piété. Ce n'est pas un mal en soi que de manger ; c'en est un de pécher. Aussi le Seigneur a-t-il dit d'un juste : "*Est-ce que ton père, tout en prenant de la nourriture, ne faisait point ma volonté ? — Le quatrième, le cinquième, le dixième jeûne seront pour vous un sujet de joie, de contentement et de fête ; seulement aimez la vérité*"[46]. La lumière sensible a lui pour proclamer l'auteur de la lumière. Le soir est venu mettre un terme à la course du jour. Bon a été le principe ; qu'il en soit de même de la fin. Ne repoussez pas la vérité ; prêtez l'oreille à ce conseil de David : "*A la fin, ne vous donnez point à la corruption*"[47]. Que le Dieu de la lumière qui nous éclaire nous illumine par sa parole, sa loi, sa foi, par la justice et la chasteté ; en Jésus-Christ Notre Seigneur, par lequel et avec lequel gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[46] Zach. viii, 19.
[47] Ps. lxxiv, titre.

Sévérien de Gabala, Homélies sur les six jours de la création Discours II

Sur le second jour de la Création, et sur le terme Sabaoth.

1. La parole de Dieu réveille au fond de l'âme les désirs ; tel qu'un flambeau, en l'inondant de joie, elle éclaire la raison, illumine l'entendement, efface les péchés, et porte la lumière au milieu des pensées. Telle est la divine parole ; ce que fait pour le fer la pierre à aiguiser, la divine parole le fait pour notre âme. L'action de la pierre sur le fer n'est point bornée à une seule chose : elle le dépouille d'abord de la rouille ; puis elle l'amincit, elle l'affile, elle lui donne de l'éclat, de la propreté, du brillant, du tranchant. De même la parole divine dépouille elle aussi l'âme de la rouille du péché, et lui communique de la pénétration, de la perspicacité et de l'éclat ; car elle veut que nous soyons resplendissants, selon ce mot de l'Apôtre : "*Soyez dans le monde comme des flambeaux, portant en vous la parole de vie*" [Phil. ii, 15, 16]. Dieu veut que nous ayons de la pénétration. "*La parole de Dieu*, est-il écrit, est *vivante, agissante et plus pénétrante que n'importe quel glaive à deux tranchants*." [Heb, iv, 12]. Dieu ne veut pas que nous soyons appesantis, mais que la subtilité caractérise nos pensées et notre intelligence. Il n'y a rien de commun entre les instincts grossiers et la divine parole ; la subtilité la rapproche au contraire de la loi du Seigneur. Aussi l'Écriture disait de ces âmes épaissies : "*Israël a mangé, et il s'est rassasié ; appesanti, épaissi, engraissé, il a abandonné Dieu son créateur*". [Deuter. xxxn, l5]. Puisse la divine parole éclairer nos âmes, surtout en présence de ce jeûne sacré qui, en réduisant nos corps, ravive nos sentiments. En effet, le jeûne est le père de toute sainteté, le principe de la piété véritable. Il ne s'agit pas de savoir comment nous jeûnons, mais si la piété anime notre jeûne. Bien des personnes jeûneront à cause d'une nécessité publique ; et ce jeûne, il ne leur en sera point tenu compte ; c'est l'intention et non la nécessité qui mérite récompense. Moïse était dans cette sainte disposition lorsque, sur la montagne, il recevait la loi, et qu'il était instruit de la création.

Nous avons dit hier que Dieu, ayant à donner la loi par l'entremise de Moïse, se révèle comme créateur, avant de se poser comme législateur. Comment les Juifs eussent-ils cru en Dieu, créateur du ciel, de la terre et de tout ce qui existe, s'ils n'avaient en sous les yeux, en Égypte, les miracles qui dénotaient en lui le Créateur de l'univers ? Nous enseignons, nous, pour persuader ; Dieu persuade pour enseigner. Moïse devait, je le répète, présenter le Seigneur comme ayant donné l'existence au ciel, à la terre, à la mer, à tout ce qui y est contenu ; et voilà pourquoi, si le Seigneur n'eût opéré des prodiges en Égypte, et n'eût ainsi prouvé sa puissance créatrice, le peuple n'eût point ajouté foi à la parole de son chef. Moïse étend ses mains vers le ciel, et en fait descendre la grêle et le feu ; cet acte de ce fidèle serviteur apprend au peuple que la droite du Tout-Puissant a dû établir le ciel et la terre sur des bases inébranlables, puisqu'il suffit d'un bras mortel mis en mouvement par la parole divine, pour répandre le trouble dans les airs et bouleverser le monde. Il faut, pour ébranler l'univers, lui avoir donné l'existence. Il fallait montrer encore en Dieu le créateur de la terre : Moïse étend sa main sur la terre, et les moucherons paraissent. Il fallait montrer en Dieu le créateur du feu : Moïse prend une étincelle dans une fournaise, la jette, et aussitôt les Égyptiens voient leur corps se couvrir d'ulcères brûlantes comme le feu. Il fallait montrer en Dieu le créateur de l'eau : Moïse changea l'eau en sang. Il fallait montrer en Dieu le créateur de la mer : et la mer se dresse comme un rocher, et le peuple passe à travers ses flots. Ainsi Moïse commence à établir par les faits sa souveraineté en Dieu, afin d'affirmer ensuite en paroles la puissance créatrice.

2. Le Sauveur aussi dans l'Évangile commença par opérer des prodiges avant que d'exposer sa doctrine. Le premier miracle est le changement de l'eau en vin ; et avant de l'accomplir il ne paraît pas avoir jamais enseigné, il convenait que les œuvres fussent les premières et que la parole ne vint qu'après. C'est pourquoi l'écrivain sacré s'exprimait comme il suit : "*Je vous ai d'abord, ô Théophile, entretenu de tout ce que Jésus se mit à faire et à enseigner*". [Act. I, I.] Comment le divin Maître aurait-il affirmé qu'il était le créateur de l'univers, s'il n'eût commencé par ouvrir les yeux de l'aveugle ? On n'eût point ajouté foi à cette parole qu'il prononçait : "*Je suis la lumière du monde*". [Jn. ix, 5]. S'il n'eût point ressuscité Lazare, ses auditeurs ne l'eussent pas cru quand il disait : "*Je suis la résurrection et la vie*". [Jn. xi, 25]. S'il n'eût oint les yeux de l'aveugle d'un peu. de poussière détrempée avec de la salive, on n'aurait point cru qu'il avait formé vraiment le corps d'Adam d'un peu de terre. S'il n'avait point marché sur les eaux, il n'eût point passé pour le maître de la mer ; s'il n'avait point imposé silence aux vents, on n'eût point vu en lui le maître des éléments ; car les disciples étaient frappés de stupeur, et ils se disaient : "*Quel est donc celui auquel obéissent les vents et la mer ?*" [Matth. viii, 27]. Il leur fait donc voir en premier lieu les éléments soumis à sa voix, et ensuite seulement il enseigne que toutes choses ont été faites par lui. Il fallait montrer la créature exécutant ses ordres pour faire accepter sans hésitation le mot de Jean l'évangéliste : "*Toutes choses ont été faites par lui*". [Jn, I, 3]. Comment les apôtres ont-ils pu persuader au monde la vérité de cette doctrine sur le Verbe de Dieu, créateur, sauveur, source de toute sagesse et de toute doctrine ? C'est que la langue des apôtres, c'étaient les miracles ; la bouche des apôtres, c'était un mort ressuscité, un paralytique rendu au mouvement. Que leurs miracles aient eu pour conséquence la foi, I'Écriture l'atteste quand elle dit : "*Des prodiges et des miracles extraordinaires étaient opérés au milieu du peuple par la main des apôtres*". Et "*tout le monde était dans la stupéfaction, et le nombre des hommes et des femmes fidèles augmentait chaque jour*". [Act. v, 12-14 ; ii, 7]. Ainsi l'éclat des miracles précédait celui de la doctrine. Pareillement sous la loi, les miracles d'Egypte avaient précédé, afin de prouver le Dieu créateur de l'univers. Mais Dieu, dont la bonté est sans mesure, ne voulut pas être seul glorifié ; il communiqua une partie de sa gloire à Moïse lui-même. [Exod. xxxiv, 29]. Et de même que les œuvres divines montrent ce que Dieu est, de même la gloire communiquée à Moïse fit voir ce qu'il était. Au moment où celui-ci va descendre de la montagne, portant entre ses mains les tables de la loi, Dieu ne veut pas que l'on voie en lui un mortel ordinaire ; en conséquence il fait resplendir son visage, suppléant par l'abondance de la grâce à la faiblesse de la nature. Il était naturel de penser qu'un homme ainsi glorifié ne pouvait être éloigné de Dieu. De la même manière, le Sauveur fit resplendir la face d'Étienne, le premier martyr. Et pourquoi rendit-il sa face éblouissante ? On allait le lapider comme blasphémateur parce qu'il avait dit : "*Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu*" [Act. vii, 55] ; et alors le Seigneur couronne son visage d'une gloire angélique, enseignant à ces malheureux que les prétendus blasphèmes dont on l'accusait étaient le principe de sa gloire.

Nous avons dit hier que le Seigneur avait tiré du néant tout ce qui existe. Chose admirable, non-seulement les œuvres de Dieu prouvent qu'il est l'auteur de l'univers, mais de plus elles confondent l'impiété des hérétiques. Je leur demanderais volontiers comment ce qui n'était pas a pu être fait, à eux qui demandent comment Celui qui était a été engendré. Si les créatures n'étaient pas, qu'ils nous disent comment elles ont été faites. Ce qui n'est point ne saurait être fait, s'il faut s'en rapporter à l'humaine raison, au lieu d'en juger par la puissance divine. Quelquefois l'hérétique répondra : Dieu a dit, et tout a été fait. — Mais vous affirmez la chose ; vous n'en dites pas le comment. Dieu dit : "Que la lumière soit ;" et ce qui n'était pas existe : la parole est suivie de l'effet. Croyez-vous que ce soit la parole qui ait été transformée en lumière ? Alors ce n'est point du néant qu'elle a été tirée, mais d'une chose qui déjà existait ; car qui oserait soutenir que le Verbe n'existait pas ? Donc il n'aurait rien tiré du néant ; il aurait tiré tout de lui-même ; et de la sorte les créatures lui sont consubstantielles, elles sont

élevées à un rang que l'on refuse au Fils lui-même. Embarrassés sur ce point, ils répliquent : C'est la volonté de Dieu qui a fait les choses qui n'étaient pas. La volonté, ajoute-t-on, produit ce qui n'était pas, tandis que la nature ne produit pas ce qui est. Assurément c'est là une chose surprenante : je m'explique à l'aide d'un exemple. Voici devant moi une fontaine et un rocher : laquelle de ces deux choses produira plus aisément de l'eau, la fontaine ou le rocher ? Si la fontaine en produit, elle donnera de l'eau qu'elle avait auparavant ; le rocher au contraire donnera celle qu'il n'avait pas ; et de la sorte le rocher produit ce qui n'était pas au moyen d'une chose qu'il n'avait pas, au lieu que la fontaine ne produit pas ce qu'elle possédait, à savoir une source d'eau. — Mais comment ce qui n'était pas a-t-il été fait ? Est-ce fortuitement ? —En somme, le néant n'est qu'un nom, et il n'est rien par lui-même. Ne croyez donc pas, si je parle de choses qui n'étaient pas, que le néant soit quelque chose. Après cela, puisque vous êtes dans l'impuissance d'expliquer comment ce qui existe a été fait de ce qui n'existe pas, oseriez-vous scruter le secret de la génération de l'Etre né de l'Etre ? Car aucune créature n'était dès le principe ; toutes ont été faites : le Verbe, le Fils unique, l'Auteur du monde, n'a point été fait dès le principe ; il était. Les premières n'étaient pas et furent faites ; elles n'étaient pas dès le commencement, et elles furent créées ; le Verbe au contraire n'a point été fait et il était dès le commencement.

3. "*Or, la terre était invisible*"[1]. Qu'est-ce à dire, invisible ? J'ai entendu plusieurs de nos saints pères disant : La terre était invisible, parce qu'elle était cachée sous les eaux. Bien des opinions peuvent être fort religieuses sans être vraies pour cela. Les trois amis de Job, par exemple, en le voyant environné d'épreuves, condamnèrent ce saint homme : à leur avis, il avait mérité son malheureux sort. Si vous n'aviez point opprimé les veuves, lui disaient-ils, si vous n'aviez pas dépouillé les orphelins, le Seigneur ne vous aurait pas traité de cette manière. Ignorant les desseins de Dieu, ils condamnèrent Job et dirent que ses souffrances étaient méritées, ne voulant pas accuser Dieu d'agir injustement. Eh bien ! quoiqu'ils soutiennent la cause de Dieu, Dieu même les blâme et leur dit : "*Pourquoi n'avez-vous pas parlé avec droiture au sujet de mon serviteur ?*" [Job. xlii, 7]. Leur sentiment était inspiré par la piété ; et néanmoins il n'était pas juste. Que signifie maintenant le texte proposé : "*La terre était invisible et sans beauté*" ? Les interprètes en ont donné une claire explication. La terre, disent-ils, est appelée invisible, non parce qu'on ne la voyait pas, mais parce qu'elle était dépouillée de tout ornement. Elle n'avait encore ni l'éclat de ses fleurs, ni la couronne de ses fruits, ni la variété de ses ornements, ni sa ceinture de fleuves et de fontaines ; elle était invisible, n'ayant pas encore été douée de sa merveilleuse fécondité. L'Écriture a dit d'un de ses héros : "N'est-ce pas lui qui a frappé l'Égyptien visible ?" [II Reg. xxiii, 21]. Y a-t-il donc des hommes invisibles ? Non ; mais celui-là était digne de fixer les regards : c'est dans un sens analogue que la terre est dite invisible.
Le second jour Dieu dit : "*Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau et qu'il sépare les eaux les unes des autres*". [Genes. I, 6]. Dieu fit donc le ciel, non le ciel supérieur, mais ce ciel que nous voyons formé d'eaux en quelque façon réduites à l'état de cristal[2]. Je veux vous mettre la chose sous les yeux ; car les yeux expliquent une foule de choses mieux que la parole. Supposez l'eau élevée de trente coudées au-dessus de la terre. Dieu dit : "*Que le firmament apparaisse au milieu de l'eau*". A sa parole, les eaux se solidifient à la façon du cristal, et le Seigneur enlève et place une moitié de la masse liquide dans les airs et laisse l'autre moitié sur la terre, comme l'indique ce texte : "*Que le firmament apparaisse au milieu*

[1] Gen 1.2, selon la Septante. Rappelons que Sévérien, comme tous les Pères et auteurs chrétiens grecs utilisent, pour l'Ancien Testament, la Septante et non pas le texte massorétique hébreu.
[2] C'est la description classique de l'Antiquité : le firmament comme une voûte solide, posée au dessus du sol. On ne manquera pas d'appliquer à Sévérien, dans le cas présent, le reproche qu'il vient de faire aux "saints pères" : "*Bien des opinions peuvent être fort religieuses sans être vraies pour cela.*"

de l'eau et qu'il sépare les eaux les unes des autres". Et pourquoi l'appelle-t-il firmament ? Parce qu'il est formé d'éléments liquides dissous et vaporisés. De là ce mot de David : "*Louez le Seigneur dans le firmament de sa puissance*". [Ps. CL, 1]. Pour employer encore une comparaison, de même que la fumée, lorsqu'elle sort du feu et du bois est plus légère et plus diaphane, au lieu que parvenue dans les airs elle forme d'épaisses nuées ; de même le Seigneur, après avoir élevé dans les airs les éléments liquides réduits à un état de légèreté extrême, les y a consolidés. La justesse de cette comparaison nous est confirmée par Isaïe, qui dit : "*Le ciel s'est affermi comme la fumée*". [Isaïe LI, 6]. Ainsi le ciel, tout en se formant au milieu des eaux, en a transporté la moitié dans les régions supérieures. Pourquoi des eaux dans les régions supérieures , et quelle en est l'utilité ? Peuvent-elles servir à désaltérer ou à transporter les créatures ? Qu'il y ait des eaux au-dessus du ciel, David l'atteste dans ce passage : "*et l'eau qui est au-dessus du ciel*". [Ps. cxlviii, 4]. En ceci, admirez la sagesse du Créateur : le ciel dont l'eau avait fourni le principe, était un ciel en quelque sorte de cristal ; or, comme il devait être exposé aux ardeurs du soleil, de la lune, et d'une infinité d'étoiles, qu'il devait être pour ainsi parler couvert de feu, afin qu'il ne fût pas dissous et consumé par de telles ardeurs, le Seigneur l'a chargé d'immenses quantités d'eau propres à lui conserver sa flexibilité et sa solidité, et à lui permettre de résister à la flamme et de n'être pas réduit en cendres. En voici sous vos yeux une preuve : mettez un vase sur le feu ; si ce vase est rempli d'eau, il résiste au feu ; s'il n'en renferme pas, il est brisé par la flamme. C'est ainsi que Dieu a opposé au feu l'eau, et a donné au firmament dans les eaux superposées, un principe de durée. Chose étonnante : telle est cette quantité d'eau qui baigne le ciel que, malgré les ardeurs auxquelles il est exposé, elle peut se déverser sur la terre. Car, d'où vient la rosée ? Point de nuage, point d'eau dans les airs ; c'est le ciel qui donne de sa surabondance ; et voilà pourquoi le patriarche Jacob bénissant Isaac, disait : "*Que Dieu vous donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre*". [Gen. xxvii, 28].

4. On dit, mes frères, qu'au jour du jugement cette eau supérieure s'évanouira, que le firmament, privé de ce principe conservateur, sera la proie de la dissolution, et que les étoiles tomberont n'ayant plus rien qui les dirige et qui les fixe. Ce langage, nous ne le tenons pas sans motifs ; c'est l'Écriture qui nous l'inspire : "*Le ciel*, dit-elle, *s'enroulera comme un livre*" consumé ; car en se consumant le livre s'enroule ; "*et les étoiles tomberont comme des feuilles de vigne*". [Isa. xxxiv, 4]. Remarquez, je vous en prie, une autre utilité de ces eaux. Non-seulement elles servent à la conservation des cieux, mais encore elles renvoient à la terre les ardeurs du soleil et de la lune. En effet, supposez le ciel diaphane, toute cette chaleur gagnerait les régions supérieures, puisque le feu tend à s'élever toujours, et la terre serait laissée froide et déserte. Aussi le Seigneur a-t-il condensé au-dessus du ciel une immense nappe d'eau, afin d'arrêter les chauds rayons des astres, et de les diriger vers la terre. Admirez encore la sagesse du Créateur ; vous avez en vous-mêmes une image de son art infini ; car Dieu a mis en vous comme une image des quatre éléments. Remarquez-le, en effet : la tête vous représente le ciel supérieur ; la partie au-dessus de la langue représente l'autre ciel, à savoir le firmament ; de là le nom de petit ciel (ουρανισκος), qui lui est donné. Au-dessus, dans une invisible retraite, se trouve le cerveau, au-dessous la langue, que l'œil peut apercevoir. Ainsi le ciel supérieur occupe une région où il est invisible, tandis que le monde occupe les régions dont nous parlons : pareillement, de même que le plus lourd des éléments est la terre, que l'eau vient après, plus légère que la terre, plus lourde que le feu, et enfin l'air, plus léger que l'eau, plus lourd que le feu ; de même il existe chez nous une différence entre nos sens, qui sont le goût, l'odorat, l'ouïe et la vue. Faites-en l'essai : désirez-vous goûter quelque chose, force vous est d'approcher la langue, sans quoi vous ne sentirez rien. C'est que ce sens a peu de délicatesse et ne peut rien sentir à distance. L'odorat au contraire saisit de loin les odeurs ; par exemple, vous sentirez en traversant une maison un parfum que vous ne

verrez pas. Plus prompte que l'odorat est encore la vue ; car on aperçoit du haut d'une montagne l'étendue de la plaine. L'esprit est encore plus pénétrant que l'œil ; car sa pensée embrasse à la fois le ciel, la terre, la mer ; en tous lieux on la trouve : voilà pourquoi il est l'image de Dieu. L'esprit pense et bientôt il crée des forum, il les couvre d'une foule et d'un peuple considérable. Aux hérétiques de rougir : comment, telles étant les agitations de l'esprit, le Créateur de l'intelligence, celui dont aucun sens ne saurait égaler la pénétration n'aurait-il pas une action beaucoup plus prompte, une force créatrice plus rapide, une incompréhensible nature ? Je veux vous raconter aujourd'hui, mes frères, un trait nouveau quant à l'impiété, mais utile à la piété si on l'examine sérieusement, afin de vous mettre au courant des nouveautés monstrueuses que le diable met en œuvre, des choses étranges qu'il invente et qu'il suggère aux hérétiques, ou plutôt que les hérétiques lui suggèrent à lui-même.
Aujourd'hui un hérétique nous aborde dans la société de plusieurs dignes et saints personnages, et nous dit : — je vous rapporte ses propos, de crainte qu'ils ne vous soient rapportés différemment et ne produisent sur vous une impression fâcheuse.
— "Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une seule et même divinité, une seule et même puissance, une seule et même royauté. Il faut donc bien se garder de dire, non pas seulement à l'autel, mais même en son âme : "Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées". Si vous ne renoncez à ce langage, vous n'êtes plus chrétiens". —
Avez—vous jamais vu une pareille audace, une pareille fureur de la part du démon ? Avez-vous jamais vu la lutte contre Dieu aussi acharnée, le blasphème aussi impudent ? Il voulait décapiter la religion, enlever aux mystères toute leur force, ruiner la foi, en détruire les fondements. Et notez son artifice : il met d'abord dans la bouche de son suppôt ces paroles : "Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, n'ont qu'une seule et même foi, une seule et même puissance, une seule et même royauté". Il cache le poison sous le miel. C'est que l'erreur, quand elle veut séduire, s'applique à se revêtir des dehors de la vérité, sans quoi elle n'obtient aucune créance. Pourquoi cela ? je vais vous le dire : quoiqu'il n'y ait rien de commun entre l'exemple que j'emprunte et le sujet présent, je n'hésite pas à m'en servir. On demande à la courtisane Rahab, qui a reçu chez elle les espions : "Des hommes sont-ils entrés chez toi ?" Elle répond : "Oui ;" réponse qui est vraie ; "mais ils sont partis", ajoute-t-elle ; et cette seconde partie était fausse. Elle dit la vérité d'abord, pour incliner ses interrogateurs à croire en sa parole ; elle ajoute un mensonge, pour les induire en erreur.
Ainsi en est-il du démon : quand nous demandons pourquoi cette mutilation du cantique de la sainteté, — vous dites, répond-il : "*le Seigneur Dieu des armées*" ; or, ce n'est pas le nom de Dieu, ce n'est ni celui du Christ, ni celui du Père. Voyez-vous cette bouche impure et misérable ! Elle ignore dans sa grossièreté que le mot "*Sabaoth*"[3] n'est point le nom de Dieu, mais qu'il affirme Dieu comme le Seigneur des armées et des vertus. Je vous expose la cause de tout cela ; mais avant de finir je vous ferai connaître quelle en fut l'issue heureuse. Le prophète se repentit, il tomba à genoux, il dit anathème à son erreur, il pria, il fut pardonné.

5. Soutenez votre attention : puisque l'occasion s'en est présentée, exposons pourquoi le bienheureux Isaïe entendit ce trisagion en l'honneur de Dieu. C'était un homme admirable qu'Isaïe, un homme plein de zèle, de hardiesse, d'une hardiesse qu'inspirajt non l'effronterie, mais le zèle lui-même. En ce temps-là régnait un roi nommé Ozias. Peu content de la dignité royale, ce prince voulut usurper le sacerdoce. Les prêtres savaient bien quelle en serait la conséquence : un grand nombre d'entre eux néanmoins n'osèrent s'opposer à la tentative du roi ; ils étaient paralysés par sa haute dignité, par le respect dû au trône, par la crainte de l'armée. lsaïe lui-même garda le silence et n'opposa aucune résistance à Ozias. Lorsque Dieu vit ses prêtres intimidés, son prophète hésitant, le roi poursuivant son entreprise sacrilège, il frappa

[3] Le terme hébreu "sabbaoth", que l'on trouve dans l'acclamation angélique, est passé tel quel en grec.

Ozias de la lèpre au visage pour le punir d'avoir osé porter les mains sur les choses saintes ; en sorte que ce malheureux prince fut à la fois exclu du sacerdoce et de la royauté, et qu'il demeura couvert de ce mal hideux. Dieu avait tiré vengeance de sa gloire outragée ; mais il était indigné contre les prêtres, et principalement contre Isaïe, parce qu'il avait trahi devant le roi la cause de sa religion. C'est pourquoi il resta vis-à-vis du prophète dans un silence profond, et il ne lui fit entendre sa parole que lorsque l'impie Ozias fut mort. A ce propos, Isaïe s'exprime en ces termes : "*Et il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé*".[Isa. vi, 1]. Pourquoi Dieu apparaît-il sur un trône élevé ? Comme un roi visible avait intimidé le prophète, Dieu qui est invisible lui montre sa gloire céleste, pour lui faire bien apprécier quel trône il avait outragé, quel trône il avait honoré, à quelles milices célestes et angéliques on avait refusé les honneurs qui leur étaient dus, n'y songeant même pas, pour se laisser intimider par quelques hommes armés.

"*Et le temple était rempli de la gloire du Seigneur, et les Séraphins se tenaient debout autour de lui*". [Is. vi.2]. Les Chérubins sont le trône, les Séraphins la garde de Dieu ; car le mot Chérubin signifie simplement une parfaite sagesse. Or, de même qu'un trône quelconque permet à celui qui en use d'y prendre du repos, en même temps que c'est pour lui un honneur de s'y asseoir ; de même le trône de Dieu est la sagesse et Dieu y trouve son repos. De là ce mot de David : "*Toi qui es assis sur les Chérubins*;" [Ps. lxxix, 3 ; xcviii, 1] ; comme s'il disait : Toi qui te reposes dans la plénitude de ta sagesse. Aussi les Chérubins sont-ils couverts d'yeux, sur le dos, sur la poitrine, parce que la sagesse sort de toutes parts et que rien ne se dérobe à sa vue. "*L'un d'eux avait six ailes et un autre avait six ailes : parmi les ailes, deux leur servaient pour se voiler le visage, deux pour voiler leurs pieds, et deux pour voler. Et ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint le Seigneur Sabaoth*", c'est-à-dire, "le Seigneur Dieu des armées". — "*Chacun avait six ailes*". Huit gardent le repos, quatre seulement s'agitent.

Que nous enseigne l'Écriture ? A ne pas soumettre Dieu et les choses divines à l'examen de notre raison : il y a des choses qu'il faut proclamer par le silence ; il y en a d'autres qu'il faut glorifier et publier par la voix. Et pourquoi les Séraphins voilent-ils leurs pieds et leur tête ? Parce qu'on ne saurait trouver en Dieu ni commencement ni fin. Avec deux de leurs ailes ils se voilaient la tête, avec deux autres, les pieds ; des ailes du milieu, non des ailes de la tête ou de celles des pieds, ils se servaient pour voler. Et nous aussi, quand nous parlons du Seigneur, nous ne devons pas parler de ce qui se dérobe à nos regards ; nous devons rappeler sa divinité, sa souveraineté, sa vertu créatrice, sa bonté infinie : tout cela est présenté à nos yeux. Mais, si vous demandez : Comment a-t-il engendré ? vous découvrez la tête que voilent les Chérubins ; si vous demandez : Où se trouve la fin de Dieu ? vous découvrez les pieds que voilent les Chérubins. Ils se voilent la tête et les pieds, non pour les cacher, mais pour vous enseigner que ce sont là des mystères incompréhensibles et insondables. Saisissez-en le sens figuratif. Il y avait six ailes, et six ailes, douze ailes en tout : huit dans le repos, et quatre en mouvement. C'est une figure des apôtres : les apôtres sont douze, mais quatre seulement élèvent la voix ; ce sont les Évangélistes. Et que crient-ils ? le mot que Satan s'est efforcé de dénaturer. Faites bien attention, je vous en prie. Ils ne se contentaient pas de dire, comme nous le faisons : "Saint, saint, saint ;" mais ils disaient alternativement, "ils criaient l'un à l'autre", comme le marque le texte. Nous ne devons dire qu'une fois saint, prétendent nos adversaires, l'autre répondra saint, et le premier ajoutera saint une troisième fois. Et parce que nous l'avons dit à trois reprises, n'en concluez pas qu'il y a trois dieux. Pourquoi donc répéter : "Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ?" N'avons-nous pas un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ? De même que dans le chant des psaumes on chante les versets qui les composent à deux ou plusieurs chœurs se répondant les uns aux autres ; de même les puissances célestes forment des chœurs qui se répondent, et célèbrent, par une mélodie répétée tour à tour, la gloire de Dieu. "*Le temple,* poursuit le prophète, *était rempli de sa*

gloire. Et à leurs voix le seuil du temple chancela, et le temple fut rempli de fumée". [Isaïe vi. 3-4].

6. Etrange spectacle ! La doxologie chantée, alors que la gloire eût semblé devoir redoubler d'éclat, elle s'évanouit pour faire place à de la fumée. La fumée est l'image de la désolation. Quelle est la raison de cela ? C'était une chose prévue du divin Esprit que ce trisagion serait chanté au monde avec la prédication des apôtres, et qu'il ne devait pas retentir dans le temple de Jérusalem. En conséquence, il annonce que la fumée et la désolation devaient remplir la synagogue après la prédication de l'Evangile. "Et la partie au-dessus de la porte, et non la porte elle-même, fut élevée". Appliquez-vous. Toute porte repose sur un seuil, et s'appuie à des montants reliés entre eux par une pièce transversale : les montants ne pourraient rester droits s'ils ne reposaient sur le sol ; ils ne pourraient non plus rester fixes et solides si une pièce transversale ne les consolidait. La partie supérieure de la synagogue a donc été élevée, non point la synagogue entière ; car, si elle a des portes, elle n'a pas de dessus de porte : le dessus de la porte, c'est la vertu qui vient d'en haut. Cette partie élevée, la synagogue a été dépouillée de la grâce. Et vraiment, dès que la partie supérieure à la porte fut élevée, il devint facile d'ébranler à la moindre secousse les montants. C'est pourquoi quelque main que ce soit suffit à ébranler l'édifice judaïque ; ce qui faisait dire à un prophète : "*Et je ferai de Jérusalem un vestibule que l'on ébranle*". [Zach. xii, 2].
"*Et le temple fut rempli de fumée*". Que devint la gloire ? Ecoutez bien, je vous prie. Isaïe dit : "*Et le temple fut rempli de gloire*". Ensuite il ajoute : "*Il fut rempli de fumée*". La fumée s'y introduisant, la gloire a dû nécessairement se transporter ailleurs. Et où s'est-elle transportée‘ ? Pas dans une seule maison ; ce sont toutes les églises de l'univers qui en ont été remplies. Pour indiquer ce qu'est devenue la gloire dont le temple était tout à l'heure rempli, les Chérubins s'écrient : "*Toute la terre est remplie de sa gloire*". Une nation est dépouillée, et la. lumière brille jusqu'aux extrémités de la terre. Or, cette parole sainte du Seigneur, cette doxologie royale, cette initiation divine, une bouche diabolique nous disait de la ravir à l'autel. N'est-il pas évident que ce blasphème atteint le Christ lui-même ? Qui donc Isaïe a-t-il aperçu sur le trône ? "*J'ai ouï,* dit-il, *la voix du Seigneur, qui disait : Qui enverrai-je ? qui donc ira trouver ce peuple ?*" [Isa. vi, 8]. Quoique réconcilié avec son serviteur, il lui reste comme une pointe d'indignation. Ainsi nous-mêmes, après avoir pardonné à un esclave, nous ne lui montrons pas sur-le champ un visage riant, et nous nous dérobons quelque temps encore à ses regards. Voilà pourquoi Dieu, qui ne veut pas découvrir toute sa face au prophète, dit en sa présence : "*Qui enverrai-je ?*". C'est comme si un maître, ayant ses serviteurs debout devant lui, et voulant leur faire sentir leur nonchalance, disait : Qui vais-je envoyer ? Je n'ai personne capable de s'acquitter de cette mission, non pas qu'il n'en ait pas absolument, mais parce qu'il n'en a pas qui soit parfaitement disposé. De même le Seigneur dit : Qui donc vais-je envoyer à sa place ? car, pourrai-je envoyer celui qui a gardé le silence devant l'usurpateur du sacerdoce ? Et que répond Isaïe ? Tel qu'un serviteur pris en faute, repentant et désireux d'effacer sa défaillance : "*Me voici*, dit-il, *envoie-moi*". Mais où trouverons-nous la preuve qu'il s'agit en ce passage de la gloire du Christ ? "*Quoique Jésus eût opéré de si grands prodiges*, écrit Jean l'évangéliste, *les Juifs ne crurent point en lui, afin que fût accomplie la parole d'Isaie : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas. Ainsi parla le prophète quand il vit sa gloire et qu'il écrivit sur lui*". [Jn. xii, 37-41].
Voyez-vous dans ce trisagion la clef de notre salut ? Point de trisagion, point de consommation des mystères. En voici une image : Les Chérubins se bornent à dire : "*Saint, saint, saint est le Seigneur*", et le sacrifice est sanctifié. "*Et l'un des Chérubins fut envoyé vers moi, et il avait dans ses mains un charbon qu'il avait retiré de l'autel avec des tenailles*". [Isa. vi, 6]. Tant que le sacrifice ne fut pas sanctifié, il ne le prit pas. "*Et il toucha mes lèvres*". Pourquoi les lèvres ? Parce qu'elles sont comme le vestibule des mystères. Que disons-nous,

fidèles ? Ce mystère efface nos péchés. Les Chérubins disent aussi : "*Voilà que j'ai effacé tes péchés*". [Is. vi. 7]. Voyez-vous le type, voyez-vous en même temps la vérité briller ? Glorifions donc sans relâche celui qui est assis sur un trône élevé et sublime. Rendons-lui grâce pour cette âme qui avait été séduite, que le loup avait ravie et que le pasteur a ramenée , que le diable avait ravie et qu'a reprise le miséricordieux Sauveur ; et que toute bouche hérétique et vouée à la fureur du blasphème chante désormais le Père, le Fils, le Saint-Esprit, dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Sévérien de Gabala,
Homélies sur les six jours de la création
Discours III

Sur le troisième jour de la création et sur la résurrection.

1. L'auteur du monde a donné au ciel pour parure le soleil, la lune et les étoiles ; il a donné pour ornement à la terre les arbres et les fleurs ; à toute créature il a donné une parure également brillante et variée : à nous, en reprenant ce sujet de la création du monde, d'admirer l'œuvre et d'en adorer l'ouvrier[1]. Cette œuvre n'a pas été racontée seulement pour que nous en connaissions l'origine, mais pour que nous en admirions l'auteur. Le premier jour, a-t-il été dit, le Seigneur produit la matière de toutes les créatures ; le second jour, il forme le firmament au moyen d'éléments liquides extrêmement subtils, et il lui donne à cause de cela ce nom de firmament. Le Christ aussi rassembla les éléments de la terre, qui avaient perdu toute consistance, toute vigueur, et que l'erreur idolâtrique avait brisés et dispersés comme autant de matières différentes ; il les rassembla, dis-je, et en fit une seule et même foi, que I'Apôtre qualifie de firmament en ce passage : "*C'est le second firmament de la foi dans le Christ*." [Coloss., ii, 5]. L'abîme fut donc divisé ; il y eut l'abîme formé par les eaux qui restèrent en bas, et l'abîme formé par les eaux transportées dans les régions supérieures. Et où en est la preuve ? Dans ce texte de David : "*L'abîme invoque l'abîme par la voix de vos cataractes*." [Psalm., xli, 8]. L'abîme fut divisé, et le firmament produit. Cependant la terre était couverte par les eaux. "*Et Dieu dit : Que toutes les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride apparaisse.*" [Gen., I, 9]. Puisque ces hérétiques insensés ont la prétention de tout comprendre, et de pénétrer dans le mystère de la nature infinie, qu'ils nous disent comment les eaux ont été rassemblées, et une fois rassemblées, en quel lieu elles ont été reçues. D'après vous, il ne faut pas simplement s'en rapporter au texte, il faut se rendre compte des choses. "*Dieu dit : Que les eaux se rassemblent*." Où ce rassemblement a-t-il été accompli ? dans la mer ? Alors la mer n'était donc pas remplie ? La terre l'était, comment la mer ne l'eût-elle pas été ? Où donc ont-elles été réunies ? Ainsi, voilà des hommes incapables de comprendre ce qu'ils voient à leurs pieds, qui scrutent d'un regard téméraire l'abîme sans fond, les profondeurs incompréhensibles de la divinité ; et la mer qu'ils ne comprennent pas ne les détourne pas du dessein de sonder la nature du Créateur de toutes choses ! Certes, le prophète pourrait bien leur dire : "Rougissez, hérétiques," comme il disait : "*Sidon, rougis, a dit la mer*." [Isa., xxiii, 4].

En quel lieu les eaux se sont-elles donc rassemblées ? Écoutez : Lorsque Dieu créa la terre, les dépressions formées par les montagnes n'existaient pas ; mais aussitôt que le Seigneur eut prononcé cette parole : "*Que les eaux soient rassemblées*," la terre se brisa et des bassins se formèrent. Ce qui prouve que la terre se brisa, ce sont les îles et les montagnes dont elle est parsemée. Dieu a laissé les montagnes et les îles, pour vous apprendre que dès le commencement elles n'étaient pas isolées les unes des autres ; c'est la divine parole qui opéra cette séparation. "*Que les eaux se rassemblent* ;" la terre se montra tout à nu. Il est bon de savoir que l'élément par nous appelé terre, n'avait point été formé encore par le Seigneur, et n'en avait point reçu le nom ; dès le principe, il fut nommé l'élément aride. "*A lui est la mer*, s'écrie David ; *c'est lui qui l'a créée, et ses mains ont façonné l'élément aride*." [Psalm., xciv, 5]. L'élément aride ayant été formé fut appelé terre, de même que le firmament une fois formé fut appelé ciel. Quand les eaux eurent été séparées de la terre, l'élément aride apparut encore tout ruisselant d'eaux ; car elles venaient à peine de se retirer. La terre mise à découvert, le Créateur parle en ces termes : "*Que la terre produise des herbes verdoyantes avec leur*

[1] "Ouvrier" au sens de "Celui qui a fait l'œuvre", autrement dit, le Créateur.

semence et leurs espèces diverses ; qu'elle produise des arbres à fruit avec leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce et sa ressemblance." [Genes., I, 11]. N'y a-t-il pas là de quoi confondre les hérétiques ? L'herbe, les arbres, le foin, engendrent des êtres semblables à eux, et Dieu aurait engendré un fils qui ne lui serait pas semblable ! — Pour la création des quadrupèdes, des reptiles et des oiseaux, le Seigneur s'exprima de la sorte : "*Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante, et des volatiles qui volent sur la terre, chacun selon son espèce*." [Genes., I, 20]. Bêtes sauvages, reptiles, volatiles, poissons, herbe, foin, arbres, tous ces êtres produisent selon leur espèce et à leur ressemblance ; et Dieu seul aurait un fils qui ne lui ressemblerait pas ! Lorsqu'il nous créa, Dieu dit également : "*Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*." [Genes., I, 26]. L'œuvre ressemblerait à l'ouvrier, et quand il s'agit du Créateur même, la ressemblance n'existerait pas !

2. Mais notez cette particularité singulière ; car bien souvent la perversité des hérétiques trouve où se retrancher. — Si vous parlez de la ressemblance du Fils, nous disent-ils, dans le même sens que nous, soit, nous y consentons. — Autre est la ressemblance que donne la nature, autre celle que donne la grâce. Nous sommes, nous, faits à la ressemblance de Dieu ; le Fils est cette ressemblance même : "*Celui qui me voit*, disait-il, *voit mon Père*." [Jn., xiv, 9]. Mais nous, je le répète, nous ne sommes qu'à sa ressemblance. Il convient que les serviteurs de Dieu se rendent compte de la différence qui résulte des mots. Dieu dit : "Que la terre produise le germe des herbes verdoyantes, et des arbres à fruits produisant des fruits." Après cela il ajoute : "*Que la terre produise des quadrupèdes et des bêtes*." Pourquoi là : "*Que la terre produise le germe des herbes,...*" et ici : "*Que la terre produise...*" simplement ? Chaque année les arbres et les fruits reproduisent des germes. Or, la semence devant rester dans le sein de la terre et multiplier ensuite les espèces respectives, à cause de cela il est dit : "*Que la terre produise...*" En ce qui regarde les animaux, Dieu se borne à cette parole : "*Que la terre produise...*," parce qu'une fois sortis de la terre, les animaux devaient se perpétuer par générations successives. "Et il fut fait ainsi." La parole est aussitôt exécutée. La terre ayant reçu sa parure, il faut donner la sienne au firmament. Et pourquoi le ciel n'est-il orné qu'après la terre ? A cause des erreurs sur la multiplicité des dieux dont le soleil, la lune, les astres devaient être l'occasion. "*Et Dieu dit : Qu'il y ait dans le firmament du ciel des corps lumineux.*" [Genes., I, 14]. Pourquoi ne fit-il pas le soleil et la lune le premier jour ? Le firmament où ils devaient être fixés n'était pas encore fait ; de plus, les fruits qu'ils devaient féconder n'existaient pas encore : ils ne parurent que le troisième jour. Comme l'on eût pu attribuer à l'influence du soleil leur création, le Seigneur attend qu'ils existent pour produire le soleil, la lune et les étoiles. Et de quoi s'est-il servi pour les produire ? Le premier jour, avons-nous dit, Dieu tira tout du néant ; les autres jours il se servit de ce qui existait déjà. Comment donc le soleil a-t-il été formé ? Au moyen de la lumière, qui avait été créée le premier jour : le Créateur la modifie à son gré et lui imprime différentes formes ; il en fit tantôt la lumière même, tantôt les astres, semblable à l'ouvrier qui d'une masse d'or tirerait de quoi frapper des pièces de monnaie. Ainsi Dieu en usa-t-il avec la lumière pour l'embellissement de l'univers. L'abîme, qui formait une seule masse d'eau, lui servit à former les mers, les fleuves, les fontaines, les lacs, les citernes : pareillement, en divisant la lumière réunie alors en une masse compacte et uniforme, il fit le soleil, la lune et les étoiles. Examinons maintenant comment Dieu forma ces corps lumineux.

Il semblerait qu'il les ait façonnés à part, avant de les fixer dans le firmament. Tel qu'un artiste mettant la dernière main à un tableau avant de le fixer à la muraille, Dieu aurait formé les étoiles en dehors du ciel, et il les y aurait ensuite seulement placées : "*Dieu fit deux corps lumineux,* dit à ce propos l'Écriture, *et les plaça dans le ciel*." [Genes., I, 16-17]. Et comment les y fixa-t-il ? Y furent-ils fixés tous deux en même temps ? Il serait absurde d'avancer le contraire. Que se passa-t-il alors ? C'est à la voix de Dieu même qu'ils prirent la place

désignée. "*Et Dieu plaça les deux corps lumineux, le plus grand pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit*." De la sorte, le soleil fut placé à l'orient, et la lune à l'occident, puisque celle-ci devait présider à la marche de la nuit, et celui-là à la marche du jour. La lune fut donc formée, et dès le premier jour elle parut dans tout son plein. Il ne convenait pas que l'œuvre divine se montrait mutilée, il fallait que ce corps lumineux fût vu tel que Dieu l'avait fait. Après cela, il devait par ses changements marquer la différence, le caractère et la succession des temps. La lune fut donc produite telle que nous la voyons le quinzième jour après son lever. Quant au soleil, il se leva le matin ; au moment où la lune parut dans le ciel, vers l'une des premières heures du jour, le soleil se montra à l'orient ; de même, quand le soleil termina sa course vers l'occident, la lune se leva du côté de l'orient ; justification de cette parole : "*Qu'ils président au jour et à la nuit*." [Gen I, 18].
Autre question maintenant : Pourquoi Dieu a-t-il formé la lune dans son plein ? Soutenez votre attention, car l'explication à donner n'est pas sans difficulté. La lune ayant été faite le quatrième jour, elle aurait dû apparaître telle qu'elle est le quatrième jour. Mais, s'il en eût été ainsi, elle n'aurait point apparu à l'extrémité de l'occident. En conséquence, elle se présenta comme ayant onze jours de plus ; elle fut faite le quatrième jour, et elle se montra comme existant depuis quinze jours. La lune avait donc sur le soleil une avance de onze jours, sinon quant à la création, du moins quant à l'éclat. C'est pourquoi les jours que la lune avait de trop sur le soleil ont été rendus à cet astre. Les mois lunaires se composant tous de vingt-neuf jours et demi, les douze mois de l'année forment un total de trois cent cinquante-quatre jours[2]. Or, d'après ce calcul, qui porte les jours du mois à vingt-neuf et demi, et ceux de l'année à trois cent cinquante-quatre, les jours que la lune avait en plus sont rendus au soleil dans le cours de l'année. Aux hommes spéciaux d'apprécier.

3. "*Qu'il y ait des corps lumineux dans le firmament du ciel, afin qu'ils brillent sur la terre.*" [Gen I. 14-15]. Le feu tendant naturellement à s'élever, Dieu lui impose un frein et le contraint à diriger ses rayons au-dessous de lui et non au-dessus ; car, je le répète, la nature du feu se porte plutôt vers les régions supérieures que vers les régions inférieures. Prenez une torche et renversez-la, malgré la direction que vous lui imprimerez, vous verrez la flamme s'élever toujours vers les airs. Or, comme le Seigneur connaissait cette loi, il obligea les corps lumineux à briller, non pas conformément à leur nature, mais conformément à ses ordres. Avez-vous observé ce qui se passe dans une lampe, lorsque l'huile s'éloigne de la flamme entraînée par sa pesanteur ? Le feu étant au contraire entraîné vers les airs, il fait entendre une sorte de plainte, comme si on lui faisait violence ; et ainsi, toutes les fois qu'on lui impose une direction contre nature, il crie en quelque façon comme s'il subissait une contrainte, comme s'il était jeté hors de sa voie. Et vraiment, lorsque l'on agit contrairement à la nature d'un élément, il réclame. Comment cela ? Jetez de l'huile sur le feu, vous n'entendrez pas de bruit ; jetez-y de l'eau, vous entendrez un frémissement. Pourtant l'huile et l'eau sont également humides ; mais l'huile naît du bois, elle a l'olive pour principe nourricier, et, comme le feu n'est point ennemi du bois, il ne l'est pas non plus des choses qui ont avec lui une étroite

[2] Ce double comput, lunaire et solaire, est connu depuis bien longtemps : dans le calendrier julien, on nomme "épacte" le nombre de jours que l'on doit ajouter à l'année lunaire pour égaler l'année solaire, nombre qui varie nécessairement d'une année sur l'autre. Dans le judaïsme on compte en mois lunaires alternativement de 29 et 30 jours, mais on ajoute un mois intercalaire appelé "ve-adar", ou "second adar" après le mois d'Adar lorsque l'écart dépasse 30 jours. Ce type de calcul existait aussi dans l'Arabie pré-islamique (le mois supplémentaire s'appelant alors "al-nasî', le différé"), ce que l'islam refusa (cf Coran 9.36, "*Le nombre des mois est de douze devant Dieu, tel il est dans le livre de Dieu, depuis le jour ou il créa les cieux et la terre. Quatre de ces mois sont sacrés ; c'est la croyance constante*.") ce qui explique la dérive constante des mois dans la calendrier musulman. En ce qui concerne Sévérien, il convient de suivre son raisonnement, aussi ingénieux que spécieux. Le mois lunaire étant, dans l'absolu de 29,5, cela fait 354 jours dans une 'année de 12 mois lunaires. Or, l'année solaire dure 365 jours, soit 11 jours de plus. Ce sont donc ces 11 jours qui proviennent de "l'avance de la lune" à la création.

affinité. S'il frémit lorsqu'on y jette de l'eau, c'est parce que l'eau est un élément ennemi. En effet, l'air et l'eau ont des relations très-étroites l'un avec l'autre. Vous soufflez sur une lampe, le feu s'évanouit au contact de l'air, et il n'y a plus que de la fumée ; le principe ami du feu a été emporté. Telle est la sagesse du Créateur, telle est sa puissance. Il place dans le ciel des corps lumineux, afin qu'ils éclairent la terre : "*et qu'ils servent de signes, ainsi que pour marquer les jours et les années.*" Qu'est-ce à dire, "de signes ?" Vaines sont les espérances des trafiquants d'astrologie ; vaines sont leurs conjectures. Que ces astres ne servent de rien pour ce qui se rapporte aux événements de la vie humaine, Isaïe le déclare en ces termes : "*Qu'ils se lèvent, les astrologues, qu'ils lisent dans le ciel ; et les observateurs de signes, qu'ils t'annoncent ce qui doit arriver ?*" [Isa., xlvii, 13]. Ainsi, ne cherchez point dans le ciel de signe indicateur touchant la vie de l'homme. Voulez-vous savoir ce qu'il annonce ? Il annonce la pluie, le vent, les orages, le beau temps. Voilà ce qu'annoncent les étoiles, grâce aux bienfaits de la Providence, afin que le nautonier averti par ce signe échappe au péril, afin que le cultivateur soit prévenu de l'approche du mauvais temps, et qu'il laboure par avance la terre. C'est encore un signe de paix et de guerre.
Ces choses simples et de facile vérification, le Sauveur les constatait quand il disait aux Juifs : "*Hypocrites, quand vous voyez des nuages se lever à l'occident, vous dites : Voici l'orage, et vous ne vous trompez pas. Quand le soir vous voyez le ciel rouge, vous dites : Le temps sera serein ; et il l'est en effet. Et quand vous voyez le soir, le ciel obscurci, vous dites : La tempête arrive.*" Puis il ajoute : "*Vous savez bien distinguer ce que signifient les apparences du ciel et de la terre, et le temps vous ne le connaissez pas !*" [Matth., xvi, 2-4 ; Luc., xii, 54-56]. Tels sont donc les faits que l'on peut sans danger conjecturer : l'été, l'hiver, la pluie, le temps serein ; ils n'ont rien de contraire à la religion, ils dépendent de Dieu même. Il serait aisé de nous étendre davantage sur l'astrologie ; mais il faudrait pour cela une voix plus forte, un organe plus puissant ; la pensée suivant l'allure de la parole, et le raisonnement participant de la faiblesse de la langue. Revenons donc à des sujets moins élevés.
"*Qu'ils servent pour les signes et pour les temps*." Les mots "χρονος" (chronos) et "καιρος" (kairos) ne signifient pas la même chose : le premier signifie le temps, le second l'opportunité ; l'un exprime la durée, l'autre une circonstance favorable. Nul n'emploiera le premier à propos des vendanges à faire, d'une jeune fille à marier ; mais on se servira du second. Salomon s'est servi de ce dernier quand il parlait du temps d'enfanter, de celui de mourir, de celui de bâtir, de celui de détruire. Et par ce mot il entend l'opportunité. La portée significative des astres peut donc se formuler comme il suit : Les pléïades se lèvent, la moisson va commencer ; les pléïades disparaissent, il faut commencer les semailles. Ces choses-là, je le répète, n'ont rien de commun avec l'impiété, et se concilient très-bien avec la piété. On donne aussi le nom de "καιροι" (kairoï) aux fêtes du Seigneur. En effet, Dieu a dit : "Vous fêterez trois époques chaque année en mon honneur, "τρεις καιρους" : la fête des Azymes, la fête de la Pentecôte, la fête des Tabernacles." [Deuter., xvi, 16]. Voilà donc les signes et les temps. La lune marque les jours de la semaine et les mois ; le soleil marque les saisons de l'année, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Ces lois demeurent inébranlables ; Dieu a dit, et elles ont été arrêtées ; il a ordonné, et elles ont été consolidées. Appliquez également ici votre intelligence. Quel est l'auteur de ces œuvres ? Qui les a produites ? Est-ce le Père ? nul ne le nie. Est-ce le Fils ? les hérétiques en conviennent également, quoique à tort. Ils disent, en effet : le Père a fait le Fils, et le Fils a fait tout le reste. Souscrirai-je à ce langage impie ? Puisque d'inextricables liens enserrent la raison des hérétiques, interrogeons les prophéties. L'auteur de toutes ces œuvres reconnaît-il un être supérieur à lui, ou bien est-il le plus élevé de tous les êtres ? Il suffit de leur propre langage pour déterminer leur chute.

4. Le Fils a tout fait, disent-ils ; mais lui-même a été fait par le Père. — Dieu nous pardonne ce blasphème ! car en vérité ce n'est pas sans frémir que l'on répète les propos des impies.

Néanmoins imitons les médecins, portons la main sur les plaies afin de les guérir ; l'Apôtre lui-même dit qu'il rappelle des sujets pénibles, non certes pour souiller sa langue, mais pour effacer les péchés. Ils disent donc : Le Fils a tout fait ; mais il a été fait lui-même par le Père. Je demanderai aux prophètes quel est le créateur des cieux, et quelle est sa grandeur. Isaïe le grand prophète nous répond : "*Voici ce que dit le Seigneur, qui a fait le ciel et qui l'a consolidé ; qui a fondé la terre et ce qu'elle renferme ; qui donne le souffle au peuple qui l'habite et l'esprit à ceux qui la foulent : Je suis le Seigneur. Avant moi il n'y a point de Dieu, et après moi il n'y en a pas. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autre*." [Isa., xlii, 5, 6 ; xliii, 10, 11]. Voilà ce que dit le Fils unique, celui qui a fait le ciel et la terre, celui qui, selon les hérétiques, aurait été créé d'abord, puis aurait créé tout le reste. Mais "*le pécheur s'est trouvé pris dans les paroles de ses lèvres*." [Psalm., ix, 17]. "*Parlez de la sorte,*" dit le bienheureux Jérémie. A qui s'adresse-t-il ? Aux Gentils. "*Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre disparaissent de la face de la terre.*" Le Seigneur "*qui a fait les cieux dans son intelligence,*" celui-là est le Dieu vivant et véritable. [Jer., x, 11 ; Psalm., cxxxv, 5]. Si celui qui a fait le ciel est le Dieu véritable, comme les hérétiques reconnaissent dans le Fils le créateur du ciel et de la terre, quel sujet de lutte que les paroles du Christ, "*afin qu'ils te connaissent toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ*" ? [Jn., xvii, 3]. Quand le Sauveur s'exprimait en ces termes, soit par lui-même, soit par ses prophètes, il ne se proposait pas de mettre une opposition entre son Père et lui ; mais ces paroles : "*Afin qu'ils vous connaissent toi le seul Dieu,*" avaient pour but d'exclure les idoles faussement qualifiées de divinités. Aussi Paul disait-il : "*Vous avez abandonné le service des idoles pour embrasser celui du Dieu vivant et véritable*."[I Thess. I, 9]. Il appelle Dieu le Dieu véritable par opposition aux faux dieux ; il l'appelle le Dieu vivant, par opposition aux idoles qui n'avaient aucune vie. Pour moi j'estime, ou plutôt je crois que les morts s'indigneraient contre nous, s'ils nous entendaient traiter les idoles de morts. Vous faites injure à notre état, s'écrieraient-ils : on nous donne le nom de morts parce que nous avons vécu précédemment ; mais ceux qui n'ont jamais vécu, de quel droit les qualifier de la même manière ? "*Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre !*" — "*Le Seigneur qui a fait les cieux dans son intelligence,*" voilà le Dieu vivant et véritable. Quel est le Dieu vivant ? Celui qui a fait les cieux. Où sont maintenant les bornes marquées par les hérétiques ? Leur impiété n'est-elle point précipitée ? La fausseté de leurs opinions religieuses n'est-elle point évidente ? Leur perversité n'est-elle point confondue ? Vous êtes incapable de comprendre les œuvres du Créateur, et vous prétendriez scruter et dévoiler sa propre nature ! Entendez le cri de David : "*Que tes œuvres sont grandes, Seigneur ! Tu as tout fait avec une profonde sagesse*." [Psalm., ciii, 24]. Les prophètes exaltent les œuvres, les hérétiques rapetissent l'ouvrier. Certes il est grand par la sagesse, il est puissant par ses actes, celui qui avec l'eau a formé le firmament, car je ne puis pas détacher mon esprit de ce prodige. Le ciel n'est que de l'eau consolidée, et il porte de l'eau ; ce sont les eaux qui le constituent, et il porte l'abîme. On peut trouver une image de cette chose merveilleuse. N'avez-vous pas vu des planches portées par l'eau, et elles-mêmes portant de la neige ? L'hiver opère ce prodige, et Dieu ne l'opérerait pas ! Il n'a pas donné au ciel la forme sphérique, comme le prétendent de vains discoureurs ; il n'en a pas fait une sphère tournante. "*Savez-vous,* demande le prophète, *comment le soleil fournit sa carrière ?"* "*C'est Dieu qui a étendu le ciel comme un voile, et qui l'a déployé comme un pavillon*". [Isa., xl, 22]. Assurément, nul d'entre nous n'a une foi assez faible pour s'en rapporter à ces imposteurs. Les prophètes affirment que le ciel a un commencement et une fin ; c'est pourquoi le soleil marche et ne monte pas. "*Le soleil sortit sur la terre*, dit I'Écriture, *et Lot entra dans Ségor*." [Genes., xix, 23]. Il est donc incontestable d'après l'Écriture que le soleil s'avance, mais sans monter. Il est dit encore : "*Il sort de l'extrémité du ciel*" ; il ne monte pas. [Psalm., xviii, 7]. Or, si le ciel est une sphère, il n'a pas d'extrémité ; où trouver l'extrémité de ce qui est rond dans tous les sens ? Et David n'est pas le seul à parler ainsi ; le Sauveur s'exprime de la même manière.

Écoutez-le plutôt : "Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, il enverra ses anges avec une trompette et une voix éclatante, et ils rassembleront ses élus d'une extrémité du ciel à l'autre." [Matt, xxiv, 31].

5. Demandons maintenant où se couche le soleil, et où, la nuit, il poursuit sa course ? D'après nos adversaires, sous la terre ; et nous qui regardons le ciel comme une tente, quel est notre sentiment ? Remarquez bien, je vous en prie, si nous sommes dans l'erreur, ou si la vérité de notre opinion ressort clairement, et si la réalité demeure d'accord avec notre hypothèse. Représentez-vous au-dessus de votre tête un pavillon déployé. Là serait l'orient, ici le nord, là le midi et là l'occident. Lorsque le soleil, parti de l'orient, arrive au couchant, il ne va pas se coucher sous la terre ; mais franchissant les limites du ciel, il parcourt les régions boréales, où il est caché par une sorte de muraille à nos regards, les eaux supérieures nous dérobant sa marche ; et, après avoir parcouru ces régions, il retourne à l'orient. Et où se trouve la preuve de cette assertion ? Dans l'Ecclésiaste, œuvre authentique et non interpolée de Salomon : "*Le soleil se lève, et le soleil se couche*, y est-il écrit ; *en se levant, il se dirige vers le couchant, puis il tourne du côté du nord ; il tourne, il tourne, et il se lève en son lieu.*" [Eccl, I, 5]. Du reste, c'est pendant l'hiver que vous constaterez cette marche du soleil du côté du midi, et son évolution dans la direction du nord ; alors, il ne se lève pas au centre de l'orient, il incline vers le midi, et, suivant une ligne plus courte, il rend le jour plus court ; une fois couché, il reprend sa direction circulaire, et les nuits alors sont plus longues. Nous savons tous, mes frères, que le soleil ne part pas toujours du même point. Comment donc les jours deviennent-ils plus courts ? Parce que le soleil, pour se lever, se rapproche du midi ; puis, au lieu de s'élever, il suit une voie oblique, et de là vient la brièveté des jours. Comme il se couche à l'extrémité de l'occident, il doit nécessairement parcourir la nuit l'occident, le nord, l'orient tout entiers, pour arriver aux limites du midi ; de là forcément la longueur de la nuit. Lorsque l'espace parcouru et la rapidité de la marche sont les mêmes, les nuits alors sont égales aux jours. Après cela, il se rapproche du nord, comme durant l'hiver il s'était rapproché du midi ; il s'élève dans les hauteurs boréales et rend le jour plus long ; par contre, la courbe qu'il doit décrire la nuit étant plus courte, les nuits le deviennent également. Ce n'est pas là ce que les Grecs nous ont enseigné : cette doctrine, ils n'en veulent pas, et ils prétendent que le soleil et les astres poursuivent leur carrière sous la terre. Mais non, l'Écriture, cette divine maîtresse, l'Écriture nous conduit et nous dispense sa lumière.
Le Seigneur a donc fait le soleil, flambeau qui ne faiblit jamais ; il a fait la lune, dont l'éclat brille et pâlit tour à tour. L'œuvre décèle l'ouvrier. L'ouvrier ne connaît point de défaillance, l'œuvre est également éternelle. La lune ne perd pas sa lumière, elle se dérobe seulement à nos yeux ; image fidèle des hommes mortels. Songez aux siècles écoulés depuis son apparition. Et pourtant, lorsque la lune est nouvelle, nous disons : La lune naît aujourd'hui. Pourquoi ce langage ? Parce que nous y voyons une figure de notre vie corporelle. La lune naît, croît, arrive à son apogée, pour décroître ensuite, diminuer et disparaître : et nous aussi, nous naissons, nous grandissons, nous arrivons à notre apogée ; puis nous nous flétrissons, nous déclinons, nous vieillissons et nous nous évanouissons dans la mort. Mais, de même que la lune reparaît ensuite, nous ressuscitons également, et une autre vie nous est réservée. C'est pourquoi le Sauveur, pour nous apprendre qu'à l'exemple de notre naissance sur la terre, une naissance nouvelle nous attend au delà de la tombe, s'exprime en ces termes : "*Lorsque le Fils de l'homme sera venu lors de la Genèse nouvelle*." [Matth., xix, 28]. La lune nous garantit donc la résurrection. Quoi ! nous dit-elle, vous me voyez disparaître pour reparaître, et vous perdriez toute espérance ! Le soleil lui -même n'a-t-il pas été créé pour nous, ainsi que la lune, ainsi que toutes les créatures ? Qu'est-ce qui ne nous promet pas notre résurrection ? La nuit n'est-elle pas l'image de la mort ? Lorsque les ténèbres couvrent nos corps, vous ne reconnaissez plus personne. Souvent il vous arrivera de toucher de la main le visage de ceux

qui dorment, et vous ne savez pas de qui est ce visage-ci, de qui est celui-là ; et vous le demandez, afin que la voix vous fasse reconnaître ceux que l'obscurité vous dérobe. De même donc que la nuit dissimule les traits de chacun, et que nous ne nous reconnaissons plus les uns les autres, fussions-nous tous ensemble ; de même la mort survenant détruit les formes humaines et ne nous permet plus de les reconnaître. Parcourez les tombeaux, regardez les crânes qu'ils renferment ; reconnaissez-vous à quelles personnes ils ont appartenu ? Celui-là le sait qui les a formés ; celui qui a livré ces corps à la dissolution sait d'où ils sont venus. Et vous n'admirez pas la vertu créatrice du Seigneur ! Il existe une multitude d'hommes, et aucun n'est parfaitement semblable à l'autre. Vous auriez beau parcourir les extrémités de l'univers, vous ne trouveriez pas deux hommes qui se ressemblassent parfaitement ; et, quand vous croirez les avoir trouvés, il se présenterait dans les yeux ou le nez une différence qui justifierait cette étonnante vérité. Deux enfants sortent en même temps du même sein, et leur ressemblance est brisée.

6. Mais celui qui a pu donner l'être à ces formes nombreuses quand elles n'existaient pas, comment ne pourrait-il pas, après les avoir livrées à la dissolution, leur donner une existence nouvelle ? Ne faites pas, comme certains malheureux, de votre raison la mesure de la divine puissance. Ne croyez pas que Dieu soit incapable de faire autre chose que ce que vous concevez. Si sa puissance ne pouvait aller au-delà de ma pensée, j'oserais dire : Dieu est bien petit, puisque mon esprit le mesure. Mais, s'il dépasse mon esprit, s'il défie ma pensée, le Créateur m'apparaît infini, et ses œuvres incompréhensibles. Interrogez les hérétiques sur les choses visibles, et bientôt ils comprendront leur impuissance. Dieu a dit : "*Que le firmament soit,*" et soudain sa parole a été accomplie ; c'est une , preuve de cette vérité, que lui en est le créateur. Aujourd'hui, sur le soir, nous laisserons le ciel dans une parfaite sérénité ; puis nous nous lèverons en sursaut, et nous trouverons un autre ciel formé par les nuages. Ce sont encore des manifestations partielles de la divine puissance, que le spectacle du ciel obscurci et du firmament nouveau que les nuages ont formé. En rassemblant de la sorte si promptement les nuages, le Seigneur nous montre comment il a en un instant formé le ciel. Et que fait-il ? Comment les nuées donnent-elles la pluie ? Dieu a fait les nuées pareilles à des outres ; il en use pour puiser les eaux de la mer qui sont salées ; quand les nuées sont pleines, il modifie l'eau et il en arrose la terre. Qu'on nous explique comment un corps pesant peut être transporté dans les airs, comment les nuées puisent l'eau de l'océan ; elles ne se vident pas sur-le-champ ; elles volent là où les appelle le Seigneur, il est un ordre de Dieu qui les enchaîne et ne leur permet pas de produire la pluie avant que le signal soit donné. Que les nuages soient semblables à des outres, David le déclare quand il dit : "*Il rassemble comme dans une outre les eaux de la mer*." [Psalm., xxxii, 7]. Remarquez ce qu'il y a d'étrange en ceci : Les eaux se rassemblent, une main éternelle, invisible, s'étend et les empêche de se répandre autrement que peu à peu. Telle une femme ourdissant une toile légère, répartit la laine en fils nombreux et variés ; tel le Seigneur divise les eaux de l'immense mer en gouttes comparables à des fils et les verse ainsi à la terre.

Mais voici le point surprenant : si l'eau est livrée à elle-même, pourquoi ne se répand-elle pas aussitôt ; et, si elle est emprisonnée, comment se répand-elle ? Il est un instrument, fort imparfait assurément, mais propre cependant à vous mettre sur la voie d'une explication raisonnable. Je veux parler d'un instrument destiné à prendre de l'eau, lequel est percé dans sa partie inférieure : malgré cela, il contient une certaine quantité d'eau, et c'est l'eau même qui se trouve au-dessus qui fait l'office d'obturateur. De même le doigt éternel de Dieu est étendu sur les nuages, tantôt ouvrant, tantôt fermant ses trésors, afin d'en étendre le bienfait à la terre entière. Il le fait surtout dans les pluies d'automne quand il arrose toute la terre ; il le fait quand il arrose tantôt cette contrée-ci, tantôt celle-là. De là ce langage du prophète : "*Il pleuvra sur une ville et il ne pleuvra pas sur l'autre. Une partie sera arrosée, et celle qui ne le*

sera pas se desséchera." [Amos, iv, 7]. Ce n'est point le doigt de Dieu, mais sa volonté, qui dirige réellement ainsi les choses. Je n'ai employé cette figure que pour mettre ma parole à votre portée. Dieu ordonne, et la pluie ne tombe pas. "*J'ordonnerai aux nuages de ne pas donner de pluie*, dit-il dans l'Écriture. — *Que tes œuvres sont grandes et belles, Seigneur ! Tu as tout fait avec sagesse.*" [Isa., v, 6 ; Psalm., ciii, 24]. Avez-vous vu l'action créatrice de Dieu ? Avez-vous vu comment il ferme la bouche des hérétiques, de ces hommes qui, dans une ignorance complète des créatures, prétendent à connaître l'essence du Créateur ? Tout obéit à la loi divine : le ciel demeure immobile, non qu'il se soutienne par sa propre puissance, mais parce que la loi de Dieu l'affermit. Lorsque je demanderai avec inquiétude comment le ciel a pu être formé d'eaux agglomérées, le bienheureux David dissipera mon embarras par ces paroles : "*La parole du Seigneur a affermi les cieux*." [Psalm., xxxii, 6]. Et pourquoi ont-ils été affermis ? Parce que l'eau en formait l'élément constitutif. On ne dit jamais d'un objet ferme et solide qu'il a été affermi ; nul ne saurait dire par exemple cela d'une pierre. Autre chose est être affermi, autre chose être ferme. Une chose est affermie, lorsque, molle naguère et sans consistance, elle forme un tout résistant. C'est pourquoi Pierre, après avoir guéri le paralytique, tenait ce langage : "*Hommes israélites, pourquoi être étonnés de cela ; et pourquoi jeter sur nous vos regards, comme si par notre puissance ou par notre piété nous avions rendu le mouvement à cet infortuné ? Le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a glorifié son fils Jésus ; et par la foi en son nom, cet homme que vous voyez et que vous connaissez a été affermi.*" [Act., iii, 12-16].

Donc "*la parole du Seigneur a affermi les cieux* ;" sur sa parole, les nuées remplies d'eau raréfiée et désagrégée s'élèvent dans les airs. Remarquez encore ceci, je vous prie : L'eau qui était amère ne l'est plus ; les nuages puisent dans la mer, et les eaux amères qu'ils retirent de l'abîme deviennent douces et potables. Et nous aussi, le Christ nous a tirés des abîmes, et néanmoins nous ne perdons pas notre amertume. Qui donc a fait le ciel et la terre ? Je prétends, moi, que c'est le Christ. — Et comment le prouvez-vous ? — S'il n'eût point été le souverain de l'univers, il n'aurait pas dans l'Évangile commandé miraculeusement à toutes les créatures. Tous les éléments ont servi de matière à ses prodiges : la terre, la mer, l'air, le feu ; tout montre en lui le Maître de ce qui existe. A la lumière du jour a succédé celle de la nuit. Le soleil brille, le flambeau du soir répand sa clarté ; le jour finit, la nuit commence. A vous, quand vous verrez ce flambeau et ce soleil, de vous écrier : "*Le jour est à toi ; à toi aussi la nuit ; c'est toi qui as fait le soleil et l'aurore*." [Psalm., lxxiii, 16]. Mais, ce flambeau qui brille n'interrompt pas notre discours ; il faut que le soleil, dans sa carrière, n'obéisse qu'aux ordres du Christ, *"car le soleil connaît le lieu de son coucher* ;" afin de montrer que le Christ est bien le Seigneur de toutes les créatures. [Psalm., ciii 19]. C'est ce que Jean proclame : "*Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui*." [Jn., I, 3]. Mais, comme il convenait que son éclat se révélât par ses œuvres autant que par ses paroles, il dit à la mer : "*Tais-toi, rentre dans le calme* ;" et la mer se calme, et l'œuvre reconnaît son auteur. [Marc., iv, 39]. Il parle à la mer, et elle se tait ; au vent, et il s'apaise. Si ces éléments n'eussent point obéi, c'eût été une preuve que le Sauveur n'en était pas le créateur ; s'il n'eût point été le créateur de l'eau, il ne l'eût point changée en vin ; s'il n'eût point été le maître du ciel, une étoile ne l'aurait point annoncé du haut du ciel ; s'il n'eût point été le maître du soleil, le soleil ne se fût point couvert de ténèbres au temps de la croix. Le Christ monte sur la croix, et le soleil voile sa face. O prodige ! la créature ne peut supporter l'outrage fait au Créateur : le soleil s'obscurcit pour vous apprendre que sur la croix se trouve attaché le Maître du soleil. La terre tremble également pour vous apprendre que David parlait du Christ, quand il disait : "*Il regarde la terre, et à son regard elle tremble*." [Psalm., ciii, 32]. Les rochers se fendent pour que vous sachiez de qui le prophète avait dit : "*Sa fureur fait sécher les princes de frayeur, et les rochers ont été percés par lui*." [Nah., I, 6]. Les sépulcres s'ouvrent pour annoncer la résurrection, pour mettre le comble à la gloire du Dieu qui ressuscite.

8. Mais il ne faut point oublier les considérations pratiques. Voici donc le flambeau qui nous invite à dire : "*Ta parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière dans mon chemin*." [Psalm., cxviii, 105]. Le soir descend et nous invite à dire : "*Que ma prière monte comme l'encens en ta présence ; que mes mains élevées soient devant toi comme le sacrifice du soir*." [Psalm., xl, 2]. Pourquoi pas comme le sacrifice du matin ? Ici appliquez votre esprit ; car ce que nous chantons, nous devons le comprendre. "*Chantez avec intelligence*", nous dit David. [Psalm., xlvi, 8]. Moïse, ou plutôt le Seigneur, avait établi deux sacrifices, l'un du matin, l'autre du soir. Le matin on rendait grâces pour la nuit écoulée. Quiconque a été conservé la nuit, le jour venu en remercie le Seigneur. Le sacrifice du soir était pour le jour. Tu as veillé sur moi durant le jour ; je te remercie de ce jour tout entier. Le sacrifice du matin ne regarde pas celui qui durant la nuit s'est rendu coupable de péché. Telle est la raison de ce passage : "*Que mes mains élevées soient devant toi comme le sacrifice du soir*." Vous vous présentez le soir, vous étendez les mains ; si elles en sont dignes, étendez-les sans crainte ; si elles n'ont point servi à écrire l'iniquité, à spolier les pauvres, à opprimer les orphelins, qu'elles s'élèvent en toute confiance. "*Que mes mains élevées*" Comme s'il disait : Vois, Seigneur, mes mains sont pures. De même que le prévaricateur n'ose lever la tête et reste courbé sous le poids du remords ; de même sa main criminelle n'oserait s'étendre devant Dieu. Voyez donc si vos mains sont pures de toute iniquité ; dans ce cas étendez-les. Le patriarche Abraham ne voulut pas du marché honteux que lui proposait le roi de Sodome en ces termes : "*Prends tout le reste ; laisse-nous les femmes*." [Genes., xiv, 21-22]. Pour n'avoir rien à se reprocher il ne prit rien, et il put dire les mains pures : "*J'élèverai mes mains vers le Dieu qui a fait le ciel et la terre*." Et il les éleva, car elles n'étaient pas souillées par un trafic infâme. Ces paroles, "*que mes mains élevées…*" donnent lieu à ce commentaire de Paul ; "*Je veux que les hommes prient en tous lieux, qu'ils élèvent des mains pures, loin de tout esprit de ressentiment et de querelle*." [I Tim, ii, 8]. Le soir réclame de nous les œuvres du soir. Vous étendez vos mains : le Créateur scrute votre conscience. Arrive le matin ; si vos mains ou votre âme ne sont pas pures, vous n'osez même pas le matin lever les yeux ; c'est un fait d'expérience. Mais, lorsqu'on se maintient dans la pureté, avec quelle confiance on se présente devant Dieu ! c'est comme si on foulait le pavé de sa propre demeure. Ce qui donne le matin cette confiance, c'est une nuit passée chastement. De là ce mot du roi-prophète : "*Si je me suis souvenu de toi sur une couche, je pensais à toi le matin avec délices*." Psalm., lxii 7]. De mon côté je rends grâces à Dieu ; je n'oublie pas que Dieu a bien voulu donner à ma voix la force qu'elle n'avait pas ; il a eu égard pour cela, non à nos mérites, mais à votre amour. Prions-le donc de cœur en toute vérité, afin de jouir de la paix, de nous présenter le matin avec confiance, d'échapper à la fureur des hérétiques, de suivre la foi orthodoxe, et de rendre gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Sévérien de Gabala,
Homélies sur les six jours de la création
Discours IV

Sur le quatrième et cinquième jour de la création

1. Grâce à vos prières et à votre amour, le Seigneur a daigné soutenir hier notre voix faiblissante. Instruit par ma propre expérience de ce que peuvent l'amour et le zèle de la gloire de Dieu réunis, j'implorerai de vous le même secours, et je vous demanderai de solliciter pour nous la même faveur. Paul, ce vase d'élection, Paul par la bouche duquel le Christ même parlait, Paul en qui le Christ habitait et que l'Esprit-Saint conduisait, Paul implorait les prières de ses auditeurs : "*Mes frères, priez pour moi, leur disait-il, afin que ma bouche soit ouverte et que la parole lui soit donnée.*" [Ephes., vi, 19]. A plus forte raison nous qui sommes si peu de chose ou plutôt qui ne sommes rien, recourrons-nous à votre intercession, afin que les liens de notre langue soient brisés, et que notre bouche soit ouverte au langage de la vérité ; afin que la divine grâce prépare elle-même son instrument et lui suggère avec abondance les pensées convenables ; de telle sorte que l'orateur sacré ne soit pas le seul à être éclairé, et qu'il partage avec vous les célestes trésors. Reprenons donc la suite de nos idées[1].

Moïse le législateur a exposé avec ordre et enchaînement l'histoire de la création : il n'est pas moins convenable que nous exposions judicieusement les liens étroits qui rattachent les uns aux autres les sujets traités en premier, en second, en troisième lieu, et que nous présentions ainsi un récit enchaîné dans toutes ses parties. Le ciel était affermi, le firmament établi solidement, la mer était séparée de la terre, la terre apparaissait à découvert et venait de recevoir comme parure les fruits, les plantes, les arbres, les fontaines, en un mot tous les ornements convenables. La fécondité dont elle fut douée ne fut pas une fécondité ordinaire, mais une fécondité pleine de variété. Parmi ses productions, les unes lui servaient de parure, les autres étaient destinées à devenir la nourriture des hommes et des animaux, d'autres à fournir aux besoins de l'humanité. Ce n'est point le moment de passer en revue les productions diverses de la terre, notre discours prendrait des proportions qui le rendraient à charge à vos oreilles. Le ciel aussi avait reçu les embellissements qui le concernaient. Après cela Dieu en vient aux eaux et leur donne la vertu de produire des êtres vivants ; il la leur donne cette vertu, lui le grand et infiniment sage auteur de l'univers, lui qui par sa libre volonté et par son Verbe saint a fait toutes choses. Vous avez vu la vérité des choses suivre la parole de la vérité même ; et ces mots prononcés par elle : "*Que les eaux se rassemblent*," suivis de leur accomplissement ; ainsi que ces autres : "*Que la terre produise. — Que les eaux produisent. — Qu'il y ait des corps lumineux*." Il serait trop long d'énumérer en ce moment toutes les œuvres dont le Verbe est l'auteur. Laissant de côté ces œuvres antiques, venons-en à celles du Nouveau Testament dont seul il est l'auteur. C'est lui qui a fait celles-là, et qui a fait en même temps les œuvres nouvelles, comme l'affirme Jean l'Évangéliste en ces termes : "*Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui*." [Jn., I, 3]. Comment en un discours embrasser parfaitement un si vaste sujet ? Mais reprenons la suite des idées.

Le sage auteur de la nature, nous l'avons déjà dit, a orné en premier lieu ce qu'il avait créé en premier lieu ; ce qui avait été fait en second lieu a été également orné en second lieu ; en un mot, le Seigneur s'est conformé pour l'armement de la création, à l'ordre qu'il avait suivi dans la production des diverses parties. Et quel a été en cela son dessein ? Peut-être se proposait-il de nous enseigner les limites respectives des divers éléments, afin de nous apprendre à les exposer dans l'ordre qui les distingue. Il avait formé d'abord le ciel supérieur ; puis, la terre ; en troisième lieu, le firmament ; en quatrième lieu, il avait réuni les eaux en un même endroit.

[1] Le début de l'homélie est quelque peu laborieux.

Or, ce qu'il avait formé en premier lieu, il l'orna en premier lieu. Mais c'est la terre qu'il a tout d'abord ornée, dira quelque esprit méticuleux, et la terre n'a été formée que la seconde ; et là-dessus il voudra me convaincre de contradiction. Nous lui répondrons que présentement il ne nous est encore échappé aucune contradiction, et que nos paroles sont de tout point d'accord avec elles-mêmes. C'est avant le firmament, lequel fut formé postérieurement au ciel supérieur, le second jour, que la terre reçut les ornements qui lui étaient destinés ; et cela, pour que l'ordre naturel ne fût point méconnu. Quand la terre eut pour l'embellir les plantes et les fruits, quand le soleil, la lune et le chœur des astres eurent orné le ciel, Dieu s'occupa des eaux. Et que raconte l'historien ? "*Et Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante, et des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament du ciel.*" [Genes., I, 20]. Admirez la vertu sans bornes attachée aux paroles que prononce le Seigneur : "*Que les eaux produisent...*" La parole, c'est le travail de Dieu. Pour moi, je crois même que l'œuvre a prévenu[2] la parole ; car la puissance divine va plus vite que la voix. La parole n'avait pas encore retenti, que chaque partie de l'univers avait reçu ses ornements respectifs. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'à chacune le Seigneur a donné un double ornement : ainsi au firmament il a donné les astres et la rosée ; quant à ces astres mêmes, l'utilité en est variée, comme l'établit le texte sacré que nous vous avons expliqué dans la mesure de notre savoir, sinon dans une mesure digne du sujet, et sur lequel il serait actuellement inopportun de revenir.

2. De même donc que le Créateur avait donné à la terre les semences et les plantes, il donne aux eaux les poissons et les volatiles : "*Que les eaux produisent des reptiles à âme vivante et des oiseaux qui volent.*" Il désigne les poissons sous le nom de reptiles, parce que les poissons rampent plus qu'ils ne marchent. Et voilà pourquoi David, suivant les traces du législateur des Hébreux, disait : "*La mer est profonde et vaste ; là s'agitent des reptiles sans nombre.*" [Psalm., ciii, 25]. Chose étrange que celle-là ! et j'en dis autant de cette disposition et de cette parole du Seigneur. Et pourquoi ? Parce qu'il est l'auteur de tout ce qui existe. Le passé aussi bien que le présent et l'avenir sont devant ses yeux plus clairement que devant nos propres yeux les objets qui les touchent. Comme il devait se servir des eaux pour donner au monde la vie principale, il commande aux premières eaux de produire des êtres vivants, vous enseignant par là où se trouve la source de la vie. Pour moi, en voyant les illuminés[3] sortir des eaux saintes, après s'être présentés au baptême couverts de péchés comme autant de reptiles, puis emporter avec eux la vie éternelle, je vois le législateur suprême s'écrier : Que les eaux produisent des fidèles, naguère à l'état de reptiles, maintenant âmes vivantes. Et où en trouvons-nous la preuve ? En ce que les hommes qui viennent laver dans ce bain spirituel leurs iniquités passées, reçoivent ce nom de reptiles. On accourt en foule au baptême de Jean ; et le précurseur de leur dire : "*Serpents, race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ?*" [Matth., iii, 7]. Lorsqu'une âme, après avoir passé plusieurs années dans l'iniquité, se présente au baptême pour y déposer ses souillures, n'est-ce point la réalisation éclatante de cette parole du Seigneur : *"Que les eaux produisent des reptiles à âmes vivantes, et des oiseaux qui volent*" ? Une double grâce est le partage de l'élu : son âme reçoit à la fois et la vie et des ailes qui lui permettent de monter jusqu'à la céleste voûte, d'y converser avec les anges, et de prendre rang parmi les phalanges célestes. "*Et des oiseaux qui volent sur la terre sous le firmament du ciel.*" — "*Sur la terre,*" par le corps ; mais dans les cieux par les mœurs. Ce n'est point une explication purement allégorique que nous donnons ; elle est fondée sur l'histoire ; car autre chose est d'introduire de force l'allégorie dans l'histoire, autre chose de mettre en œuvre une allégorie dans laquelle l'histoire est respectée. La preuve que le mot reptiles désigne également les oiseaux qui hantent la mer, le passage suivant la fournit : "*Et*

---

[2] prévenu : anticipé
[3] "Les illuminés" : les nouveau baptisés

Dieu fit les grands poissons, et tous les reptiles à âme vivante que l'eau a produits, et des volatiles ailés." Y a-t-il donc des volatiles qui n'aient point d'ailes ? pourquoi dire alors : "*Des volatiles ailés*" Le mot "voler" signifie dans le cas présent s'étendre, dans le sens d'étendre les mains. Nous trouvons ce mot employé par le prophète quand il dit-. "*Tout le jour, j'ai étendu mes mains vers ce peuple incroyant et rebelle*." [Isa., lxv, 2]. On conçoit donc que l'on appelle volatiles les êtres qui rampent et s'étendent ; et de là ce verset où David parle des "*serpents et des volatiles ailés*." [Psalm., cxlviii, l0].
"*Dieu fit donc les grands poissons*," les dragons monstrueux qui habitent la mer. Les autres interprètes lisent : "Dieu fit les grands dragons" ; ils ne disent point "poissons" mais "dragons". C'est que le premier des êtres vivants qui ait été produit dans la mer est le dragon. C'est pour cela que David disait : "*Louez le Seigneur sur la terre, dragons et abîmes*". — "*Voilà la mer vaste et profonde ; là vivent des reptiles sans nombre, des êtres vivants petits et grands ; les navires en traverseront les flots. Là se trouve le dragon que tu as créé pour se jouer dans l'abîme*." [Psalm., cxlviii, 7 ; Ibid., ciii, 25, 26]. Ailleurs il s'applique à montrer qu'il n'y a pas qu'un dragon dans les eaux, et qu'un grand nombre y habitent : "*C'est toi, dit-il, qui as brisé dans l'eau les têtes des dragons.*" [Psalm., Lxxiii, l3]. — "*Et Dieu fit les monstres marins. Et Dieu vit que toutes ces choses étaient bonnes*." Que signifie ce mot "bonnes ?" Est-ce à cause de la multitude ? Cependant lorsque Dieu eut fait le soleil, la lune, les étoiles, bien que ces œuvres fussent en nombre considérable, "il vit, dit l'Écriture, que c'était bien." Nombreuses sont les étoiles ; impossible de les compter ; et il n'est pas écrit : "Dieu vit qu'elles étaient bonnes," mais : "Dieu vit que c'était bien."
Pourquoi cela ? Parce que les astres, malgré leur multiplicité, ont tous pour principe la même lumière, et servent tous au même but ; leur fonction est d'éclairer. Ici, au contraire, se présentent des reptiles, des poissons, des volatiles d'espèces très-variées ; car autre est la nature des volatiles, autre celle des reptiles, autre celle des poissons ; c'est pourquoi l'écrivain sacré dit : "*Et Dieu vit que ces choses étaient bonnes*." L'éloge est en rapport avec la variété des œuvres. "*Et Dieu les bénit. disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux, et que les volatiles se multiplient*." [Genes., I, 22].

3. Pourquoi, lorsqu'il eut créé les étoiles, ne les bénit-il pas ? pourquoi, lorsqu'il eut créé les plantes et les arbres, ne les bénit-il pas ? Il bénit une partie de ses œuvres, et il ne bénit pas les autres. Quel a pu être le mérite de celles-là ? Écoutez bien : Les étoiles restent telles qu'elles ont été faites dès le principe ; elles ne sauraient gagner ni en nombre, ni en grandeur ; et c'est parce qu'elles devaient demeurer dans l'état où elles avaient été faites, que toute bénédiction destinée à les multiplier leur était inutile. Les êtres, au contraire, qui se multiplient en se succédant, et qui n'ont d'accroissement qu'à ce titre, avaient un besoin indispensable de cette bénédiction. Je vais répéter cette raison, afin que mes paroles se gravent profondément dans votre esprit ; car ce n'est pas la plante dont les racines n'ont été qu'à peine et comme au hasard enfoncées dans la terre, qui sera solidement établie ; mais celle dont les racines y auront été profondément engagées et avec toute sorte de précautions. La bénédiction divine, encore une fois, n'était donc pas nécessaire aux étoiles, puisqu'elle ne devait pas leur conférer le pouvoir de se multiplier. En revanche, elle était indispensable aux oiseaux, aux poissons, à l'homme même, afin de se perpétuer. Là où cette façon de se multiplier est dans la nature des choses, la bénédiction divine devient nécessaire absolument ; là où, dis-je, une multitude doit sortir de quelques êtres, et où ce qui est petit doit devenir grand. Maintenant que nous connaissons la raison de cette bénédiction, nous pourrons passer à l'explication des autres expressions de l'Écriture. "*Croissez,*" dit-elle, parce que les créatures étaient petites ; "*multipliez-vous*," parce qu'elles étaient peu nombreuses ; "*remplissez les eaux,*" parce qu'elles ne les occupaient qu'en partie. Nous aurons à examiner plus tard pour quelle raison les poissons, les oiseaux et les

hommes ont été favorisés de cette bénédiction, tandis qu'il n'en est pas de même des autres animaux. En attendant, reprenons, comme nous l'avons promis, la suite du texte sacré.
"*Et Dieu dit : Que la terre produise des êtres vivants*". [Genes., I, 24]. De la sorte, le Seigneur confère à la terre un double honneur : en premier lieu, il lui fait produire les semences et les plantes ; en second lieu, les animaux ; et cela, non sans raison, mais parce qu'elle devait servir à l'homme de séjour ; et non seulement pour ce motif, mais comme elle devait fournir à l'homme sa nourriture, Dieu honore en elle la mère et la nourrice de cette noble créature. Voyez à présent l'ordre qu'il a suivi.
D'abord, il prépare les aliments, puis il produit les êtres auxquels ces aliments sont destinés. Ainsi en agit-il envers l'homme : il commence par lui préparer la maison, puis il y introduit le chef de la famille. "*Que la terre produise des êtres vivants*." Comment des êtres vivants sont-ils produits par la terre qui est inanimés ? Comment a-t-elle pu produire le lion rugissant, le cheval rapide, le bœuf robuste, l'âne si propre aux fardeaux ? Comment expliquer ces différences entre les animaux ? Comment d'un principe sans âme tant d'âmes ont-elles pu sortir ? Les hérétiques acceptent sans difficulté que la terre, tout inanimée qu'elle est, produise des êtres animés ; mais, si on leur dit que Dieu a engendré de sa propre substance, les voilà qui entassent subtilité sur subtilité, et qui s'écrient : Donc il a été divisé, donc il a souffert, et autres choses semblables. Ce n'est point le lieu de réfuter tous les propos qu'ils tiennent contre le Fils unique, ou plutôt contre leur propre salut. Dieu n'a pas plus à perdre lorsqu'on blasphème qu'à gagner lorsqu'on le loue ; à moins que vous ne regardiez comme un gain pour Dieu notre salut. En lui se trouvent tous les biens ; au-dessus de tous les besoins, indépendant de qui que ce soit, c'est lui qui enrichit toutes les créatures. Et qui pourrait donner à Celui qui est la source de tous les biens, et dont la bonté est l'arbitre unique de tout ce qui existe ? "*Tous les êtres sont devant toi dans l'attente, disait David : tu ouvres ta main, et tu combles tous les êtres vivants de bénédictions*." [Psalm., ciii, 27 ; Cxliv, 16].
Mais terminons le sujet que nous avons entrepris : l'ordre le demande, et nous serons heureux de le faire. La terre produisait donc, sur le commandement du Seigneur, ce qu'elle n'avait pas ; la nature divine et sans tache n'engendrerait pas ce qu'elle contient ! Cependant, que l'on n'aille pas se prévaloir de notre langage humain pour dire : "Voyez-vous comment votre docteur lui-même reconnaît la priorité du Père sur le Fils !" Qu'on excuse plutôt nos paroles : hommes et n'ayant qu'une langue terrestre, nous parlons à d'autres hommes de cette nature divine qui surpasse toute intelligence. Enfants des hommes, c'est à parler en hommes que nous avons été formés. Et nos adversaires, ils ignorent, les malheureux, qu'ils s'expriment sur Dieu en un langage indigne de lui. Remarquez bien leur perversité : soulèvent-ils quelque difficulté, ils mettent en œuvre les raisonnements humains. Ainsi, tout ce qui est engendré, vous diront-ils, a eu un commencement d'existence. — Comment cela ? — Ils répartent aussitôt : Vous qui avez été engendré, n'avez-vous pas commencé à exister ? N'en est-il pas ainsi de votre père, de votre aïeul ? — Si vous inférez de leur raisonnement quelque autre raisonnement capable de porter à leur opinion insensée un coup mortel, ils répliquent astucieusement : Il s'agit de Dieu, et vous m'opposez des raisonnements humains ! De sorte qu'ils recourent à des raisonnements ordinaires pour établir leur pernicieuse doctrine, et qu'ils ne veulent plus de ces raisonnements quand leur doctrine en est réfutée.

4. Mais, disent-ils souvent, peut-on à la fois exister et naître ? Et si je vous prouve que l'Écriture affirme pareille chose, non seulement de Dieu, mais des hommes eux-mêmes, que me répondrez-vous ? Quand elle parle des enfants du bienheureux Abraham, elle parle de leur naissance, non pas comme s'ils n'eussent point encore existé, mais comme s'ils eussent existé auparavant. Abraham engendra Isaac ; Isaac engendra Jacob ; Jacob engendra Lévi, père de la tribu sacerdotale. Comme Melchisédech vint au-devant d'Abraham, l'Apôtre explique ce fait d'une façon théologique et dit : "*Melchisédech vint alors au-devant d'Abraham et le bénit* ;"

puis il ajoute : "*Et de cette manière Lévi, qui reçoit la dîme des autres, paie, pour ainsi parler, sa propre dîme par l'intermédiaire d'Abraham ; car il était déjà en Abraham.*" [Heb, vii, 1-10]. Voilà donc un mortel qui existait avant d'être engendré. La racine étant pleine de vie, le fruit est mis sur le même pied que la racine. Or, quand il n'est question ni de souffrance, ni de succession, ni de grossesse, ni d'enchaînement de passions humaines, on se refuserait à admettre que l'Etre est né de l'Etre et qu'il demeure éternellement ! — S'il a été engendré, poursuit-on, comment peut-il avoir toujours été ? Car, quiconque est engendré, a un commencement. — Bien des conditions chez nous sont requises pour le nom de père. Supposons un jeune homme désireux de se marier. Il est d'abord prétendant, puis fiancé, puis enfin mari : vient-il à engendrer, il reçoit le nom de père ; mais, s'il n'a point d'enfants, quelque nombre d'années qu'il passe avec sa femme, il ne sera jamais traité de père. De même pour la mère : elle est d'abord sollicitée, puis fiancée, puis épouse enfin ; elle devient enceinte, elle porte un fruit dans son sein ; mais, si ce fruit ne paraît pas à la lumière, elle ne reçoit pas le nom de mère. Encore que la racine porte son fruit, si l'enfant, par sa naissance, ne confère ce titre de mère comme récompense de ses souffrances à celle qui lui donne le jour, cette dernière ne sera jamais ainsi qualifiée.

Tel est l'ordre établi par la sagesse divine, afin que les parents ne traitassent pas leurs enfants avec hauteur, et que le père ne dît point à son fils : C'est moi qui t'ai donné la vie, c'est à moi que tu dois la lumière, c'est grâce à moi que tu jouis de l'existence. A ce langage, l'enfant répondrait sur-le-champ : Si je jouis de la lumière à cause de toi, c'est à cause de moi que tu es devenu père. De même il dirait à sa mère : C'est à toi que je dois d'être fils, c'est à moi que tu dois d'être mère. C'est entre nous une communication de faveurs réciproques. L'enfant non plus n'est point formé sur-le-champ : le sperme et le fœtus précèdent toujours son apparition en tant que fils. A toutes ces choses il faut du temps, à toutes ces choses il faut de la souffrance, telle est la loi de la nature corporelle. Mais, quand la nature génératrice est incorporelle aussi bien que l'être engendré, de quel droit viendra-t-on dire : Il était donc avant que d'être, avant que d'être engendré ?

Voici ce que nous disons : Si Dieu est toujours le même, s'il est incapable d'aucun accroissement, il est donc Père de toute éternité. S'il est toujours père, toujours il engendre son Fils ; conséquemment, le Fils est coéternel au Père. Nous affirmons que le Fils a été engendré sans aucune des imperfections qui signalent la génération des créatures ; mais expliquer le mode de cette génération, nous ne le saurions pas. D'ailleurs, la vraie science consiste à reconnaître que nous ignorons les choses au-dessus de notre nature. Nous adorons le Fils ; mais la nature divine n'est point le sujet de notre indiscrète curiosité. Si le Fils avait été engendré par un homme, sa génération aurait été une génération humaine ; si le Père avait eu un corps, il aurait engendré selon les lois de la nature corporelle. Mais, s'il n'a pas de corps, ne l'astreignez pas à des conditions qui n'affectent que des natures différentes de la sienne. Cependant, objecte-t-on, il a engendré de sa propre nature, avec passion, par communication, par écoulement. — Les choses terrestres me fournissent une preuve du contraire. La vigne engendre, l'olivier engendre, l'eau engendre également, non comme nous engendrons nous-mêmes, mais conformément aux lois particulières qui les régissent. Toute femme que Dieu appelle à l'honneur de la maternité, commence par devenir grosse ; l'enfant né, la grossesse disparaît. Il n'en est point de même de l'arbre. Tant qu'il n'a pas engendré, il ne grossit pas ; c'est après seulement qu'il grossit, que le fruit se développe, que ses racines se multiplient sans que la racine préexistante et le fruit engendré en souffrent aucune diminution. Ainsi la vigne engendre suivant des lois différentes des lois de la nature humaine ; et quand on vous parle de la génération en Dieu, vous allez attribuer nos misères à cette nature qui dépasse infiniment la nôtre !

5. "*Et Dieu dit : Que la terre produise des êtres vivants selon leurs espèces, des quadrupèdes, des reptiles, des bêtes farouches*." [Genes., I, 24]. Par le mot quadrupèdes sont désignées les bêtes de travail domestique ; par les mots reptiles et bêtes farouches, les serpents et les dragons. Dans la première catégorie rentrent non seulement les bêtes qui portent le joug, mais aussi les bêtes de somme. Toutes celles qui se nourrissent de foin, soit bœufs, soit brebis, sont comprises sous le terme générique de κτηνος ; et cela parce qu'elles sont la propriété, κτημα, de l'homme. Que les brebis et les bœufs soient désignés sous le nom de troupeaux, le passage suivant de l'Écriture l'atteste : "*Et il avait des troupeaux de brebis et des troupeaux de b*œufs." [Genes., xxvi, 14]. La terre était sortie de sa solitude ; elle était couverte de fruits, elle produisait les animaux ; de sorte qu'elle n'avait plus à attendre que le chef de la famille. Le ciel aussi avait été magnifiquement paré, le globe brillait des ornements les plus variés, la mer était peuplée d'êtres vivants, une infinité d'oiseaux s'agitaient dans les airs. Tout était prêt, l'homme seul n'existait pas encore. C'est un honneur pour lui, et non une injure d'avoir été formé le dernier ; on prépare d'abord la maison : une fois qu'elle est prête, on y introduit le chef de la famille. Dieu en toutes choses agit avec une sagesse et une mesure parfaites ; il assigne à tout une fin. Voyez l'ordre auquel il se conforme. Il commence par créer l'herbe et le foin, puis les animaux qui s'en nourrissent. Et en effet, s'il n'y eût point en de quoi les nourrir, la création des animaux eût été prématurée, puisqu'ils eussent été exposés à une disette complète. Dieu fait donc les aliments, et ensuite seulement les êtres auxquels les aliments sont destinés ; il fournit d'abord aux besoins de ses créatures, et ce n'est qu'après qu'il introduit ces créatures dont il a prévenu les besoins. Ainsi a-t-il fait pour les Écritures. Comme elles annonçaient le Christ, Dieu les a données avant le Christ, et après seulement a paru Celui qu'elles annonçaient. Les témoignages paraissent d'abord, afin que l'on crût en Celui que concernaient ces témoignages. La loi paraît d'abord, afin de faire connaître le législateur. Les prophètes paraissent d'abord, afin de signaler Celui qu'ils annonçaient dans leurs prophéties.

Et admirez la sagesse du Seigneur : ce n'est pas seulement dans son Église que se trouvent les écrits des prophètes ; ils sont encore entre les mains des Juifs : Dieu a permis qu'ils les possèdent pour leur confusion, ces Juifs indignes, impies et ennemis du Christ. Dans quel dessein l'a-t-il permis, au lieu de les en dépouiller ? Le dessein en est évident, et pas n'est besoin de longs raisonnements. Il voulait que notre prédication défiât toute suspicion. Si nous étions les seuls à posséder les prophéties, un incrédule aurait le droit de s'inscrire en faux contre nous. Aurions-nous osé mettre en avant le témoignage de Moïse, celui d'Isaïe ou de tout autre prophète sur le Christ et sur les choses qui devaient signaler son avènement, on eût pu nous répondre : Et où est la preuve de la mission prophétique de Moïse ? Comment savoir qu'il a tenu ce langage ? Vous le prétendez, vous chrétiens, pour les besoins de votre cause, et vous inventez pour cela des prophètes, et vous alléguez des noms sans réalité. Est-ce là pour nous une raison de nous soumettre à ces témoignages ? — Mais en ce moment, quelques raisons que semble alléguer un adversaire, toute portée sérieuse leur est ravie, parce que les textes que nous invoquons pour prouver la vérité de notre doctrine se trouvent entre les mains des Juifs. Comment, dans ce cas, ne pas réfuter aisément toutes ces vaines difficultés ? Dieu a donc permis que les Juifs fussent comme nous possesseurs des saints Livres, afin que nos ennemis n'aient pas le droit de nous tenir le langage indiqué tout à l'heure ; afin que, si l'on refuse d'ajouter foi à mes paroles, sous le prétexte que j'aurais imaginé ces témoignages en faveur de mes croyances, on soit obligé de s'incliner devant la déposition de nos ennemis mêmes. Interrogez un Juif, non pas un Juif vulgaire et sans lettres, mais un Juif instruit sur la loi et lettré : Le Christ existe-t-il ? Il ne vous répondra pas que le Christ n'existe pas. Il vous dira seulement que le Christ existe, mais qu'il n'est pas celui que vous prétendez, qu'il est un personnage différent. En sorte qu'il admet le fond de la doctrine, et que la personne est seule mise en question.

Et vraiment autre chose est une négation portant sur le droit, autre chose la négation portant sur la personne. Supposez que l'on me réclame une dette, il est bien différent de répondre : Je ne dois rien, ou bien : Je ne vous dois rien à vous, c'est d'un autre que je suis le débiteur ; car dans ce cas-ci, la dette est un fait non contesté. De même, les Juifs ne contestent pas la réalité du Christ ; ils contestent seulement que ce soit celui que nous prêchons, et, reniant le Christ véritable, ils en sont réduits à admettre un faux Christ. Remarquez, je vous prie, le législateur Moïse faisant mention, à propos de la formation de l'homme, du Fils et de sa connaissance. Il avait dit : "*Que le firmament soit, que la terre produise, que les eaux produisent*." Mais, venant à l'homme, il s'exprime en ces termes : "*Et Dieu dit : Faisons l'homme*." Je demande au Juif : Si Dieu est seul, et s'il n'a pas avec lui le Fils auquel nous croyons, s'il n'a pas le Saint-Esprit que nous adorons, à qui donc adresse-t-il ces paroles : Faisons l'homme ? Il lui suffit d'un acte de volonté pour faire le ciel, la terre et tout le reste. Lorsqu'il s'agit de faire l'homme, se proposant de nous laisser entrevoir la réalité du Fils, il parle en ces termes : "*Faisons l'homme*" ; et par là il montre assez que le Fils a pris également part à la création des œuvres précédentes. Dans leur embarras, et dans l'impuissance de rien changer à des expressions si claires, les Juifs répondent que Dieu s'adresse aux anges : ne pouvant nier que le langage ait été tenu, ils s'efforcent de le nier d'une façon indirecte. A qui donc le Seigneur a-t-il dit : "*Faisons*" ? Aux anges, répondent-ils. — Je leur demande maintenant : Lesquels sont les plus grands, les anges ou les hommes ? Les anges assurément. Même quand nous sommes arrivés au faîte de la vertu, nous ne les surpassons pas, nous sommes seulement leurs égaux. Leur nature est de beaucoup supérieure à la nôtre ; de beaucoup leur condition incorporelle les élève au-dessus de nous.

6. Écoutez sur ce point le témoignage de David : "*Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que tu le visites ? Tu l'as abaissé un peu au-dessous des anges*." [Psalm., viii, 5, 6]. Il est donc incontestable que nous sommes inférieurs aux anges ; ils sont au-dessus de nous, et nous au-dessous d'eux. Mais, si Dieu, quand il a voulu créer l'homme, qui est inférieur aux anges, a dû recourir au conseil et à l'aide des anges, à plus forte raison quand il a créé des êtres d'une dignité plus haute ; car ce n'est point un ange qu'il a créé, mais des milliers et des milliers d'anges ; et, de même qu'il fit en même temps toutes les étoiles, de même il fit en même temps les anges et les archanges, dont le nombre surpasse toute appréciation, si bien que Daniel s'écrie : "*Dix mille millions le servaient, et mille millions se tenaient devant lui*." [Dan, vii, 10]. — Lors donc que le Seigneur a créé ces dix mille millions d'anges et ces mille millions d'archanges, il n'aurait pas eu besoin d'aide et de conseil ; et pour former l'homme, qu'il tire de l'argile, il aurait consulté, il aurait adressé la parole à un tiers, il aurait pris conseil ! "*Qu'est-ce que l'homme ?*" Un peu de terre prise de la terre, un peu de cendre et de poussière. "*Je ne suis que terre et que cendre,*" [Genes., xviii, 27], disait Abraham, exprimant ainsi la bassesse de sa nature. Et les anges, que sont-ils ? des natures spirituelles, des natures de feu. "*Dieu fait des esprits ses anges*, chantait le roi-prophète, *et ses ministres d'un feu brûlant*." [Psalm., ciii, 4]. En sorte que pour créer ces natures de feu, ces esprits intelligents et incorporels, il ne lui aurait fallu recourir à aucun conseil, à aucune aide, à aucune activité subsidiaire ; tandis que, pour former un être tiré de la terre, un être misérable, vil, destiné à bientôt disparaître, à se dissoudre dans le sépulcre, à être emporté par le temps, il aurait pris conseil, il aurait soumis la chose à l'examen.

Certainement, réplique-t-on, il est naturel que le Seigneur, dont la bonté n'a pas de mesure, demande à ses serviteurs présents : Que convient-il de faire ? quel parti prendrons-nous ? — — Je n'en disconviens pas, et je vous accorde[4], tant votre argumentation est redoutable, que

[4] "Je vous accorde" : provisoirement et de manière uniquement rhétorique comme la suite le montre.

ces mots : "*Faisons l'homme,*" ont été adressés aux anges. Vous avez bien entendu le Seigneur dire ; "*Faisons*" mais ce qu'il ajoute : "*A notre image et à notre ressemblance,*" vous ne le savez donc pas ! Il me suffit de ce seul passage pour fermer la bouche des Juifs aussi bien que des hérétiques. Le Juif, l'hérétique, qui est un juif véritable, qui est même pire, — si les Juifs ont crucifié le corps visible du Sauveur, les hérétiques font une guerre acharnée à son invisible divinité, pour ne pas dire à leur propre salut, — ont entrepris une tâche impossible : aussi expient-ils en partie jusqu'à ce jour ce forfait, et leur race est-elle dispersée dans tout l'univers, en attendant le jugement universel où pleine justice sera faite. En effet, Dieu saura bien au temps marqué tirer vengeance de leur impiété.
A quel propos vous ai-je parlé comme je l'ai fait ? car je veux reprendre la suite de nos idées. Ni l'hérétique, ni le Juif n'osent dire que les anges et Dieu ont une même image et une même ressemblance. Est-ce que les anges qui ont été créés ont coopéré à l'œuvre créatrice du Seigneur ? Ils n'étaient que ses ministres ; ils chantaient ses louanges, lui rendaient grâces ; ils n'ignoraient pas qu'ils avaient été créés, qu'ils n'existaient pas avant que le souffle de la divine bonté leur eût donné l'existence ; et ils restaient dans une contemplation extatique, considérant les êtres que Dieu créait après eux. Ils voyaient le ciel tiré du néant, et ils étaient ravis ; ils voyaient la mer séparée de la terre, et ils étaient dans l'admiration ; ils voyaient la terre couverte d'ornements, et ils étaient saisis de stupeur. Non, les anges n'ont point coopéré à la création, ils n'ont fait que l'admirer, et Dieu le déclare quand il dit à Job : "*Lorsque je créai les étoiles, tous les anges chantèrent mes louanges et ma gloire*." [Job., xxxviii, 7]. "*Faisons l'homme.*" Ce langage suppose une personne qui parle et une qui écoute. Admirez l'éclat permanent de la foi orthodoxe : le soleil aussi, quand il paraît, brille d'un éclat radieux. "*Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*." La distinction des personnes, l'unité de la substance sont parfaitement sauvegardées. "*Faisons l'homme à notre image,*" et non "à nos images ;) car il n'y a pas l'image du Père et l'image du Fils. "*Faisons l'homme*" : ces mots désignent la pluralité des personnes ; "*à notre image*" : ceux-ci leur consubstantialité. Quel est donc le coopérateur de cette œuvre admirable, et celui auquel est adressé ce magnifique langage ? Les Juifs se lèvent ici contre nous, et l'on a beau les réfuter, ils persistent dans leur impudence ; les hérétiques, de leur côté, se laissent emporter par leur folie : la vérité est attaquée, mais la doctrine de la piété demeure triomphante et invincible.

7. Comment donc connaîtrons-nous celui à qui il a été dit : "*Faisons l'homme*" ? celui conséquemment duquel le Seigneur prend conseil, puisque ce langage : "*Faisons*" suppose qu'un conseil va être donné ? Or, le bienheureux Isaïe, parlant du Fils unique de Dieu devenu homme pour nous, disait ce qui suit : "*Un enfant nous est né, un fils, un petit enfant nous a été donné*." [Isa., ix, 6]. Celui qui n'était point enfant est né ; celui qui était le Fils a été donné. "*Et il sera nommé l'ange du grand conseil*." Il s'agit du nom de cet enfant, Fils par sa divinité, enfant par son humanité : "*l'ange du grand conseil, l'admirable, le conseiller*." Si tu te contentes, ô prophète, d'appeler ange du grand conseil celui à qui le Seigneur a dit : "*Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*" vous ne caractérisez pas suffisamment sa dignité. Moïse aussi fut élevé au rang de conseiller ; car il donnait un conseil quand il parlait ainsi à Dieu : "*Ne les extermine pas, afin que les nations ne disent pas : Il ne pouvait pas multiplier leur postérité ; alors il les a fait mourir*." Ne te bornes donc pas, pour caractériser sa dignité, à ce titre de conseiller : ce titre, bien que plusieurs personnages le méritent, ne le vulgarise pas, pour ne pas faire injure à celui qui le mérite par excellence. — Oui, reprend le prophète, vous ne connaissez pas encore la grandeur de celui qui nous occupe. — Écoutez donc ce qu'Isaïe ajoute comme explication de ce qui précède : "*Il sera nommé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort.*" — C'est à bon droit qu'il attribue la force à Dieu. Pourquoi cela ? De même que la dignité du conseiller unique n'a pas dû souffrir de l'existence de plusieurs conseillers ; de même, quoiqu'il y ait eu plusieurs dieux, — il est écrit : "*J'ai dit : Vous êtes*

des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut" et Dieu disait à Moïse : "*Je t'ai établi dieu de Pharaon*" [Psalm., lxxxi, 6 ; Exod., vii, 1] — il ne faut pas que la dignité du Dieu que l'on célèbre en soit blessée. C'est donc pour vous détourner de croire qu'il s'agit d'un dieu tel que Moïse, tel que les apôtres, que le prophète ajoute : "*le Dieu fort*." Moïse était dieu, mais un dieu fortifié, et non le Dieu fort. Autre est celui à qui la force a été donnée, autre celui qui est fort par lui-même ; autre celui qui confère la grâce, autre celui qui la reçoit. "*Le Dieu fort*." Moïse avait été rendu fort, et, bien qu'il ait accompli de grands prodiges, la grâce lui avait été donnée. Les apôtres aussi étaient sous la dépendance du Christ ; le Sauveur seul avait la puissance et la donnait. "*Le Dieu fort*." Le prophète ne se borne pas à cela ; il ajoute : "*le puissant*" nous apprenant de la sorte, aux hérétiques et à nous, à ne pas qualifier de dépendant celui qui est le dispensateur de la puissance. Il y a de la différence entre celui qui dépend d'autrui et celui qui est indépendant. Voulez-vous connaître cette différence ?
Les apôtres étaient sous une dépendance, le Sauveur était indépendant. Paul rencontre en Macédoine une jeune fille qui avait l'esprit de Python, et qui criait à tout le monde : "*Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut*." Paul, affligé de cela, se retourne et dit à l'esprit, non pas à la jeune fille, mais à l'esprit qui la possédait : "*Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, je t'ordonne de quitter cette jeune fille*." [Act., xvi, 17, 18]. Il invoque son Seigneur, et par là se montre serviteur. Comme il s'agissait d'un prodige au-dessus des forces humaines, puisque les démons devaient obéir à de simples hommes, l'Apôtre, pour qu'on ne vît pas des dieux en ceux qui étaient seulement des serviteurs de Dieu, prononce ces paroles : "*Je t'ordonne au nom du Seigneur*." C'est au serviteur de signifier les ordres du Seigneur ; à Dieu d'agir avec pleine puissance. Vous avez vu le serviteur signifiant les ordres du Maître ; voyez maintenant le Maître commander lui-même. On présente au Sauveur un démoniaque, sourd et muet. Le Sauveur ne dit pas : "*Je te fais savoir à toi démon sourd et muet*" mais bien : "*Je te l'ordonne...*" A Paul de signifier les ordres, au Tout-Puissant de les donner. "*Je te l'ordonne, sors de cet homme, et n'y entre plus désormais*." [Marc, ix, 24]. Le démon obéit, car il reconnut la puissance de celui qui commandait. Écoutez le bienheureux Ézéchiel dire à la synagogue hérétique : "*Je suis vivant, dit le Seigneur ; la sœur Sodome a été justifiée bien au-dessus de toi*." [Ezech., xvi, 52]. Que signifient ces paroles ? Si vous ne les comprenez pas, vous ne pourrez arriver à l'intelligence du sens spirituel. Les habitants de Sodome étaient des infâmes, leur vie se passait dans la turpitude ; et c'est pourquoi ils furent consumés par le feu du ciel. Après l'extermination des Sodomites et l'incendie de leur ville, Jérusalem parut et jouit durant plusieurs générations d'un état florissant en apparence, bien qu'en réalité elle se plongeât en de plus profondes iniquités. Les habitants de Jérusalem, surpassant donc en perversité les Sodomites, Dieu s'exprime comme il suit par la bouche d'Ézéchiel : "*Je suis vivant, moi Adonaï, dit le Seigneur : Dis à cette fille désordonnés de Jérusalem : Ta sœur Sodome n'a pas commis la moitié des péchés que tu as commis ; et elle est justifiée par toi*." [Ezech., xvi, 48…] ; comme s'il disait : En comparaison de toi, Sodome n'a rien à se reprocher. L'on pourrait dire dans le même sens aux hérétiques : Eu égard à la folie sans mesure des hérétiques, les Juifs sont purifiés ; les démons le sont aussi, car au moins les démons appellent le Fils de ce nom, au lieu que les hérétiques le traitent de créature. "*Sodome a été justifiée par toi*." Je demanderai en passant pour quelle raison les Juifs, dont les crimes égalaient ceux des Sodomites, n'ont pas eu le sort des Sodomites, et, puisqu'ils ont commis deux fois plus de crimes qu'eux, pourquoi ils n'ont pas été exterminés sans retour comme ces misérables.

8. C'est que Dieu fixait ses regards, non-seulement sur l'impiété présente des Juifs, mais de plus sur la piété des fidèles à venir ; il prévoyait que de la Judée sortirait la sainte et virginale mère de Dieu ; il apercevait dans le lointain des âges le chœur des apôtres, les rangs des confesseurs, et les milliers de Juifs qui devaient embrasser la foi. Lorsque Paul monta à

Jérusalem, les apôtres lui dirent : "*Tu vois, Paul, notre frère, combien de milliers de Juifs se sont convertis à la foi*." [Act, xxi, 20]. C'est en prévision des fidèles à venir que Dieu pardonne aux incrédules du passé ; non certes en leur propre considération, mais en considération du fruit qu'ils devaient produire. Isaïe le déclare quand il dit : "*Si le Seigneur des armées ne nous eût laissé quelques restes d'lsraël, nous aurions été semblables à Sodome et à Gomorrhe*." [Isa., I, 9]. Peut-être faisons-nous violence au texte, et faisons-nous dire à Isaïe ce qu'il ne dit pas ? Écoutez alors le frère et l'interprète des prophètes, Paul lui-même : "*Mes frères*, écrit-il, *quelques fidèles que Dieu s'était réservés par sa grâce ont maintenant été sauvés ; car, selon la parole d'Isaïe, si le Seigneur des armées ne nous eût laissé quelques restes d'Israël, nous aurions subi le sort de Sodome*." [Rom xi. 5 ; ix, 29]. Dieu voyait donc tout par avance, et il n'avait nul besoin, comme nous, du temps et de l'expérience pour le connaître. Comme je l'ai dit bien souvent, les siècles et tout ce qu'ils renferment étaient présents à ses yeux : en même temps qu'il vit Adam prévariquer, il voyait les justes qui devaient naître de lui ; il le voyait au moment d'être chassé du paradis, il voyait aussi le royaume du ciel préparé pour le recevoir : chose admirable, ce royaume était prêt bien avant le paradis. Vous êtes étonné de ce qu'Adam a été chassé du paradis ; soyez-le plutôt de ce que, bien avant le paradis, le royaume des cieux lui ait été préparé. "*Venez, les bénis de mon Père*, disait le Sauveur, *prenez possession du royaume qui vous a été préparé avant l'origine du monde*." [Matth., xxv, 34].

Honte aux hérétiques, à ces hommes qui, après avoir ouï parler des biens préparés aux saints avant l'origine du monde, osent dire : Il fut un temps où le Fils n'était pas. Ils confessent le Fils unique pour la forme, ne pouvant anéantir l'Écriture ; mais, s'ils acceptent le mot, ils détruisent la chose. Parlons-nous du Fils unique, ils s'écrient aussitôt : "Il est écrit aussi : Il est le premier né de toute la terre." En sorte que, à leur sens, ce sont deux titres contradictoires. S'il est premier-né, il n'est plus Fils unique ; le premier-né est celui qui a plusieurs frères ; d'autre part, dès que des frères vous sont nés, ou n'est plus qualifié de fils unique, puisque le fils unique est celui-là qui seul a reçu le jour de quelqu'un : c'est en ce sens que l'Écriture rapporte ce qui est dit à Abraham : "*Prends ton fils unique*." [Genes., xxii, 2]. Je le répète, un premier-né a toujours des frères ; il n'a d'autre priorité que celle de la naissance. Au contraire, un fils unique n'est tel que parce qu'il n'a point de frères. Dans un autre ordre d'idées, on appellera μονογενής (monogénès), tout fils unique, non pas seulement l'être qui se trouve seul, comme le disent futilement les hérétiques. Tout être, disent-ils, qui se trouve seul de sa condition, est μονογενής : ce qui est absurde ; car, à ce compte, Elie serait μονογενής se trouvant seul dans la condition où il a été placé. Mais l'usage constant de l'Écriture est de donner cette qualification au fils unique, conformément au sens que nous avons tout à l'heure montré être naturel à ce mot. Soutenez, je vous en prie, votre attention. Tout premier-né qui n'a point de frères est dès lors μονογενής. Aussi, ce n'est point un seul, mais deux, trois, mais plusieurs premiers-nés que je trouve. C'est assez étrange ? — Comment y a-t-il tant de premiers-nés, alors qu'il n'en faut qu'un seul ? —Je prolonge mon discours à cause de ces mots πρωτότοχος et μονογενής. Tranchons maintenant la question. Dieu qualifie de πρωτότοχος, premier-né, quiconque naît le premier de sa génération, non parce qu'il occupe le premier rang entre les autres fidèles, mais parce qu'il a paru le premier comme tel en son temps. Le peuple étant en Égypte, Dieu dit, par exemple, en la personne de Moïse : "*Israël est mon fils premier-né. J'ai dit : Laissez aller mon peuple en liberté*." [Exod., iv, 22, 23]. Voilà un peuple premier-né, et cela parce qu'il était le premier en ce temps qui eût connu le vrai Dieu.

Plus tard David paraît, après la loi, après plusieurs siècles, et Dieu lui promet que le Christ naîtra de sa race, et il parle en ces termes : "*J'ai trouvé David mon serviteur, j'ai répandu sur lui l'huile sainte. Il m'appellera son Père ; et je le traiterai de mon premier-né*." [Psalm., lxxxviii, 21-28]. Ainsi donc David est un premier-né, le peuple hébreu est un premier-né.

Adam l'est également pour son époque, de même que Noé, Sem, Abraham, Moïse, Isaïe, lesquels en leur temps pratiquèrent la religion véritable. De tous ces premiers-nés s'est formée la grande Église qui est dans le ciel. "*Vous vous êtes approchés, écrivait Paul, de la montagne de Sion, de Jérusalem la cité du Dieu vivant, de la foule innombrable des anges, et de l'Église des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux*." [Heb, xii, 22]. Un de ces premiers-nés est le Christ selon la chair, lequel par sa divinité est le FiIs unique. Se joignant à tous ceux qui dans ces différentes générations ont pratiqué la piété, il reçoit comme eux le nom de premier-né ; et c'est pourquoi Paul l'appelle "*le premier-né parmi tous ses frères*." [Rom., viii, 29]. Il y aurait beaucoup à dire sur l'homme ; nous renverrons le développement de ce sujet au moment où nous parlerons du jour où l'homme fut formé ; de la sorte, notre langage, avec le secours de la grâce divine, n'en aura que plus de clarté : nous n'exposerons pas nos pensées, mais les enseignements que nous avons reçus. Commune est la source, communs sont les biens qui en découlent, pourvu seulement que nous soyons animés du zèle et de l'ardeur convenables. Parlons maintenant de choses capables de former nos mœurs.

9. Nous vous avons montré hier comment les fidèles qui placent dans la piété toute leur espérance, doivent élever les mains. Lorsqu'ils donnent aux pauvres, qu'ils disent : "*Que ce soit une élévation de mes mains*." [Psalm., CXL, 2]. Lorsqu'ils relèvent un de leurs frères tombés, qu'ils disent : "*Que ce soit une élévation de mes mains*." Expliquons le commencement du psaume, puisqu'il convient que nous comprenions ce que nous chantons. "*Que ma prière monte vers toi comme l'encens en ta présence*." Pourquoi nous exprimons-nous de cette manière ; car tout encens ne monte pas vers Dieu, et Dieu n'est charmé d'aucune façon par la suavité des parfums. Quel est donc le sens de ces mots : "*Que ma prière monte vers toi*" ? Le psalmiste compare la prière à l'encens. Et à quel encens ? Il y avait deux autels pour le tabernacle ; l'un dans le parvis extérieur, en plein air, l'autre dans le sanctuaire, sous le toit. L'autel intérieur ne recevait que l'encens, et ne servait point aux sacrifices sanglants. L'autel extérieur servait pour l'immolation des animaux, pour les pains de proposition et plusieurs autres usages. Le Seigneur avait ordonné à Moïse de construire l'autel extérieur avec des pierres non polies, et l'autel intérieur, avec de l'or poli. A nous de chercher ce que la grâce divine se proposait de nous enseigner en cela. Il y a deux peuples qui servent à la gloire de Dieu, l'un grossier, l'autre poli. Le peuple au langage incorrect et barbare tient des discours qui rappellent les pierres à l'état brut : néanmoins, ces pierres servent à la construction de l'autel. L'or poli est assimilé à une pierre précieuse. Ni le premier de ces peuples n'est exalté outre mesure, ni le dernier repoussé. Ici comme là se trouve l'autel du vrai Dieu. Quatre ingrédients concouraient à la formation des parfums du tabernacle : la myrrhe, l'onyx, le galbarium et l'encens. De même que le parfum résultait d'éléments divers, de même divers éléments concourent à former la vertu ; et voilà pourquoi le psalmiste s'écrie : "*Que ma prière monte comme l'encens en ta présence*", comme ce parfum résultant de plusieurs principes et répandant toutefois une odeur uniforme. Quand un fidèle se présente et joint à la prière le jeûne, l'aumône, la foi : "Que ces quatre vertus, dit-il, ressemblent à cet encens qui monte en votre présence." Le bienheureux David s'écriait aussi dans une autre circonstance : "*Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble. Telle est la suavité du parfum qui descend de la tête sur la barbe, sur la barbe d'Aaron*." [Psalm, cxxxii, l, 2]. Il compare la charité au parfum du prêtre, la prière au parfum de l'autel. Possédez-vous la chasteté ? Vous êtes alors le frère du prêtre. — Si je n'ai pas le sacerdoce, j'ai du moins la chasteté ; et ma chasteté est la soeur du sacerdoce dont vous êtes revêtu. — Comment cela ? C'est qu'il doit être pur celui qui remplit les fonctions sacerdotales, et je dois l'être également moi qui sers le Seigneur. Que je pratique la chasteté, et je serai investi du sacerdoce ! Où en avez-vous la preuve ?

Un jour David fuyant Saül vient chez Abiathar le grand prêtre et lui dit : "*Donnez-moi du pain*" ; car, surpris tout à coup par le roi, je n'ai pu prendre de vivres. Le grand prêtre, qui n'ignorait pas la loi, lui répond : "*Nous n'avons d'autres pains que les pains sacrés ; les pains que nul, si ce n'est les prêtres, n'a le droit de manger*." [I Reg., xxi, 3, 4]. Cependant, frappé du besoin extrême où il voit les gens de David, pour dissiper la crainte qu'il éprouve, il lui demande si ces hommes, qui n'étaient point prêtres, avaient observé la pureté. "*Si les gens qui t'accompagnent*, leur dit-il, *n'ont eu aucun rapport avec leurs femmes, prenez-les*." Certainement il voyait dans la chasteté la sœur du sacerdoce. Et qu'on n'aille pas le condamner pour avoir donné ces pains à des profanes. Voici le Sauveur lui-même qui rappelle ce fait en l'approuvant. Comme les Juifs faisaient un crime aux apôtres d'avoir détaché et broyé quelques épis dans leurs mains pour les manger, le Sauveur leur adresse ces paroles : "*N'avez-vous donc pas lu ce que fit David pressé par la faim ? Il mangea les pains de proposition, ces pains que ni lui, ni ceux qui l'accompagnaient, hormis les prêtres, n'avaient le droit de manger*." [Luc., vi, 3, 4]. Voyez-vous la chasteté vraiment sœur du sacerdoce ? Voyez-vous Dieu jugeant, non d'après les personnes, mais d'après la vérité ?

10. Mettons-nous donc à pratiquer la bienfaisance, la justice, afin que nos jeûnes prennent des ailes. Impossible à l'oiseau, sans le secours de ses ailes, de voler ; de même impossible au jeûne, quand il est dépourvu des ailes de la prière et de l'aumône, de prendre un essor élevé. En même temps qu'il jeûnait, Corneille n'avait point négligé ces ailes ; aussi, une voix lui dit-elle du haut du ciel : "*Corneille, tes prières et tes aumônes sont montées vers Dieu*". [Act., x, 4]. Représentez-vous, mon bien-aimé, le jeûne sous la forme d'un oiseau avec ses deux ailes ; ces ailes seraient l'aumône et la piété, et elles lui sont indispensables pour s'envoler. Quand on réunit ces conditions, on appelle à haute voix, même la bouche fermée, la justice ; car c'est un puissant avocat de la justice que la vertu. "*Écoute ma justice, ô Seigneur*," disait aussi le Psalmiste, Le premier et le plus précieux de tous les trésors est donc la prière réunie à l'aumône et à la justice : le bien le plus solide, le plus sur et qui sert en même temps de principe à tous les autres, c'est la connaissance de Dieu, l'adoration du Fils, la confession du Saint-Esprit, l'unité, l'indivisibilité, la solidité, la simplicité de la foi. Quoique j'aie déjà dit ce que je me proposais de dire, je le répéterai encore une fois. Dieu étant infiniment sage, il a permis que les hérésies reçoivent leurs noms de leurs auteurs ou des doctrines qu'elles contiennent : preuve que ces doctrines diverses étaient non l'enseignement de Dieu, mais une invention des hommes. Ainsi Macédonius a donné son nom aux Macédoniens, Arius aux Ariens, Eunomius aux Eunomiens, et ainsi des autres. Or comme il se proposait de conserver la foi des apôtres pure de tout mélange, il n'a pas voulu que le nom d'un homme lui fût donné ; et, quoique l'on nous appelle les Homoousiastes[5], ce n'est pas le nom d'un homme qu'on nous applique, c'est notre foi que l'on proclame. Oui, porter un nom emprunté au nom d'un homme, c'est le propre des hérétiques et non des fidèles, et Paul l'affirme dans ce blâme qu'il adresse aux Corinthiens : "*J'apprends qu'il y a parmi vous des divisions ; et l'on disait : Moi j'appartiens à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas*." [I Corinth., I, 11, 12]. Vous le voyez, prendre le nom d'un homme est le caractère des schismes. Pierre n'est-il pas plus digne de foi que Macédonius ? Les noms des apôtres disparaissent néanmoins, pour que la gloire du Christ brille de tout son éclat ; et vous allez déchirer la foi, diviser son royaume, amoindrir sa gloire !

Mais en voilà bien assez : nous avons maintenant le flambeau et la lumière. "*Ta parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière pour mes voies*." [Psalm., cxviii, 105]. Pourquoi un flambeau, pourquoi une lumière ? un flambeau pour les Catéchumènes, une lumière pour les

[5] On nous appelle "ὁμοουσιαστὰς", c'est-à-dire ceux qui affirment que le Fils est "de-même-nature" que le Père. La traduction de Bareille donne "Homomiastes", mot qui n'existe pas et ne veut rien dire. Peut-être même est-ce une simple erreur typographique.

initiés. Je le demande à votre charité, que votre jeûne soit sans tache, qu'il ne soit pas souillé par l'injustice, obscurci par la cupidité. Oh ! qu'ils sont insensés les fidèles qui s'abstiennent de nourriture et qui ne songent pas à s'abstenir du péché ! Je ne bois pas de vin, vous disent-ils, je n'use point d'huile, je ne mange pas de viandes. Sans doute on fait cela pour Dieu, et c'est très-bien fait ; mais allons au fond des choses. Le pain, l'eau, le vin, la viande, l'huile, sont tout autant d'ouvrages de Dieu ; tandis que la cupidité, l'injustice, l'irréligion sont les œuvres du diable. Et quoi ! vous vous éloignez à cause du jeûne des œuvres de Dieu, et vous ne vous éloignerez pas pour la même raison des œuvres du démon ! Je le répète, le pain, le vin, l'huile et autres choses semblables sont les œuvres de Dieu, œuvres bonnes, œuvres excellentes. "*Toute créature est bonne*, s'écriait Paul, *et rien n'est à rejeter de ce que l'on prend avec actions de grâces ; car tout est sanctifié par la parole de Dieu et la prière*." [l Tim, iv, 4, 5]. Voilà des choses bénies, sanctifiées, et nous nous en abstenons : les injustices, l'avarice et toutes les œuvres du même genre ont au contraire le diable pour père. En sorte que vous renoncez aux œuvres de Dieu en vue du jeûne, et vous ne vous séparez pas des œuvres du démon à cause de la piété ! Pourtant, mes frères, le jugement n'est pas porté contre celui qui ne jeûne pas : un châtiment certain est suspendu sur la tête du pécheur. Nous évitons ce qui est indifférent, et nous n'éviterions pas ce qui est criminel ! C'est une bonne chose que l'aumône : en apparence, elle répand ; en réalité, elle amasse. Le cultivateur prête à la terre à usure, et il en attend ses moissons ; ainsi l'aumône, tout en paraissant donner à autrui, enrichit celui qui la fait. "*Il a dispersé ses biens*, disait David, *il les a donnés aux pauvres ; sa justice demeure dans les siècles des siècles*." [Psalm., cxi, 9]. Voilà comment il nous faut jeûner, adorer et croire, tout en glorifiant le Père, en chantant les louanges du Fils, en adorant le Saint-Esprit. A lui gloire dans les siècles. Ainsi soit-il.

Sévérien de Gabala, Homélies sur les six jours de la création Discours V

Sur la création de l'homme et de la femme.

1. De grands et nombreux bienfaits ont été dispensés aux hommes par la générosité du Seigneur ; mais le premier et le plus grand de ses dons, c'est l'Écriture avec ses enseignements. Le soleil, la lune, le chœur des étoiles, les fleuves, les fontaines, les lacs ont été créés pour le service des corps ; tandis que les saintes Écritures ont été données en vue de former les âmes. Par conséquent, autant l'âme l'emporte sur le corps, autant le don des divines Écritures l'emporte sur tous les autres dons. Aussi le Sauveur disait-il : "*Interrogez les Écritures, où vous savez devoir trouver la vie éternelle*." (Joan., v, 39). Puisons donc dans ces trésors des saints Livres, exécutons notre promesse et essayons de raconter selon notre pouvoir la création de l'homme.

Et que l'on ne nous reproche pas de traiter nos sujets avec tout le soin dont nous sommes capables : aux hommes inconsidérés et futiles seuls il appartient de blâmer les dispositions divines et de trouver à redire au soin que l'on prend pour ne rien négliger. J'ai entendu des personnes s'exprimer ainsi : Quel besoin était-il de nous parler du feu et de l'eau, de nous dire que le feu frémit lorsqu'on y jette de l'eau ? Nous ne voulons pas, poursuivaient-elles, apprendre les sciences naturelles, mais la théologie. — Ce langage, sachons-le bien, ne convient qu'à des ignorants et à des indifférents. Même après la théologie, l'étude de la nature n'est pas sans utilité pour la piété. Voulez-vous éloigner cette étude, alors prenez-vous-en aux prophètes, incriminez les apôtres. Paul s'occupe bien des choses naturelles. "*Toute chair*, dit-il, *n'est pas la même chair : autre est la chair de l'homme, autre celle des animaux ; autre celle des poissons, autre celle des oiseaux ; il y a des corps célestes, et il y a des corps terrestres*." (I Cor, xv, 39, 40). Pourquoi s'occupe-t-il de ces matières ? Pourquoi s'autorise-t-il des instruments de musique pour s'exprimer comme il suit : "*Que de langues différentes il y a dans le monde ! Rien n'est sans voix. Si la trompette fait entendre des accents douteux, qui se préparera au combat ? Qu'il s'agisse d'une flûte ou d'une cithare, si les sons n'en sont parfaitement distincts, comment reconnaître le chant que la flûte ou la cithare servent à exécuter ?*" (I Corinth., xiv, 7-10). Or, qu'y avait-il de commun entre la langue de Paul et une flûte ou une cithare ? Il se sert simplement des objets visibles pour arriver à la connaissance des choses spirituelles.

Quel besoin était-il de s'occuper dans le livre de Job d'une infinité de choses naturelles ? "*La force du lion, la voix de la lionne, la férocité des dragons, tout cela n'est plus. La fourmi-lion a péri, n'ayant plus de nourriture. Les petits des vautours portent haut leur vol*." (Job., iv, 10, 11). Pourquoi un autre prophète s'écriait-il : "*Ainsi le lion saisit et enlève sa proie ; ainsi rugit-il après elle, et les montagnes retentissent de ses rugissements*" ? (Isa., xxxi), 4. Le Sauveur aussi s'occupe des choses de la nature. "*Le royaume des cieux*, disait-il, *est semblable au grain de sénevé : c'est la plus petite partie des semences, et quand elle s'est développée, elle est la plus grande des plantes de son espèce*. — *Le royaume des cieux*, disait-il encore, *est semblable à un homme qui sème son grain ; le grain germe, grandit sans qu'il le sache ; car la terre produit d'elle-même d'abord la tige, puis l'épi ; enfin, dans l'épi elle forme le grain*." (Matth., xiii, 31, 32 ; iv, 26-28). Le Sauveur va même jusqu'à parler du ciel à ce point de vue : "*Si, le soir, le ciel est rouge, vous dites : Le temps sera beau, car le ciel rougit ; le matin vous dites : Aujourd'hui nous aurons de l'orage, car le ciel est sombre et couleur de feu*." (Matth., xvi, 2, 3). Quel besoin avait-il de ces exemples ? Je dis ceci pour répondre à l'accusation de mes ineptes adversaires. Il s'agit de Dieu, et vous ne voulez pas une complète exposition de sa doctrine ! Maintenant que nous avons, par la grâce de Dieu, à vous entretenir

de la formation de l'homme, nous allons essayer de le faire dans la mesure de nos forces, sinon comme le voudrait la noblesse du sujet. Reprenons donc la suite des idées.

2. Le ciel avait reçu les ornements qui lui étaient destinés, la terre avait été couronnée de fruits, les eaux de la mer avaient été mises à part, les plantes avaient germé, les animaux avaient été créés, la terre avait été peuplée, la maison était parée, seul le maître de toutes ces choses n'avait point encore paru. Dieu dit alors : "*Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*" (Gen., I, 26). Nous avons établi hier la force de ce mot "*faisons*," et déterminé à qui il est adressé, quel a été le conseiller invoqué, celui avec qui avait eu lieu cette délibération. Après avoir montré, l'Écriture à la main, que le conseiller, que la personne admise à cet antique conseil était le Fils, nous avons gardé le silence sur la gloire du Saint-Esprit. Nous ne voulons pas, nous qui jouissons d'une bonne santé, fournir à des esprits malades le sujet d'aggraver leur état, et nous observerons en conséquence que le Père, le Fils, le Saint-Esprit ont une seule et même gloire, une seule et même pensée, une seule et même parole créatrice. Ici le Fils est appelé conseiller ; ailleurs il est dit que nul ne possède la connaissance de Dieu, si ce n'est l'Esprit-Saint. "*Personne*, écrivait Paul, *ne connaît ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ; de même personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu*." (I Corinth., ii, 11). Si l'esprit qui est en vous est étranger à votre être, de même l'esprit qui est en Dieu sera étranger à l'être divin. Le Père veut-il quelque chose ? La même volonté devient celle du Fils et de l'Esprit ? L'Esprit veut-il quelque chose ? le Père et le Fils le veulent également. Le Père ressuscite-t-il les morts ? le Fils aussi les ressuscite. "*De même que le Père ressuscite les morts et les vivi*fie, disait le Sauveur, *de même le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier*." (Joan., v, 21). Voilà leurs deux volontés réunies : et celle de l'Esprit-Saint, que devient-elle ? Écoutez : "*Toutes ces choses, un seul et même Esprit les opère, lequel les répartit à chacun comme il l'entend*." (I Corinth., xii, 11). Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une même royauté. Dieu prenant à partie les hommes qui s'efforçaient de faire quelque chose contre la volonté divine, disait par la bouche du prophète : "*Malheur à vous, fils déserteurs, s'écrie le Seigneur. Vous avez exécuté un dessein, et vous ne m'avez pas consulté ; vous avez contracté des alliances, et vous n'avez tenu aucun compte de mon Esprit*." (Isa., xxx, 1). Le prophète Zacharie indiquait clairement la sainte Trinité quand il écrivait ce qui suit : "*Que les mains de Zorobabel se fortifient, dit le Seigneur ; que les mains du prêtre Josédec et que celles du peuple se fortifient également ; car je suis avec vous, dit le Seigneur, ainsi que mon Verbe, et mon Esprit est au milieu de vous*." (Aggée, ii, 5, 6).
Du reste, mes frères, notre régénération rend témoignage à notre création : si le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'avaient pas eu dans notre création une action commune, ils ne l'auraient pas eue davantage dans notre régénération. De quelle manière recevons-nous le baptême ? Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Or, quelle est la première de ces deux naissances, notre naissance naturelle, ou notre naissance par initiation ? Là nous recevons un principe de vie qui aboutit à la mort, ici un principe de mort qui aboutit à la vie. Comment donc se ferait-il que l'Esprit-Saint fût associé dans l'œuvre la plus haute à l'action du Père et du Fils, et que dans l'œuvre de la création corporelle il n'eût aucune part à leur commune action ? Non, jamais nous n'aurions reçu l'existence, si l'Esprit-Saint n'eût contribué à notre formation. C'est parce que pour la première création il agit en union avec le Père et le Fils, qu'il partage leur action quand il s'agit du baptême. De même, quant à la résurrection, il ne saurait se faire que nous ressuscitions autrement que par la volonté du Père, la coopération du Fils et la participation du Saint-Esprit. Écoutez la voix du Seigneur, oui, du Seigneur ; car encore que Paul parle, c'est toujours le Seigneur qui parle, comme il nous le certifie lui-même dans ce passage : "*Voulez-vous mettre à l'épreuve le Christ qui parle en moi ?*" (II Corinth., xiii, 3]. Voici donc ce que dit le Seigneur parlant en la personne de Paul : "*Pour vous, vous ne vivez*

pas selon la chair, mais selon l'Esprit ; si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Quiconque n'a pas l'Esprit de Dieu, celui-là ne lui appartient pas. Si le Christ habite en vous, votre corps mourra sans doute à cause du péché, mais votre esprit vivra à cause de la justice. Si l'Esprit de celui qui a ressuscité le Christ habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous." (Rom., VIII, 9-11). Donc, en dehors de l'action commune du Père, du Fils, du Saint-Esprit, on ne conçoit ni la création de l'homme, ni sa régénération, ni sa résurrection. "*Faisons l'homme*."

3. Nous venons de répondre aux esprits difficiles. Le mot homme, en langue hébraïque, signifie feu[1]. Faites attention ici, je vous prie. Quiconque prête une oreille sincère, en ami et en disciple de la vérité, sera sauvé ; mais celui qui prête une oreille hostile, celui-là ne cherche point ici son avantage, mais le sujet de sa condamnation. Donc, en langage hébraïque, le mot homme signifie feu. Ce n'est pas sans raison que ce nom a été donné à Adam. Il y a dans le monde quatre éléments ; qu'on le veuille, qu'on ne le veuille pas, j'en reviens aux questions de l'ordre naturel. Ces éléments sont le feu, l'air, la terre et l'eau. Telle est la nature de ces derniers éléments qu'ils restent comme ils sont : preuve, par exemple, une motte de terre, vous ne pourrez point l'augmenter d'une autre en vous servant de la même, d'où il suit qu'elle reste ce qu'elle est. Pareillement, si vous prenez une certaine quantité d'eau, elle restera la même sans recevoir d'accroissement ; si vous remplissez une outre d'air, vous ne pourrez pas non plus remplir du même air une outre nouvelle ; seul le feu ne reste pas ce qu'il est. Vous allumez un petit flambeau, à l'aide de ce flambeau vous allumerez des feux sans nombre, une fournaise entière, un immense brasier ; en sorte que, loin de garder la même forme, plus vous présenterez au feu d'aliments, plus il prendra de développement et de force. Or Dieu, prévoyant qu'un seul homme devait suffire pour peupler la terre entière, flambeau communiquant son feu à ces foyers qui étaient l'orient, l'occident, le nord et le midi, il lui donna un nom en rapport avec cette destinée. Le nom même d'Adam était un gage de l'empire qui lui était réservé sur la terre entière. Parce qu'il devait peupler de ses descendants les quatre parties de l'univers, il lui assigna pour nom Adam : dans ce nom l'alpha est le commencement du mot ἀνατολὴ (anatolè), orient ; le delta, celui du mot δύσις (dusis), occident ; le second alpha, celui du mot ἄρκτος (arktos), septentrion ; le mu, celui du mot μεσεμβρία (mesembria), midi[2]. Ainsi le nom d'Adam et les lettres qui le composent attestent qu'il devait remplir de ses descendants la terre entière.
Le mot homme signifie donc feu en langue hébraïque ; pour cette raison, l'Écriture ne fait point difficulté d'appeler hommes les anges. Lorsque des anges se présentèrent à Marie dans le sépulcre, l'Évangile dit : "*Et voilà que deux hommes se présentèrent à elle*." (Luc., xxiv, 4). Or, c'étaient des anges. Du reste, les anges eux-mêmes reçoivent le nom de feu. Il est écrit : "*C'est lui qui fait ses anges des esprits, et de ses ministres un feu ardent*." (Psalm., ciii, 4). Ils sont tout à l'heure appelés hommes, parce qu'ils ont avec l'homme la même essence. Et n'allons pas nous en étonner : Dieu prend aussi ce nom de feu ; pourquoi l'homme ne le recevrait-il pas ? Le Sauveur disait de son Père : "*Il y avait un homme père de famille, lequel planta une vigne. Et il envoya ses serviteurs, et ses serviteurs furent mis à mort*." J'abrége : "*Et cet homme dit : Il me reste un fils ; je l'enverrai, peut-être ils le respecteront*." (Matth., xxi, 33 et suiv). Que signifie cette substitution du nom d'homme au nom de Dieu ? car ce n'est point ici une parabole : le Fils de Dieu ne dit rien qui indique une comparaison ; il commence simplement : "*Il y avait un homme...*" De là ce mot de Moïse : "*Notre Dieu est un feu dévorant*." (Deut. iv, 24). Le Sauveur disait aussi après son avénement : "*Je suis venu apporter le feu sur la terre*." (Luc., xii, 49). Dieu emploie donc un nom en rapport avec ce

[1] Le mot hébreu pour "homme" est "Ysh" (איש), mot qui est, selon rabbi Akiba, apparenté avec le mot "èsh" (אש), le feu, en ôtant la lettre yod. On voit là un nouvel aspect des connaissances de Sévérien.
[2] Donc, en plus moderne, Est, Ouest, Nord et Sud.

qu'il doit signifier ; de même, ainsi que je le disais tout à l'heure, que le feu, de petit devient immense, de même l'homme devait, quoique créature petite, remplir l'univers ; et c'est pourquoi il reçut ce nom d'homme quand Dieu dit : "*Faisons l'homme*" c'est à savoir, selon l'hébreu : ".Faisons un être de feu."
"*Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*." Bien des esprits dénués d'intelligence et de bon sens ont cru que l'homme avait été fait à l'image de Dieu, parce que Dieu aurait des yeux, des oreilles, un nez, une bouche, tout comme nous ; ce sentiment est à la fois faux et absurde. C'est une opinion qualifiée jusqu'à présent d'hérétique d'attribuer à Dieu la forme humaine. Mais, comme ils avaient entendu dire : "*Les yeux du Seigneur*, etc. ; *les oreilles du Seigneur*, etc. ; *le Seigneur respire*, etc. ; *la bouche du Seigneur a parlé* ; *la main de Dieu a fait*, etc. ; *les pieds de Dieu s'arrêtèrent* ;" (Psalm., xxxiii, l6 ; Genes., viii, 21 ; Isa., I, 20 ; Job., xii, 9 ; Psalm, cxxxi, 7) ; ils ont donné des membres à celui qui n'a point de corps, ne comprenant pas l'absurdité de leur sentiment[3]. Dieu parle pour que vous sachiez bien qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'homme et lui quant aux apparences corporelles. Je n'efface point en cela ce texte : "*Faisons l'homme à notre image*" car nous avons montré en quel sens Dieu parle de la sorte. "*C'est moi qui remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur*." (Jerem., xxiii, 24). "*Le ciel est mon trône*, dit-il encore, *et la terre est l'escabeau de mes pieds*." (Isa.,lxvi, 1). Nous attacherons-nous aux mots, serons-nous esclaves de la terre ? mais ce qui suit nous réfuterait. Comment me représenter dans le ciel un trône ? Un trône circonscrit celui qui s'y assied, et Dieu n'est point circonscrit. Rien ne saurait entourer Dieu ; c'est lui qui entoure et circonscrit, pour ainsi parler, toutes choses. Si le ciel a un trône, comment de sa main mesurera-t-il le ciel, comment est-il assis sur les cieux ? "Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds." Où donc est-il assis ? est-ce sur le ciel visible ? Les étoiles sont sous le firmament, l'eau est au-dessous : s'il est assis au-dessus, ce n'est point sur les cieux, mais sur un ciel plus élevé. S'il est assis véritablement, ses pieds doivent pendre jusqu'à la terre. Osez-vous représenter ainsi celui qui n'a aucune figure ? Une telle imagination n'est-ce pas de l'impiété ? Si ses pieds foulent la terre, comment pouvons-nous semer, moissonner, nous mouvoir sans heurter ses pieds ? Et le ciel, comment l'a-t-il mesuré de la paume de sa main ? Comment ses doigts ont-ils pu avoir une longueur en rapport avec sa divinité ? Avec des doigts de cette taille, comment a-t-il pu écrire les petites tables de la loi, et même avec un seul doigt ? car à nous, pour écrire, il nous faut trois doigts et le secours des autres : à Dieu, un seul suffit pour écrire ces tables. Avez-vous jamais vu écrire avec un seul doigt ? — Ce sont là des rêveries encore plus que des paroles sérieuses.

4. "*Faisons l'homme à notre image*." C'est par la vertu que, selon la volonté de Dieu, nous devons lui ressembler. Qu'est-ce à dire, "*à notre image*" ? Dieu est saint ; soyons saints nous aussi, et nous serons à l'image de Dieu. "*Soyez saints*, disait-il, *car je suis sa*int." (Levit, xix, 2). Dieu est juste ; pratiquons la justice, et nous posséderons l'image de Dieu ; "*car le Seigneur est juste, et il chérit la justice*." (Psalm., x, 8). Soyons miséricordieux, et l'image de Dieu sera en nous ; le Sauveur a dit : "*Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux*." (Luc., vi, 36). Voilà en quoi doit consister cette image. Paul nous la montre également quand il nous dit : "*Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous du nouveau qui a été créé selon Dieu dans la connaissance de la vérité, à l'image du Créateur lui-même*." (Coloss., iii, 9, 10). Voyez-vous les vertus justifier ce mot de l'Écriture, "*à notre image*" ? Où se trouve encore la raison de ce terme ? Dans la puissance donnée à l'homme : "*Qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux quadrupèdes, aux reptiles, aux bêtes de somme et à la terre entière*." (Genes., I, 26). Quel ordre et quelle justesse dans la parole divine ! Pourquoi dit-il d'abord, "*qu'il commande aux poissons de la mer*" ? L'ordre du

---

[3] C'est précisément cette question qui fut à l'origine des troubles dans les milieux monastiques d'Egypte lors de la crise "anthropomorphite", que le patriarche Théophile dut affronter peu avant cette homélie de Sévérien.

commandement est le même que celui de la création. Les poissons et les oiseaux ayant été créés avant les quadrupèdes et les autres animaux, le Seigneur parle en premier lieu de ceux qui ont été créés les premiers. "*Qu'il commande aux poissons, aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux reptiles et aux bêtes de somme*." Aussi les trois enfants dans la fournaise observent-ils cet ordre, tout en bénissant le Seigneur. "*Mers et fleuves*, s'écrient-ils, *bénissez le Seigneur. Monstres marins, et vous tous qui vous agitez dans les eaux, bénissez le Seigneur. Oiseaux du ciel, bénissez tous le Seigneur. Bêtes et troupeaux, bénissez le Seigneur. Enfants des hommes, bénissez le Seigneur*." (Dan. II, 78-82). Nous aurions plusieurs autres considérations à faire ; mais nous reprendrons notre sujet.

"*Et Dieu forma l'homme*." (Gen. i, 27). L'Écriture ne se contente pas de dire : "Dieu fit," mais : "Dieu forma l'homme." Ce terme emporte l'idée de l'élégance et de la beauté. Aussi, à la vue d'un beau visage admirablement formé, l'on dira : Dieu n'a rien fait dans le corps que de beau. Mais, s'il a eu en vue la grâce, il a eu également en vue l'utilité. Ces deux caractères, la beauté et l'utilité, se trouvent par exemple dans l'œil : l'œil voit, et il embellit le visage ; il donne de la vie à la physionomie et il aperçoit toutes choses. L'oreille aussi est à la fois utile et d'un aspect agréable : le pavillon qui l'entoure donne à la tête plus de grâce. Semblablement, le nez possède la vertu olfactive nécessaire à l'homme ; mais dans l'homme, à la différence des autres animaux, le nez forme comme un mur de séparation et contribue de la sorte à l'élégance du visage : l'homme seul a ce privilège ; car les autres animaux ont la place des narines, mais ils n'ont point de nez. C'est donc en vue de la beauté que Dieu l'a formé chez l'homme. Aussi David s'écriait-il : "*Eh quoi ! celui qui a planté l'oreille n'entendra pas, celui qui a fait l'œil ne verra pas ?*" (Psalm., XCIII, 9). De même, la terre a été faite en vue de l'utilité et de la beauté. Pour ne pas poursuivre une trop longue énumération, il me suffira d'un seul exemple. Entre autres choses Dieu a donné au sexe masculin des mamelles. Et pourquoi des mamelles à l'homme ? En vue de la beauté. On comprend que les mamelles soient nécessaires à la femme, afin qu'elle puisse allaiter ; mais à quoi bon des mamelles à l'homme ? Je le répète, pour donner plus de beauté, plus d'élégance à son corps. Dans les édifices il y a des travaux de consolidation et des travaux d'embellissement ; de même Dieu en faisant l'homme lui a donné et la beauté et tous les organes qui lui sont nécessaires. Pour le former, il a pris un peu de poussière terrestre. Grandes sont nos espérances si nous savons comprendre ce qui nous est dit.

Pourquoi l'Écriture ne dit-elle pas : Il prit de la glèbe des champs ? Le corps qu'il forma était si grand ! comment n'en a-t-il pas eu besoin et s'est-il contenté d'un peu de poussière ? C'est que l'avenir était présent au regard du Seigneur. Il prévoyait que l'homme devait mourir, qu'il devait retourner dans la poussière, et alors il nous donne dès la création même l'espoir de la résurrection. Il prend un peu de poussière terrestre pour que, en voyant la poussière du sépulcre, vous vous souveniez que le Créateur du corps humain doit le ressusciter un jour. "*Il prit un peu de poussière de la terre et en forma l'homme, et il souffla sur sa face un souffle de vie*." (Genes. ii, 7). Remarquez la différence que Dieu met entre les hommes et les animaux. Lorsqu'il créa les autres êtres vivants, Dieu créa simultanément leurs corps et leurs âmes. Redoublez d'attention, je vous prie. Il fit les poissons, corps et âme tout ensemble. "*Que la terre produise les animaux*" ; l'âme aussi est produite avec le corps. Mais, pour l'homme, il commence par former son corps, puis il crée son âme. Quelle espérance voulait-il nous donner ? Telle est la formation du corps, telle sa dissolution. Point d'espérance de résurrection pour les animaux, parce qu'ils meurent de la même manière qu'ils ont été faits : leur corps et leur âme sont en même temps détruits. Quant au corps de l'homme, Dieu l'a tiré de la terre ; mais son âme il la crée lui-même sans la tirer de sa propre substance, afin que le corps une fois mort, ou bien l'homme, nous ne désespérions pas de son âme. Cependant le corps n'est-il point déposé dans un tombeau ? Oui ; mais ne croyez pas que l'âme y soit déposée également. N'ayant pas été tirée de la terre, elle ne doit pas retourner dans la terre. Dieu donc en cela

confirme notre espérance. Voici comment Ézéchiel prédit la résurrection : "*De quelques os de morts un corps fut formé*." Il poursuit après : "*Que l'Esprit vienne des quatre vents, et qu'il entre dans ces cadavres et qu'ils vivent*." (Ezech., xxxvii, 9). David disait aussi : "*Tu leur ôteras l'esprit, et ils mourront, et ils retourneront dans leur poussière. tu leur enverras ton esprit et ils seront créés, et tu renouvelleras la face de la terre*." (Psalm., ciii, 29, 30). Voyez-vous la vertu créatrice de l'Esprit ? le voyez-vous coopérer à l'œuvre de Dieu.

5. Mais reprenons la suite du sujet. "*Il souffla*." Par ce mot "*il souffla*," Dieu nous enseigne la simplicité de l'âme : aussi sa beauté ne résulte-t-elle pas de l'harmonie des parties. Appliquez-vous encore. La création ayant vieilli, le Christ la restaure par son incarnation. Adam fut tiré de la terre : le Christ rendit la vue à l'aveugle avec un peu de terre, montrant par là qu'il est bien celui qui d'un peu de poussière a formé le corps d'Adam. Dieu souffla sur la face d'Adam un souffle de vie : le Christ souffla sur la face des apôtres, en disant : "*Recevez l'Esprit-Saint*." (Joan., xx, 22). Le souffle éteint d'Adam est renouvelé par le Christ et l'homme est fait de nouveau âme vivante. Remarquez bien la suite des choses. Encore que la voix semble me faire défaut, je suis soutenu néanmoins par mon espérance accoutumée ; et, comptant sur les prières de mes frères, je ne doute pas que la parole ne me soit donnée, non certes en vue de mon mérite, mais en considération du zèle de mes auditeurs. Je ne prétends pas me comparer aux saints ; toutefois ils ont éprouvé les mêmes difficultés, et ils ont été empêchés par les mêmes infirmités corporelles. David nous l'atteste quand il dit : "*J'ai souffert à force de crier ; et ma voix en est devenue rauque*." (Psalm., lxviii, 4). Mieux vaut émettre de bonnes pensées, quoique d'une voix rauque, qu'avoir l'âme corrompue tout en ayant la voix en parfait état.
"*Et Dieu planta le paradis dans Éden, à l'orient*." (Gen, II, 8). Qu'est-ce qu'Éden ? Ce mot signifie délices ; comme si l'historien eût dit : Dieu planta le paradis au milieu des délices, en un lieu délicieux, en un lieu admirable. L'historien du reste le dit à la fin : "*Et Dieu chassa Adam et il le plaça dans un lieu opposé au paradis de délices*." (Ibid., III, 24). "*Dieu planta le paradis dans Éden, à l'orient*." Pourquoi le paradis a-t-il été placé à l'orient, et non dans une situation topographique différente ? Là d'où s'élancent les astres qui nous éclairent, a commencé aussi la vie de l'humanité. Le Seigneur songe encore ici à l'avenir : s'il place l'homme à l'orient dans le paradis, c'est pour lui enseigner qu'à l'exemple des astres qui partent de l'orient pour aller vers l'occident et y mourir, il doit courir de la vie à la mort, y succomber pour se lever de nouveau par la résurrection. Adam dirigea sa course vers l'occident et y trouva le sépulcre : après lui vinrent les choses de la terre et, quand il se coucha, elles partagèrent sa sépulture. De là ce passage du prophète : "*Voilà un homme : Orient est son nom, et il se lèvera au-dessous de lui*", c'est à dire, du sein des tombeaux. (Zach., VI, 12). L'homme est tombé en Adam, il s'est relevé dans le Christ ; c'est Paul qui l'affirme : "*De même que tous meurent en Adam, de même tous seront vivifiés dans le Christ*." (I Cor. xv, 22).
"*Et Dieu prit l'homme qu'il avait créé, et le plaça dans le paradis*." (Genes., II,15). Il l'introduisit dans la maison qu'il lui avait préparée. Semblable à l'hôte qui, attendant des convives, dispose d'abord l'édifice où il les attend, et les introduit ensuite, ainsi le Seigneur prépare à son convive une demeure somptueuse, puis il lui en donne la possession.
Et où l'homme avait-il été formé ? Hors du paradis, sur la terre. Les grands corps lumineux furent eux aussi formés à part, puis placés dans le ciel ; et comme eux Adam fut d'abord formé sur un autre point de la terre, puis introduit dans le paradis. Et où en est la preuve ? Dans ce que dit l'Écriture après l'expulsion d'Adam : "*Et Dieu renvoya Adam du paradis de délices, afin qu'il travaillât la terre de laquelle il avait été tiré*." (Genes., II, 23). "*Il le plaça dans le paradis de délices afin qu'il le travaille et qu'il le garde*." Afin qu'il le travaille ? Que manquait-il donc dans le paradis ? Et si un ouvrier y était nécessaire où trouver la charrue, où trouver les autres instruments d'agriculture ? Travailler, accomplir l'ordre de Dieu, croire en lui, voilà l'œuvre vraiment divine. "*L'œuvre de Dieu*, disait le Sauveur, *c'est de croire en celui*

qu'il a envoyé." (Joan., vi, 29). De même donc qu'il est nécessaire de croire au Christ, de même il était nécessaire pour Adam de croire au précepte divin, à savoir, qu'il mourrait s'il y contrevenait, qu'il vivrait s'il l'accomplissait. C'était une œuvre réelle que l'observation des paroles spirituelles. Quelle était, par exemple, l'œuvre de Paul ? Est-ce que Paul était cultivateur ? Est-ce qu'il avait quelque occupation différente ? Est-ce que son œuvre à lui, celle qui l'absorbait tout entier, n'était pas la parole, la prédication de l'Évangile ? Pourtant il dit à ses disciples : "*Vous êtes mon œuvre dans le Seigneur*." (1 Cor. ix, 1). "*Afin qu'il le travaille et qu'il le garde*." Contre qui le garder ? Il n'y avait alors ni voleur, ni vagabond, ni brigand. Contre qui donc le garder ? Afin qu'il le garde pour lui et qu'il ne le perde pas en désobéissant à son Dieu ; afin qu'il le garde pour l'accomplissement des divins commandements. Mon esprit est aussi fatigué que ma voix ; n'importe, attachons-nous aux pensées du texte sacré : "*Il le plaça dans le paradis*." Encore une fois l'Écriture se sert du passé pour figurer l'avenir. "*Et un fleuve sortait d'Éden et arrosait le paradis*." Gen. ii, 10). Apprenez par là que le paradis n'était point un petit jardin enfermé dans d'étroites limites. Il était arrosé par un fleuve si considérable que la surabondance de ses eaux donnait naissance à quatre fleuves. "*Or, un fleuve sortait d'Éden pour arroser le paradis*." Et, après l'avoir arrosé, il se divisait en quatre branches, le Tigre, le Nil, l'Euphrate et le Phison, fleuve que l'Écriture appelle de la sorte, et que l'on appelle aujourd'hui le Danube.

6. Admirez la grandeur de ce fleuve se divisant en quatre autres fleuves : seul il suffit pour arroser le paradis. Pourquoi cela ? Adam était seul ; à quoi bon un paradis aussi considérable ? C'est qu'il n'était pas destiné à un seul homme ; il l'était encore à l'humanité tout entière : il était destiné aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux évangélistes, aux martyrs, aux confesseurs, aux saints, aux fidèles, aux personnes vivant dans la piété, à tous les justes. Si, pour avoir confessé la foi une heure, le Sauveur promit le paradis au larron : "*Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis*" (Luc., xxiii, 43) ; certainement la possession a dû en être donnée aux hommes qui ont servi Dieu dès leur enfance, à Abraham, Isaac, Jacob et aux enfants de ce patriarche... Avant tous ces justes le larron obtient le paradis. Dieu donc, dans ses œuvres, a égard non-seulement aux besoins présents, mais aux besoins à venir. Pourquoi a-t-il fait la terre si spacieuse ? à cause d'Adam ou à cause de ceux qui aujourd'hui l'habitent ? "*De là il se divise en quatre principes*." L'Écriture ne dit pas "en quatre grands fleuves," mais "*en quatre principes*," c'est-à-dire en quatre sources. Le nom du premier fleuve était Phison ; nous en avons parlé tout à l'heure ; le nom du second était Géhon ; c'est le Nil dont le vieux nom est Géhon, comme le prouve Jérémie dans ce passage : "*Qu'y a-t-il de commun entre vous et le chemin de l'Égypte ? Voulez-vous aller y boire l'eau du Géhon ?*" (Jerem., ii, 18). Soutenez votre attention : représentez-vous le paradis devant les yeux ; car la vue permet de juger plus exactement que la parole. Un fleuve immense jaillit, et de ses eaux qui occupent un lit fort large il arrose le paradis. Après cela il se précipite dans un gouffre souterrain ; et, suivant la voie que lui a tracée le Seigneur dans ces régions obscures, après s'être longtemps dérobé aux regards, il se divise, prend diverses directions, et reparaît tantôt en Éthiopie, tantôt en Orient, tantôt en Occident. Ainsi le veut Dieu qui conduit la marche de ces eaux et qui prépare avec ce premier fleuve des sources qui paraissent y être étrangères. Et pourquoi cela ? Afin qu'on ne retrouve pas le paradis en prenant pour guide les eaux de ces fleuves et qu'on n'y puisse pas rentrer. Qu'il fût possible d'y arriver, les premiers à le trouver seraient les riches ; et Dieu l'a fermé tant aux riches qu'aux pauvres, laissant à la vertu seule le pouvoir d'en indiquer le chemin. Que n'ont pas souffert les patriarches, les prophètes, les saints à la recherche du paradis, sans toutefois le trouver ! Et le larron qui n'avait pas suivi cette voie, parce qu'il avait cru, trouva le chemin véritable, celui qui a dit : "*Je suis la voie* ;" (Joan., xiv, 6) ; et il trouva le paradis, que sa désobéissance avait fermé au premier homme.

Je demanderais maintenant pour quelle raison l'historien, après avoir parlé de ce premier des fleuves, ajoute : "*Là se trouve l'or le plus pur, l'escarboucle et la pierre d'onyx*." (Genes., ii, 12). A vouloir décrire toute la terre, il faudrait indiquer les pierres précieuses que renferme chaque contrée, et en quel pays l'on trouvera les émeraudes, les hyacinthes, les topazes et les autres pierreries ; or, l'Écriture ne mentionne que l'or et deux pierres. C'est comme une annonce éloignée du sacerdoce ; car le prêtre portait une lame d'or sur laquelle était gravé le nom de Dieu. En outre, sur sa poitrine il y avait dix pierres précieuses : la sardoine, la topaze, l'émeraude, l'escarboucle, le saphir, le jaspe, le ligure, l'agathe, l'améthyste, la chrysolite, le béryl et l'onyx. (Exod., xxviii, 17-20). De ces douze pierres, l'émeraude est réservée à la tribu sacerdotale, et l'escarboucle à la tribu royale ; ceci, parce que le propre du feu est d'éclairer et de brûler, et le propre du roi de faire du bien et de punir. Le nom de Ruben était gravé sur la sardoine ; celui de Siméon sur la topaze ; celui de Lévi sur l'émeraude ; celui de Juda, tribu de laquelle est sorti le Christ, sur l'escarboucle couleur de feu. Longtemps après Isaïe disait à Jérusalem : "*J'ai peint tes murailles sur mes mains, et tu es sans cesse en ma présence. Voilà que je prépare l'escarboucle, ta pierre précieuse*," désignant par là le Sauveur. (Isa. xlix, 16 ; liv, 11). "*Voilà, poursuit-il, que je placerai dans Sion une pierre angulaire, choisie, précieuse, et celui qui croira en lui ne sera pas confondu*." (Isa., xxviii, l6). L'escarboucle est donc réservée à la tribu royale ; et l'émeraude à la tribu sacerdotale ; car c'est le devoir du sacerdoce de pratiquer le bien ; πράσιγος, πράττειν. Du fleuve principal dérivent quatre autres fleuves ; pourquoi n'ont-ils pas des eaux semblables ? Les savants se demandent pour quelle raison ces eaux découlant d'une même source, d'un même fleuve, n'ont pas la même qualité. C'est que ces eaux prennent les propriétés des terrains et des lieux qu'elles traversent. Sans doute l'eau est uniforme dans sa nature et sa qualité ; mais, si l'on y mêle de l'absinthe, elle présente une qualité différente ; de même, si on y mêle de l'aneth ; de même encore si on y mêle de la rue : sa nature est une à la vérité, mais les éléments étrangers la transforment. Ainsi en est-il pour les fleuves qui traversent des terrains différents : les eaux de l'un passant dans une contrée dont les terrains auront telle qualité, auront cette qualité ; les eaux d'un autre, passant dans un terrain de qualité différente, auront une qualité différente.

7. Après avoir déterminé par la nature des lieux la condition des fleuves, le Seigneur mit dans le paradis "*toute espèce d'arbres beaux à la vue et doux au manger*." (Genes., ii, 9). Ceci enlève toute excuse à la prévarication originelle. Il est dit de la femme, "*qu'elle vit un arbre qui paraissait beau à la vue et doux au manger*" (Genes., III, 61) ; comme l'on aurait pu croire que cet arbre était le seul du paradis qui fût doué de beauté, l'Écriture nous apprend que tous y étaient beaux, agréables à la vue, et qu'ils portaient des fruits d'une suavité remarquable ; preuve qu'Adam ne pécha pas faute d'arbres de ce genre, mais malgré leur nombre si considérable. "*Et l'arbre de vie était au milieu du paradis, ainsi que l'arbre de la science du bien et du mal*." (Gen, II, 9). Voilà trois sortes d'arbres : les uns sont donnés à l'homme pour qu'il vive ; les autres pour qu'il vive bien ; les autres pour qu'il vive toujours. Les uns devaient entretenir sa vie, car il lui était permis d'en manger ; les autres lui fournir l'occasion de bien vivre, car il lui était défendu d'y toucher. Bien vivre était pour lui chose facile, à la condition d'user des fruits permis, et de ne point user des fruits défendus. Bien vivre, c'était obéir à Dieu. Au milieu du paradis, comme devant être la récompense de l'homme, s'élevait l'arbre de vie : l'arbre de la science se présentait à lui comme un gymnase, comme une lice ouverte. Observez le commandement qui vous est fait touchant ce dernier, et vous serez mis en possession de la récompense. Et remarquez cette chose étrange : tous les arbres du paradis qui l'entourent sont tous verdoyants, tous couverts de fruits ; deux seulement restent au milieu, pour servir d'épreuve à Adam : les arbres qui les entourent devaient lui fournir sa nourriture. Mais nous devons réserver pour un autre moment le sujet de l'arbre de la science et de la chute

originelle ; celui dont nous avons maintenant à nous occuper, c'est Dieu amenant les animaux devant Adam.

Que les hérétiques prêtent l'oreille : ne soyez pas vous-mêmes étonnés si à chaque mot, à chaque parole, le discours prend à partie ces insensés ; toute occasion est bonne pour flageller ceux qui s'élèvent contre une royauté glorieuse. "*La pierre du mur, crie*" (Habac., ii, 11) ; pour dire qu'il n'y a pas de passage dans l'Écriture, "qu'il n'y a pas de mot ni d'accent," qui ne condamne les hérétiques : de tous les côtés ils sont en butte à des accusations, ces hommes qui nient le Souverain de toutes choses. Appliquez-vous bien. C'était un spectacle extraordinaire que de voir Adam debout, et le Seigneur comme un serviteur lui amener les animaux. "*Et Dieu lui amena les animaux.*" Ne considérez pas ici les paroles, allez jusqu'à la pensée qu'elles recouvrent. Représentez-vous Dieu se tenant là et Adam jugeant ce qui lui est offert. Dieu lui amène tous ces animaux et dit, par exemple, à Adam : Quel nom crois-tu devoir assigner à cet animal ? —Je l'appellerai lion, répond Adam ; et Dieu de ratifier ce nom. — Et celui-là. comment l'appelleras-tu ? — Taureau. — C'est bien. — Ainsi, les noms de tous les animaux furent approuvés par le Seigneur ; car l'Écriture dit : "*Dieu amena les animaux à Adam pour qu'il vît les noms qu'il fallait leur donner. Et tous les noms qu'Adam leur assigna furent leurs véritables noms.*" (Genes., ibid). Ayant créé l'homme à son image, Dieu voulut l'honorer publiquement et lui montrer qu'il portait réellement l'image de sa sagesse. Notez cette particularité surprenante. Dieu avait déjà défini en lui-même les noms des animaux ; seulement il se proposait de faire voir que les pensées d'Adam, de la créature faite à son image, étaient sur ce point en parfait accord avec ses divins décrets. Assurément, c'est pour établir que Dieu avait déjà fixé tous ces noms, que l'Écriture dit : "*Et, tous les noms qu'Adam leur assigna furent leurs véritables noms*" comme si elle eût dit : Tout était marqué par avance, Dieu l'avait ainsi réglé. Mais poursuivons notre sujet. Adam est donc là debout, et Dieu lui amène les animaux ; et Dieu n'est point déshonoré de les conduire devant son serviteur. Pourtant, dès que les hérétiques entendent dire que le Christ nous amène au Père, ils s'écrient sur-le-champ : Vous le voyez, c'est une preuve de son infériorité. "*Il les amena devant Adam.*" Le serviteur était debout prêt à prononcer ; le maître remplissait l'office de serviteur. En sorte que Dieu n'estimait pas indigne de sa majesté de conduire les animaux au premier homme ; et les hérétiques, parce qu'on leur parle du Christ qui conduit les hommes au Père, le mettent à un rang inférieur. Que le Sauveur s'écrie : "*Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi*" (Jn., xiv, 6); les voilà dressant leurs oreilles perverses. Bien qu'il amène les animaux à Adam, Dieu ne sera point pour cela son inférieur ; et parce que Dieu présentera l'homme à Dieu, il serait relégué dans un état d'infériorité véritable ? Que votre ignorance des discours divins ne serve pas d'aliment à votre mal ! Pour moi, je sais parfaitement que le Fils présente les hommes au Père, et que le Père les amène au Fils. Après avoir dit : "*Personne ne vient à mon Père si ce n'est par moi*" le Sauveur dit aussi : "*Personne ne vient à moi, si mon Père céleste ne le conduit.*" (Jn., vi, 44). Je sais bien que je répète des choses dites déjà bien des fois ; mais ce langage est encore d'une parfaite opportunité : comme il arrive qu'on ne l'entend pas toujours, j'y reviens en ce moment.

Représentez-vous donc le nombre considérable des quadrupèdes ; les animaux sauvages et les animaux domestiques, ceux qui habitent les montagnes et ceux qui habitent les plaines, ceux que l'on trouve dans les Gaules et ceux que l'on voit dans l'Inde et dans les divers climats de la terre : représentez-vous également les reptiles avec leurs genres et leurs espèces, les oiseaux, les poissons de la mer, des fleuves et des lacs ; toutes ces bêtes étaient conduites devant Adam, et en recevaient leur nom ; et Dieu n'y contredisait pas, et il approuvait pleinement. Il s'agit d'une infinité de noms, et Dieu les approuve. Dieu ne prononce qu'un seul nom du haut du ciel : "*Celui-ci est mon F*ils." (Matth., iii, 17). C'est le seul témoignage que rende le Seigneur ; et ce nom, les hérétiques en détournent le sens ; et ce témoignage, ils le dénaturent ; ils dénaturent cette voix sainte qui approuva des noms en si grand nombre et qui n'en abolit

aucun. Les animaux furent amenés devant l'homme, et leurs noms leur furent assignés. Adam était pour eux comme un roi.

8. De même, en effet, que les soldats enrôlés portent la marque de l'anneau royal, de même l'homme, qui devait recevoir de Dieu l'empire sur les animaux, leur impose leurs noms en souverain véritable ; car le seigneur et le père seuls imposent les noms. Faites bien attention. Certains noms ont été donnés par Dieu, d'autres par Adam. Dieu donna leurs noms au ciel, à la terre, à la mer, au firmament, au jour, à la lumière, à la nuit, aux fruits, aux plantes, à l'herbe, aux arbres. Adam donna leurs noms aux bêtes des champs et aux oiseaux, au paon, à l'aigle, au taureau, aux brebis ; ici les espèces, là les genres ; car il fallait que cette parole du Seigneur fût justifiée : "*Faisons l'homme à notre image*." (Genes., I, 26). Dieu donna leurs noms aux astres, à l'ourse, à orion, aux pléiades, à vesper, à lucifer[4] : tous ces astres reçurent leurs noms du Créateur, et David en témoigne quand il dit : "*C'est Dieu qui compte la multitude des étoiles, et qui à toutes leur assigne des noms*." (Psalm., cxlvi, 4). Ainsi, Dieu nomme les créatures du ciel, Adam celles de la terre ; Dieu nomme le ciel, la terre, Adam, le feu, l'homme. Et Adam ? Il nomme les bêtes des champs, les reptiles, les quadrupèdes. Adam nomme la chair, les os, noms nouveaux, lorsqu'il s'écrie en voyant la femme : "*Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair*." (Genes., ii. 23. En effet, Dieu, en le formant, ne dit pas qu'il le formait de chair et d'os. De même Dieu parle de mâle, et Adam d'homme ; Dieu parle de femelle, et Adam de femme. Chose encore plus étonnante, parce qu'il était rempli de l'Esprit-Saint, n'ayant pas encore transgressé, parce qu'il était plein de grâce, la prophétie dont je distinguais naguère, en présence de votre charité, les diverses espèces, il en possédait la plénitude. Il connaissait le passé, il connaissait le présent, il connaissait l'avenir. Comment connaissait-il le présent ? Les os du corps ne se montrent pas à l'extérieur ; et cependant il dit, sous l'influence de l'Esprit qui l'anime : "*Voilà maintenant l'os de mes os*." Comment l'aurait-il appris, si l'Esprit saint ne le lui avait révélé ? Pourquoi nomme-t-il les os avant de nommer la chair ? Parce que Dieu prit d'abord une de ses côtes : "*Et elle sera appelée femme*[5], poursuit-il, *parce qu'elle a été prise de l'homme*". Il devine le passé, il déclare le présent ; le voilà maintenant prédisant l'avenir : "*C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère*." (Genes., ii, 24). Pourtant il n'y avait pas eu encore de mariage, ni conséquemment de père et de mère. Que les hérétiques prêtent ici une oreille attentive.
Dieu voulut former une épouse à Adam : "*Et il envoya une extase à Adam, et il l'endormit*." Toute parole prononcée par Dieu dès le principe devient une loi de la nature. A l'endroit du premier homme, le Seigneur montre comment l'enfant doit naître de l'auteur de ses jours. "*Il envoya un sommeil à Adam.*" Chose singulière, Dieu détermine le temps qui convient au mariage. Le sommeil est qualifié d'extase, parce qu'alors l'homme est en quelque façon hors de lui-même. L'âme est en lui, et elle n'y est pas. Elle ne sent pas, elle ne comprend pas, et, quoi qu'elle entende, elle n'entend pas. C'est de cette manière que l'on dit : Un tel était en extase ; pour signifier qu'il n'était point aux choses dont on s'occupait. Semblablement, l'âme, lorsqu'elle est comme isolée des sens, est dans une véritable extase. "*Et Dieu endormit l'homme, et il prit une de ses côtes*." Demandez à ce propos aux hérétiques : Comment Dieu a-t-il fait pour prendre cette côte ? Comment Adam ne l'a-t-il pas senti ? Comment n'en a-t-il pas souffert ? Que l'on arrache un cheveu de notre tête, nous sentons une vive douleur ; et,

---

[4] Vesper et Lucifer : deux noms donnés à Vénus lorsqu'elle brille soit le soir, soit le matin.
[5] Bareille traduit "Et elle sera appelée virago" (de "vir", homme en latin) afin de tenter de rendre le jeu de mot que l'on trouve en hébreu dans le passage correspondant de la Genèse entre homme, "Yish" (איש) et femme "Isha"(אִשָּׁה), (voir aussi l'anglais "man / woman") et que Calvin traduisait "A ceste fois est-ce os de mes os et chair de ma chair. Pour ce on l'appellera hommasse : car ceste a esté prinse de l'homme" (Institution chrétienne, 1565)… Mais, n'en déplaise à Bareille, si Calvin pouvait justifier son inélégante formulation par son original hébreu, Sévérien cite la Septante qui porte "γυνή". Nous avons restitué simplement "femme".

fussions-nous plongés dans le sommeil, il n'en faut pas davantage pour que la douleur nous réveille ; comment un membre aussi important, comment une côte a-t-elle pu être ravie à Adam sans qu'il ait été arraché à son sommeil ? Dieu ne la sépara pas violemment, de crainte d'éveiller l'homme ; il ne l'arracha pas. L'Écriture, pour nous faire comprendre la dextérité du divin Artiste, dit : "*Dieu prit...*" Mais comment les liens qui la retenaient furent-ils brisés, sans qu'Adam le sentît ?

9. Dieu prit cette côte, comme il avait pris la poussière. Si celui qui prit la côte avait été différent de celui qui l'avait assujetti, on comprendrait malaisément le prodige ; mais, celui qui l'avait assujettie la retirant, il le fit sans causer aucune douleur. "*Il prit une côte et mit à la place de la chair.*" Et d'où tira-t-il cette chair ? La tira-t-il du reste du corps ? Lorsqu'on fait occuper à un corps un plus grand volume, il perd de sa densité. Comment donc le Seigneur combla-t-il le vide de la côte ? Il est question du corps, et nous ne comprenons pas ; et, quand il est question de Dieu, nous le soumettrions aux investigations de notre curiosité ! "*Et Dieu fit de la côte qu'il avait prise à Adam une femme.*" (Gen., ii, 22). Comment les sens furent-ils formés avec cette côte ? Et le cœur qui sent, et la langue qui parle, et les intestins avec leurs replis, et le foie lui-même ? Comment furent faits tous ces organes, vous ne pouvez le comprendre, et vous scrutez d'un œil avide la nature de leur Auteur ! Mais admirez en toutes ces choses la figure du Christ. Dieu ne tire pas cette côte d'Adam sans lui avoir envoyé un sommeil. Pourquoi cela ? C'est que de la côte devait sortir le péché, puisque la femme ouvrit au péché l'entrée du monde. Le Sauveur vient ; de son côté il coule de l'eau et du sang : de l'eau, pour effacer les péchés ; du sang, pour nous mettre en possession des mystères.
Considérons bien la figure : tandis qu'Adam est plongé dans le sommeil, une côte lui est ôtée ; tandis que le corps du Sauveur est livré au sommeil, son côté s'ouvre pour mettre fin à l'antique tragédie et commencer une ère nouvelle ; je parle de son sommeil sur la croix. "*Et de cette côte il forma la femme, et il l'amena devant Adam.*" O bonté du Seigneur ! Que ne fait-il pas pour l'homme ! De combien de bienfaits ne le comble-t-il pas ! Il lui amène les animaux, il lui donne une épouse. Adam étant en quelque sorte orphelin, et Ève une vierge sans père ni mère, Dieu leur tient lieu de père et de mère. Et notez bien la loi ; car toute parole de Dieu à l'origine devient une loi de la nature. "*Dieu amena la femme à Adam*" et cette loi que l'épouse est conduite à l'époux, et que l'homme ne vient pas en qualité d'époux à l'épouse, est restée en vigueur jusqu'à nos jours.
"*Ils étaient nus et ils n'en rougissaient pas.*" (Gen. ii, 25). La règle demeure, la loi fait entendre sa voix. L'homme rougira toujours, hormis devant son épouse ; la femme sentira toujours sa pudeur blessée, hormis devant son époux. Telle est la loi. Quant à nos premiers parents, s'ils ne rougissaient point de leur nudité, c'est qu'ils avaient en quelque façon l'immortalité pour vêtement, la gloire pour ceinture. Leur gloire mettait leur nudité à couvert et les enveloppait entièrement. Où vous sera-t-il donné de voir un homme ne rougissant pas de sa nudité ? Le Christ vous en fournira l'occasion.
Pierre, Jean et Jacques viennent au sépulcre chercher le corps ; ils ne l'y trouvent pas, mais ils trouvent les vêtements roulés, preuve qu'après la résurrection, la loi de l'antique Adam reprenait son autorité, et que le Christ n'avait point besoin de vêtements, quoiqu'il n'en fût pas dépourvu, malgré son apparente nudité. Le Christ ressuscite et rejette les vêtements dont Adam s'était couvert : il était nu, et sa nudité ne s'apercevait pas. Marthe et Marie le voient, le reconnaissent, se prosternent devant lui, et ne remarquent pas sa nudité. Et où a-t-il pris ses vêtements ? Ne les a-t-il pas laissés dans le sépulcre. Les autres avaient été divisés entre les soldats. Comment donc se couvre-t-il ? Comment n'est-il pas un, celui qui n'a pas de vêtements ? Autre question : Comment se fait-il que l'on voie d'un côté les vêtements et le linceul, et de l'autre le suaire dont la tête du Sauveur avait été enveloppée ? Pour faire ressortir l'action de la grâce divine et prouver le calme au milieu duquel s'était accomplie la

résurrection. Les Juifs devant répandre le bruit que le corps de Jésus avait été dérobé par ses disciples, le Sauveur laisse dans le sépulcre ses vêtements. Or, quand on dérobe un cadavre, on dérobe en même temps les vêtements dont il est couvert. Tel Joseph sortit de l'appartement de l'Égyptienne, tel Jésus sortit du tombeau. Remarquez cependant une différence : après la résurrection du Sauveur, Pierre, aussi bien que lui, parut sans vêtements ; seulement il était de condition mortelle, tandis que le Sauveur était doué de l'immortalité.
Jésus était debout sur le rivage avec la gloire pour manteau. "Mes enfants, disait-il, n'avez-vous rien à manger ?" Et ses disciples, qui ne le reconnaissaient pas, répondirent : Non, nous n'avons rien. Il leur dit peu après : "*Jetez vos filets à la droite du navire*." (Jn. xxi, 5, 6). Ils les jetèrent et prirent une grande quantité de poissons. Jean reconnaît le Sauveur et dit à Pierre : "*C'est le Seigneur !*" ô prodige ! ils ne l'avaient pas reconnu à sa voix, et ils le reconnaissaient à ses œuvres. "*Et Pierre prit sa tunique, car il était nu*." Le mortel rougit, l'immortel ne rougit pas.
Et maintenant prosternons-nous devant Celui qui nous revêt de gloire, qui rend à la terre l'immortalité ; supplions-le de nous donner le vêtement de la foi, l'espérance du salut, la gloire en Jésus-Christ :
Gloire au Père ainsi qu'au Fils unique et au Saint-Esprit,
maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Sévérien de Gabala,
Homélies sur les six jours de la création
Discours VI

Sur le sixième jour de la création, sur nos premiers parents, sur le serpent, l'arbre de la science, le séjour dans le paradis et l'entretien d'Adam avec Dieu.

1. Occupons-nous encore de la promesse qui vous a été faite, et menons à bonne fin ce qui regarde le paradis. Sans doute, c'est un grand malheur qu'Adam ait été chassé du paradis ; mais ce serait un malheur beaucoup plus considérable si nous perdions le souvenir de ces mêmes paroles. Occupons-nous donc de ce sujet, et traitons-le, non pas avec les lumières ordinaires de la raison, mais en cherchant dans l'Écriture la solution de nos difficultés. Celui qui se livre à ses propres pensées et à ses propres sentiments, se trompe lui-même ; celui, au contraire, qui demande à l'Écriture l'éclaircissement de ses doutes, prend la vérité pour guide et pour maître. Comme bien des fidèles instruits éprouvent néanmoins de l'embarras, et que les infidèles tombent de l'ignorance dans le blasphème, pour rendre aux uns la certitude et pour réfuter les autres, nous traiterons la question présente selon nos forces , après avoir prié Dieu, de concert avec vous, de nous communiquer sa lumière avec abondance. De quelle manière l'homme a été créé, le corps formé, l'âme tirée par Dieu du néant et unie au corps humain, le paradis assigné comme demeure à l'homme, autant de points déjà examinés précédemment, sinon avec le mérite que réclamait le sujet, du moins aussi bien que nous le pouvions.

Revenons donc à ce qui nous est proposé. Quoique la terre entière ait été donnée à Adam, son séjour de prédilection était cependant le paradis. Il pouvait assurément sortir du paradis, même si les régions situées en dehors avaient été fixées comme séjour, non point à l'homme, mais aux animaux, aux bêtes des champs, aux quadrupèdes, aux bêtes fauves et aux reptiles. Toujours est-il que le palais de l'homme, son habitation souveraine, c'était le paradis. Aussi Dieu amena-t-il les animaux à Adam comme d'un endroit extérieur ; car les esclaves ne restent pas toujours auprès du maître, ils n'y vont que lorsque celui-ci en a besoin. Des noms furent donnés aux animaux, qui sortirent aussitôt du paradis tandis qu'Adam y demeurait.

Notez ici l'exactitude de l'Écriture. Les animaux avaient reçu l'ordre de se présenter devant Adam, de se prosterner devant lui et d'être doux avec lui. Il y avait, avons-nous dit, trois sortes d'arbres, les uns destinés à fournir à l'homme ses aliments et à entretenir sa vie, un autre destiné à le maintenir dans la bonne voie, et un troisième destiné à lui donner une vie immortelle ; de même les animaux, eu égard à Adam, sont rangés en trois classes : les uns doivent lui servir de nourriture, les autres doivent obéir à ses ordres, les autres enfin sont destinés à ses plaisirs. Dans la première classe rentraient ceux que nous égorgeons aujourd'hui ; dans la seconde, les chevaux, les chameaux, les ânes, les bœufs, et autres semblables ; dans la troisième, enfin, les animaux qui imitent facilement, et les oiseaux dont le chant varié charme les oreilles. Si le corps fatigué ne peut pas embrasser d'autres fatigues avant d'avoir réparé cette lassitude, l'âme aussi, quand elle a rempli la tâche de la vertu, a besoin de récréation et de charme pour y persévérer. C'est pourquoi, lorsque Dieu voit l'âme gagnée par la lassitude, il lui procure quelque plaisir qui la recrée.

Ainsi en est-il également parmi nous. Bien des fois un homme reviendra de la place publique, l'âme chargée d'angoisses, affligé des tristes spectacles qu'il aura vus, des pertes et des désastres qu'il aura subis : à peine entré dans la maison, il verra son enfant, et les émotions de la tendresse adouciront ce qu'il aura éprouvé d'amertumes. Son épouse ne vient pas à lui pour le consoler ; ses efforts seraient intempestifs ; un serviteur n'osera pas le tenter : alors Dieu confie ce soin à un être faible dont l'ignorance gagne la cause, et il s'en sert pour soulager ce cœur accablé. Que le serviteur se prenne à sourire, il semblera insulter aux douleurs de son

maître ; que la femme fasse de même, elle semblera ne pas sentir les maux de son mari ; l'enfant, au contraire, par ses caresses si franches, par son innocence, émeut l'âme ; et le plus souvent, ce que des amis par leurs conseils, ce que des hommes sages par leurs avis n'auront pu obtenir, le sourire d'un enfant l'obtient ; il n'en faut pas davantage pour faire oublier le malheur. Quelquefois, sous l'action violente de la douleur, on repoussera l'importun adoucissement que procure la vue de l'enfant, on s'y refusera ; mais le temps vient à bout de ce sentiment, l'âme ne résiste pas à des regards répétés ; enfin, on prend l'enfant dans ses mains, on dépose le fardeau de la tristesse et l'on s'écrie : Que Dieu me le conserve, et le reste ne sera rien pour moi. C'est ainsi que Dieu se sert des êtres les plus faibles pour faire entrer la consolation dans les âmes. Adam aussi était seul dans le paradis, sans ami, sans proche, sans voisin ; alors, pour le distraire, le Seigneur lui amène des animaux, principalement les animaux qui imitent facilement, soit par le geste, soit par la voix ; par exemple, les singes qui imitent le geste de l'homme, les perroquets qui imitent son langage, et autres animaux de mêmes qualités. C'est ainsi que les animaux concoururent à divertir Adam, les uns par leurs chants, les autres par leurs caresses. Entre tous ces êtres qui charmaient la monotone existence de l'homme, se trouvait le serpent ; or, le serpent était, d'après l'Écriture, "*la plus rusée de toutes les bêtes que le Seigneur Dieu avait créées*." ((Gen. III, 1.)

2. Par conséquent, il l'emportait sur tous les animaux dans l'art d'imiter ou de flatter. Ne vous arrêtez pas à l'aspect qu'il vous présente maintenant, aspect qui nous glace d'horreur et nous met en fuite : il n'en était pas de la sorte dès le commencement. Ami de l'homme, il était l'un de ses familiers. Et de quelle manière est-il devenu notre ennemi ? Par la sentence divine. "*Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes ; j'établirai une inimitié entre la femme et toi*." ((Gen. III, 14-15). Cette inimitié mit fin aux rapports primitifs d'amitié, non pas d'une amitié raisonnable, mais d'une amitié proportionnée à l'intelligence des animaux. Tel aujourd'hui le chien témoigne à l'homme une amitié qui lui est inspirée, non par la raison, mais par un instinct naturel ; tel était l'attachement que le serpent marquait à l'homme. A la vue du plaisir que la société du serpent procurait à Adam, soit par ses caresses, soit par son instinct d'imitation, un projet infernal se présenta à l'esprit de l'artisan de toute iniquité, comme il arrive à ces malfaiteurs qui se servent des amis du prochain pour l'attirer dans leurs filets ; car, en général, c'est par les siens et non par des étrangers que l'on est trahi, selon la parole du Sauveur : "*Les ennemis de l'homme, ce sont les gens mêmes de sa maison*." (Matth. x, 36). Le démon se sert donc du serpent pour parler à Adam et le séduire. Je conjure votre charité de ne pas prêter une légère attention à nos paroles. Ce n'est pas une question sans importance que de savoir de quelle manière le serpent a parlé, s'il a parlé d'une voix humaine, ou s'il lui a suffi de ses sifflements pour être compris d'Ève. Avant sa chute, Adam était rempli d'intelligence, de sagesse et d'esprit prophétique. Quelle sagesse, je vous le demande, ne fallait-il pas à un seul homme pour assigner leurs noms, sans leçon aucune, aux oiseaux, aux reptiles, aux bêtes fauves, en un mot à tous les animaux ? Représentez-vous leurs genres et leurs espèces diverses : pour le dire d'une façon générale, il donna leurs noms à des animaux si nombreux qu'aujourd'hui même, avec l'expérience que nous avons, nous ne pouvons tous les connaître. Lorsque Dieu amena les animaux devant Adam, sa sagesse et l'esprit divin dont il était rempli permirent au premier homme de discerner les qualités de chacun d'eux. Il reconnut que le serpent était plus ouvert, plus intelligent que les autres, et qu'il devinait aux simples mouvements de quels sentiments on était animé.
Telles étaient les pensées d'Adam, lorsque le diable s'aperçut à la fois et de ce que pensait Adam, et de l'intelligence du serpent. En conséquence, il parle par l'organe de cet animal, dans la persuasion qu'Adam attribuerait à la sagacité du serpent cette imitation de la voix humaine. Le serpent s'approche donc. Nulle part, toutefois, l'Écriture ne dit que le serpent ait servi d'organe au démon ; Moïse se contente de raconter simplement les faits. Redoublez

d'attention, je vous prie. Paul, qui le second fut ravi jusqu'au paradis, ne donne pas plus d'explication, et il se borne à dire : "*J'ai promis de vous présenter au Christ comme une chaste vierge à un unique époux. Cependant, je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à Ève, que le serpent séduisit par son astuce*." (II Cor. xi, 2-3). Mais il ne dit pas que le diable l'ait fait. Il parle en gardien fidèle des Écritures, en ministre des Écritures, en docteur des Écritures, en interprète des Écritures. Il ne veut pas donner d'explications pour ne pas violer l'ordre des Écritures, et il ajoute : seulement : "*De même que le serpent séduisit Ève par son astuce, de même je crains que vos sentiments ne soient également corrompus*". "*Également*", comment cela ? Paul craignait-il donc que le serpent ne vint opérer des séductions nouvelles ? Non, répond-il, je n'ignore pas que ce serpent ne reparaîtra pas ; mais il reparaîtra, celui pour lequel le serpent n'a été qu'un instrument. Du reste Paul, en fidèle ministre et gardien de l'Écriture, n'a rien changé au texte ; il en a seulement exposé le sens. Le Maître du passé, du présent et de l'avenir a seul éclairci cette difficulté, afin qu'au lieu de reporter sur le serpent la responsabilité du péché, on l'attribuât au véritable auteur. Les Juifs disant au Christ : "*Nous sommes de Dieu, nous*" Jésus leur répond : "*Si vous étiez de Dieu, vous accompliriez les œuvres et la volonté de Dieu. Or, vous avez pour père le diable*." (Jn. viii, 41-44). Et après avoir nommé le diable, il rappelle aussitôt l'histoire originelle : "*Le diable, dit-il, était homicide dès le commencement*." Le serviteur interprète en serviteur ; le Seigneur parle en Seigneur, et montre l'auteur véritable de la ruine d'Adam. Il ne le qualifie pas seulement de meurtrier, mais encore d'homicide : en effet, Adam ne fut pas la seule victime, et par Adam il atteignit tous les hommes. "*Et il ne demeura pas dans la vérité, parce qu'il est menteur*." .

3. Vous voyez quelle est l'interprétation du Sauveur, ce qu'a fait le diable et le titre de menteur qui lui est appliqué. Comment a-t-il menti ? "*Le serpent dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute espèce de fruits ?*" ((Gen. III, 1). Voyez-vous le menteur ? Dieu avait dit : Mangez de toute sorte de fruits, à l'exception d'un seul. Et ce menteur dit : Pourquoi vous a-t-il défendu de manger de toute sorte de fruits ? Donc le Christ ne se trompe pas en disant : "*C'est un menteur*." Car il a menti et menti effrontément. Lorsque l'on trame quelque perfidie, on affecte ou la nécessité, ou l'ignorance, pour écarter tout soupçon de perversité ; comme si l'on disait : Je ne sais rien, vous n'avez à redouter aucun piége ; venez sans crainte, je ne connais point de danger. — N'avez-vous pas expérimenté maintes fois de tels personnages ? Est-ce que nous ne connaissons pas les artifices des séducteurs ? Après avoir préparé de semblables desseins, ne feignent-ils pas de tout ignorer ? Ainsi fait le diable. "*Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute espèce de fruits ?* " comme s'il n'avait pas entendu, ou comme s'il avait mal entendu. La femme, croyant qu'il parlait ainsi par ignorance, relève son erreur. Mais non, il n'en est pas ainsi : Dieu ne nous a pas défendu de manger de toute espèce de fruits ; au contraire, il, nous a permis de manger de tous, hormis un seul : pour celui-là, n'en mangez pas, nous a-t-il dit, autrement vous mourriez. Le démon faisait semblant d'apprendre ce qu'il ne savait pas ; en tout cas, on ne se défiait nullement de ses intentions perfides. C'est pourquoi il ajoute : "*Non, vous ne mourrez certainement pas*." ((Gen. III, 4). Voilà un autre mensonge. Dieu avait dit : "*Le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort*" et le diable de son côté : "*Non, vous ne mourrez certainement pas*." C'était, je le répète, un deuxième mensonge. "*Dieu savait, poursuit-il, que le jour où vous en mangeriez, vous seriez comme des dieux*." Troisième mensonge. Remarquez cette perversité astucieuse du démon. Déjà il songe à répandre l'erreur dans le monde ; il songe à propager sur la terre, comme je l'ai dit ailleurs, la croyance en la multiplicité des dieux, et c'est pour cela que dans son récit il prépare par insinuation la femme à cette fausse opinion. Ce fut donc cet artisan de tout mal qui le premier jeta la semence de la croyance en plusieurs dieux ; Dieu ayant ordonné dans sa toute science que cette erreur ne fût pas proférée pour la première fois par une bouche humaine, qu'elle ne fût pas l'objet de sa première parole, mais qu'elle sortît de

la bouche du serpent, afin que toute bouche qui s'occuperait des idoles ne suivît en cela que son exemple. Vous êtes, je le sais, pleins d'indulgence pour ma voix, et vous saisissez facilement les enseignements sacrés de l'Écriture. Que personne donc ne s'attache à l'éclat de la parole ; qu'il cherche plutôt la force des pensées.

"*Dieu savait*, dit donc le serpent, *que le jour où vous en mangeriez vous seriez comme des dieux, connaissant le bien et le mal*". A ce sujet, quelques personnes, et en particulier les sectateurs de cet ennemi de Dieu qui a tant écrit contre les chrétiens et qui a éloigné bien des gens de la divine doctrine, les sectateurs de Porphyre, dis-je, et quelques autres, tiennent ce langage : Pourquoi Dieu a-t-il refusé à l'homme la science du bien et du mal ? Qu'il lui ait refusé la science du mal, mais celle du bien ! Car dès lors qu'il s'exprime en ces termes : "*Vous ne toucherez pas au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal*" il interdit à la fois la science du mal et celle du bien. Mais pourquoi, une fois encore, interdire cette dernière ? — L'iniquité travaille toujours contre elle-même et tombe dans ses propres piéges. Non, Dieu n'a point interdit à l'homme la science du bien ; cette science, Adam l'a possédée, même avant de manger du fruit de l'arbre. S'il ne l'avait point possédée, comment aurait-il eu la connaissance de son épouse ? comment aurait-il pu dire quant à sa nature : "*Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair*" ? comment aurait-il prédit en ces termes l'avenir : "*Celle-ci sera nommée virago*[1]*, parce qu'elle a été formée de l'homme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère...*" Eh quoi ! il aurait eu ces connaissances si profondes, et il n'aurait pas connu le bien ! Il connaissait Dieu, observait ses lois, il avait la science, il imposait une infinité de noms, et il ne connaissait pas le bien ? Mais c'est insoutenable. Non, Dieu ne refuse pas à l'homme la connaissance du bien ; ce qu'il veut, c'est qu'à la connaissance du bien il ne joigne pas celle du mal. Voici, du reste, un passage de l'Écriture qui met à néant ce sophisme : "*Vous ne pouvez pas*, dit Paul, *boire en même temps le calice du Seigneur et celui des démons*." (I Corinth. x, 21). Il n'interdit pas les deux calices ; il consacre celui qui est saint, et réprouve seulement celui qui est impur et profane. Le Sauveur disait aussi : "*Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon*." (Matth. vi, 24). Et en vérité, servir à la fois Dieu et le démon, est chose impossible. Par conséquent, si Dieu interdit à l'homme la connaissance du mal, c'est pour qu'il ne mêle pas cette connaissance à celle du bien.

4. Redoublez encore d'attention. Et pour quelle raison ce nom d'arbre de la science du bien et du mal ? Assurément ce nom n'était pas son nom naturel ; mais il en fournit le sujet : c'est là une particularité que l'on trouve dans l'Écriture. Ainsi par exemple, une fontaine dans le désert est appelée l'eau de la contradiction : "*Je t'ai connu*, est-il dit, *aux eaux de la contradiction*." (Psalm. Lxxx, 8). Est-ce à dire que les eaux de cette fontaine eussent naturellement la propriété de pousser le peuple à la contradiction ? Alors pourquoi Moïse, qui en but lui aussi, ne s'éleva-t-il pas contre Dieu ? Non, si ces eaux furent appelées eaux de la contradiction, ce n'est point qu'elles fussent douées d'une propriété semblable, mais parce qu'elles furent témoins d'un fait de cette nature : le peuple ayant manifesté en ce lieu son opiniâtreté, elles reçurent le nom d'eaux de la contradiction. Jacob ayant vu Dieu, comme il est possible à l'homme de le voir, appela le lieu où il l'avait vu : Vision de Dieu. Assurément, ce lien ne possédait ni la vision, ni la forme de Dieu ; mais parce que le patriarche y avait eu cette vision, il le nomma ainsi. ((Gen. xxxii, 30). Un autre lieu fut appelé, "Paix de Dieu." Un ange était apparu à Gédéon : frappé de crainte, Gédéon s'écria : "*Malheur à moi ! je vais mourir, car j'ai vu l'ange du Seigneur. Et l'ange lui dit : Paix à toi, ne crains rien. Et Gédéon bâtit un autel, et il l'appela : "Paix de Dieu*." (Juge, vi, 22-24). Évidemment, la paix n'était pas attachée à cet autel ; l'autel était seulement un symbole de la paix qui avait été donnée et reçue. Il n'y avait non plus rien de commun entre les eaux de la contradiction et la

[1] Virago : voir Cinquième Homélie sur la Création, 8, et note

contradiction, et elles ne furent ainsi appelées qu'à cause du fait accompli en ce lieu ; de même la science n'était point attachée à l'arbre en question ; mais il fut ainsi nommé, parce que quiconque commet le péché, acquiert par cela même la science du péché. Nouvelle comparaison à l'appui : il nous arrive sans doute de traverser des lieux infectés de brigands, et nous disons d'ordinaire : Voici des lieux redoutables. Est-ce à dire que le lieu lui-même soit redoutable ? Non, mais les brigands qui habitent en ce lieu. L'arbre de la science n'était pas non plus d'une nature qui produisît la science fatale à l'homme, et il ne fut ainsi qualifié qu'à cause de la chute tragique d'Adam. Je m'explique en deux mots car la divine Écriture sur ce point ne souffre pas d'obscurité. Nous avons aujourd'hui un autel auquel participent les fidèles. Est-ce à la nature de l'oblation qu'est attaché le salut, ou bien à la majesté de celui que vous invoquez ? Voilà une preuve placée sous vos yeux : ne doutez donc pas du passé. Il s'agit maintenant d'un aliment qui donne la vie, autrefois d'un fruit qui donnait la mort. Si le premier nous sauve par sa nature et non par la grâce, le second aussi dut donner la mort par lui-même, et non à cause de la prévarication.

Il m'est facile de vous montrer un aliment mortel aussi, à savoir l'idolâtrie. Pourquoi les martyrs se sont-ils refusés à manger certaines viandes ? pourquoi craignaient-ils d'en user ? est-ce qu'ils seraient morts, s'ils en avaient mangé ? Non assurément : ce n'est point la nourriture qu'ils repoussaient ; mais, comme il était fait en même temps mention des idoles, c'était de leur invocation qu'ils ne voulaient pas. Il en était de même de l'arbre de la science du bien et du mal : il ne donnait pas la science ; mais elle apparaissait avec la faute dont il fournissait l'occasion. Toujours l'expérience enseigne à l'ignorant que commettre une faute est un mal. Voici encore une autre voie pour résoudre la question proposée, non que les précédentes raisons soient insuffisantes, mais à cause de la richesse de la grâce de Dieu. Que l'on n'attribue pas cette multiplicité de preuves qui se succèdent à la faiblesse de celles qui précèdent : dans sa richesse sans bornes, la grâce divine, quand nous en sommes dignes, met sans cesse à notre disposition de nouveaux trésors. Appliquez-vous donc. Les martyrs se sont refusés à manger des viandes consacrées aux idoles : si Adam s'était refusé à manger du fruit de l'arbre de la science comme ont fait les martyrs, il serait demeuré sain et sauf. Maintenant, qu'il n'y ait rien d'odieux à connaître le bien et le mal, c'est une vérité de toute évidence. Dieu qui interroge le pécheur, sans commettre lui-même de péché, le connaît-il ou ne le connaît-il pas ? Qui oserait soutenir la négative ? connaître une chose n'est point la faire. Paul qui disait : "*Fuyez la fornication*" ignorait-il ce qu'est la fornication ? (I Confith. vi, 18). Lorsqu'il recommandait d'éviter l'adultère, en ignorait-il la nature ? Il le savait, et n'en était pas pour cela plus coupable.

Dieu aussi connaît toutes nos actions mauvaises, lui qui en fait en ces termes l'énumération : "*Du cœur naissent les pensées mauvaises, les meurtres, les adultères, les parjures, les impuretés, les jalousies, les rapines. Ce sont là les choses qui souillent l'homme.*" (Matth. xv, 19-20). Est-ce par ignorance, est-ce en connaissance de cause que Dieu parle ainsi, que l'Apôtre parle ainsi ? La science n'était donc pas une chose indigne d'Adam. Ce qui lui a été funeste, ce n'est point la connaissance, mais la faute. Je voudrais bien savoir ce que l'arbre lui a enseigné, si c'est le bien ou si c'est le mal. Après avoir mangé de ce fruit, connut-il ce qu'était l'homicide ? Il n'y avait cependant personne qui pût en commettre. L'adultère était également inconnu, puisque le mariage n'existait pas ; ni la fornication, ni le vol n'étaient possibles ; il n'y avait encore ni riche, ni pauvre, ni calomnies, ni faux témoignages. L'unique mal qu'Adam commet était celui-ci, désobéir à Dieu ; l'unique bien connu de lui était pareillement l'obéissance à la divine volonté. Ce que je dis est une chose vulgaire et commune : que l'on ne m'accuse donc pas de témérité. Nous disons bien à ceux qui se sont rendus coupables d'une faute, en les menaçant de quelque châtiment : Je vous apprendrai ce qui vous attend. Est-ce à dire pour cela que l'on prétende donner une connaissance réelle ? La science

résulte donc de l'expérience du mal ; et l'on prétend instruire ici le fauteur des maux très-graves auxquels il s'est exposé.

5. Soutenez bien votre attention. Quoique nous ayons parlé précédemment de ce sujet, la suite des idées nous y a néanmoins de nouveau conduits. Dieu, l'auteur de tous les dons, était invisible ; celui au contraire que Dieu avait comblé, était visible. Le bienfaiteur n'apparaissait pas, mais celui qui avait recueilli ses bienfaits était visible à tous les regards. L'homme était seul ; autour de lui les animaux privés de raison ; vis-à-vis de lui personne. Dieu lui impose une loi ; l'arbre qui est placé au milieu du paradis doit lui rappeler sa sujétion et l'empêcher de l'oublier. Adam se promenait-il cueillant des fruits avec son épouse, dès qu'il approchait de cet arbre, il disait : Ne touchons pas à cet arbre, Dieu nous l'a formellement défendu. En sorte que cet objet visible était comme un mémorial du Maître invisible. Il en est de même parmi nous. N'y a-t-il pas de nombreux préfets dans toute l'étendue de l'empire ? L'empereur, ne pouvant être présent à tous ses sujets, l'on est obligé de placer son image dans les tribunaux, sur les places publiques, dans les salles de réunion, dans les théâtres. Partout où le préfet doit examiner les affaires de son ressort, se trouve le portrait impérial, pour donner aux actes du préfet l'autorité voulue. Comme il n'est qu'un homme, l'empereur ne saurait être présent en tous lieux. Dieu, encore une fois, les hommes ne sauraient le voir. C'est pourquoi il fit de l'arbre comme un symbole de sa souveraineté, destiné à rappeler à Adam l'empire que Dieu possède sur tout ce qui existe. Reconnais, lui disait-il, celui de qui tu as reçu ta puissance. Une preuve que cet arbre était pour eux un mémorial de ce genre, la voici : Quand le serpent voulut séduire la femme, il lui dit : "*Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de toute sorte de fruits ?*" La femme, qui n'a point oublié le précepte divin, redresse l'ignorance du diable et répond : Dieu ne nous a point défendu cela ; au contraire, nous mangeons du fruit de tous les arbres ; il n'y en a qu'un auquel Dieu ne veut pas que nous touchions, et duquel il nous a défendu de manger. Notez la sagesse de son langage. Dieu ne leur avait certainement pas dit : N'y touchez pas ; car il n'y avait aucun mal à y toucher. Mais, animés comme ils l'étaient d'une sagesse divine, et jouissant d'ailleurs des autres fruits, ils disent en eux-mêmes : Dieu nous a défendu de manger du fruit de cet arbre ; n'y touchons même pas. Tant la femme avait à cœur d'observer le précepte du Seigneur.

Il y avait donc au milieu du paradis un arbre dont le serpent se servit pour séduire nos premiers parents. Écoutez une étrange chose. Le démon se sert d'un sentiment qui est dans l'homme pour en arriver à ses fins. En créant l'homme, Dieu lui avait donné, outre la science, le désir de Dieu. Dès que le démon eut aperçu en lui ce désir ardent, il dit : Vous deviendrez comme des dieux. Maintenant, n'étant que des hommes, vous ne pourriez être toujours avec Dieu ; mais, si vous devenez comme des dieux, toujours vous serez avec lui. Il ne leur dit certes pas : Si vous mangez de ce fruit, vous serez les ennemis du Seigneur. De façon que le désir d'être égal à Dieu fut ce qui séduisit la femme. Quant à elle, c'est à persuader l'homme, et non à le séduire, qu'elle s'applique. C'est Paul qui l'affirme en disant : "*Adam n'a pas été séduit.*" (I Timoth. ii, 14). Alors pourquoi a-t-il été condamné ? Remarquez ce qu'il y a de grave en ceci : La femme est séduite et elle mange ; après avoir mangé, elle engage l'homme à en faire autant, pour n'être pas seule à fauter. Elle l'y engage, mais elle ne le séduit pas. Ainsi en est-il souvent aujourd'hui. Un homme connaîtra sa foi, il aimera la loi, il est plein de zèle pour la religion orthodoxe, et il se rendra à la volonté de son épouse et il ne manifestera pas son zèle ; non pas qu'il ignore la vérité, mais par condescendance pour sa femme. Plusieurs ont pensé qu'Adam aurait reçu de sa femme ce fruit sans savoir d'où elle l'avait tiré. Mais il n'y a pas d'excuse pour lui ; Dieu le condamne formellement, "*car tu as écouté la voix de ton épouse*" lui dit-il. (Gen. III, 17). Il ne lui dit pas : Tu as reçu de ton épouse... ; ce à quoi Adam aurait pu répondre : J'ignorais complètement d'où elle l'avait pris. Le crime d'Adam n'est pas d'avoir été trompé, mais d'avoir été entraîné.

Venons-en au jugement : examinons les pièces produites tout d'abord devant le tribunal saint, miséricordieux et incorruptible, pièces écrites en caractères immortels et dont les siècles ne sauraient effacer la mémoire, la réalité et l'éclat. Faites donc attention : "*Adam entendit la voix du Seigneur qui se promenait sur le soir dans le paradis*." (Gen. III, 8). Le bruit, aussi bien que l'habitude, l'en avertit. Est-ce que Dieu peut révéler sa présence par du bruit ? Il se révélait, non tel qu'il était, mais comme il voulait. Béni soit le Dieu des saints d'avoir visité Adam vers le soir et d'être monté maintenant aussi vers le soir sur la croix ! Car c'est à l'heure où Adam venait de manger du fruit défendu, que le Sauveur a souffert ; à l'heure qui marqua la transgression et le jugement, c'est à savoir depuis la sixième jusqu'à la neuvième. Adam mangea à la sixième heure ; telle est la règle de la nature ; après cette heure il se cacha. Sur le soir, Dieu vint à lui. L'homme avait désiré devenir Dieu ; il avait désiré une chose impossible- Le Christ cependant a rempli son désir. Tu as voulu devenir ce que tu ne pouvais pas être ; mais moi je désire être homme, et je le puis. Dieu fait tout le contraire de l'erreur qui avait séduit notre premier père. Tu as désiré ce qui était au-dessus de toi ; je prends, moi, ce qui est au-dessous de moi. Tu as ambitionné d'être l'égal de Dieu ; je veux être l'égal de l'homme. Ce qui faisait dire à Paul : "*Et il a été trouvé en tout semblable à un homme*." (Philipp. ii, 7). Tu as voulu devenir Dieu, ce n'est pas pour cela que je t'ai témoigné mon indignation ; car je consens bien à ce que tu désires t'élever jusque-là ; ce qui m'a indigné, c'est que tu as voulu ravir cette dignité contre la volonté de ton Seigneur. Tu as désiré devenir Dieu, et tu ne l'as pas pu ; je me fais homme, et je rends possible ce qui était impossible.
Que Dieu soit venu dans cette intention, il nous le déclare dans ces paroles : "*J'ai vivement désiré de manger cette pâque avec vous*." (Luc. xxii, 15). Voilà ce qu'il disait à ses apôtres, au moment de manger la pâque, de partager la nourriture de ceux qu'il allait nourrir, lui qui nourrit l'univers entier, au moment où la table venait d'être dressée. Non, je n'ai point regardé d'un œil jaloux cette aspiration de votre cœur vers la condition divine. Vous avez voulu vous emparer de ma dignité, quand vous ne le pouviez pas ; je me revêts de votre condition, et rien ne s'y oppose. —
Appliquez-vous. Dieu descend vers le soir et dit : "*Adam, où es-tu ?*"

6. Ce sont là des choses étroitement unies ensemble : le même Dieu est l'auteur des unes et des autres. Celui qui est venu pour souffrir est le même qui descendit dans le paradis. Adam s'était caché ; après avoir mangé, il avait tout compris. "*Leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent qu'ils étaient nus*." (Gen. III, 7). Le diable ayant dit : "*Le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts*" il se trouva avoir dit vrai. Paul disait donc avec raison : "*Nous n'ignorons pas quels sont ses conseils*" (II Cor. II, 11) ; car les saints connaissent les ruses de satan. Remarquez bien sa malice. Comment avait-il su que, le fruit une fois mangé, les yeux de nos premiers parents seraient ouverts ? Étaient-ils donc aveugles ? Pourtant I'Écriture, avant qu'ils aient mangé ce fruit fatal, dit : "*La femme vit l'arbre*." (Gen. III, 6). La femme n'était donc pas aveugle. "*La femme vit que l'arbre était beau à la vue*." Elle voit d'abord, puis elle mange.
Comment donc leurs yeux ont-ils été ouverts ? Soyez attentifs, je vous prie ; là est le point capital de la question. Le diable était un de ceux qui étaient tombés et avaient cherché à dépasser son rang : il savait donc ce qu'il lui était arrivé après son crime, et ce qui devait conséquemment arriver à ceux qui faisaient ainsi ; car le sort de ceux-là est toujours le même. Aujourd'hui aussi, quand nous péchons, nous le faisons en aveugles, et nous ne voyons ce que nous avons fait que lorsque la faute est commise. Demande-t-on par exemple à l'auteur d'une faute : Pourquoi avez-vous agi de la sorte ? il mettra la nécessité en avant. En vérité, dira-t-il, je ne voyais pas ce que je faisais. Non pas qu'il fût aveugle ; mais la raison s'obscurcit devant le péché : on est tout entier à ce que l'on fait, et, tout en le faisant, on est aveuglé. Ensuite seulement on voit dans sa conscience l'action qu'on a commise. Un voleur pénètre dans une

maison pour la piller, il y entre comme un aveugle ; il ne songe ni à la personne qu'il pourra rencontrer, ni à celle qui l'arrêtera, ni à la crainte que les juges doivent lui inspirer, ni au danger auquel il s'expose ; la passion l'aveugle. Quand il sera entré, quand il aura volé et sera sorti chargé de son butin, alors, loin de tout témoin, la crainte le saisira, il comprendra ce qu'il a fait, et il pensera que, si une perquisition est entreprise, on va découvrir sur-le-champ l'auteur de cette action. Ce à quoi il n'a même pas songé en volant, il s'en préoccupe le vol accompli. De même l'adultère, qui va souiller la couche du prochain, entre sans penser qu'il y a des lois, des tribunaux, des accusateurs, des glaives préparés. Mais, sa passion assouvie, il tremble, il se défie d'un serviteur, d'une servante, d'un voisin, d'un parent ; ce à quoi il ne pensait pas tout en poursuivant son dessein criminel, il y pense ensuite. L'on exhortera quelqu'un à rester éloigné du mal ; s'il ne nous écoute pas, on dira d'ordinaire : Je lui en ai fait maintes fois l'observation, il ne m'a pas entendu : ce n'est pas qu'il n'ait pas entendu. Puis, si l'on a recours aux châtiments, on dira : Je vous apprendrai à entendre ; non pas qu'on lui rende l'ouïe plus subtile, mais parce que le châtiment ramène son âme à de meilleures pensées et à de saines résolutions. De là ce mot du prophète : "*La discipline du Seigneur m'a ouvert les oreilles*." (Isa. L, 5).
Le diable donc étant tombé, — car je ne perds pas de vue mon sujet, — et sachant ce qui s'était passé en lui après la chute, n'oubliait pas qu'alors seulement il avait compris ce qu'il avait fait. Instruit par sa propre expérience, il dit à nos premiers parents : "*Si vous mangez de ce fruit, vos yeux seront ouverts*" comme les miens l'ont été, pensait-il ; le péché commis, alors je vis ce que j'avais fait, ce que j'avais perdu. "Ensuite ils mangèrent, et leurs yeux furent ouverts, et ils connurent qu'ils étaient nus." Auparavant ils étaient nus aussi, mais ils n'en rougissaient pas. Quand ils se furent dépouillés de l'immortalité, ils perdirent leur ceinture de gloire, et le corps apparaissant dans sa nudité, ne fut plus qu'une masse de terre. Aussitôt l'on voit apparaître les arts. Celui qu'Adam exerça le premier fut l'art du tailleur ; en effet, il commença par prendre quelques feuilles de figuier et par les coudre ensemble. Et qui le lui avait enseigné, d'où l'avait-il appris ? N'avait-il pas reçu de Dieu l'intelligence ? Il était l'image de Dieu, et vous doutez de ses connaissances ? Vous vous demandez peut-être en vous-même comment l'homme a fait la première charrue, qui l'a instruit à préparer le bois, à y adapter le fer, à soumettre les bœufs au joug ; vous vous demandez comment la femme a découvert l'art de tisser la toile, de prendre la toison, de la laver, de la carder, de la filer, de la réduire en fils extrêmement ténus pour la tisser ensuite. D'où viennent toutes ces choses ? D'où est venu l'art de faire les tapisseries ? Voilà un métier debout ; ou y fait passer une chose, et sans que la main la façonne, l'intelligence prépare et fait apparaître les formes les plus variées. L'ouvrier n'y met point les mains, et cependant telle est la vertu de l'art, que le vêtement s'exécute, et que les figures qui apparaissent obéissent à la volonté de l'ouvrier. Ainsi le tapissier, sans remuer sa main, créera diverses formes ; et, quand on vous parlera de l'action de Dieu, vous vous imaginerez que pour opérer il a besoin de remuer la main ! Si vous cherchez l'origine d'un art ou d'une invention quelconque, si vous vous demandez où nos premiers parents ont trouvé ceci et cela, souvenez-vous de cette parole primordiale ; "*Faisons l'homme à notre image*" et vos doutes seront éclaircis. L'homme est l'image de Dieu ; comment ne comprendrait-il pas ? Il est l'image de Dieu ; comment ne marcherait-il pas sur ses traces ? "*Il se mit à coudre des feuilles de figuier*."

7. Ces particularités sont bien faites pour confondre les interprétations allégoriques de ces esprits qui prétendent que le paradis est spirituel, et qu'il est dans le ciel. Que ferait un figuier dans le ciel ? Mais soit, plaçons-le dans le ciel ; alors, d'où sortent les fleuves ? N'est-ce pas de la terre ? Si le paradis est dans le ciel, c'est du ciel que doivent nécessairement couler les fleuves. L'Écriture ne dit-elle pas : Un fleuve descendait de l'Éden ? Mais il n'y a là qu'un sophisme. Et cependant ces partisans de l'allégorie nous tournent en ridicule. "*Dieu les revêtit*

de tuniques de peau" dit l'Écriture. (Gen. III, 21). Alla-t-il donc massacrer des bœufs et des brebis, ouvrir un atelier de corroyeur, et en exercer le métier ? Voici notre réponse : Dieu a créé tous les animaux sans génération préalable ; il a fait des êtres qui n'étaient pas, et il ne pourrait pas, lui créateur du tout, créer la partie ; néanmoins ils insistent : Mais Dieu n'a jamais fait une simple partie d'un animal ; il n'a fait rien d'incomplet. On leur parle de peau, et ils cherchent d'où elle a pu être tirée. On me parlera du sang de l'Égypte, et je demanderai à mon tour comment Dieu a pu changer le Nil en sang, quels animaux il a dû immoler. Un fleuve est changé en sang et aucun animal n'est immolé ; et, quand il s'agit de deux simples peaux, on irait chercher à quels animaux elles peuvent avoir été enlevées ? Certainement il faut en admettre l'existence indépendamment de tout animal. Suivez bien nos paroles, malgré la fatigue qui trahit notre voix et que nous éprouvons.

Pour ne pas laisser ce discours incomplet, je parlerai sur un ton moins élevé, et j'arriverai de la sorte jusqu'au bout. "*Il se mit à coudre des feuilles de figuier*." Que les hérétiques ne connaissent-ils cet art ! Adam, prévaricateur, apprend à unir : les hérétiques, dans leurs aberrations, n'apprennent qu'à déchirer. Adam, prévaricateur, joint des feuilles ensemble pour cacher sa nudité : les hérétiques n'usent de la foi que pour la déchirer et mettre à nu les choses saintes. Nous avons souvent ouï parler de ce qui se passa près de la croix ; nous sommes surpris de voir les soldats s'emparer des vêtements du Christ et se les partager, et nous disons en nous-même : Certes, il fallait du côté de Dieu une grande longanimité pour ne pas lancer sa foudre, pour ne pas tirer son glaive. Quoi, tandis que le Saint par excellence était comblé d'outrages, ces mains criminelles n'étaient pas mises en pièces ! Vous vous étonnez donc de ce que les soldats aient osé déchirer les vêtements du Sauveur ; soyez-le plutôt à la vue des hérétiques déchirant la robe de l'Église. Du moins les soldats, quand ils virent la tunique du Christ sans couture et d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'au bas, la respectèrent ; pour les hérétiques, ils ont brisé, déchiré, mis en pièces la tunique du Sauveur, le vêtement de l'Église. (Joann. xix, 23). Mais revenons à notre sujet.

"*Il se mit à coudre des feuilles de figuier. Et ils entendirent Dieu qui se promenait*" comme il était possible de l'entendre, "*et ils se cachèrent*." (Gen. III, 8). La nature est toujours droite : quelques fautes que nous commettions, notre conscience parle toujours en toute liberté. Bien des fois, le front affiche l'impudence, et la conscience accuse. Bien des fois la langue dira : En quoi donc ai-je fait mal ? Et la conscience fait entendre intérieurement sa sentence. En ce temps, la simplicité et la sincérité étaient le caractère d'Adam et de sa compagne, et ils reconnaissaient la vérité sans hésitation.

Dieu dit : "*Où es-tu ?*" Bien des personnes ont expliqué ce passage en un sens plein de piété ; mais il faut avant tout viser à l'exactitude. Leurs explications, je les admets parce qu'elles sont pieuses ; mais je les admets surtout parce qu'elles sont exactes. "*Adam, où es-tu ?*" De quelle hauteur et dans quel abîme es-tu tombé ; de quelle gloire es-tu précipité ? Je ne conteste pas ce qu'il y a de pieux dans cette interprétation. Elle indique en outre un sentiment plein de miséricorde, en même temps qu'elle impressionne favorablement l'esprit. Il faut cependant ne pas négliger la suite des idées. "*Adam, où es-tu ?*" C'est Dieu qui fait cette question. Il n'ignore pas, lui, l'auteur de la nature humaine, que l'on n'a plus de confiance, le péché une fois commis, et que les lèvres du pécheur sont en quelque façon cousues l'une à l'autre. Si Adam s'était caché, Dieu comprenait bien qu'il l'avait fait parce qu'il avait perdu toute confiance.

C'est lorsque le serviteur sent que sa faute est connue de son maître, que ses angoisses atteignent le plus haut degré ; tant que le maître ne sait rien, le serviteur se console dans l'espoir de se dérober à ses recherches. Adam fuyait donc, sachant bien que Dieu n'ignorait pas son crime ; mais Dieu feignait de l'ignorer pour calmer ses craintes. Nous disons, par exemple, nous aussi, à propos d'un ami : J'ai feint de ne rien savoir pour ne point lui causer de peine ; et cela se reproduit fréquemment parmi nous. Si tels sont nos sentiments, à plus forte

raison en est-il de même du Dieu clément. "*Adam, où es-tu ?*" Comme s'il disait : Je n'en sais rien. A cette parole du Seigneur, qui feignait de tout ignorer, l'âme droite et sincère d'Adam ne dissimule rien. "*J'ai entendu ta voix, répond-il, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu ; et je me suis caché.*" (Gen. iii, 10). Pourquoi cette crainte ? Pourquoi te cacher ? — J'ai eu peur à cause de ma faute ; je me suis caché à cause de ma nudité. — Il y a vraiment de quoi verser des larmes à ces paroles du fautif. "*J'ai entendu ta voix*" cette voix si aimable, cette voix qui m'avait tout donné, cette voix qui m'avait comblé de tant de biens, et qui avait tant fait pour moi. "*J'ai entendu ta voix.*" J'ai compris quelle voix j'ai repoussée, quelle voix j'ai dédaignée ; et j'ai eu peur, ayant désobéi à un ordre si formel du Seigneur, et je me suis caché parce que j'étais nu.
Dieu poursuit son interrogatoire. "*Comment as-tu appris que tu étais nu, sinon en mangeant du seul fruit que je t'avais interdit ?*" (Gen. III, 11) ; sinon en faisant précisément ce que je t'avais défendu. Remarquez la forme dubitative de ces interrogations, "*sinon en mangeant de l'arbre auquel je t'avais défendu de toucher.*" Remarquez surtout la bonté du Seigneur. "*Comment as-tu appris...*" Il prolonge l'interrogatoire, uniquement pour calmer la frayeur de l'homme et réveiller sa confiance ; car Adam se demandait comment il ne lui était adressé aucune parole dure, aucun reproche cinglant, comment il ne lui était infligé aucun mauvais traitement. Ce qui se passe ordinairement-vous en donnera la clef. Voici un serviteur qui a commis une faute, il paraît devant son maître ; à la première parole, il comprend s'il doit craindre ou s'il doit espérer. Quand son maître éclate indigné, le traite de voleur, de fourbe, et le déclare digne de mille morts, le coupable n'est plus à lui. Mais quand le maître lui adresse des reproches tels que ceux-ci : Malheureux, qu'as-tu fait ? Pourquoi donc commettre une telle faute ? Aussitôt le serviteur reprend courage et confiance ; parce qu'alors le maître ne parle pas en maître qui punit, mais en maître qui éclaire. Ainsi fait Dieu : "*Comment as-tu appris que tu étais nu, sinon parce que tu as mangé du fruit que je t'avais défendu ?*" Ai-je donc multiplié mes défenses ? Je ne vous ai défendu qu'une chose, et cela, non certes pour vous persécuter, mais pour votre bonheur. "*Comment as-tu appris que tu étais nu ?*" Adam ne répondit rien d'inconvenant ; il ne dit point : Je n'en sais rien. "*La femme que tu m'as donnée, répondit-il seulement, m'en a présenté, et j'en ai mangé.*" (Gen. III, 12). Celle que tu m'as donnée pour me venir en aide ; car j'ai entendu ces paroles sortir de ta bouche après que j'ai été formé, quand elle n'existait pas encore : "*Faisons-lui un aide semblable à lui.*" (Gen. II, 13). "*Celle que tu m'as donnée m'en a présenté.*" Il ne dit pas : Elle m'a trompé, elle a menti ; mais : "*Elle m'en a présenté, et j'en ai mangé.*"

8. Et Dieu de repartir : Il fallait donc croire à la parole de la femme et non à la mienne ! La femme était donc plus que moi digne de ta confiance ! Je t'ai comblé de biens, je t'ai environné d'honneurs de toute nature ; et il lui a suffi de quelques mots pour te séduire. — Tel qu'un juge qui, après avoir écouté les explications d'un accusé, ne pousserait pas plus loin son interrogatoire, et passerait à un autre, donnant ainsi au premier le temps de prendre courage et de se dire : Voilà mon interrogatoire terminé ;—de même Dieu laisse Adam, pour calmer son effroi, et s'adresse à la femme : "*Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répond : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé.*" (Gen. III, 13). Comme elle dit vrai, Dieu ne lui témoigne pas d'indignation, et il ne pousse pas ses questions plus loin. Il ne lui dit pas : Donc le serpent a été jugé plus digne d'être écouté que moi ? Il vous a promis que vous seriez semblables à Dieu, et il vous a donné la mort. — Il ne prononce pas sur-le-champ de sentence, et, ménageant la femme comme le vase le plus faible, il s'adresse au serpent, montrant de la sorte à l'homme et à la femme qu'il allait droit à l'auteur du mal. "*Parce que tu as fait cela*", lui dit-il. Observez cet admirable juge. Il interroge bien les victimes, mais point le trompeur. Il ne lui dit pas : Pourquoi as-tu agi ainsi ? mais : "*Parce que tu as fait cela.*" David disait également : "*Les impies ne ressusciteront pas pour le jugement.*" (Psalm. I, 5) Ce qui ne signifie pas qu'ils

ne doivent pas ressusciter, mais qu'ils ne seront point interrogés. "*Parce que tu as fait cela*." Le châtiment infligé au serpent, il inflige à ses victimes des peines plus légères. Et en vérité, si Dieu n'eût regardé le serpent comme l'auteur de tout le mal, il ne l'aurait pas condamné sans interrogatoire préalable. "*Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre toutes les bêtes de la terre. Tu marcheras sur ton ventre et sur ta poitrine.*"

"*Parce que tu as fait cela*" : parce que tu as séduit le cœur, parce que tu as inspiré au ventre de manger le fruit défendu, "*tu marcheras sur ton cœur et sur ton ventre*." Si Dieu le condamne à ramper sur son ventre, il ne s'ensuit pas que le serpent ait eu des pieds auparavant ; mais il s'était dressé pour parler à la femme, et il ne pouvait d'une autre façon lier conversation avec elle. Cette forme d'entretien, qui avait amené la séduction d'Ève, Dieu la punit en contraignant le serpent à ramper au lieu de se mouvoir comme il le faisait précédemment. Encore qu'il n'ait point, dès l'origine, été muni de pieds, cependant il s'enroulait de telle façon dans la partie inférieure de son corps, et il se mouvait avec tant d'agilité, que la partie supérieure en restait toujours droite, et qu'il chevauchait en quelque sorte sur son ventre. Même aujourd'hui, quand il est irrité, le serpent se redresse et s'élance par bonds circulaires ; après quelques mouvements de ce genre, qui rappellent l'antique loi à laquelle ses mouvements étaient soumis, il s'incline sous la sentence qui l'a frappé.

"*Et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi*." (Gen. III, 15). Que signifient ces mots : "*Tu mangeras de la terre*" ? Ce à quoi doit être réduit un jour Adam, tu le mangeras. Il va lui être dit à lui aussi : "*Tu es terre, et tu retourneras dans la te*rre." (ibid. 19) "*Je susciterai des inimités entre la femme et toi*." Puisque tu l'as séduite par une feinte amitié, tu seras repoussé comme son ennemi déclaré. Cette parole est devenue en effet une loi. Appliquez-vous : "*Tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie*." Remarquez-le bien. Il ne dit point au serpent : La terre sera la nourriture ; car les serpents ne mangent pas toujours de la terre ; ils mangent encore de la chair, des fruits, de l'herbe, du grain. Dans ces paroles : "*Tu mangeras de la terre*" voici la pensée du Seigneur : Tu dévoreras de cette terre au milieu de laquelle tu passeras ta vie. Certaines personnes observent : Mais, si le diable est le véritable séducteur, pourquoi la malédiction frappe-t-elle le serpent ? Dieu frappe le coupable invisible d'un châtiment invisible également ; et de même il soumet à un châtiment visible l'être visible qui lui a servi d'instrument. Comment cela ? Dieu, quoiqu'il soit invisible, avait donné dans l'arbre un monument visible de sa volonté ; le diable, lui aussi, quoique invisible, s'était servi du serpent pour converser avec l'homme. En frappant le serpent de malédiction, le Seigneur veut que les victimes du démon, voyant ramper maintenant cet animal qui se tenait autrefois dressé, jugent par la peine infligée à l'auxiliaire, de la peine beaucoup plus considérable réservée à l'auteur même du mal. Soutenez votre attention. L'Évangile vous offre quelque chose de semblable. De même que le Seigneur a frappé en même temps et celui dont le serpent était l'organe, et le serpent ; de même les démons, lui demandant de ne pas les renvoyer dans l'abîme, et lui disant : "*Permettez-nous d'entrer dans ces pourceaux*" il le leur permit, afin que ces êtres invisibles fussent submergés avec les êtres visibles. (Luc. VIII, 31-32.

"*Tu mangeras de la terre... Je susciterai des inimitiés entre la femme et toi*." A l'amitié il fait succéder la haine, et sa divine parole est devenue une loi. Les autres animaux, l'homme s'applique à les apprivoiser ; mais, dès qu'on aperçoit un serpent, on est saisi de fureur. La sentence demeure : "*J'établirai des inimitiés entre eux et toi*." L'apercevons-nous dans notre maison, nous ne songeons qu'à le tuer : le rencontrons-nous sur le chemin, nous essayons aussitôt de le mettre à mort, excités à cela par le décret antique. Quand un serpent est accablé de coups, la tête reste-t-elle encore intacte , on en fait l'observation à qui l'a frappé : Vous ne l'avez point touché à la tête ; c'est à la tête qu'il le faut frapper. En effet, Dieu a dit : "*Elle fixera ses regards sur ta tête, et toi tes regards sur son talon*." Quel est le sens de cette parole ? Dieu ne dit pas : Je ferai en sorte que l'homme ne frappe jamais aucune partie de ton corps, à

l'exception de la tête ; car l'homme frappe le serpent sur n'importe quelle partie de son corps, cherchant par chacun de ses coups à assouvir toute sa vengeance. Ce qui regarde le serpent dans les paroles du Seigneur, "*tu auras tes regards fixés sur son talon*" ne veut pas dire qu'il lui est permis de nous attaquer au talon : plus d'une fois le serpent attaque l'homme durant son sommeil ; il le mord souvent au ventre, y injecte son venin ; il en fait autant aux mains et aux autres membres ; et aucune des parties du corps n'est à l'abri de ses attaques et de ses morsures. La pensée du Seigneur est celle-ci : Désormais le serpent ne s'élèvera plus contre l'homme avec audace ; au contraire, l'homme lui inspirera une telle frayeur qu'il se cachera dans le fond des cavernes, qu'il osera regarder à peine en tremblant à travers les ouvertures, et qu'il n'épiera le passage de l'homme que pour sortir lui-même ensuite sans péril. Quant à l'homme, il marchera sans crainte, cherchant à découvrir, à travers l'ouverture des cavernes, la tête du reptile, non comme celle d'un ami, mais comme celle d'un ennemi qui se cache.

9. Mais le temps presse , et il nous faut terminer notre discours. Dieu, après avoir interrogé celle qui avait été séduite, passe au séducteur. La sentence atteint d'abord la racine, à savoir le séducteur lui-même. Ensuite Dieu s'adresse à la femme et lui fait entendre sa voix menaçante. Le premier mot adressé au serpent avait été celui-ci : "Maudit..." Mais à la femme Dieu dit : "*Je multiplierai sans trêve tes douleurs et tes gémissements*." (Gen. iii, 16). Il ne la maudit pas et ne la condamne pas à la stérilité, parce qu'il l'avait précédemment bénie. En effet, en les créant, il leur avait dit : "*Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre*." (Gen. I, 28). Or, remarque Paul, "*les dons de Dieu sont sans repentance*." (Rom xi. 29). C'est pourquoi il ne va pas maudire ceux qu'il a déjà bénis. Mais il applique à la menace un remède étrange, des douleurs et des gémissements. C'est une sentence qui frappe sans doute, mais qui annonce un remède à la blessure. "*Je multiplierai à l'infini tes gémissements et tes douleurs*." Ce sont les remèdes de la pénitence. Appliquez votre esprit. Le même remède employé par des médecins produit le double effet de brûler et d'adoucir ; le fer qui tranche et qui éveille une vive douleur, donne en même temps la santé : ainsi, les gémissements et les douleurs sont les deux remèdes souverains que Dieu donne à la pécheresse. A quoi donc servent la douleur et les gémissements ? Écoutez ce que dit Paul : "*La tristesse selon Dieu inspire une pénitence qui donne et assure le salut*." (II Cor, vii, 10). Et les gémissements, quelle en est l'action ? Écoutez Isaïe : "*Lorsque vous vous détournerez en gémissant, alors vous serez sauvé*." (Isa. xxx, l5). "*Je multiplierai à l'infini tes gémissements et tes douleurs*." La tristesse altère la beauté extérieure du visage et donne un air morne. "*Lorsque le cœur est dans la joie, le visage est radieux ; lorsque le cœur est dans la tristesse, le visage est assombri*." (Proverb. xv, 31). Sa créature ayant de ses yeux considéré l'arbre, puis en son cœur aspiré à devenir l'égale du Créateur, Dieu inflige à son cœur les gémissements, à son visage la tristesse, pour la punir par où elle avait péché, et pour que son châtiment, ou plutôt son salut, rappelât à la femme que Dieu n'avait point révoqué sa première bénédiction.
Après avoir dit : "*Remplissez la terre*" il dit maintenant : "*Tu enfanteras tes fils dans la douleur*." Je ne retire pas la fécondité attachée à ma première bénédiction ; mais tu enfanteras dans les déchirements et dans les angoisses. Cette épreuve est bien terrible, et le Sauveur l'atteste par ces paroles : "*La femme, quand elle enfante, est dans la tristesse*." (Jn. xvi, 21). De la tristesse quand elle enfante, de l'anxiété quand elle nourrit ; l'enfant devenu grand, elle craint qu'il ne soit dépourvu d'intelligence ; doit-il s'absenter, elle craint qu'il ne meure, qu'il ne soit malade, qu'il ne souffre en quelque manière. Ces misères, l'homme ne les ressent pas au même degré : quoique le père ne soit pas sans sollicitudes, il n'en a jamais autant que la mère ; il se console en disant : Mon fils est un homme, il saura bien se suffire à lui-même ; et il ne s'en tourmente plus. Pourquoi cela ? Parce qu'il ne lui a pas été dit : "*Tu mettras au monde tes fils dans la douleur*." Singulier châtiment que celui-là ; l'expérience le prouve. Lorsqu'une femme est saisie par les douleurs de l'enfantement, même au milieu de ses

souffrances les plus vives, elle ne prend pas son mari en aversion. Elle ne s'écrie pas : Pourquoi le mariage existe-t-il ? plût à Dieu qu'il ne fût plus question de mettre des enfants au monde ! Dieu ne permet pas qu'elle témoigne à son mari de la haine après cette épreuve terrible : bien qu'elle sache ce qu'elle a souffert, ce qu'elle a enduré, elle ne l'en chérit pas moins. Voilà pourquoi il lui est dit : "*Tu enfanteras tes fils dans la douleur, et tu te tourneras vers ton mari, et il sera ton maître*." (Gen. III, 16). Tu as mesuré naguère le commandement, tu as asservi l'homme à ta volonté[2] ; je renonce maintenant à cet ordre. C'est celui qui n'a pas été trompé qui sera le maître. De là ce mot de Paul : "*Je ne permettrai pas que la femme enseigne, ni qu'elle exerce la domination sur l'homme*." (I Tim. ii, 12). Elle a voulu enseigner dans le paradis, et elle l'a mal fait. "*Ni qu'elle exerce la domination sur l'homme*" parce qu'elle l'a fait déjà pour son malheur. C'est en souvenir de l'histoire du paradis que Paul prononce contre la femme cette interdiction. En cela, nous n'avançons pas des propos de sophiste ; écoutez plutôt l'Apôtre après ces mots : "*Je ne permettrai pas que la femme enseigne, ni qu'elle exerce sur l'homme la domination*" montrer que le souvenir de la chute originelle le détermine à parler de la sorte. En effet, il ajoute : "*Adam n'a pas été trompé ; mais la femme l'a été, et elle a fauté*." (ibid. 14).

10. Qu'est-ce à dire ? Le genre féminin sera-t-il donc sous le poids de cette condamnation ? devra-t-il souffrir sans cesse et ne pas espérer de voir ses liens brisés ? Le Christ est venu ; et ces liens, il les a brisés : la Mère du Seigneur est venue, et elle a pris son genre sous sa protection. La Vierge sainte a protégé la vierge ; car Eve était vierge quand elle pécha ; la Vierge sainte a mis un terme aux douleurs et aux gémissements de la vierge fautive. Semblable à celui qui, mandé à la cour, s'empresse de combler les siens de dignités, et de les affranchir de toute nécessité, la Vierge sainte, mandée à la cour du Seigneur pour se prêter à la génération divine, après l'admirable enfantement dont elle fut honorée, demanda, ou plutôt obtint cette première faveur. Il ne convenait pas qu'une femme coupable engendrât le Saint par excellence ; c'est ainsi que paraît celui qui met par la joie un terme à la tristesse d'Ève. L'ange vint trouver la Vierge et lui dit ; "*Réjouis-toi, pleine de grâce*"[3] (Luc. I, 28) ; et par ce mot, "*Réjouis-toi*" il brise ces liens de la tristesse. "*Réjouis-toi*." Il est venu Celui qui doit mettre un terme à vos douleurs. "*Réjouis-toi, pleine de grâce*." Jusqu'à présent, tu étais sous le coup de la malédiction. Admirez ici la grâce divine. "*Réjouis-toi, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi*." Le serpent était avec elle, et cela pour son malheur ; de même, réjouis-toi maintenant, parce que "*Dieu est avec toi*." Remarquez dans la parole de l'ange, l'explication de tout le mystère du Christ. "*Réjouis-toi pleine de grâce*."
La femme ayant été frappée d'une double malédiction, et ayant été vouée à la tristesse et aux douleurs de l'enfantement, Dieu se sert d'un enfantement nouveau pour mettre un terme à l'enfantement de malédiction. "*Voilà que tu concevras en ton sein, et que tu mettras au monde un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés*." (Matth. I, 21). Celui qui naîtra de toi effacera les péchés de vos pères. Maintenant, tout est changé. Ceux qui jusqu'à présent entendaient parler d'Eve, la déclaraient digne de pitié. Oh ! la malheureuse, disaient-ils ; quelle gloire n'a-t-elle pas perdue ! Oh ! la malheureuse, quel triste sort est le sien ! Marie, au contraire, entend chaque jour ce mot : Bienheureuse. Et vraiment elle était remplie de l'Esprit-Saint ; et, dans une extase prophétique, elle s'écriait : "*Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; aussi désormais toutes les générations me proclameront bienheureuse*." (Luc. I, 68 et 48). Pour montrer qu'elle remplit le rôle d'Eve, elle s'exprime de la sorte : Moi qu'on a traitée jusqu'à ce jour avec

---

[2] En lui faisant enfreindre le commandement de Dieu
[3] Sans doute afin d'être plus lisible pour des catholiques, Bareille traduit en deux temps : "*Je vous salue, pleine de grâce ;" (Luc. I, 28) ; et par ce mot, "Je vous salue " ou bien, "Réjouissez-vous, " il brise ces liens…*". Nous avons ramené cette phrase à sa teneur initiale. Ceci dit, "καιρέ" (réjouis-toi) est la salutation usuelle.

dédain, toutes les générations dorénavant me déclareront bienheureuse. Et de quoi, observerez-vous, cela lui sert-il, puisque, ce concert, elle ne l'entend pas ? -Et pourquoi ne l'entend-elle pas ? N'habite-t-elle pas un splendide palais, la région des vivants, elle, la mère du salut, la source de cette lumière que perçoivent à la fois les sens et l'esprit : les sens à cause de la chair, l'esprit à cause de la divinité ? Oui, elle est en toute vérité proclamée bienheureuse. Même durant sa vie mortelle, sa béatitude fut reconnue ; et elle l'entendit proclamer tandis qu'elle était encore dans la chair. Ève commença par regarder l'arbre ; puis elle en goûta le fruit. Marie ouvrit en premier lieu la bouche, et ensuite elle s'entendit proclamer bienheureuse. Tandis que le Sauveur prêchait, une femme élevant la voix au milieu de la foule, s'écria d'un ton que tout le monde entendit : "*Bienheureux le ventre qui t'a porté et les seins qui t'ont allaité*." (Luc, xi, 27).

Enfin, Dieu fit entendre à Adam la dernière partie de sa sentence, ou plutôt de la pénitence qui devait le guérir. "*Parce que tu as écouté la voix de ton épouse et que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite pour ton travail*." (Gen. III, 17). Encore cette fois, la malédiction tombe, non pas sur celui qui avait été béni, mais sur la terre. Le péché que l'un a commis, l'autre en porte la peine. La malédiction d'Ève, ou plutôt la correction salutaire qui lui fut infligée, car ce n'était pas une malédiction : "*Tu enfanteras dans la douleur*" s'est accomplie jusqu'à nous, et toute femme enfante dans la souffrance. Ainsi en est-il pour la sentence qui regarde Adam : "*La terre sera maudite pour ton travail*." Nous commettons les fautes ; et c'est la terre qui est châtiée. Dieu épargne son œuvre, comme s'il s'agissait d'un fils de famille, et frappe la terre, comme s'il s'agissait d'un précepteur. "*La terre sera maudite pour ton travail*." Considérez, non pas la nature, mais la grâce du Seigneur. Il ne dit pas sans restriction : "*La terre sera maudite*" car alors, cette malédiction se maintenant, la terre n'aurait plus porté de fruits, de même que le figuier duquel le Sauveur avait dit : "*Qu'il ne sorte plus de toi aucun fruit*" (Matth. XXI, 19) se sécha complètement. Telle eût été la condition de la terre ; et c'est pourquoi Dieu ajouta : "*pour ton travail*." Ainsi je pèche, et la terre est frappée ; je marche sur la voie droite, et elle est bénie. Notez cette chose surprenante : Quand Dieu créa la terre, la mer, les oiseaux, les reptiles, les bêtes, l'homme, il bénit tous ces êtres ; mais il ne bénit pas les fruits, prévoyant qu'une sentence devait être portée contre la terre, en vertu de laquelle la terre serait stérile pour les hommes pécheurs, et féconde pour les hommes pratiquant le bien. Il ne bénit donc pas les fruits ; c'était de sa part un don sans repentance. "*Elle te produira des ronces et des épines*." Tu as méprisé les grandes choses ; les petites serviront à ton châtiment. Remarquez toutefois combien ce châtiment est peu considérable : les épines ne sauraient donner la mort ; tout au plus déchirent-elles. Adam doit manger avec peine les fruits de la terre. Eve est condamnée à enfanter dans la douleur , l'homme à manger dans la douleur.

Cette dernière sentence est encore en vigueur aujourd'hui. Trouvez-moi, s'il vous plaît, un riche, un pauvre, un magistrat, un puissant dont la vie soit exempte de douleurs et de soucis. Pourquoi donc ? Parce qu'il a été dit : "*Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*." (Gen. III, 19). Tu n'as pas voulu le manger en paix ; tu le mangeras au milieu des sueurs. Dieu ne condamne pas l'homme à souffrir de la faim ; il le soumet seulement à l'affliction et à la peine. Songez-y, vous qui êtes fidèles. Si Adam a dû manger son pain au prix de ses sueurs, comment arriverions-nous au royaume des cieux sans labeurs et sans efforts ? "*Jusqu'à ce que*, poursuit le Seigneur, *tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré*." Sentence bien propre à inspirer la crainte sans exclure néanmoins toute consolation. Avant même d'avoir chassé l'homme, Dieu le rappelle ; avant de l'avoir repoussé, il le reprend. "*Jusqu'à ce que tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré*." Dieu ne dit pas : Jusqu'à ce que tu sois réduit en poudre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi ; mais : "*Jusqu'à ce que tu retournes dans la terre de laquelle tu as été tiré*" afin que tu entretiennes en toi l'espérance de la résurrection. Je t'envoie là d'où je t'ai pris ; et, de même qu'alors je t'en ai tiré, il me sera tout

aussi facile de t'en tirer de nouveau. "*Parce que tu es terre, et que tu iras dans la terre*." Tu ne seras pas anéanti ; mais "*tu iras dans la terre*." Au lieu de : "*Tu iras*", quelques interprètes mettent : "Tu retourneras."

Nous avons donc, dans la mesure de nos facultés, et avec la grâce du Saint-Esprit, parcouru avec vous le paradis ; nous avons lu ces monuments royaux, nous avons vu les coupables rendus à la liberté, nous avons admiré la clémence du Juge.

Puissions-nous, grâce à la même clémence, obtenir le salut que donne le Christ, afin de posséder ces biens célestes et éternels dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur.

A lui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Sévérien de Gabala
Homélie sur le serpent de bronze que Moïse éleva sur une croix dans le désert, et sur la sainte Trinité.

(CPG n° 4196, PG 56. 499-516)

Attribution :
Dans ses "Opera Varia", Sirmond[1] signale que quoique cette homélie soit par ailleurs attribuée à Chrysostome, elle est en fait de Sévérien, au témoignage "*du Damascène, du pape Hadrien et d'un Synode de Paris*[2]", sans plus de précision.. Cette notice a été régulièrement reprise telle qu'elle depuis, et c'est sur la foi de cette assertion que Bareille l'a publié sous le nom de l'évêque de Gabala dans son édition des oeuvres de Chrysostome.
La paternité de cette homélie a définitivement été établie par J. Zellinger[3] en 1926. Elle ne doit pas être confondue avec l'homélie "Contra Iudaeos in serpentem aeneum"[4]
Source de la traduction :
Oeuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. l'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon, Volume 11 ; p. 244, 1868

*
* *

Traduction :

1. Nous avons, dans notre discours d'hier, réfuté les hérétiques, et nous avons combattu pour la gloire du Fils unique ; non assurément dans la pensée d'éclaircir ces mystères, mais dans celle de reconnaître sincèrement la grâce que nous avons reçue. Nos paroles n'ajoutent rien à la gloire du Christ ; mais, comblé par lui de bienfaits, il nous est doux de faire éclater notre reconnaissance. Il serait souverainement déraisonnable de répondre par le silence à tant de témoignages de bonté, d'autant plus que David nous impose l'obligation contraire, comme vous l'avez entendu, et qu'il s'écrie : "*Que toute la terre t'adore et chante tes louanges*."[5].
Par conséquent, nous louons Dieu, non pour ajouter à sa gloire, mais pour accroître la nôtre. Nous glorifions Dieu, non pour lui donner quelque chose, mais pour obtenir nous-même le manteau glorieux de l'immortalité ; car il est écrit : "*Je glorifierai ceux qui me glorifient, et ceux qui me méprisent seront méprisés*."[6] Dans ce combat que nous avons soutenu de toutes nos forces, nous avons prouvé qu'il n'était pas permis de franchir les limites de la divine gloire, pas plus aux hommes qui vivent sur la terre qu'aux anges qui vivent dans les cieux, aux archanges, aux principautés, aux chérubins et aux séraphins.
Vous vous rappelez d'ailleurs, vous tous qui nous prêtez une attention si favorable, quelle a été la conclusion de ce discours. Mais aujourd'hui, mes frères, le roi de gloire annonce lui-même la croix, et l'Apôtre, obéissant à la voix de son royal Sauveur, fait de la croix le sujet

[1] Jacques Sirmond S.J. ; Opera varia, tome 1, 1696, col. 1842, note b
[2] *Sed Severiano hanc afferunt, quam dixi, Damascenus, et Hadrianus Papa, cum synodo parisiensi*. Curieusement, dans certains ouvrages, le "synode de Paris" devient synode … de Pavie.
[3] Dans son "Studien zu Severian von Gabala", Münsterische Beiträge zur Theologie 8, 1926, p. 27-34.
[4] "Contra Iudaeos in serpentem aeneum" CPG 4207, PG 61. 793-802, cf Zellinger "Studien zu Severian von Gabala", Münsterische Beiträge zur Theologie 8, 1926, p. 54-55.
[5] Psalm. LXV, 4
[6] I Reg., II, 30

des considérations les plus élevées ; car le Seigneur disait à ses disciples : "*Voilà que nous montons à Jérusalem, et que le Fils de l'homme va être livré entre les mains de ses ennemis*"[7] ; et Paul écrivait aux Galates en les réprimandant : "*Qui donc vous a aveuglés à ce point, vous devant les yeux desquels le Christ se présente avec la croix qu'il a soufferte pour vous* ?"[8]. Puis donc que la voix de notre Souverain et la doctrine de son fidèle serviteur nous invitent à marcher sur ces traces royales, c'est un devoir pour nous de traiter dans la mesure de nos forces le sujet de la croix du Sauveur. Sans doute nous resterons au-dessous d'un pareil sujet, mais du moins nous aurons fait ce que nous devions faire.

Que dit donc le Sauveur ? "*Voilà que nous montons à Jérusalem ; et le Fils de l'homme sera livré.*" Le vainqueur de la mort annonce sa passion ; il prédit la croix, Celui qui sur la croix a triomphé de la mort ; il prédit le combat qu'il va soutenir, et par cela même sa victoire.
Appliquez ici votre esprit pour bien comprendre la voix du Seigneur. Avec quelle autorité il disait : "*Voilà que nous montons à Jérusalem ; et le Fils de l'homme va être livré pour être mis en croix.*"
Or, Celui qui parle ainsi, le moment du combat venu, oublie en quelque façon cette dignité et la majesté de sa divinité : "*Mon Père, dit-il, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi.*"[9]. N'y a-t-il pas là une contradiction ? Rappelez -vous l'Incarnation. Mais reprenons notre sujet. Le Sauveur dit à ses disciples : "*Voilà que nous montons à Jérusalem et que le Fils de l'homme va être livré.*" Voyez avec quelle assurance il s'exprime. En prédisant sa passion il met en évidence son humaine nature : *"Le Fils de l'homme sera livré.*" Le corps visible souffre ; mais sa divinité, dont l'intelligence saisit seule la grandeur, apporte la vie.
Le corps subit, mes frères, l'action dissolvante de la mort ; mais la puissance de Celui qui habite en ce corps ranime ce que la mort a glacé. C'était le Sauveur qui mourait quant au corps ; c'était lui-même qui le ressuscitait par son Esprit. "*Détruisez ce temple, avait-il dit, et dans trois jours je le relèverai*."[10]
Voilà que nous montons à Jérusalem. Jamais les disciples du Christ ne doivent descendre ; toujours ils doivent monter. En réalité, du reste, la route de Jéricho à Jérusalem suivait une pente ascendante ; et, au point de vue spirituel aussi, la passion du Sauveur le conduisait au faîte de la résurrection. Adam, de l'enfer où il était tombé, était rappelé au ciel ; et la nature qui gisait à terre était transportée au plus haut des cieux. "Nous montons à Jérusalem." Où est Dieu, là on voit la vertu monter ; où est le vice, là on voit l'iniquité se précipiter.

Aussi David disait-il des hommes qui vivent dans la vertu : "*Bienheureux tous ceux qui habitent dans ta maison ; ils chanteront tes louanges dans les siècles des siècles. Bienheureux l'homme qui attend de toi son secours ; tes ascensions règnent dans son cœur.*"[11] Tes ascensions, c'est à savoir, ces pensées pieuses et élevées qui transportent loin de la terre les âmes par lesquelles Dieu est fidèlement honoré. Il y a donc une voie de la chasteté qui conduit vers les hauteurs, une voie de la justice qui gagne les hauts sommets : toutes les voies de la piété mènent à des régions élevées le véritable serviteur de Dieu. "*Venez,* disaient à ce sujet les Gentils, *allons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob.*"[12] A coup sûr, on monte là où règne la doctrine de la piété ; et l'on descend là où règne l'iniquité. David nous l'apprend dans ces paroles : "*Délivre-moi de ceux qui descendent vers l'abîme. — C'est toi,*

[7] Matth., XX, 18
[8] Galal., III, 1
[9] Matth. XXVI, 39
[10] Joan., II, 19
[11] Psalm. lxxxiii, 5-6
[12] Mich., iv, 2.

dit-il ailleurs, *qui m'élèves loin des portes de la mort.*"[13] Ce mot "*nous montons*," n'a donc pas été dit sans motif. "*Voilà que nous montons*." Pourtant le Sauveur vint seul à la passion ; pourquoi donc ce pluriel : "*Nous montons*" ? Parce que cette passion est le salut de tout le genre humain. De là ces accents de la voix mâle et sublime de ce divin apôtre que vous entendiez tout à l'heure : "*J'ai été attaché avec le Christ à la croix. — Je vis ; mais ce n'est plus moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi.*"[14] Puis, pour montrer les fruits de la croix, il ajoute : "*Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, en se chargeant pour nous de la malédiction ; car il est écrit : Maudit soit tout homme pendu à un gibet.*"[15]

2. Prêtez-moi ici toute votre attention, afin de saisir la vérité dans toute son étendue. Les Juifs vont s'inscrire en faux contre notre doctrine, eux que Paul appelle "*les ennemis de la croix du Christ, dont la fin sera la perdition*"[16] ; ils diront aux esprits simples : Si tout crucifié est maudit, comment attendez-vous de votre Christ une bénédiction ? Comment espérer la vie de celui qui est tombé sous les coups de la mort ? Ce qui est certain, selon l'aveu formel de Paul lui-même, c'est l'existence de la malédiction ; "*car il est écrit : Maudit soit tout homme pendu à un gibet.*" Si cela est écrit et attesté, comment un maudit comblerait-il de bénédiction les adorateurs de sa croix ? — Voilà ce que ne cessent d'objecter et d'alléguer les Juifs, ces ennemis de la croix du Sauveur. Lors donc qu'un Juif vous dira : Comment un maudit peut-il bénir ? répondez-lui : Les serpents déchiraient au désert vos pères de leurs morsures ; Moïse cependant prend l'image d'un serpent, le suspend à une croix et dit : "*Quiconque après avoir été mordu par un serpent regardera cette image, sera guéri.*"[17] — Que fait ce texte à la question ? répliquera-t-on. — Beaucoup certes. N'avez-vous donc pas entendu le Seigneur s'écrier :"*Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes de la terre*"[18] ? Expliquez-nous alors comment cette image d'un animal frappé de malédiction a pu rendre la santé à vos pères ? Je répète ce que j'ai déjà dit, afin de bien préciser ma pensée. Si vous voyez tant de difficultés à ce qu'une bénédiction découle d'un être frappé de malédiction, puisqu'il est écrit : "*Maudit soit tout homme pendu à un gibet*" comment l'image du serpent, de l'être à qui il a été dit : "*Maudit sois-tu parmi toutes les bêtes de la terre*" a-t-elle apporté la bénédiction aux Hébreux dans les conjonctures pénibles où ils se trouvaient ? N'eut-on pas inspiré plus de confiance en tenant ce langage : Que celui d'entre vous qui aura été mordu lève ses yeux vers le ciel où règne Dieu, et il sera sauvé ; ou bien, en passant le ciel sous silence : Si vous êtes atteint par ces morsures, regardez le candélabre, et vous serez sauvé ; regardez la table des pains sacrés, et vous serez sauvé ; regardez l'autel, le voile, l'arche, les chérubins, le propitiatoire. Or, votre grand législateur ne dit rien de pareil ; il se contente d'élever une croix et d'y fixer l'image du serpent maudit.
Pourquoi donc, ô Juifs, Moïse agit-il de la sorte ? Pourquoi fait-il fondre l'image d'un serpent, lui qui avait dit : "Vous ne ferez fondre aucune statue et vous ne ferez pas d'image taillée ?"[19]

Mais à quoi bon m'adresser à ces ingrats ?
J'interroge le législateur lui-même : Dites-moi, ô serviteur très-fidèle de Dieu, est-ce que tu vas faire ce que tu as défendu ? Ce que tu as interdit, vas-tu donc l'exécuter ?
Quoi ! toi qui as promulgué cette loi : "*Vous ne ferez fondre aucune statue, et vous ne ferez pas d'image taillée*", tu fais fondre et sculpter celle d'un serpent ! — Sans doute, répondra-t-il,

---

[13] Psalm. xxix, 4 ; ix, 15
[14] Galat., ii, 19-20.
[15] Galat., iii, 13 ; Deuter., xxi, 23.
[16] Philipp., iii, 18-49
[17] Num., xxi, 8.
[18] Gen., iii, 14.
[19] Levit, xxvi, 1.

j'ai porté cette loi ; mais je me proposais d'écarter toute occasion d'impiété et d'éloigner ce peuple du culte des idoles. Si maintenant je fais fondre l'image d'un serpent, c'est pour figurer le mystère de la croix ; c'est pour ouvrir la voie dans laquelle s'élanceront les apôtres, que j'élève longtemps à l'avance cet étendard admirable et inconnu : la croix. —
Rien de forcé dans cette interprétation ; écoutez plutôt le Seigneur approuvant cette figure antique et se l'appliquant à lui-même. S'adressant à Nicodème, l'un des principaux d'entre les Juifs, comme à un docteur du peuple capable de comprendre l'économie de l'Incarnation, il lui dit : "De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle."[20]

Répondez-moi maintenant, Juifs insensés, est-ce que ce serpent n'était pas d'airain ? Une matière inanimée pourra donc triompher de la mort parce qu'elle reproduit l'image de la croix ; et on ne croira pas en la réalité de cette même croix ! et cela, après la conversion de la terre entière, après l'établissement de la piété dans tout l'univers, après que les Gentils ont embrassé la foi, que les Eglises ont été fondées, après les plus rudes combats, les plus admirables épreuves, et l'introduction sur la terre d'une vie digne des anges ! Il y a là, je crois, une preuve assez claire de l'impuissance où sont nos ennemis de nous reprocher à bon droit la malédiction attachée à la croix et cette croix elle-même.
Nous nous sommes occupés d'eux suffisamment ; et nous allons, entre nous fidèles, examiner et peser le véritable sens des textes sacrés. Pourquoi donc le Seigneur s'est-il servi de l'image du serpent de préférence à toute autre pour figurer le mystère de la croix ? Si l'exemple tiré du serpent d'airain nous permet de réfuter nos adversaires avec facilité, il nous reste encore à montrer aux enfants de la vraie religion pour quelle raison cette image d'un animal frappé de malédiction a été choisie pour représenter le Christ que nous adorons. En conséquence, tandis que nous vous l'expliquerons avec toute l'ardeur dont nous sommes capable, veuillez nous prêter la plus favorable attention.

3. Le serpent d'airain, mes frères, était donc un type du mystère de la croix. Quant à savoir de quelle manière, le voici : De même que ce serpent, tout en ayant la forme et l'extérieur du serpent, n'en avait ni le venin ni la perversité ; de même le Sauveur, quoiqu'il eût revêtu, selon l'expression du divin Apôtre, l'apparence d'une chair de péché, était néanmoins exempt de toute sorte de péché ; ce que le bienheureux Isaïe, d'accord sur ce point avec le grand Paul, annonce en ces termes : "*Il n'a point fait de péché ; jamais la fraude n'a été trouvée dans sa bouche.*"[21] Voilà donc, d'après Isaïe, une première image ; en voici une autre : contemplez la vérité resplendissant à travers les figures. Les serpents mordaient les enfants d'Israël, et le peuple allait périr misérablement. Moïse alors demande au Seigneur un remède efficace ; ce remède, le Seigneur le lui indique par ces paroles : "*Fais un serpent d'airain, et dresse-le devant le tabernacle du témoignage.*"[22] Que veut dire ce symbole ? Des serpents infligent de cruelles morsures, et l'on va mettre en leur place un autre serpent en croix ! Encore une fois qu'est-ce que cette énigme ? Quel mystère est caché sous cette ombre ? De même qu'alors, nous est-il répondu, un serpent qui n'avait jamais mordu ni blessé personne, est attaché à un gibet, pour représenter les serpents qui mordaient ; de même, tandis que tous les hommes sont coupables de péché, Jésus qui en est totalement exempt souffre pour eux tous. Ainsi, un serpent inoffensif est mis en croix pour les serpents qui mordent : pour nous également qui sommes voués à la mort, on met en croix Celui qui n'avait jamais eu rien de commun avec le

[20] Joan. iii, 14-15.
[21] Isa. liii, 9 ; I Petr. ii, 22.
[22] Num., xxi, 8.

péché. C'est encore là l'objet d'une des prophéties d'Isaïe : "*Il s'est offert à la mort, dit-il, pour les péchés du peuple ; le Seigneur s'est livré lui-même pour nos péchés*."[23]

Mais il faut corroborer par des témoignages l'explication de ce mystère. De même donc qu'alors autres étaient les serpents qui s'attaquaient au peuple hébreu, autre celui qui était mis en croix ; de même autres sont les auteurs du péché, à savoir tous les hommes, autre celui qui seul souffre la croix pour eux. Voilà cette seconde figure que nous avions annoncée. Considérez-en maintenant une troisième : "*La parole de deux ou de trois témoins*, est-il écrit, *doit trancher toute affaire*."[24] Pour quelle raison le serpent d'airain est-il mis en croix ? Pour remédier aux morsures des autres serpents. Autre donc encore est celui qui est attaché à la croix, autres ceux aux morsures desquels on vient remédier. Ne comprenez -vous pas déjà les allusions faites ici à la vérité ? N'apercevez-vous pas à travers ces voiles de la lettre l'économie de la rédemption ? Le serpent est, dit-on, élevé en croix pour porter remède aux morsures des serpents : Le Christ aussi a été crucifié pour mettre un terme à l'opération des démons. Le serpent qui est attaché au gibet est distinct de ceux que l'on combat : de même une différence profonde sépare le Christ qui est attaché à la croix des démons qui sont repoussés. D'un côté, l'apparition de l'image du serpent d'airain a suffi pour arrêter les morsures des autres serpents ; de l'autre, la mort du Christ a suffi pour triompher de la mort et mettre les démons en fuite. Il avait donc bien raison de s'appliquer cette figure le Sauveur, quand il disait : "*De même que Moïse a élevé le serpent dans le désert ; de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais reçoive la vie éternelle*." Le bienheureux Moïse nous offre, mon bien cher frère, une autre figure de la croix. Quelle est cette figure, je vais vous le dire ; car, lorsqu'on parle de la croix, on ne saurait trop apporter d'explications pour l'intelligence de ce mystère.

Tandis que les Israélites étaient au désert, des étrangers que l'on appelait les Amalécites vinrent leur faire la guerre. Moïse ordonne à Jésus, fils de Navé, général des Hébreux et successeur futur de Moïse lui-même, de marcher contre eux, pendant que lui demeurera sur la montagne les bras étendus. En effet, "*Moïse*, dit l'Ecriture, *gravit la montagne et étendit ses bras. Et il arriva que, pendant que ses bras étaient étendus, les Israélites avaient l'avantage ; lorsque, vaincu par la fatigue, ses bras retombaient, Amalec reprenait le dessus*."[25]
Quelle est la signification de cette figure ? Mais voilà le Juif qui, redoutant que, grâce à cette figure, la croix du Christ ne resplendisse plus glorieuse, s'écrie : Il n'y a point de rapport entre ce que vous dites et cette figure. Elle exprimait la prière et ne représentait aucun mystère à venir, comme vous le prétendez. — Si vous dites la vérité, si la victoire des Hébreux fut le fruit de la prière de Moïse, pourquoi l'Ecriture n'en dit-elle rien ? Dès lors qu'elle ne dit pas : "Tandis que Moïse priait…", elle marque clairement que la victoire n'a pas été le fruit de cette prière, elle l'attribue à l'extension des mains du législateur. En effet, quand il les étendait, Israël était vainqueur ; et Amalec triomphait quand elles retombaient. Encore une fois, à devoir attribuer cette victoire aux prières de Moïse, nous devrions lire : "Et quand Moïse priait, Israël était vainqueur." Or, l'Ecriture ne dit rien de la prière, non certes qu'elle fût inutile, mais parce qu'elle devait céder la place à l'image de la croix ; et de la sorte, c'est à cette image et à cette figure que la victoire est attribuée.
"*Pendant que les bras de Moïse restaient étendus, les Israélites avaient l'avantage*." Qu'est-ce à dire, les bras étendus ? Représentez-vous-les ainsi, et vous aurez une éclatante image de la croix que vous adorez. Mais la fatigue, observe l'historien, gagnait Moïse, et la pesanteur du corps ne lui permettait pas de maintenir longtemps cette figure. Que faire alors ?

---

[23] Isa. liii, 6-12.
[24] Deuter xix, 15
[25] Exod., xvii, 11.

Pour ne pas renoncer à la victoire en même temps qu'à tenir les mains étendues, Moïse appelle Aaron et Or à son aide, et ils soutiennent ses bras, et empêchent de cette manière la victoire de s'évanouir avec la figure de la croix.
Pourquoi Aaron et Or sont-ils précisément chargés de ce ministère ? Aaron, mes frères, remplissait les fonctions de grand-prêtre ; Or appartenait par le sang à la tribu royale : de la sorte, le sacerdoce et la royauté se tiennent pour ainsi parler debout aux deux côtés de l'image de la croix. De même que, lors de la transfiguration du Seigneur sur la montagne, Moïse et Elie parurent à sa droite et à sa gauche pour servir d'escorte en quelque manière à la personne royale du Christ ; de même, nous voyons à côté de la croix Aaron qui représente le sacerdoce, et Or qui tient entre ses mains la première fleur de la royauté. En parlant ainsi, j'ai pour dessein de montrer à la fois de quelle manière l'image de notre croix sainte a été offerte à nos pères, et de quelle manière ils ont honoré ce type de la rédemption. Mais si les hommes chargés de l'annoncer à l'avance l'ont proclamée d'une façon si glorieuse, et l'ont environnée de tant d'honneur, avec quelle chaleur, quelle vivacité de langage devons-nous parler de la croix du Seigneur et de sa divine rédemption ? Je n'ignore pas à quel point vous êtes avides d'études dogmatiques, de considérations sur la théologie : or, telles sont les considérations que vous venez d'entendre ; car c'est agir sous l'influence de la même pensée que de proclamer la croix et de célébrer les louanges du Logos, fils unique de Dieu. Par conséquent, que vous chantiez la divinité du Fils unique, ou que vous célébriez l'incarnation, vous rendez à la piété un seul et même témoignage.

4. Au reste, toutes les fois que l'on vous parlera de la croix et de l'Incarnation, élevez votre âme vers les hauteurs, qu'habite la majesté du Fils unique. N'abaissez point vos pensées, à cause de l'apparence très-humble qu'il a pour vous revêtue ; élevez-les plutôt, en vous rappelant la charité de celui qui vous a sauvés. A vous la croix, à Dieu la majesté. La majesté. de Dieu ne sera pas plus rehaussée par nos louanges, qu'abaissée par nos mépris : seulement, ceux qui s'efforcent de l'abaisser accomplissent leur propre abaissement ; ceux au contraire qui la chantent, quelle que soit leur condition, rehaussent leur propre dignité. Conséquemment, ainsi que nous le disions tout à l'heure, célébrer la rédemption et célébrer la théologie, c'est obéir à la même pensée. Comme dans notre dissertation d'hier nous avons laissé quelque chose à dire sur ce passage : "*Afin qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et le Seigneur Jésus-Christ*"[26] ; comme, à propos de ces paroles, "*le seul vrai Dieu*" maintes prophéties et maints témoignages ont été proférés, établissant que le Fils est le seul vrai Dieu, il me semble indispensable d'examiner la valeur de ces assertions.
L'hérétique commence par nous dire : Qu'avez-vous donc à nous apprendre sur la mission de laquelle il est parlé ? car il est écrit formellement : "*et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ*." Est-ce que celui qui envoie serait seulement égal à celui qui est envoyé ? — Si vous lisez l'Ecriture, répondrons-nous, en demeurant l'esclave de la lettre, vous vous trouverez souvent, nous vous l'avons déjà dit, en opposition avec nous, et vous serez en désaccord avec les données de la raison des textes, irréprochables en eux-mêmes assurément, mais que vous aurez mal entendus : si, au contraire, vous les prenez dans leur sens véritable, jamais votre esprit ne se mettra dans une opposition de ce genre, parce qu'alors le Saint-Esprit lui-même dirigera votre œil, et lui fera voir les choses telles qu'elles sont. Ces paroles : "Il a été envoyé, — il a envoyé", sont des paroles humaines à la vérité ; mais le sens qu'elles recouvrent est un sens divin. Ni celui qui a envoyé n'a envoyé d'un lieu dans un autre ; ni celui qui a été envoyé n'est venu d'un lieu dans un autre. Pourtant, assure l'hérétique, le Père a envoyé le Fils dans le monde, comme si le Fils n'eût point été présent à ce monde auquel il était envoyé. L'Ecriture dit du Seigneur lui-même : "*il était dans le monde, et le monde a été fait par lui*."[27] Comment

[26] Joan., xvii, 3
[27] Joan. i, 10

pouvait-il venir celui qui était présent, apparaître celui qui était caché ? Incontestablement, si vous prenez le mot "il a été envoyé," au pied de la lettre, il vous faudra placer celui qui aura été envoyé en des lieux où il n'était pas auparavant, de façon à ce que celui qui l'envoie l'envoie là où il n'avait pas encore habité. Pourquoi donc alors l'Evangéliste écrivait-il : "*Toutes les choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui*"[28] ? S'il était dans le monde, comment est-il envoyé dans le monde ? N'avez-vous pas entendu le Créateur s'écrier : "*Je remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur*."[29] Quel est donc le sens de ce mot : "Il a été envoyé ?" Il a été vu, il s'est montré par l'intermédiaire de la chair.
Cette mission n'implique aucun changement de lieu, mais la présence de l'invisible divinité rendue sensible. Lorsque Dieu est venu sur la terre par l'incarnation, il n'a pas privé pour cela les cieux de sa majesté ; de même que, après son ascension en corps et en âme, il n'a pas retiré à la terre l'action particulière qu'il y exerçait. Examinons cependant la question d'une autre manière. S'il faut entendre littéralement, mes frères, ce qui est dit du Père envoyant le Fils dans le monde, il s'ensuivra rigoureusement que celui qui envoie se sépare réellement de celui qui est envoyé. S'il demeure avec lui, le mot "il a envoyé" devient superflu ; si, au contraire, la mission a été donnée, la séparation indiquée tout à l'heure est, dans le sens littéral, absolument nécessaire. Mais l'on ne doit pas s'asservir à la lettre, il faut prendre toujours la foi pour guide. — Et qui nous certifiera que Celui qui est apparu sur la terre était en même temps dans les cieux ? Qui nous certifiera que Celui que le Père a envoyé n'a point été séparé du Père ? — S'il a été envoyé dans le monde, comme d'ailleurs le déclare l'Ecriture, à supposer que l'envoyé se sépare de celui qui l'envoie, comment le Fils a-t-il dit : "*Je suis dans le Père, et le Père est en moi*"[30] ? Comment ajoutait-il : "*Et celui qui m'a envoyé, mon Père, est avec moi*"[31] ? Voyez-vous la nature divine exempte de séparation ? C'est l'incarnation qui détermine le caractère véritable de la mission. — Que signifient alors ces paroles : "*Je monte vers mon Père*"[32] ?. Si le Père est avec lui, pourquoi monte-t-il ? — Cette ascension explique l'incarnation, et indique l'assomption du corps du Sauveur, et non la séparation de la divinité.
Désirez-vous apprendre comment en retournant aux cieux il n'a pas plus quitté la terre qu'en venant sur la terre il n'avait quitté les cieux, et ne s'était séparé du Père ? Le Sauveur, qui disait à ses disciples : "*Voilà que je suis avec vous*" ; néanmoins "*je monte*" là d'où je suis descendu, "*vers mon Père*" ; leur dit également : "*Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.*"[33] Ce texte donc, "*afin que l'on te connaisse, toi qui es le vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ*" peut être entendu de deux manières : c'est un double glaive dirigé, l'un contre l'idolâtrie, l'autre contre l'incrédulité des Juifs. En parlant du "seul vrai Dieu," il démontre l'inanité des idoles sans vie ; en parlant de "Jésus-Christ qui a été envoyé" il confond ceux qui n'admettent point l'incarnation. Entendez donc l'Ecriture selon l'esprit, et ne faites point injure à sa majesté, en ne voyant pas au delà de la lettre.

5. Ce qui vous prouvera clairement que la mission divine en question n'implique aucun changement de lieu, et désigne seulement l'incarnation, c'est le langage que tient un Evangéliste au sujet de Jean-Baptiste, lequel pourtant, venu de la terre, apparaissait sur la terre : "*Il y eut un homme envoyé de Dieu*"[34], dit-il. Est-ce donc que Jean-Baptiste est venu du ciel ? est-ce qu'il a été envoyé d'en haut ? comment donc est-il venu ? Cet homme a été envoyé, non

---

[28] Joan., i, 3.
[29] Jerem., xxiii, 24.
[30] Joan. xiv, 11.
[31] Joan. xiv, 11.
[32] Joan. xx, 17
[33] Matth. xxviii. 20
[34] Joan. i, 6.

pas en ce sens qu'il soit passé d'un lieu dans un autre, mais en ce sens qu'une mission lui a été confiée. Comment alors le Verbe divin, qui remplit tous les lieux, ferait-il injure à la divine nature en disant qu'il a été envoyé, et n'indiquerait-il pas de la sorte son incarnation ?
Voyez-le, mon frère, accomplir à la fois le mystère de l'incarnation, et sauvegarder sa majesté et sa puissance divine. Son caractère de prêtre, il l'affirme en ce passage : "*Je monte vers mon Père, et je le prierai, et il vous enverra le Paraclet, l'Esprit de vérité*."[35] — Si tu montes au ciel, si tu pries, si ta prière est exaucée et si, après ta prière, tu envoies l'Esprit, car tu dis : Je prie et j'envoie ; pourquoi, avant l'ascension, passer sous silence l'autorité du Père ? Si tu n'agis pas avec l'autorité qui convient à la divine majesté, et si tu attends d'être remonté vers le Père dans les cieux pour lui offrir tes prières et tes supplications, obtenir ainsi la grâce de l'Esprit et la répandre sur la terre entière ; pourquoi, avant cette ascension, avant cette prière, user de l'autorité qui t'est propre ? En effet, avant ton ascension, quand tu venais de ressusciter d'entre les morts, tu as soufflé sur le visage des apôtres, en disant : "*Recevez le Saint-Esprit*."[36] Ce que tu demandes à ton Père, tu le donnes avant même de le demander. C'est donc une demande fictive que tu fais. — Il n'y a rien de fictif dans ce que je fais, répond le Sauveur ; la vérité n'a pas besoin de feindre ; mais la majesté divine exige une chose et l'humanité en exige une autre. — Pourquoi donc souffler sur le visage des apôtres ? — Parce qu'il me fallait, une fois ressuscité d'entre les morts, donner au monde les prémices de vie. Dès qu'il fut formé, Adam reçut le souffle de la vie : "*Dieu souffla sur le visage d'Adam un souffle de vie, dit l'Ecriture, et il fut fait âme vivante*."[37] Or ce souffle vital qu'Adam avait perdu, je profite de ma présence pour vous le rendre. Celui qui était tombé, je le relève : celui qui était livré à la corruption, je le régénère ; celui qui était mort, je le ressuscite. J'ai pour témoin de ce mystère le prophète qui a prédit de sa grande voix cette inhalation sainte.
Ecoutez, en effet, ce langage de Nahum, l'un des douze prophètes : "*Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces. L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre des choses*"[38]. L'ordre précédent est arrivé à sa fin : "L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses. C'est la prédication de la grâce nouvelle ; le règne du passé a fini, un nouveau règne commence.
"Célèbre tes solennités..." Pourquoi cette expression : "Célèbre" ? Parce que la résurrection devait s'accomplir le jour même de Pâques. "*Célèbre, ô Juda, tes solennités ; et rends à Dieu tes actions de grâces. L'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses ; il a fini, il est aboli*." L'ordre de choses précédent est arrivé à son terme. Et pourquoi en est-il ainsi ? "*Il est monté de la terre celui qui a soufflé sur ta face, et qui t'a délivré de toute affliction*."[39] Mais reprenons la partie citée tout à l'heure, "*Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces. On ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses*." A quelles solennités est-il fait allusion ? Les solennités d'autrefois étaient l'image des solennités nouvelles. Le premier jour des azymes apparaîtra, si l'on y regarde de près, comme la figure de la passion. La fête de la Pentecôte, qui venait ensuite, figurait la venue du saint et adorable Esprit. La fête des Tabernacles rappelait celle des tabernacles célestes. Aussi le Seigneur, pour nous enseigner que ces tabernacles d'un jour figuraient les tabernacles à venir, disait-il aux riches du siècle : "*Faites-vous des amis avec l'argent de l'iniquité, afin que lorsque vous serez morts, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels*"[40].
Ces tabernacles passagers étaient donc la figure des tabernacles de l'éternité. Puisque le mystère du Christ réalisait les figures antiques et amenait le règne de la grâce nouvelle, le

---

[35] Joan. xx, 17 ; xiv, 16-17.
[36] Joan., x, 22.
[37] Gen. ii, 7.
[38] Nah., i, 15.
[39] Nah. ii, 1.
[40] Luc., xvi, 9

prophète annonce toutes ces choses et s'écrie avec raison : "*Célèbre, ô Juda, tes solennités ; rends à Dieu tes actions de grâces.*" C'est pourquoi "*l'on ne songera plus à revenir à l'ancien ordre de choses*" ; la grâce a tout renouvelé, "*Cet ordre a fini, il est aboli. Car il est monté de la terre, celui qui souffle sur ta face et qui t'arrache aux afflictions.*"
C'est en ces termes que le prophète Nahum vous montre de la façon la plus claire le Seigneur donnant par son souffle sa sainte grâce.
De son côté, Isaïe prédit également, quoique d'une façon différente, le Christ ressuscité d'entre les morts et communiquant aux siens le Saint-Esprit, "*Il s'est souvenu des jours éternels, celui qui a tiré de la terre le conducteur des brebis*", dit-il ; et, au lieu d'ajouter : Il a soufflé sur leur face, il se contente de ces expressions : "*Il a mis sur eux l'Esprit saint.*"[41] Dignité divine, appellation divine, majesté royale, gloire sans ombre, puissance incompréhensible, tous ces attributs conviennent à cet Esprit qui est glorifié avec le Père, qui règne avec le Fils, qui opère toutes choses et répartit ses dons divins entre les hommes comme il l'entend. Cette doctrine, je le sais, fortifie les fidèles serviteurs, de même qu'elle blesse et confond nos ennemis, principalement ces ennemis de toute piété qui refusent de glorifier l'Esprit saint en union avec le Fils et le Père.
Les malheureux ! ils ne daignent même pas faire part au divin Esprit des dons qu'ils ont eux-mêmes reçus. L'Apôtre disait de lui-même et de ceux qui lui ressemblent : "*Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui.*"[42] De manière que Paul sera glorifié avec Dieu, et que le divin Esprit ne le sera pas ! Une nature mortelle sera si haut placée qu'elle sera glorifiée avec le Christ, et l'Esprit adorable ne pourrait pas revendiquer l'honneur qui nous est accordé ! C'est encore des hommes que le même apôtre dit ailleurs : "*Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui*"[43] ; et l'Esprit saint ne régnerait pas avec le Christ !
Quelle ingratitude ! Quelle intolérable folie ! Quelle impiété dans ce sentiment ! Quel blasphème et quelle plaie mortelle ! Nous comptons régner un jour avec Dieu, et nous rangerions l'Esprit divin parmi les simples serviteurs !

6. En nous exprimant de la sorte, mes frères, nous ne prétendons plus que l'Esprit saint doive partager la gloire du Christ de la même manière que nous ; il nous suffit de réfuter l'impiété des hommes qui n'accordent même pas à cet Esprit une part égale à la nôtre. Daignez, Seigneur, entendre favorablement le langage que nous avons tenu. Quand même nous reproduirions dans toute leur crudité les paroles des impies, que nul d'entre vous, mes frères, ne voie dans cette allégation des impiétés d'autrui un outrage au divin Esprit. Si nous les reproduisons, ce n'est point pour y adhérer, c'est plutôt pour les dénoncer et pour éloigner de cette doctrine perverse les disciples de la piété véritable. Les apôtres, qui certes aimaient le Seigneur, qui l'avaient vu dans sa gloire, n'ont point hésité à rapporter dans les saints Evangiles les propos injurieux que tenaient les Juifs ; ils ont consigné tout ce que ces téméraires osaient dire du Christ, à savoir que c'était un pécheur, qu'il ne venait pas de Dieu, et le propos suivant qu'ils lui jetèrent à la face : "*Tu n'es qu'un Samaritain, et qu'un possédé du démon.*"[44]
Ce ne sont point les rapporteurs, mais les auteurs de ces blasphèmes que flétrit l'Ecriture.
Apprenez donc quelle est la puissance de l'Esprit ; apprenez la doxologie que chantaient les apôtres ; suivez leurs enseignements, marchez sur les traces de ces saints ; gardez bien de vous égarer en suivant de profanes traces : adorez la Trinité, glorifiez la Trinité, proclamez la Trinité. Ainsi pensent les prophètes, ainsi prêchent les apôtres, ainsi croient les martyrs. Entendez Paul prêchant la Trinité : "*Il y a des grâces diverses, mais il n'y a qu'un seul et*

[41] Isa. lxiii, 11.
[42] Rom. viii, 17.
[43] II Tim., ii, 12
[44] Joan., viii, 48.

même Esprit ; il y a des ministères divers, mais il n'y a qu'un seul et même Seigneur ; il y a des opérations diverses, mais il n'y a qu'un seul et même Dieu opérant tout en toute chose." Pourquoi ne commence-t-il point par le Père ? Pourquoi ne le proclame-t-il pas en premier lieu, puis le Fils, puis enfin le Saint-Esprit ? Renverses-tu donc l'ordre voulu, ô Paul, et confonds-tu le rang de l'un avec celui de l'autre ? Le Sauveur a déterminé cet ordre comme il suit : "*Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*."[45] Abroges-tu donc ce décret de la théologie ? Loin de nous de semblables pensées touchant l'Apôtre. Il savait bien, ce saint et admirable docteur, que les décrets de la théologie ne seraient pas violés, quoiqu'il rappelât d'abord le Saint-Esprit ; que ce langage n'outragerait pas la nature parfaitement simple de Dieu, et qu'il n'attribuerait point de division à cette indivisible essence. En mentionnant tout d'abord l'Esprit divin, il se propose d'établir que cet Esprit saint, malgré le troisième rang qui lui est attribué d'ordinaire, n'est point pour cela vraiment le dernier. Il y a des hommes, en effet, qui entendent mal ce langage et qui, au lieu de mettre les trois personnes divines sur le même rang, introduisent parmi elles des degrés : le premier, disent-ils, c'est le Père ; le second, c'est le Fils ; le troisième, c'est le Saint-Esprit.
A ces esprits qui, ne comprenant pas l'ordre admirable qui caractérise l'adorable Trinité, s'efforcent dans leur perversité de souiller la pureté de cette théologie, Paul répond en intervertissant l'ordre des noms, afin de faire apparaître la vérité dans toute sa force et de pulvériser l'opinion de ces méchants.
— Nous savons bien, répliquent-ils, que l'Apôtre a mentionné légèrement le Fils et l'Esprit saint ; mais quand il en est venu au Père, il a mis en œuvre une théologie beaucoup plus haute.
— Effectivement il avait dit de l'Esprit saint : "*Le même Esprit*" ; il avait dit du Fils : "*Le même Seigneur*" ; mais pour le Père, il ajoute : "*Celui qui opère tout en toute chose.*"
— Qu'en concluez-vous ? Que ces paroles : "*Il opère tout en toute chose*" impliquent la supériorité du Père ?
— Précisément, répondent-ils.
— Qu'elles lui donnent une prééminence incontestable ?
— Précisément encore.
— Eh bien ! je prends acte de vos aveux ; ne violez pas seulement les conditions arrêtées. Examinons donc comment ce vase d'élection, comment cet apôtre que l'Esprit saint lui-même dirigeait, a traité cette question.

"*Les dons du Saint-Esprit qui se manifestent au dehors sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse ; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science ; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies ; un autre reçoit le don de prophétie ; un autre, celui d'interpréter les langues ; un autre, celui de la foi ; d'autres, des dons d'un autre genre. Or, toutes ces choses..."* Prêtez une oreille attentive ; notez bien l'identité de l'expression et du sens. Celui-là même qui a dit précédemment : "*Le même Dieu qui opère tout en toute chose*"[46], ayant à parler du Saint-Esprit, lui attribue absolument le même privilège. "*Toutes ces choses*, poursuit-il, *un seul et même Esprit les opère, les distribuant à chacun comme il l'entend*." Par conséquent, ce n'est point altérer l'ordre indiqué par la doxologie que de mettre en premier, en second ou en troisième lieu, le nom de l'une des personnes divines. En parlant de premier, de second ou de troisième rang, on n'établit entre elles aucune différence de nature, on indique seulement la voie sûre et parfaitement tracée que suit la théologie. Voici encore un passage où l'Apôtre affirme son droit d'observer distinctement, dans la classification des noms divins, l'ordre qui leur convient, certain qu'il est de ne pas compromettre et de ne pas altérer la doctrine qu'il

---
[45] Matth., xxviii, 19.
[46] I Cor. xii, 7-10

annonce : "*Notre-Seigneur Jésus-Christ lui même, et Dieu notre Père....*" écrit-il aux Thessaloniciens[47].
— Eh quoi ! vous donnez le premier rang au Fils, et vous ne laissez au Père que le second ?
— Quand vous parlez de premier, nous dit-il, vous concevez l'idée d'une supériorité réelle ; mais moi, que je parle de premier et de second, j'ai toujours en vue la simplicité indivisible de la divine nature ; et non-seulement telle est ma pensée, mais telle est mon invariable prédication. Prenez donc garde de faire injure à la parole de l'Ecriture, et d'outrager les dogmes venus du ciel.
L'Ancien Testament lui-même vous offre un exemple de cette inversion. De même que Paul, après avoir commencé par le Saint-Esprit, passe ensuite au Fils, puis du Fils au Père, mettant en premier lieu le nom qui ne venait qu'en troisième lieu, sans introduire pour cela aucun changement dans la doctrine, et précisant au contraire ce qu'il y a là d'indifférent pour la vraie théologie ; de même l'Ancien Testament vous présentera une figure où sera retracée une semblable conclusion. Qui de nous, mes frères, ne sait que l'Ecriture nomme en premier lieu Abraham, en second Isaac, en troisième Jacob ? "*Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*."[48] Ce n'est assurément pas sans raison que l'Ecriture assigne le premier rang au chef de la famille, le second au fils, le troisième au petit-fils. Cependant, à cause de l'indivisibilité de la nature, Dieu n'a point fait de difficulté, malgré la distinction des époques et l'ordre de la succession, d'intervertir cet ordre pour établir sa doctrine. Dans le Lévitique – j'indique le livre, pour qu'on n'attribue pas à mes paroles un sens qu'elles n'auraient point – il est écrit : "*Si les enfants d'Israël viennent à prévariquer, je les livrerai entre les mains d'une nation étrangère, et ils iront dans un pays étranger, et ils serviront des dieux étrangers*."[49] Il prédit la captivité de Babylone dans ce passage : "*Et ils iront dans un pays étranger, et ils serviront des dieux étrangers. — Alors leur cœur incirconcis sera dans la confusion*" et peu après il ajoute : "*Et je me souviendrai du testament de Jacob, du testament d'Isaac, du testament d'Abraham*."

7. Je reprends ce que j'ai dit, les applaudissements ayant empêché de le bien saisir. "*Là, dit-il, leur cœur incirconcis sera dans la confusion ; et ils reviendront vers moi, et je les guérirai*." A peine a-t-il fait entendre ses menaces, qu'il offre la réconciliation. "*Et je les ramènerai dans la terre de leurs pères, et je me souviendrai du testament de Jacob, du testament d'Isaac, du testament d'Abraham*." Le voyez-vous bouleverser l'ordre naturel, pour établir l'égalité honorifique des patriarches ? Il ne prétend certainement pas donner Jacob comme le plus ancien des trois ; il les nomme indistinctement pour ne point établir entre eux de différence. Toutefois, quand il s'agit des patriarches, le temps marque une distinction entre la souche et le fruit : les parents et les enfants ont les uns et les autres une nature mortelle. Mais pour l'adorable et immortelle Trinité, ni la parole ne divise sa nature, ni le temps n'y introduit de division, ni les siècles n'y opèrent de séparation ; entre le Père, le Fils, le Saint-Esprit, règne l'union la plus parfaite. Écoutez encore ce noble et divin héraut parlant du Père comme il suit : "*Bien des fois et de bien des manières Dieu a parlé autrefois à nos pères par les prophètes ; mais dans ces derniers temps il nous a parlé par son Fils, qu'il a fait héritier de toutes choses, et par lequel il a créé les siècles.*"[50]. Donc, aucune séparation n'existe entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; aucun temps ne les sépare, ni aucun intervalle de temps. Avant les siècles était le Père ; avant les siècles était le Fils, car il a fait les siècles ; avant les siècles était le Saint-Esprit. Jamais de scission dans la divine nature, jamais de division au sein de la divine puissance. Soutenez bien votre attention : Le Père règne, le Fils règne, le Saint-Esprit règne également. Cette démonstration, je n'ignore pas que je vous l'ai déjà exposée ; mais répéter les

[47] II Thess. ii, 15.
[48] Exod., iii, 6.
[49] Lev. xxvi, 40-42.
[50] Heb. I, l, 2

mêmes choses "*ne m'inspire à moi nulle répugnance et peut vous être à vous-mêmes extrêmement salutaire*."[51] Le Père règne donc, car il est écrit : "*Dieu est notre roi pour l'éternité*."[52] Le Fils règne aussi, car il est écrit : "*Le Seigneur lui donnera le trône de son père David, et il régnera sur la maison de Jacob dans tous les siècles*."[53] L'Esprit-Saint règne, car Isaïe a dit : "*Et je vis de mes yeux le souverain Seigneur des armées assis sur un trône élevé et sublime. Et il me dit : Va et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas ; vous verrez de vos yeux, et vous ne distinguerez pas*."[54]
Cette théologie du prophète, l'Apôtre l'applique à l'Esprit-Saint. "*J'ai vu le souverain Seigneur des armées*, écrit Isaïe ; *et il m'a dit : Va et dis à ce peuple*." Or, Paul entend par le souverain Seigneur des armées le Saint-Esprit ; discourant à Rome contre les Juifs, il s'écriait : "*C'est à juste titre que le Saint-Esprit annonçait à nos pères ce langage par la bouche du prophète Isaïe : Va, dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas*."[55] Donc, si d'un côté le prophète s'exprime ainsi : "*Je vis le souverain Seigneur des armées, et il me dit : Dis à ce peuple*" de l'autre, Paul transporte dans son discours ce titre à l'Esprit divin. Par conséquent, ce divin Esprit est le Souverain et le Seigneur des armées qui disait à Isaïe : "*Va et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas ; vous verrez de vos yeux, et vous ne distinguerez pas*." — "*J'ai entendu la voix du Seigneur qui disait : Va, dis à ce peuple*." Le Seigneur, c'est le Père ; le Seigneur, c'est encore le Fils. "*Le Seigneur*, lisons-nous, *a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite*."[56] Le Seigneur, c'est encore l'Esprit-Saint ; car "*le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où règne l'Esprit du Seigneur, là règne la liberté*."[57] Que l'on n'aille pas croire que le mot Dieu soit le premier nom divin en dignité, et que le nom de Seigneur vienne seulement au second rang ; les noms Dieu et Seigneur, encore qu'ils n'aient pas la même signification, appliqués à la nature divine, expriment la même dignité. Et vraiment, s'il fallait assigner au mot Dieu, le premier rang, et au mot Seigneur, le second, Moïse n'eût point usé indifféremment de l'un à la place de l'autre. "*Le Seigneur votre Dieu*, disait-il, *le Seigneur est unique*."[58] Il aurait dû mettre en premier lieu le premier de ces noms et dire : Dieu votre Seigneur est unique ; mais, comme il veut montrer qu'aucun de ces noms n'a d'avantage sur l'autre, il met en premier lieu le mot Seigneur, et le mot Dieu seulement en second lieu. Mais revenons à notre sujet.
"*Le Seigneur est Esprit*." Conséquemment, le Père est Seigneur, et le Fils et le Saint-Esprit le sont aussi bien que lui. Pourtant, Paul parle d'un Seigneur unique. Dès lors, comment y aurait-il un Seigneur ici, et là un autre Seigneur ? L'Apôtre entend par là une domination unique : c'est dans le même sens qu'il parle d'un seul Dieu. "*Nous n'avons qu'un seul Dieu, le Père, auteur de toutes choses*, disait-il ; *un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui ont été faites toutes choses*."[59]
— Donc, s'écriera-t-on, l'Apôtre traite le Père de Dieu, et le Fils de Seigneur.
— Eh bien ! examinons, mes frères, examinons, je vous en prie, si ce mot Seigneur ne convient à la majesté divine qu'en seconde ligne, et si nous n'avons pas le droit de revendiquer pour lui le premier rang, et d'invoquer pour ce but le témoignage de l'Écriture. C'est pour nous un devoir d'enseigner avec zèle ; mais c'en est un aussi pour vous de nous écouter avec empressement, et pour nos adversaires de s'instruire de la vérité. Quel témoignage viendra donc prouver que le nom de Seigneur est le premier des noms divins, et celui qui exprime le

---

[51] Philip III, 1.
[52] Psalm., lxxiii, 12.
[53] Luc., I, 2.
[54] Isa., vi, 1-9.
[55] Act. , xxvin, 25.
[56] Psalm., CIX, 1.
[57] II Corinth., iii, 17.
[58] Deuter., vi, 4.
[59] I Corinth., viii, 6.

mieux la gloire éblouissante du Créateur. Prêtez l'oreille au roi-prophète : "*Qu'ils rougissent et qu'ils soient confondus dans les siècles des siècles ; qu'ils soient saisis d'effroi et qu'ils périssent ; et qu'ils sachent bien que Seigneur c'est ton nom*."[60] Nos ennemis disent d'ordinaire au sujet du Verbe Sauveur : Le nom de Seigneur est celui du Christ ; le nom de Dieu est celui du Père. Je demande maintenant encore de bien définir le sujet. Acceptez-vous ce langage des hérétiques ? maintenez-vous les conditions voulues ? A la vérité, je redoute votre versatilité. Réfuté sur ce point, vous désertez cette vérité pour passer à d'autres arguties ; confondu de nouveau sur ce terrain, vous recourez à de nouveaux sophismes, au lieu de vous attacher à la lumière si éclatante, si radieuse de la vérité ; car la vérité ne repousse point par son éclat, seulement "*l'impie s'enfuit, alors même que personne ne le poursuit*."[61]

8. Revenons cependant à la question. "*Qu'ils sachent que Seigneur est ton nom*". Si l'on parle du Père, apprenez ainsi que le nom du Père est *Seigneur*. Le nom du Père étant *Seigneur*, Paul nous dit aussi qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ. Conséquemment, si le Christ possède ce nom en commun avec le Père, il possède également en commun la divinité. Mais les Juifs refusent d'avouer que le nom de Seigneur est attribué au Père, afin de le donner comme le nom véritable du Fils et de réserver pour le Père celui de Dieu. J'accepte et cette définition et ces conditions. Sans mettre aucune différence de dignité entre ces noms, comme je l'ai dit souvent, et comme le fait l'Église, qui glorifie indistinctement les personnes de l'adorable Trinité, je consens à m'accommoder de votre faiblesse, et je raisonne de la sorte : Acceptons, soit, le texte où il est dit : "*Qu'ils sachent bien que Seigneur c'est ton nom*." Que fera-t-on des paroles qui viennent immédiatement après : "*Toi seul es le Très-Haut sur la terre*" ? Ainsi, selon votre doctrine impie, le Père ne sera plus le Très-Haut, puisque le Fils est le seul Très-Haut sur la terre. Il ne s'agit point ici, mes frères, de ces flots de la mer qui donnent la mort ; il s'agit des flots de la charité qui sanctifient. En présence du Christ, de ses paroles et de ses enseignements, cet esquif où Dieu est honoré peut se tenir en paix. Comment, lorsque la mer, à la vue des pas du Sauveur, et en entendant ces paroles : "*Tais-toi, rentre dans le calme*", a reconnu l'autorité de cette voix ; l'Église ne se soumettrait-elle pas à son Époux, dont les paroles sont des paroles de vie et dont les lèvres distillent une grâce vraiment divine ? Il est écrit : "*La grâce est répandue sur vos lèvres*."[62]
Mais poursuivons l'ordre de nos idées. "*Qu'ils sachent bien que Seigneur c'est ton nom*." Choisissez le sentiment que vous voulez : non pas que ce choix dépende uniquement de votre vouloir ; car, lorsque Jésus, fils de Navé, disait au peuple : "*Choisissez aujourd'hui celui que vous désirez servir ; donnez-vous soit aux dieux que vos pères ont servis, soit au Seigneur votre Dieu*"[63] ; il ne prétendait pas conférer aux Hébreux le droit absolu de se prononcer ; il voulait seulement leur insinuer que la piété est toujours le parti préféré des hommes qui aiment sincèrement le Seigneur. Nous lisons plus loin : "*Vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous avez choisi le Seigneur et que vous vous êtes engagés à le servir*."[64] De même que ce choix n'était en aucune façon injurieux à la divine majesté, de même qu'il exprimait seulement la volonté bien arrêtée des serviteurs de Dieu ; de même, en ce moment, toute libre détermination de ma part, loin de blâmer en rien le respect dû au Seigneur, ne sera que la manifestation de ma volonté.
Donc, à qui devrons-nous appliquer ces paroles, "*afin qu'ils sachent bien que, Seigneur, c'est ton nom*" au Père, ou bien au Fils ? S'il faut les appliquer au Père, si, par conséquent, ce nom Seigneur est le nom du Père, comme il est également le nom du Fils, "*un seul Seigneur, le*

[60] Psalm., lxxxii, 18, 19.
[61] Prov., xxviii, 1.
[62] Marc, iv, 39 ; Psalm., xliv, 3.
[63] Jos., xxiv, 15
[64] ibid., 22

Christ Jésus par qui ont été faites toutes choses"[65], il s'ensuivra qu'ils possèdent la même dignité, ainsi que le même nom. Mais le nom du Fils est Seigneur ; donc le Fils seul est Seigneur. "*Toi seul*, dit le psalmiste, *es le Très-Haut sur la terre*." De ce que le Fils est le seul et unique Seigneur, en conclurons-nous que le Père n'exerce en aucune sorte la domination ? Assurément non. Car si, lorsqu'on parle du Père et lorsqu'on le déclare seul Dieu, on n'exclut pas pour cela le Fils de la divinité, puisque "*au commencement était le Verbe, et que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu*" ; en sorte que les mots : "*Le Verbe était Dieu*" enlèvent à ceux-ci : "Le Père Dieu" toute vertu exclusive ; de même, en disant du Fils qu'il est seul Seigneur, on n'exclura pas le Père de la domination, attendu qu'il est écrit pareillement : "*Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite*." Donc, Seigneur est le Père, Seigneur est le Fils, Seigneur est le Saint-Esprit ; car "*l'Esprit est Seigneur*." Mais voilà de nouveau les hérétiques exaspérés et furieux d'entendre qualifier de Seigneur l'Esprit-Saint. Comment, s'écrient-ils, l'Esprit serait-il Seigneur, lui qui, par la bouche du prophète David, chantait le Fils en ces termes : "*Le Seigneur a dit à mon Seigneur*." Vous le voyez, poursuivent-ils, l'Esprit-Saint reconnaît lui-même, par l'organe de son prophète, la souveraineté sur lui du Fils et du Père. — Que répondre, mes frères ? Pour que ces paroles proférées ne laissent subsister dans votre esprit aucun nuage, je vais les examiner soigneusement et vous exposer leur sens complet et véritable.

9. Un jour le Sauveur, tout en discourant devant la synagogue, voulut savoir le sentiment et l'opinion qu'avaient sur son compte la plupart de ses auditeurs. "*Quel est*, leur dit-il, *d'après vous, le Christ ? de qui est-il fils ?*" Les Scribes et les Pharisiens répondent : "*De David*."[66] Alors Jésus, attaquant leur réponse, ajoute : "*Comment David, parlant sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, l'appelle-t-il Seigneur en ces termes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite*"[67] ? La mention qui est faite dans ce texte de l'Esprit-Saint n'a point évidemment pour but d'établir son infériorité vis-à-vis du Christ ; et le prophète se proposait certainement de proclamer, à la lumière de l'Esprit divin qui lui dévoilait l'avenir, que le Christ, tout en étant son fils selon la chair, était néanmoins en réalité son Seigneur véritable. Il ne s'agissait pas, en effet, de savoir si le Seigneur en question était celui de l'Esprit-Saint, mais s'il était celui de David, mais si le fils de David était en même temps son Seigneur et son Maître. Or cette question, le Sauveur l'arrête par son objection, de manière à confondre d'avance les prétentions calomnieuses des hérétiques et à sauvegarder la dignité du Saint-Esprit. Quelles sont ses paroles ? "*Si David l'appelle son Seigneur , comment était-il son fils ?*" Il ne dit pas : Si l'Esprit-Saint l'appelle son Seigneur, mais : "*Si David l'appelle son Seigneur*." Pourquoi donc a-t-il ajouté : "*Si David l'appelle dans l'Esprit-Saint son Seigneur*" ? Parce qu'une révélation de l'Esprit de sainteté, et non le témoignage des sens, pouvait seule permettre de parler du Christ avant son avènement. David n'annonçait pas ce qu'il voyait ; il se bornait à chanter sur sa lyre spirituelle ce que l'Esprit de Dieu lui révélait. Voilà pourquoi le Sauveur s'exprime ainsi : "*Comment David l'appelle-t-il en l'Esprit-Saint son Seigneur ?*" C'est pareillement afin de prévenir les blasphèmes des hérétiques contre cet Esprit qu'il ajoute aussitôt, ainsi que nous l'avons déjà observé : "*Si David l'appelle son Seigneur, comment serait-il son fils ?*" Donc le roi-prophète parle sous l'action de l'Esprit-Saint quand il appelle le Christ son Seigneur. Au reste, notons bien ceci, que tous les prophètes ont reçu de l'Esprit divin les vérités qu'il convenait d'annoncer. Que les prophètes aient parlé sous cette inspiration divine, nous le reconnaissons tous , et l'Apôtre le déclarait quand il disait : "*L'Esprit-Saint avait bien raison de parler ainsi à vos pères par la bouche de son prophète.*"[68]

---

[65] I Corinth., viii, 6
[66] Matth., xxii, 42.
[67] ibid., 43-44
[68] Act., xxviii, 25.

Dieu avait dit autrefois d'une façon générale : "*Je répandrai sur toute chair mon esprit, et ils prophétiseront*."[69] — "*Qui fera de tous les enfants de ce peuple*, s'écriait encore Moïse, *autant de prophètes du Seigneur, lorsque le Seigneur aura répandu sur eux son esprit ?*"[70] Soutenons ici notre attention : il s'agit de démontrer la divinité de l'Esprit-Saint. Au surplus, il n'est pas nécessaire que nous l'exaltions ; sa propre dignité suffit à le glorifier convenablement. Permettez-moi seulement de procéder par demande et par réponse ; il sera plus facile au moyen de ce dialogue de résoudre les difficultés qui se présenteraient. Commençons donc nos questions.
Nos adversaires admettent-ils que l'Esprit-Saint a parlé par les prophètes, le nient-ils ou le révoquent-ils en doute ?
S'ils le révoquent en doute, nous n'aurons qu'à rappeler le texte cité tout à l'heure et à invoquer le témoignage même de Dieu : "*Je répandrai mon Esprit sur toute chair, dit le Seigneur, et ils prophétiseront*." C'est donc l'Esprit-Saint qui donne la vertu prophétique. Le grand Moïse aussi, pour prouver que le Saint-Esprit est l'auteur de la prophétie, fait entendre ces admirables accents : "*Qui fera de tous les enfants de ce peuple autant de prophètes du Seigneur, lorsque le Seigneur aura répandu son Esprit-Saint sur eux ?*"
Si, au contraire, nos adversaires reconnaissent la vérité, à savoir que l'Esprit de Dieu a parlé en la personne des prophètes, alors écoutons le bienheureux Zacharie, le père du précurseur, qualifier de Dieu l'Esprit-Saint par lequel les prophètes ont été inspirés : "*Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël*, dit-il ; *car il a visité et opéré la rédemption de son peuple. Et il a élevé le signe du salut dans la maison de David son serviteur, comme il l'avait promis par la bouche de ses prophètes qui ont été dès le commencement.*"[71] Si celui qui a parlé par la bouche des prophètes est Dieu, le Saint-Esprit ayant parlé par la bouche des prophètes, ainsi que l'atteste David au livre des Rois : "*L'Esprit du Seigneur a parlé en moi*" il s'ensuit que l'Esprit-Saint est Dieu et Seigneur. Mais voici une preuve irréfragable de cette vérité : le divin Apôtre veut montrer aux Corinthiens que la prophétie est l'œuvre du ‘Saint-Esprit ; il s'exprime dans les termes suivants : "*Si tous prophétisent, et qu'un infidèle ou un homme ne sachant qu'une langue, entre dans votre assemblée, il est convaincu par tous, il est jugé par tous : le secret de son cœur est découvert ; et, se prosternant le visage contre terre, il adorera Dieu et reconnaîtra hautement que Dieu est véritablement parmi vous*."[72] Entendez-vous le maître de la piété proclamer la divinité de l'Esprit habitant en ceux qui prophétisent ?

10. Pourquoi donc alors, ô hérétique, être scandalisé de la piété véritable ? pourquoi faire injure à la majesté de l'Esprit-Saint ? pourquoi violer la confession de la vraie foi ? Relisez les promesses que vous avez faites au jour des mystères ; vous avez dit en ce jour : Je crois au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Ce que vous croyiez, l'avez-vous donc effacé ? ce que vous confessiez, l'avez-vous donc détruit ? ce que vous avez proclamé formellement, l'avez-vous donc odieusement renié ? Êtes-vous donc ennemi déclaré de la paix ? vous mettez-vous en opposition ouverte avec ce que vous avez juré ? ne voulez-vous donc plus de votre foi, et préférez-vous y substituer l'examen ? C'est à vous croyant, à vous confessant, que les dons divins ont été communiqués ; et, après les avoir reçus, vous attaquez la foi dans ses limites, vous introduisez la discussion ! Ne blessez pas la grâce dans sa dignité, ne violez pas la parole par vous donnée lors de cette redoutable et effrayante initiation, quand vous avez déclaré publiquement que vous croyiez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. C'est encore au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que vous avez été baptisé ; c'est encore au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que l'on vous a béni. A nous les dons de la grâce, à vous les

---

[69] Joël, ii, 28.
[70] Num . xi, 29.
[71] Luc., I, 68-70.
[72] I Cor, xiv, 24, 25.

blasphèmes contre cette même grâce ; à nous la liberté de l'Esprit-Saint, à vous ce servage que vous imposez à ce même Esprit. Quelle démence, quelle ingratitude ! Reniez donc la grâce nouvelle, ou bien respectez l'Ancien Testament, ou bien admettez pour la Trinité sainte la parfaite égalité dont nous vous avons bien des fois prouvé, par des témoignages irrécusables, la certitude.

Voici du reste une preuve nouvelle à ajouter aux autres : Les choses de la loi nouvelle, comme je l'ai souvent observé, sont indiquées dans l'ancienne loi. Or, Dieu parle un jour en ces termes à Moïse : "*Adresse-toi*, lui dit-il, *à Aaron et à ses fils. Bénissez de cette manière les enfants d'Israël.*"[73] Soutenez votre attention. On eût pu facilement s'imaginer que c'était là un sujet indifférent ; en conséquence, le Seigneur dit : "*Vous bénirez ainsi*" pour qu'il ne prît fantaisie à personne d'établir des bénédictions, et pour que l'on observât en toutes choses les prescriptions de l'Écriture. "*Bénissez ainsi...*" Et de quelle manière ? "*Le Seigneur vous bénira et vous gardera.*"[74] Remarquez bien la déclaration mystique de la Trinité, dans cette triple formule de la bénédiction : "*Le Seigneur vous bénira et vous gardera ; le Seigneur tournera son visage vers vous et vous bénira. Le Seigneur lèvera sa face sur vous, et il vous donnera la paix.*" Voyez-vous cette allusion manifeste à la glorieuse et sainte Trinité ? Et quelle est la grâce qui ne découle pas du Saint-Esprit ? quel est le don qui n'a pas en lui son principe ? quel bien peut-il exister sans lui ? que peut-il arriver à l'homme de surnaturel sans cet Esprit divin ? Interrogez les Écritures et voyez. Toutes les fois qu'il s'agit d'annoncer ou de montrer un fait supérieur à la nature, c'est à l'Esprit-Saint qu'il est attribué. Par exemple, les exploits si merveilleux et si grands qui furent accomplis par Samson, ce vaillant guerrier, c'est à la direction de l'Esprit-Saint qu'ils sont dus. Des étrangers sans nombre vinrent sur Samson, dit l'Écriture ; et Samson était seul ; non-seulement il était seul, mais de plus garrotté. Quelle espérance de liberté restait-il à cet homme chargé de liens ; quelle espérance de salut à ce captif ? Comment viendra-t-il à bout de ces ennemis si nombreux ? "*Or, voilà que l'Esprit de Dieu descendit sur Samson, et Samson se précipita sur les étrangers, et, se saisissant d'une mâchoire d'âne, il en tua mille parmi eux.*[75]". Remarquez en cette circonstance la sagesse de l'Ecriture. Prévoyant qu'il paraîtrait incroyable à ceux qui n'auraient point connu Samson, qu'un homme chargé de liens ait triomphé d'ennemis parfaitement libres, qu'un seul combattant ait triomphé d'une troupe nombreuse, l'Écriture ajoute comme explication : "*Et l'Esprit du Seigneur descendit sur Samson, et celui-ci s'emparant d'une mâchoire d'âne, tua mille de ses ennemis.*" De cette manière la puissance de l'Esprit divin rendait croyable cet exploit au-dessus de l'humaine nature. Aussi Moïse a-t-il dit avec raison : "*Comment un seul homme a-t-il pu en poursuivre mille ; comment deux en ont-ils mis en fuite dix mille, sinon parce que le Seigneur les a livrés, et parce que Dieu les a vendus ?*"[76] Parcourez les saints livres, et à chaque grande action vous retrouverez manifeste l'intervention du divin Esprit. Les étrangers se présentant, l'Esprit-Saint, vous l'avez vu, est descendu sur Samson. Dans une autre circonstance, un lion attaque le même Samson, et il met ce lion en pièces, comme s'il se fût agi d'un chevreau. On l'a chargé de chaînes de fer ; sa femme lui dit : Samson, voilà les ennemis. "*Et l'Esprit du Seigneur*, dit encore l'Écriture, *descendit sur Samson, et ses fers furent brisés aussi facilement que l'étoupe sous l'action du feu.*"[77] Jamais un des exploits de cet homme de Dieu n'est cité, sans qu'il soit fait mention de la vertu de l'Esprit divin. Mais un jour Samson fut dépouillé de sa force ; notez alors le langage que tient l'Écriture, elle qui, toutes les fois qu'il s'était agi d'un exploit et d'un triomphe du héros, avait dit : "*L'Esprit du Seigneur descendit sur Samson.*" Au contraire, quand les cheveux de Samson eurent été

[73] Num. vi, 23.
[74] ibid., 24.
[75] Jug. xv, 14, 15
[76] Deut. xxxii, 30.
[77] Jug. xiv, 6 ; xvi, 9.

coupés et qu'il eut livré le secret de la grâce, l'Écriture remarque aussitôt que "*le Seigneur s'éloigna de Samson*"[78] et elle ne se trompe pas, car "le Seigneur est Esprit."

Ce n'est pas seulement dans l'ancienne loi que vous trouverez des faits de cette nature ; l'histoire des apôtres elle-même vous en fournira. Toujours les saintes lettres, quand il est question d'une œuvre importante et remarquable, font mention de la puissance du divin Esprit. Voyez Paul, en Chypre, châtiant d'une parole le misérable mage Élymas, qui se déclarait contre la vérité ; comme il annonce une chose vraiment miraculeuse, à savoir la cécité que sa parole va produire, il s'exprime en ces termes : "*Voici la main du Seigneur sur toi, et tu seras aveugle, et tu ne verras plus le soleil*."[79] Assurément, ce prodige d'un homme rendu aveugle par une seule parole était au-dessus de la puissance de Paul comme de la puissance de toute nature mortelle : il n'est point ordinaire qu'une parole humaine change les lois de la nature et prive de la vue. De crainte que, voyant dans ces paroles celles d'un homme, et conséquemment dans les faits quelque chose de fabuleux, on n'estimât le récit erroné, l'Écriture mentionne une fois de plus la vertu de l'Esprit-Saint : "*Alors*, dit-elle, *Paul rempli du Saint-Esprit, lui dit*."[80] Il existe encore une preuve de même nature sur la même question : c'est le fait d'un homme tenant un langage bien au-dessus de sa condition ; fait qui est également attribué à l'action de l'Esprit-Saint. Pierre et Jean parlent au milieu des Juifs. "*Et alors Pierre rempli de l'Esprit-Saint dit au peuple : Je vous le demande devant Dieu, est-il juste de vous écouter de préférence au Seigneur ? Jugez-en vous-mêmes.*"[81] Pourquoi ces mots, "*rempli du Saint-Esprit*" ? Comme cette élévation de langage était au-dessus d'un homme du vulgaire, le souvenir du pêcheur aurait pu nuire à la croyance en l'authenticité de la parole du saint ; et c'est pour que vous ne soyez pas trop étonnés de cette facilité de parole qu'il est fait mention préalablement de la sagesse de l'Esprit divin.

Citons un autre exemple encore, si vous le voulez bien, afin que la lumière sur ce point se fasse de plus en plus éclatante. Le ciel s'ouvre bien pour les saints ; mais il ne s'ouvre pas sans l'intervention du Saint-Esprit : ce ne sont point les yeux du corps qui permettent d'apercevoir le ciel, c'est la vertu de l'Esprit céleste. Etienne vit les cieux ouverts ; mais, comme l'observe l'Écriture, quand il les vit, il était rempli de l'Esprit-Saint.[82] Par conséquent, mes frères, impossible de voir le ciel sans l'intervention du Saint-Esprit ; impossible d'enseigner avec autorité et d'opérer des miracles sans la vertu de cet Esprit également saint et adorable. "*Toutes ces choses, un seul et même Esprit les produit, les divisant à chacun comme il l'entend*."

Gloire à lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[78] Jug. xvi, 20
[79] Act. xiii, 11.
[80] Act., xiii, 9.
[81] Act., iv, 8, 19.
[82] Act. vii, 5.

Sévérien de Gabala : Homélie sur le repentir et sur Rahab.

(CPG n° 4186 ; PG 49. 323-336)

Attribution :
Cette homélie se trouve, tant au niveau des manuscrits que des éditions imprimées, parmi les œuvres de St Jean Chrysostome. Migne l'édite comme la "Septième homélie sur la pénitence". Mais tout ce qui porte le nom de Chrysostome n'est pas forcément de lui ! Déjà du temps de Montfaucon, le ton et la manière avaient suscité quelques interrogations. Ce n'est cependant qu'en 1930 que, se basant sur les chaînes exégétiques qui la citent non seulement sous le nom attendu de Chrysostome, mais aussi sous celui de Sévérien de Gabala, (et quelques autres attributions ponctuelles), C. Martin[1] - ayant étudié l'ensemble du dossier - a restitué à Sévérien cette "homélie sur le repentir" que le nom de Jean Chrysostome a si longtemps protégé.
Source de la traduction :
Oeuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. l'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon, Volume 3 ; p. 534 et suivantes, 1864.

*
* *

Traduction :

1. Dans tous ses écrits on voit le grand Apôtre parler une langue céleste et divine, et dérouler avec une rare profondeur de science le tissu des vérités évangéliques. Son enseignement n'est pas le fruit de ses propres pensées, mais il énonce tous ses dogmes avec l'accent d'une autorité souveraine. Or cette profondeur de science, il la manifeste principalement lorsqu'il entretient les pécheurs de la pénitence, sujet que je prétends traiter aujourd'hui devant vous. Il vous souvient sans doute, pour toucher en passant à ce que nous avons déjà dit ; il vous souvient du langage que cet homme aussi généreux qu'admirable tenait aux Corinthiens : "J*e crains qu'en arrivant je n'aie à pleurer sur ceux qui ont péché autrefois, et qui n'en ont pas fait pénitence*." (II Cor. xii, 21). Cet incomparable docteur n'était qu'un homme par la nature, mais il était, par mission, ministre de Dieu ; et voilà pourquoi il emploie en quelque manière une langue céleste, menaçant les pécheurs, comme si sa voix descendait des cieux, et assurant au repentir la miséricorde. Si je m'exprime de la sorte, ce n'est pas que j'attribue à la parole même de Paul cette vertu : je rapporte au contraire tout à la gloire de Dieu ; ce que l'Apôtre reconnaissait d'ailleurs en ces termes : "*Est-ce que vous voulez éprouver la puissance du Christ qui parle par ma bouche ?*" (II Cori. xiii, 3).

Saint Paul offre donc aux pécheurs la bonté de Dieu pour remède, et la pénitence pour moyen de salut. Avec la lecture des paroles apostoliques concourt l'autorité du Sauveur, qui, dans l'évangile que vous venez d'entendre, nous offre généreusement la rémission de nos péchés. "*Mon fils*, disait-il au paralytique qu'il allait guérir, *tes péchés te sont remis*." (Marc. ii, 5). Or la rémission des péchés est en même temps la source du salut et le prix de la pénitence. La pénitence est donc le remède qui efface le péché ; la pénitence est un don céleste qui, par son admirable vertu, et par l'intervention de la grâce, arrête le cours de la loi. Aussi, elle ne repousse pas l'impudique, elle ne chasse pas l'adultère, elle ne se détourne pas avec aversion

[1] Ch. MARTIN, S.J. "Une homélie De Poenitentia de Sévérien de Gabala" in Revue d'Histoire Ecclesiastique, 26.2 ; Avril 1930, p. 331 et suivantes

de l'ivrogne, elle ne hait pas l'idolâtre, elle ne rebute pas le calomniateur, elle ne poursuit pas le blasphémateur et l'orgueilleux ; elle les change tous, elle est le creuset où ils se purifient de leurs souillures.

Il serait nécessaire de rechercher d'abord le dessein du Seigneur en ceci : nous le découvrirons, non en laissant à nos propres pensées le soin d'approfondir ce sujet, mais en invoquant le témoignage des divines Écritures, et en exposant la vérité qu'elles nous attestent. Dieu, en agissant avec miséricorde, se propose un double dessein, de tout point favorable à notre salut. Il veut ainsi accorder le salut aux pécheurs repentants, et assurer le secours de sa bonté à ceux de leurs descendants qui doivent s'adonner à la vertu. Pour le dire en d'autres termes, si Dieu est miséricordieux, c'est afin que le pécheur se convertisse, et que la voie du salut ne soit pas fermée à sa postérité. Quand même le pécheur persisterait dans ses mauvaises actions, le Seigneur épargne souvent la racine pour conserver les fruits ; souvent encore il change la racine ainsi que je l'observais tout à l'heure. Que si le pécheur s'abandonne à toute espèce de mal, Dieu diffère dans sa bonté de le chasser, afin d'attendre le salut de ceux qui feront pénitence. Comment cela ? Je vais vous le dire.
Tharé, père d'Abraham, était adorateur des idoles : pourtant il ne porta pas la peine de son impiété. Ce ne fut pas sans raison. En effet, si Dieu avait coupé la racine, que seraient devenus les fruits de salut qui ont surgi ?
Quelle perversité plus grande que celle d'Esaü, qui nous fournit cependant une autre preuve de la miséricorde du Seigneur ? Quelle impudence et quelle malice ! N'était-il pas fornicateur et profane, comme le rappelle l'Apôtre ? (Hebr. xii, 16). N'en voulait-il pas aux jours de son père et de sa mère ? et n'a-t-il pas nourri des projets fratricides ? N'était-il pas un objet d'abomination devant Dieu, selon ce mot de l'Écriture : "*J'ai donné à Jacob mon amour, mais Esaü n'a été pour moi qu'un objet de haine !*" (Rom. ix, 13). S'il est impudique, fratricide, profane et odieux au Seigneur, pourquoi n'est-il pas effacé et retranché du nombre des vivants ? pourquoi ne subit-il pas sur-le-champ le supplice qu'il a mérité ? — Pourquoi ? demandez-vous. — Il est beau d'en révéler la cause. Si Esaü eût été retranché du nombre des vivants, le monde eût été privé d'un admirable fruit de justice. Ecoutez quel est ce fruit : "*Esaü engendra Raguel ; Raguel engendra Zara ; Zara engendra Job*." (Genes. xxxvi). Quelle fleur de patience eût été condamnée à ne pas éclore, si Dieu dans sa justice eût frappé la racine ?

2. En toutes choses ayez présente à l'esprit cette considération. Si les Egyptiens n'ont pas été punis de leurs intolérables blasphèmes, c'est en vue des églises qui fleurissent de nos jours dans ces contrées, en vue des monastères qui s'y élèvent, en vue des fidèles qui y mènent une vie angélique[2]. D'après l'enseignement des jurisconsultes et d'après les lois romaines elles-mêmes, si une femme enceinte encourt par ses crimes la peine de mort, elle ne doit subir son châtiment qu'après avoir mis au monde le fruit de ses entrailles, mesure tout à fait digne d'éloges, car il n'est pas juste, et on l'a compris, que l'innocent périsse avec le coupable. Si les lois humaines ne touchent pas ceux qui n'ont pris aucune part au crime, à plus forte raison Dieu conservera-t-il le chef d'une postérité, pour assurer à ses rejetons le bienfait de la pénitence. Du reste, remarquez que les pécheurs eux-mêmes sont admis à profiter de ce bienfait, et qu'ils sont environnés des témoignages de la même charité. Si la justice avait devancé la pénitence, l'univers aurait été détruit, il aurait péri tout entier. Si Dieu avait été prompt au châtiment, l'Église n'aurait pas possédé Paul, elle n'aurait point reçu dans son sein un si grand homme. Dieu pardonne à Paul blasphémateur pour nous le montrer pénitent. C'est la miséricorde divine qui transforme le persécuteur en apôtre ; c'est la miséricorde divine qui

[2] Sans doute peut-on voir dans ce propos une allusion Théophile d'Alexandrie qui se distingua en détruisant de nombreux temples païens et en faisant bâtir des églises et monastères.

transforme le loup en berger ; c'est la miséricorde divine qui fit d'un publicain un évangéliste[3] ; c'est la miséricorde divine qui, touchée de notre sort, nous a tous changés, nous a tous convertis. Lorsque vous verrez l'ivrogne d'autrefois jeûner aujourd'hui ; lorsque vous verrez le blasphémateur d'autrefois parler de Dieu avec respect ; lorsque vous verrez celui dont la bouche était autrefois souillée par des chansons ignobles purifier son âme par les divins cantiques, admirez la miséricorde divine, tout en louant ce repentir, et prenez occasion de ce changement pour répéter les paroles du Prophète : "*Ce changement est vraiment l'œuvre de la droite du Très-Haut*." (Psalm. Lxxvi, 11). Dieu est bon envers tous les hommes ; il l'est d'une manière particulière envers les pécheurs. Désirez-vous entendre quelque chose d'étrange, d'étrange, veux-je dire, eu égard à nos habitudes, mais de vrai, eu égard à la piété ? prêtez-moi votre attention. Tandis que Dieu se montre partout sévère pour les justes, il n'a pour les pécheurs que de la douceur et de la clémence. Il les relève de leur chute, et les ranime par ces paroles : "*Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera pas ? est-ce que celui qui s'est détourné du droit chemin ne le retrouvera pas ?*" (Jerem. viii. 4). "*Pourquoi l'impudente fille de Juda a-t-elle montré pour moi une aversion effrontée ?*" (Ibid. 5). "*Tournez-vous vers moi, et je me tournerai vers vous*." (Zach. I, 3). Ailleurs, son extrême bonté l'entraîne jusqu'à confirmer par un serment la promesse de sauver le pécheur repentant : "*Aussi bien que je vis, dit le Seigneur, je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*." (Ezech. xxxiii, 11). Puis s'adressant au juste : "*Si un homme, après avoir accompli toute vérité et toute justice, retourne en arrière et se livre au péché, je ne me souviendrai plus de sa justice, et il mourra dans son péché*." (Ezech. xviii, 24). Quelle rigueur envers le juste ! Quelle indulgence envers le pécheur ! Telle est la diversité, l'opposition que nous offre la conduite du Seigneur. Ce n'est pas qu'il subisse un changement quelconque ; mais il règle ainsi les manifestations de sa bonté, afin de les rendre plus efficaces. En voici la raison : Effrayer le pécheur et surtout le pécheur obstiné, serait le priver de toute confiance et le plonger dans le désespoir. Flatter le juste serait émousser la vigueur de sa vertu, et par ces mêmes flatteries le disposer à se relâcher de son zèle. En conséquence, il prend pitié du pécheur, tandis qu'il inspire de la crainte au juste. "*Le Seigneur est terrible pour tous ceux qui sont autour de lui*" (Psalm. lxxxviii,8), lisons-nous dans un passage des Livres sacrés ; or nous voyons dans un autre que "*le Seigneur est plein de douceur pour tous les hommes*." (Psalm. cxliv, 9). "*Il est terrible pour tous ceux qui sont autour de lui*." De qui parle-t-il sinon des saints ? "*Ce Dieu qui est glorifié dans l'assemblée des saints,* s'écrie David, *est grand et terrible pour tous ceux qui sont autour de lui*." (Psalm. lxxxviii, 8). S'il nous voit tomber, il nous tend la main de la clémence ; s'il nous voit debout, il nous pénètre de crainte, agissant dans les deux cas d'après les inspirations d'une justice et d'une sagesse souveraines, car la crainte est la sauvegarde du juste, et la clémence réveille le pécheur.

Voulez-vous un exemple de cette bonté si généreuse, et de cette sévérité qui nous est si avantageuse et si profitable, prêtez-moi une attention soutenue, afin de bien saisir cette vérité dans toute sa profondeur. Une femme pécheresse qui, à la connaissance de tous, s'était roulée dans la fange du vice et de l'iniquité, cette femme toute couverte de crimes, toute chargée d'œuvres mauvaises, altérée du salut que donne la pénitence, se glisse jusqu'au banquet des saints : je le nomme ainsi parce que le Saint des Saints assistait lui-même à ce repas. Le Sauveur se trouvait à table dans la maison de Simon le pharisien, lorsque cette femme pécheresse entra et se mit aussitôt à s'emparer des pieds de Jésus, à les arroser de ses larmes et à les essuyer de ses cheveux. Malgré le fardeau d'iniquité dont elle est accablée, ce bon Sauveur la relève en lui disant : "*Ses péchés lui sont remis*." (Luc. vii, 47 ; Matth xxvi, 6 et seqq). Mon dessein n'est pas en ce moment d'approfondir cet épisode, mais de l'invoquer en

[3] Il s'agit ici de l'évangéliste Matthieu.

témoignage. Remarquez donc cette générosité : "*C'est pourquoi je vous le dis ; beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.*" Ainsi, la femme pécheresse s'en retourna avec le pardon de ses innombrables péchés. Au contraire, Marie, sœur de Moïse, pour un léger murmure est frappée de la lèpre. (Nomb. xii, 10). Il est dit aux pécheurs : "*Vos péchés seraient-ils aussi rouges que l'écarlate, ils deviendront aussi blancs que la neige*." (Isaie i, 18). De sorte que le Seigneur accorde à la pénitence la vertu de changer les ténèbres en lumière, et que d'une parole pleine de bonté il efface la multitude de nos fautes. Mais à celui qui marche dans la justice, il est dit : "*Quiconque traitera son frère d'insensé, sera condamné au feu de l'enfer*." (Matth. v, 22). Quel châtiment pour une seule parole, quand d'autre part les plus grands pécheurs obtiennent tant d'indulgence !

3. Remarquez encore une chose non moins extraordinaire. Les péchés contractant de véritables dettes, Dieu remettra aux pécheurs la somme tout entière, et il en exigera des justes l'intérêt. Un serviteur qui lui devait plusieurs talents vient le trouver, et après avoir essayé de le toucher par ses regrets et par ses supplications, il lui dit : "*Seigneur, use de patience envers moi, et je te paierai le tout*." (Matt. xviii, 26). Ce maître humain et généreux ne voulut pas entendre parler de paiement ; ému du langage de son serviteur, il lui remit toute sa dette. Mais s'il remet à celui qui lui devait dix mille talents la somme entière, il déclare qu'il réclamera aux justes l'intérêt de l'argent qu'il leur aura confié. "*Pourquoi n'avez-vous pas remis mon argent entre les mains des changeurs ? A mon retour, je l'aurais retiré avec ses intérêts*." (Luc, xix, 23 ; Matt, xxv, 27). Ne concluez pas de là que le Seigneur soit animé de sentiments peu favorables aux justes ; car rien n'est plus agréable qu'un juste à ses yeux. Comme je l'ai déjà observé, il veut en ceci rassurer le pécheur pour le ramener, effrayer le juste pour le préserver de toute chute. C'est à cause de cela qu'il pardonne à ses ennemis malgré leur orgueil, des fautes sans nombre, et qu'il exige de ses amis le compte le plus rigoureux, dans le but de les éloigner de tout ce qui pourrait les détourner du sommet de la perfection. Ce qu'est un riche devant le monde, le juste l'est devant Dieu ; ce qu'est un pauvre devant le monde, le pécheur l'est devant Dieu. De même qu'il n'y a personne de plus pauvre que le pécheur, de même il n'y a personne de plus riche que le juste. De là ces paroles que Paul adresse aux fidèles qui vivent au sein de la piété et de la vertu : "*Je rends grâces à Dieu de ce qu'il vous a comblés de richesses par sa parole et par sa science.*" (I Corinth. I. 4-5). De là ces paroles de Jérémie sur les impies : "*Ils sont pauvres sans doute ; et c'est pourquoi ils n'ont pas écouté la voix du Seigneur.*" .(Jerem. v, 4). Il qualifie donc de pauvres les hommes éloignés de la piété. Voilà comment le Seigneur se montre compatissant envers les pécheurs comme envers des pauvres, et exigeant envers les justes comme envers des riches. Voilà comment il témoigne aux premiers en considération de leur indigence sa libéralité, tandis que, pour augmenter les trésors de leur vertu, il traite les justes avec une sévérité bienveillante.

La conduite qu'il tient vis-à-vis des justes et des pécheurs, il la tient pareillement vis-à-vis des riches et des pauvres de la terre. Comme nous le voyons encourager le pécheur par sa clémence, et épouvanter le juste par sa sévérité, nous le voyons agir de la même manière dans l'ordre des choses temporelles. Aux hommes qu'environne l'éclat des dignités, aux rois, aux princes, à tous ceux qui vivent dans l'opulence, il parle un langage plein de terreur : il donne la frayeur comme un frein à la puissance. "*Et maintenant, ô rois, entendez ; instruisez-vous, arbitres de la terre. Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement*" (Psalm. ii, 10-11) ; car il est le "*roi des rois et le dominateur des dominateurs*." (I Timoth. vi, 15). Là où le pouvoir exerce son empire, Dieu jette le souvenir imposant de sa propre royauté. Là où il n'y a que faiblesse et qu'obscurité, il fait briller la lumière consolante de sa charité. Là Dieu est le grand roi des rois, le dominateur des dominateurs. Ici l'Écriture nous le montre voilant l'éclat de sa majesté : c'est le père des orphelins, le défenseur de la

veuve, lui le roi des rois, le prince des princes, le seigneur des seigneurs. Psalm. Lxvu, 6. Voyez-vous cette miséricorde sans bornes ? Voyez-vous cette frayeur, salutaire à la fois à la piété et à la puissance, qu'il sait inspirer ? Ici il remarque dans la puissance une garantie de bien-être ; il y joint la crainte comme garantie de sécurité. Là il remarque la faiblesse couronnant les douleurs de l'orphelin, et la pauvreté couronnant les misères de la veuve ; il vient les consoler par les bienfaits de sa bonté. "Je suis le père des orphelins." D'un côté il déploie sa clémence, de l'autre il réprime les excès du pouvoir. Il prend le titre de père des orphelins et pour consoler les cœurs affligés, et pour ôter aux puissants la pensée de poursuivre de leurs vexations les orphelins et les veuves. Ceux-là étant privés de leurs parents, celles-ci de leur époux, les décrets de la bonté divine viennent réparer les coups de la fatale mort. A la veuve cette bonté donne le roi des saints pour défenseur ; elle le donne à l'orphelin pour père. Prenez garde, ô hommes injustes, dit le Seigneur, en persécutant la veuve, vous provoquez le courroux du défenseur de la veuve ; en tourmentant l'orphelin, vous tourmentez celui dont Dieu est le père. C'est moi qui suis le père de l'orphelin et le défenseur de la veuve. Qui serait à la fois assez impie et assez audacieux pour tourmenter les enfants d'un Dieu, pour susciter des persécutions à de pauvres veuves placées sous la protection du Seigneur ?

C'est ainsi que ce grand Dieu vient en aide à la piété, et qu'il agit sur les uns par la clémence, sur les autres par la frayeur, conservant toujours l'unité de ses desseins, et les mettant en harmonie avec les divers sentiments des hommes. A nous maintenant d'user du remède salutaire de la pénitence, ou plutôt de recevoir de Dieu même la pénitence qui amènera la guérison de nos maux ; car ce n'est pas nous qui la lui présentons, mais lui qui nous la présente. Avez-vous vu la rigueur qu'il a déployée sous la loi, la bonté qu'il nous montre sous la grâce de l'Evangile ? Quoique je parle de la sévérité de la loi, je n'en accuse pas la justice : je me propose seulement de faire ressortir la douceur de la grâce évangélique. La loi frappait les impies sans pitié : la grâce diffère, par une miséricorde admirable, leur châtiment, afin de les déterminer au repentir. Embrassons donc la pénitence, mes frères, cette pénitence qui assure notre salut, ce remède qui nous délivre de tous nos péchés. Je ne parle pas de la pénitence qui s'affiche publiquement, je parle de celle qui se traduit par des œuvres, et qui efface du cœur lui-même les souillures de l'impiété. "*Levez-vous, purifiez-vous, arrachez l'iniquité de vos cœurs, et ôtez-la de devant mes yeux*", disait le Seigneur. (Isa. i, 16). Que signifie cette superfluité de langage ? Ces mots, "*arrachez l'iniquité de vos cœurs*" ne suffisaient-ils pas pour tout expliquer ? pourquoi cette addition, "*ôtez-les de devant mes yeux*" ? c'est que les yeux de Dieu ne voient pas comme les yeux des hommes. "*L'homme voit à la surface ; Dieu voit le fond du cœur*." (I Reg. xvi, 7). N'allez pas revêtir les dehors d'une fausse pénitence : c'est devant mes yeux, qui scrutent les choses les plus cachées, qu'il vous faut en produire les légitimes fruits.

4. Après nous être purifiés de nos péchés, ne cessons pas pour cela de les avoir présents à la pensée. Quoique Dieu dans sa clémence vous en accorde le pardon, vous, pour la sécurité de votre âme, ne les perdez jamais de vue. Le souvenir des fautes passées est une garantie contre les fautes futures ; et celui qui pleure encore sur les faiblesses d'autrefois, n'en montrera désormais que plus de prudence. "*Mon péché,* disait David, *est toujours devant moi*." (Psalm. v, 5). Il avait le passé devant les yeux pour ne plus tomber à l'avenir. Du reste, le Seigneur réclame expressément ce soin de notre part ; écoutez plutôt ses paroles : "*Moi-même,* disait-il, *j'effacerai vos crimes, et je n'en conserverai plus le souvenir : pour vous, souvenez-vous-en, et entrons en jugement. Avouez de votre propre mouvement vos péchés, et vous serez justifié*." (Isa. xliii, 25-26). Dès que la pénitence apparaît, Dieu ne diffère plus. Vous avez avoué votre faute, vous êtes justifié : vous avez fait pénitence, vous avez obtenu miséricorde. Ce n'est pas le temps qui plaide en notre faveur, c'est par sa conduite que le pénitent efface ses péchés. Il

arrivera quelquefois que, malgré la longueur du temps de la pénitence, on ne recouvrera pas le salut ; tandis que, en quelques instants, celui qui aura franchement avoué ses péchés, en recevra le pardon. Samuel employa beaucoup de temps à prier pour le salut de Saül : il passa plusieurs nuits sans sommeil afin d'implorer la grâce du coupable. Mais Dieu, sans égard pour la durée de ses supplications, qui n'étaient pas secondées par le repentir de Saül, dit à son prophète : "*Jusques à quand pleureras-tu Saül ? pour moi, je l'ai rejeté*." (II Reg. xvi, 1). Ces mots, "*jusques à quand*" indiquent la durée des prières de Samuel, et sa persévérance. Néanmoins Dieu n'exauça pas cette longue prière, parce que à l'intercession du juste ne se joignait pas la pénitence du pécheur. Le bienheureux David se soumit aux reproches que le saint prophète Nathan lui avait faits au sujet de son crime ; menacé de la vengeance divine, il donna des signes manifestes d'une conversion véritable, et il s'écria : "*J'ai péché contre le Seigneur*" (II Reg. xii, 13) ; et ce fut assez de ce seul instant, de cette seule parole prononcée du fond du cœur, pour obtenir un pardon complet au prince repentant. Aussitôt, en effet, la sentence fut modifiée, et Nathan lui dit : "*Le Seigneur t'a pardonné ton péché*." Voilà bien Dieu, lent à punir et prompt à sauver. Songez d'ailleurs que ce Dieu tout clément, attend de longs jours encore avant d'appliquer le remède efficace. David fit le mal. La femme séduite devient enceinte, sans que la faute soit suivie d'aucune remontrance. C'est seulement lorsque le fruit du crime est venu à la lumière que paraît le médecin réparateur du péché. Et pourquoi n'a-t-il pas repris sur-le-champ celui qui avait commis le mal ? Parce qu'il sait que dans les commencements du péché, l'âme des pécheurs est aveuglée ; il sait que leurs oreilles sont fermées lorsqu'ils sont plongés dans l'abîme du crime. Tant que le mal se développe il suspend l'application du remède : c'est longtemps après, que la leçon est donnée ; et dans le même moment apparaissent le repentir et le pardon. "*Le Seigneur t'a pardonné ton péché*." Que les voies du Seigneur, même quand il menace, sont surprenantes ! Voyez-vous la promptitude de sa miséricorde ?

Cette même conduite, il la suit en bien d'autres matières ; et toujours il se montre lent à détruire, empressé d'accorder son secours. A nous autres hommes, par exemple, il nous faut beaucoup de temps pour élever nos édifices, beaucoup de temps pour bâtir une maison ; mais, s'il nous faut beaucoup de temps pour édifier, il nous en faut peu pour détruire. Pour Dieu, c'est tout le contraire. Quand il édifie, il le fait rapidement ; quand il détruit, il le fait avec lenteur. La promptitude à élever, la lenteur à détruire, caractérisent du reste parfaitement le Seigneur : la première convient à sa puissance, la seconde à sa bonté : il est prompt à cause de l'infinité de sa puissance, il est lent à cause de la grandeur de sa bonté. Ce qui confirme ces paroles, c'est la nature même des faits. En six jours Dieu créa le cIel, la terre, les chaînes de montagnes, les plaines, les vallées, les bois, les forêts, les plantes, les sources, les fleuves, le paradis, la variété de toutes ces choses visibles, la mer si vaste et si profonde, les îles, les terres qui bordent la mer, et celles de l'intérieur du continent. Tout ce monde visible si beau, Dieu l'a créé dans six jours. Les animaux privés de raison comme ceux qui en sont pourvus, comme cette profusion d'ornements que l'œil aperçoit, Dieu les a créés en six jours. Eh bien, ce Dieu qui produit avec tant de rapidité, quand il s'agit de détruire une simple ville, hésite et temporise, à cause de sa bonté. Il veut renverser Jéricho, et il dit aux enfants d'Israël : "*Faites le tour de la ville pendant sept jours, et le septième jour ses remparts tomberont*." (Jos. vi, 3-5). Quoi ! Tu formes le monde entier en six jours ; il te faut sept jours pour détruire une ville ordinaire ? Quel obstacle arrête donc ta puissance ? Pourquoi ne pas accomplir sur-le-champ cette destruction ? N'est-ce pas de toi que le Prophète parle en ces termes : "*Si tu ouvres les cieux, les montagnes seront saisies de frayeur à ta vue, et elles se liquéfieront comme la cire sous l'action du feu.*" (Isa. lxiv, 1-2). Est-ce que David, racontant les prodiges de ta puissance, ne s'écriait pas : "*Nous ne craindrons pas alors même que la terre serait dans le trouble, et que les montagnes se précipiteraient dans le sein de la mer*." (Psalm. xlv, 3). Il t'est aisé de

transporter des montagnes et de les précipiter dans la mer, et tu ne veux pas briser soudain une ville qui te résiste, et il te faut attendre le septième jour ? D'où vient cela ?
— Ce n'est pas la puissance qui me fait défaut ; c'est ma bonté qui attend, nous répond-il. Je leur accorde sept jours, comme j'en accorderai plus tard trois à Ninive : peut-être qu'ils accueilleront la voix de la pénitence, et qu'ils seront sauvés.
— Et quel est pour eux l'annonciateur de la pénitence ? Les ennemis environnent la ville de tous côtés ; leur général en observe les remparts ; la consternation et le tumulte agitent ces malheureux. Quel chemin préparé par toi les conduira à la pénitence ? Leur as-tu envoyé quelque prophète, quelque prédicateur de la bonne nouvelle ? Y a-t-il dans leurs rangs quelqu'un capable de leur suggérer ce qu'ils doivent faire ?
— Oui, répond le Seigneur, ils ont parmi eux un maître capable de leur enseigner la pénitence, cette admirable Rahab, que j'ai déjà sauvée par la pénitence : elle appartenait à ce peuple incrédule ; mais n'ayant embrassé ni ses sentiments, ni son incrédulité, elle ne porte pas la peine de sa faute.

5. Admirez ici cette étrange prédication de la pénitence. Celui qui dit dans la loi : "*Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne commettras pas de fornication*," (Exod. xx, 14), empruntant à sa miséricorde un autre langage, crie par la bouche du bienheureux Josué[4] : "*Que Rahab la courtisane vive*." (Jos. vi, 17). Ce Jésus, fils de Navé, qui dit, "*que Rahab la courtisane vive*," était l'image du Seigneur Jésus qui dit aussi : "*Les courtisanes et les publicains vous précéderont dans le royaume des cieux*." (Matt. xxi, 31). Si Rahab doit vivre, pourquoi vit-elle en courtisane ? et si Rahab est une courtisane, pourquoi cette faveur lui est-elle accordée ? (Je désigne sa première condition, afin que vous soyez plus étonné du changement qui survient.) Et qu'a donc fait Rahab pour mériter d'être sauvée ? Est-ce parce qu'elle a fait aux espions hébreux un bienveillant accueil ? Mais une hôtesse en fait tout autant. — Non, ce ne sont pas seulement ses paroles qui lui ont assuré le salut ; c'est principalement à sa foi et à ses bons sentiments envers Dieu qu'elle en est redevable. Pour juger de la grandeur de sa foi, écoutez le récit et le témoignage que la sainte Écriture nous offre de son admirable conduite. Elle était dans l'antre de l'impureté, comme la pierre précieuse ensevelie dans la fange, comme l'or qu'on a jeté et qui gît dans la boue. Fleur de piété, dont les épines empêchaient l'épanouissement, son âme religieuse était captive dans ce lieu d'impiété. Prêtez-moi ici toute votre attention. Rahab reçut les espions ; et ce Dieu qu'Israël avait trahi dans le désert, elle le confessa dans le séjour de la prostitution. Pourquoi parlé-je d'Israël dans le désert ? La montagne était couverte d'une ténébreuse nuée ; les trompettes, les éclairs et d'autres prodiges effrayants se succédaient les uns aux autres. Tout à coup Dieu fit entendre sa voix du milieu des flammes : "*Écoute, Israël : le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique. Il n'y aura pas pour toi d'autres dieux. C'est moi qui le suis, et dans les hauteurs des cieux, et dans les abîmes de la terre ; et, à part moi, il n'existe pas d'autre Dieu*." (Deuter. vi, 4 ; Exod. xx, 4 ; Deuter. iv, 39). Après avoir entendu ces paroles, Israël fit fondre une idole, et abandonna son Dieu : il méconnut son Seigneur, il repoussa son bienfaiteur, et il dit à Aaron : "*Fais-nous des dieux*." (Exod, xxxii, 1). Pourquoi ces mots, "*fais-nous*" s'il s'agit de dieux ? Comment seraient-ils des dieux, s'ils sont façonnés ? C'est ainsi que la malice, poussée jusqu'à l'aveuglement, se combat et se détruit elle-même. On façonne un veau d'or, et l'ingrat Israël de s'écrier : "*Voilà tes dieux, ô Israël : ce sont eux qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte*." (Exod. xxxii, 4). Il ne voit pourtant qu'un veau d'or ; il ne voit qu'une idole : à quoi bon alors cette exclamation : "*Voilà tes dieux !*" ? C'est qu'il prétendait non-seulement adorer l'objet

[4] Le texte grec porte "Ἰησοῦς", nom qui désigne soit d'une part "Jésus fils de Naué" (Ἰησοῦς υἱὸς Ναυὴ), c'est à dire "Josué fils de Nun" (יהושע בן נון), soit d'autre part Jésus Christ. Sévérien, comme de nombreux Pères, joue sur l'identité de noms. Bareille traduit tout au long "Jésus".

présent à ses regards, mais encore professer la pluralité des dieux ; il traduisait sa pensée plutôt que ce qu'il apercevait.

Mais reprenons le cours de nos idées. Ces vérités qu'Israël avait entendu proclamer au milieu des prodiges dont l'entretenait une loi merveilleuse, et que néanmoins il repoussa, Rahab les annonce au fond d'un lieu de débaucher. "*Nous savons*, disait-elle aux espions, *les grandes choses que votre Dieu a accomplies sur les Égyptiens*." (Jos. ii, 9). Les Hébreux s'écrient : "*Voilà tes dieux, ô Israël ; ce sont eux qui t'ont fait sortir de la terre d'Egypte*" ; et une courtisane attribue ces prodiges, non à des idoles, mais au Dieu unique. "*Nous savons les grandes choses que votre Dieu a accomplies sur les Égyptiens, au désert ; et, en les apprenant, notre cœur s'est amolli, et il n'y a plus en nous de courage. — Nous savons les grandes choses que votre Dieu a accomplies*." Voyez comme elle se soumet par la foi aux paroles du législateur suprême. "*Et je sais que votre Dieu est présent dans les hauteurs des cieux et dans les profondeurs de la terre ; et qu'à part lui il n'y a pas d'autre Dieu.*" Rahab est bien l'image de l'Église abandonnée autrefois à l'impure domination des démons, et accueillant les envoyés du Christ, non des envoyés de Jésus fils de Navé, mais les apôtres de Jésus le Sauveur véritable. "*Je sais que votre Dieu est présent dans les hauteurs des cieux et dans les profondeurs de la terre ; et qu'à part lui il n'y a pas d'autre Dieu*." Ces enseignements les Juifs les reçurent et ils n'y furent pas fidèles : l'Église les reçut, et elle les conserva précieusement.

Rahab, image de l'Église, mérite donc un juste tribut d'éloges. Aussi le grand Paul convaincu de la noblesse de sa foi, loin de la réputer infâme à cause de sa condition première, la juge digne d'admiration à cause de sa conversion toute divine, et la nomme en même temps que les autres saints. Après ces paroles, "*c'est par la foi qu'Abel offrit son sacrifice*" c'est par la foi qu'Abraham offrit aussi le sien ; c'est la foi qui décida Noé à construire l'arche ; c'est par la foi que Moïse accomplit tant de prodiges ; après avoir rappelé une foule d'autres saints personnages, il ajoute : "*C'est à cause de sa foi que Rahab ne périt pas avec son peuple incrédule ; ayant reçu les espions hébreux, et les ayant renvoyés par un autre chemin*." (Heb. xi, 4-31). Voyez avec quelle habileté elle déguisa sa bienveillance. Les soldats chargés de rechercher les espions, lui ayant demandé : "*Est-ce que des hommes sont venus chez toi ?*" elle leur répondit : "*Oui, ils y sont venus.*" (Jos. ii, 3, 4). Elle établit d'abord la vérité pour préparer les voies à l'erreur. Jamais le mensonge n'est cru pour lui-même, mais à cause d'une vérité qu'on lui adjoint préalablement. En conséquence, les personnes qui veulent attirer créance à leurs mensonges, commencent par avancer des choses incontestables et reconnues pour telles par tout le monde ; ensuite seulement, elles insinuent les choses incertaines et fausses. "*Est-ce que ces hommes sont venus chez toi ? — Oui, répond-elle*." Si elle avait répondu négativement, elle n'aurait pas provoqué les recherches des soldats. "*Oui, ils sont venus, et ils se sont retirés par ce chemin ; poursuivez-les et vous ne tarderez pas à vous en emparer*." O mensonge admirable ! Que j'aime cette réponse qui, en induisant en erreur, au lieu de trahir les choses divines, portait la religion de cette femme à son comble ! Voilà donc Rahab méritant son salut par la pénitence ; voilà Rahab dont le nom est proclamé par la bouche même des saints. "*Que Rahab la courtisane vive !*" crie Jésus, fils de Navé, dans le désert. "*C'est à cause de sa foi*, dit saint Paul, *que Rahab la courtisane ne périt pas avec son peuple incrédule*." A plus forte raison, nous-mêmes, si nous embrassons la pénitence, obtiendrons-nous le salut. C'est maintenant le temps de la pénitence ; car nous avons beaucoup à redouter des fautes qui pèsent sur nous, si nous ne devançons le châtiment par notre repentir. "*Hâtons-nous de tout avouer en sa présence*." (Psalm. xciv, 2). Éteignons le bûcher qu'ont allumé nos péchés. Il n'est pas besoin d'y verser l'eau à flots ; il suffit de quelques larmes. L'incendie qui naît du péché, quoique immense, est éteint par un petit nombre de larmes qui, en même temps

qu'elles éteignent les flammes de nos crimes, en dissipent l'odeur repoussante. Nous en avons un témoignage dans ces paroles du bienheureux David, qui montrent bien la vertu des larmes : "*Toutes les nuits je laverai mon lit, et j'arroserai ma couchette de mes larmes*." (Psalm. vi, 7). S'il n'avait voulu parler que de l'abondance de ses larmes, il lui aurait suffi de dire : "*J'arroserai ma couchette de mes larmes*." Pourquoi donc a-t-il dit auparavant, "*je laverai mon lit*" ? afin de nous enseigner que les larmes effacent et expient à la fois nos péchés.

6. La source de tous les maux, c'est le péché. C'est au péché que la douleur, c'est au péché que les discordes, c'est au péché que les guerres, que les maladies, et toutes les souffrances difficiles à calmer doivent leur origine. De même que les bons médecins ne se contentent pas d'étudier les maladies dans leur manifestation, et qu'ils en recherchent les causes, de même, pour montrer aux hommes que le péché était la source de tous les maux dont les hommes sont affligés, le Sauveur, divin médecin des âmes, dit au paralytique, qu'il voyait plus malade dans son âme que dans son corps : "*Te voilà maintenant guéri ; va et ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire*." (Jean, v, 14). D'où il résulte que le péché avait été la cause de sa précédente infirmité. Telle est, en effet, la cause de tout châtiment, la cause de toute affliction, la cause de toute calamité.
Ce qui m'étonne en ceci, est de voir ce Dieu qui, dès le commencement, avait soumis l'homme à la douleur à cause du péché, opposer ensuite sentence à sentence, condamnation à condamnation. Je m'explique : La douleur était devenue la peine du péché ; et c'est par la douleur que le péché est effacé. Suivez bien ma pensée. Dans son courroux contre la femme, et en lui signifiant le châtiment qu'elle s'était attiré par sa désobéissance, le Seigneur lui dit : "*Tu enfanteras tes enfants dans la douleur*" paroles qui établissent que la douleur est le fruit du péché. Mais, ô libéralité de notre Dieu ! ce qui était un châtiment devient une source de salut. Le péché avait produit la douleur : à son tour la douleur détruit le péché ; et comme le ver dévore l'arbre sur lequel il est né, ainsi la douleur inspirée par la pénitence dévore le péché auquel elle doit son origine. Ce qui faisait dire à Paul : "*La tristesse qui est selon Dieu a pour effet la pénitence, qui conduit sûrement au salut.*" (II Corinth. vii, 10). La tristesse est donc salutaire pour les âmes vraiment repentantes. De même, il sied à merveille aux pécheurs de pleurer sur leurs mauvaises actions. "*Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés*." (Matt. v, 5). Pleurez sur votre péché, pour ne pas pleurer sur votre supplice ; désarmez votre juge, avant de comparaître à son tribunal. Ignoreriez-vous donc que l'on n'attend pas l'instruction de la cause, lorsque l'on veut se rendre un juge favorable, mais qu'on fait agir auprès de lui avant ce moment, soit par ses amis, soit par ses protecteurs, soit de tout autre manière ? En ce qui regarde le jugement de Dieu, n'espérez pas, quand l'heure en sera venue, de fléchir votre juge. C'est avant cette heure seulement que vous interviendrez en votre faveur. Aussi David s'écriait-il : "*Hâtons-nous d'avouer nos fautes en sa présence*." (Psalm. xciv, 2). L'habileté des orateurs ne séduit pas plus ce grand juge, que la puissance ne le touche : il n'a pas plus d'égards aux dignités, qu'il ne redoute le rang des personnes. Il est inaccessible à la corruption, ses jugements sont d'une effrayante et d'une implacable justice. Supplions donc ici-bas ce juge suprême, et implorons sa clémence. Faisons appel, non en nous appuyant sur les richesses, mais de tout notre cœur à sa miséricorde. Il est vrai, à parler plus exactement, que ce Dieu si bon se laisse fléchir par des richesses, non par des richesses versées dans ses mains, mais par des richesses versées dans les mains des pauvres. Donnez de vos biens à l'indigent, et vous apaiserez votre juge. C'est mon affection pour vous qui m'inspire ces observations. Séparés de l'aumône, en effet, la pénitence demeure sans vie et sans ailes : c'est à l'aumône de fournir les ailes sur lesquelles s'envole la pénitence. C'est l'aumône qui prêta ses ailes au repentir sincère du centurion Corneille. "*Tes aumônes et tes prières*, lui fut-il dit, *sont montées jusqu'aux cieux*" (Act, x, 4) ; en sorte que si la présence de l'aumône avait fait défaut, le repentir de ce saint homme ne serait pas monté jusqu'au Seigneur. Ainsi un libre cours est

ouvert aujourd'hui à vos aumônes. Voyez de tous côtés ces captifs et ces pauvres ; voyez ces indigents qui errent sur la place publique ; entendez ces cris, ces larmes, ces gémissements. Quel marché admirable se présente devant vous ! Or l'avantage de ce genre d'institution est de permettre d'acheter à bas prix et de vendre à chers deniers. N'est-ce pas là tout ce que s'y proposent tous les marchands ? Est-ce qu'ils s'occupent de commerce pour autre chose que pour vendre à un prix élevé ce qui leur a coûté peu de chose, et d'emporter ainsi de gros bénéfices ? C'est une occasion à peu près semblable que Dieu vous propose aujourd'hui. Achetez la justice à bas prix, pour la revendre plus tard à un prix élevé, si toutefois on peut donner le nom de vente à une restitution véritable. Ici la justice vous coûtera peu de chose, un petit morceau de pain, un vêtement sans valeur, un verre d'eau froide. "*Celui qui donnera en breuvage un verre d'eau froide, celui-là, je vous le dis en vérité, ne perdra pas sa récompense*" disait celui de qui nous avons appris ce négoce spirituel. (Matth. x, 42). Eh quoi ! un verre d'eau froide aura sa récompense, et des vêtements ou de l'argent distribués en aumônes en seraient privés ? Évidemment ils en auront une encore plus considérable. Dans quel but, cependant, le Sauveur a-t-il parlé d'un verre d'eau froide ? pour désigner l'aumône qui ne coûte pas de frais ; car un verre d'eau froide n'exige que vous dépensiez ni de votre bois, ni de toute autre chose. Que si une aumône si peu coûteuse nous assure une si belle récompense, quelle récompense ce juste juge accordera-t-il à celui qui dispense en aumônes des habits nombreux, de l'argent, et une infinité d'autres biens ? Profitez donc du prix si peu élevé auquel vous sont offerts ces mérites, pour les accepter de la munificence divine, pour les enlever, pour les acquérir. "*Vous qui avez soif, venez à la source des eaux ; vous qui n'avez pas d'argent, accourez et achetez.*" (Isa.' lv, 1). Tant que l'occasion nous le permet, achetons des aumônes ; ou plutôt au moyen de l'aumône achetons le salut. Vous couvrez la nudité du Christ, quand vous couvrez la nudité du pauvre.

Ces choses, me direz-vous, nous les savons et les connaissons parfaitement. Nous en avons été instruits avant même que vous en parliez. Ce n'est pas vous qui le premier nous les avez apprises. Vous ne nous annoncez rien de nouveau, mais des vérités que nous avons souvent entendues de la bouche de maintes personnes ici présentes. — Je ne l'ignore pas non plus : vous avez été instruits à plusieurs reprises de ces vérités et d'autres semblables. Plût à Dieu que nous répondions à ces fréquents enseignements par quelques bonnes œuvres ! "*Celui qui a pitié du pauvre, prête à Dieu.*" (Prov, xix, 17). Prêtons à Dieu nos aumônes, afin de jouir en retour de sa clémence. Quelle sagesse dans cette sentence : "*Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu !*" Elle ne dit pas : "Celui qui a pitié du pauvre donne à Dieu," mais "*Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu.*" C'est que l'Écriture connaît notre avarice : il ne lui a pas échappé que notre cupidité insatiable convoite toujours des richesses qu'elle n'a pas, et cherche à les acquérir. En conséquence, au lieu de ces termes, "Celui qui a pitié du pauvre donne à Dieu," ce qui eût indiqué un don pur et simple, elle se sert de ceux-ci : "*Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu.*" Si nous prêtons à Dieu, il s'ensuit que Dieu est notre débiteur. Or voulez-vous que Dieu soit votre débiteur, ou bien qu'il soit votre juge ? Le débiteur a un certain respect pour son créancier, mais le juge ne ménage pas celui qu'il a lui-même comblé de ses bienfaits.

7. Examinons encore pourquoi le Seigneur a dit que quiconque donne au pauvre lui prête à lui-même. C'est d'abord, observions-nous, en considération de notre avidité qui n'est jamais satisfaite, et qui ne nous permet pas de prêter de l'argent sans une garantie de sécurité. Le prêteur exige ordinairement comme garantie, l'une de ces trois choses : ou une hypothèque, ou un gage suffisant, ou une caution. C'est seulement en présence de l'une de ces trois conditions, de la caution, du gage ou de l'hypothèque, qu'il livrera son argent. Or le Seigneur sachant d'une part que personne n'est disposé à prêter en dehors de ces conditions, que personne n'agira uniquement par bonté, et que le gain est le but commun de tous les hommes, et d'autre

part que le pauvre ne saurait fournir aucune de ces conditions, ni d'hypothèque, puisqu'il n'a point de propriété, ni de gage, puisqu'il est dans le dénuement, ni de caution, puisque personne ne se chargeant, à cause de son indigence, de répondre pour lui ; à la vue du double danger auquel cet état de choses exposait et le pauvre et le riche, le pauvre par suite de sa misère, le riche par suite de son inhumanité, le Seigneur voulut être lui-même le gage de celui-ci et la caution de celui-là. — Vous ne comptez pas sur le pauvre à cause de son infortune ; comptez sur moi, à cause de l'infinité de mes trésors.
Ainsi, il vit le pauvre, et il fut touché de miséricorde ; il vit le pauvre, et loin de le mépriser, il consentit à devenir pour lui le gage de sécurité, et à l'assister de sa charité sans bornes ; charité que David célèbre en ces termes : "*Le Seigneur s'est tenu debout à la droite du pauvre.*" (Psalm. cviii, 31).

"*Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu.*" Ne craignez rien, c'est à moi que vous prêtez.
— Et que gagnerai-je de si considérable à te prêter à Toi ?
— Quoique ce soit inique au suprême degré d'exiger que Dieu nous rende compte de ses desseins, je condescendrai, dit-il, à cette étrange demande, et je me servirai de ma bonté pour amollir ton inflexibilité. Examinons donc la question soulevée. Quand tu prêtes à autrui, quel profit en retires-tu ? Quel intérêt lui imposes-tu ? Tu ne lui imposeras même pas un pour cent, si tu recherches la justice. Et si tu obéis à ton insatiable cupidité, tu n'en deviendras que deux et trois fois plus coupable. Eh bien, je comble les désirs de ton avidité ; je vais au delà des bornes de ton avarice : l'infinité de tes exigences se perd dans l'abondance de mes richesses. Tu demandes la centième partie de la valeur prêtée, et moi je vous la rends au centuple.
— Je le crois, Seigneur, tu regardes comme un prêt fait à ta personne l'aumône donnée au pauvre ; mais quand me la rendrez-tu ? Je demande à être fixé sur ce point afin de rendre ce pacte plus complet encore. Veuille-donc me déterminer le temps où tu rempliras l'obligation contractée, précise donc le terme où ta dette sera éteinte.
— Ce serait une demande inutile, car, "*Dieu est fidèle en toutes ses paroles*". (Psalm. cxliv, 13). Néanmoins l'usage existant pour le débiteur sincère de fixer le temps et le jour où il se libérera, écoutez à quelle époque et en quel lieu s'acquittera de sa dette Celui à qui vous prêtez en la personne du pauvre. "*Lorsque le Fils de l'homme sera sur le trône de sa gloire, il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche ; et il dira à ceux qui seront à sa droite*" ; considérez avec quelle libéralité le débiteur traite son créancier, et combien il lui témoigne, en se libérant, de reconnaissance. "*Venez les bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.*" Et pourquoi cela ? "*Car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais prisonnier, et vous êtes venu à moi ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli.*" Alors les hommes qui l'auront servi de cette manière, portant successivement les yeux sur leur propre dénuement et sur l'excellence de ce débiteur extraordinaire, lui diront : "*Seigneur, quand donc t'avons-nous vu ayant faim, et t'avons-nous rassasié ? quand t'avons-nous vu ayant soif, et t'avons-nous désaltéré ?*" (Matt. xxv, 31 et suiv). N'est-ce pas vers toi que se tournent les regards de tous les êtres ; et n'est-ce pas toi qui leur donnes la nourriture à tous en abondance ? (Psalm. cxliv, 15). O prodige de bonté ! Il cache sa dignité pour faire éclater sa miséricorde. "*J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger !*" O bonté admirable ! ô générosité sans bornes ! C'est celui qui donne à toute chair sa nourriture, qui ouvre ses mains et comble tout animal de bénédictions, c'est ce Dieu qui dit : "*J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger*" sans rien ôter à sa dignité, et en se constituant par charité la caution des pauvres. "*J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire.*" Qui parle de la sorte ?Celui qui verse aux lacs, aux rivières, aux sources leurs eaux, celui qui s'écrie dans l'Évangile : "*Quiconque croit en moi, selon le témoignage de l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein*" (Jn. vii,38) : celui qui a dit : "*Si quelqu'un a soif,*

qu'il vienne à moi et qu'il boive." (Jn. vii, 37). Il ajoute ensuite : "*J'étais nu, et vous m'avez couvert*." Ainsi, nous avons couvert celui qui couvre les cieux de nuages, et qui donne à l'Église, à la terre entière leur vêtement. "*Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous vous êtes revêtus du Christ*." (Galat. iii, 27). "*J'étais prisonnier*." Toi, prisonnier ? Toi qui brises les fers des captifs ? Ah ! explique-nous ce que tu dis-là, car ta dignité incomparable ne nous permet pas d'ajouter foi à tes paroles. Quand t'avons-nous vu réduit à cette détresse ? Quand t'avons nous traité de la sorte ? "*Quand vous avez fait ces choses à l'un de mes frères les plus petits, vous me les avez faites à moi-même*." (Matth. xxv, 40). Elle est donc vraie cette sentence : "*Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu*." (Proverb. xix, 17).

Chose non moins remarquable, observez que le Sauveur n'a aucunement mentionné les actes qu'inspirent les autres vertus. Il aurait pu dire cependant : "Venez, les bénis de mon Père ; vous avez été chastes ; vous avez conservé la virginité ; vous avez mené une vie tout évangélique." Il garde le silence sur ces vertus ; quoique dignes d'éloges, elles ne viennent qu'après la charité. De même qu'il montre à ceux qui sont à sa droite le royaume qui leur est accordé en récompense à cause de leur charité envers le prochain, de même il déclare à ceux qui sont à sa gauche le châtiment qu'ils se sont attiré par leur inhumanité. "*Allez, maudits, aux ténèbres extérieures qui ont été préparées pour le démon et pour ses anges*." (Matt. xxv, 41). Et pourquoi cette condamnation ? Quel en est le motif ? "*J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger*." Il ne leur dit pas : "Vous vous êtes souillés d'impuretés, d'adultères, de larcins, de faux témoignages, de parjures." Ce sont là sans doute des crimes manifestes, mais bien inférieurs en malice à l'insensibilité et à l'inhumanité. Pourquoi, Seigneur, ne mentionnes-tu pas les autres voies d'iniquité ?
— C'est que mon jugement s'exerce, non contre le péché, mais contre l'inhumanité : il s'exerce non contre les pécheurs, mais contre les pécheurs qui n'ont pas fait pénitence. C'est à cause de votre inhumanité que je vous condamne. Vous aviez un remède d'une efficacité infaillible, l'aumône, dont la vertu efface toutes les fautes ; et ce remède salutaire, vous l'avez méprisé. C'est pourquoi j'exècre l'inhumanité comme la racine de tout mal et de toute impiété, et j'aime la charité, comme la racine de tout bien : tandis que je menace la première d'un feu éternel, j'assure à la seconde le royaume des cieux.

Elles sont belles, Seigneur, les récompenses que tu nous promets ; il est beau ce royaume divin que nous attendons. Il est terrible aussi l'enfer dont tu nous menaces. Celui-ci nous épouvante, celui-là nous attire : l'un nous pénètre d'une frayeur salutaire, l'autre d'amour pour la vertu. Dieu ne nous menace pas de l'enfer pour nous jeter dans l'enfer, mais pour nous en préserver. S'il n'avait tenu qu'à punir, il ne nous aurait pas donné, en nous avertissant, la pensée de nous dérober prudemment à ses menaces. Conséquemment, il nous montre le châtiment afin que nous en évitions l'expérience ; il effraie par ses paroles afin de ne pas punir en réalité. Ne refusez donc pas à Dieu les témoignages de votre charité. De la sorte, comme je vous le disais précédemment, il deviendra pour vous votre débiteur ou votre juge. Le débiteur est plein de respect pour son créancier : il le craint en même temps qu'il le respecte. Dès que le créancier se présente à la porte du débiteur, ce dernier, s'il est pauvre, prend aussitôt la fuite ; s'il est riche au contraire, il l'accueille avec confiance. Voici encore un caractère de la justice du souverain juge, que me suggère la considération des choses humaines. Si vous avez prêté à l'un de vos semblables dans la détresse, et qu'ensuite il recouvre une fortune prospère, qui lui permette de s'acquitter envers vous, il vous rendra ce qu'il vous doit dans le plus grand secret pour ne pas avoir à rougir de sa condition passée ; il vous exprime sa reconnaissance, mais la confusion de son indigence d'autrefois le portera à cacher le bienfait. Ce n'est pas ainsi qu'agit le Seigneur : il reçoit en secret, et il rend avec éclat ce qu'il a reçu. Lorsqu'il reçoit, c'est sous le voile discret de l'aumône ; lorsqu'il rend, c'est à la face de toutes les créatures.

On me dira peut-être : Pourquoi de même que le Seigneur m'a comblé, moi riche, de ses biens, n'a-t-il pas enrichi de même le pauvre ?
— A la vérité il lui était facile de donner au pauvre aussi bien qu'à vous ; mais il n'a pas voulu que votre opulence soit condamnée à la stérilité, et que l'indigence du pauvre demeurât sans récompense. A vous riche votre Dieu fournit l'occasion de vous enrichir encore par l'aumône, et d'user de votre fortune selon la justice. "*Il a répandu ses biens, il les a donnés aux pauvres ; sa justice vivra dans les siècles des siècles.*" (Psalm. cxi, 9). C'est de cette manière que le riche amasse par l'aumône des trésors éternels. Regardez à son tour le pauvre : il n'a pas de biens pour accomplir cette espèce de justice ; il a sa pauvreté, et dans sa pauvreté la patience qui lui méritera une récompense éternelle ; car "*La patience des pauvres ne sera pas plongée pour jamais dans l'oubli*." (Psalm. ix, 19).
Puisse-t-il en être ainsi par le Christ Notre-Seigneur ! à qui la gloire appartient dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Sévérien de Gabala
Homélie sur le Législateur de l'Ancien et du Nouveau Testament.

(CPG n° 4192, PG 56. 397-410)

Attribution :
Dès le début du XVIIe siècle, dans son imposante édition des œuvres de Chrysostome, Henry Savilius notait que, quoique Photius[1] mentionne l'existence de vingt-deux homélies attribuées à Chrysostome – et que celle-ci lui soit expressément attribuée par les manuscrits – l'homélie suivante est écrite en un style sensiblement différent de celui de l'archevêque de Constantinople, et doutait qu'elle fut de lui.
De fait, elle pose de nombreux problèmes, et il n'est pas exclu que certaines parties aient pu être interpolées. Toutefois, une étude serrée du vocabulaire et des tournures de phrases employées ont permis de l'attribuer à Sévérien.

Source de la traduction :
Oeuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. l'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon, Bareille Tome 5, 1868, p 634 ss.

*
* *

Traduction :

1. Si les prophètes annoncent l'Evangile du règne du Christ, les ministres de la grâce nouvelle sont chargés de l'expliquer, afin que les auditeurs de la divine parole charmés et ravis le mettent en pratique. Impossible de faire de la parole de vérité ses délices, si l'on n'a soif de cette parole doctrinale ; de même que l'on n'éprouvera aucun plaisir à table si l'on n'a pas faim et soif, de même le langage de la vérité ne procure aucune satisfaction à celui qui n'est pas altéré des enseignements de l'Esprit saint. De là ce mot du Sauveur : "*Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés*." (Matth., v, 6). La véritable nourriture des âmes, les délices véritables des cœurs pieux, leur véritable trésor, c'est la parole de Dieu. Ne voyons-nous pas David tantôt s'en glorifier comme d'un trésor, tantôt le savourer avec délices : "*Que tes paroles sont douces à ma bouche !"* s'écrie-t-il. Elles sont plus douces à ma langue que le miel le plus suave." (Psalm. cxviii, 103). Il parle ici comme un homme au comble des délices ; et en vérité la parole divine en était pour lui une source intarissable. Aussi dit-il plusieurs fois : "*Cherchez dans le Seigneur votre bonheur, et il vous accordera les demandes de votre cœur*." (Psalm. xxxvi, 4). Ailleurs il ne parle pas en homme comblé de délices, mais en homme comblé de trésors ; et ces trésors, c'est la loi qui en est la source : "*Pour moi*, dit-il, *ta loi vaut mieux qu'un poids immense d'or et d'argent*." (Psalm. cxviii, 72). Telles sont les délices que donne la piété, les trésors que donne la justice. A nous donc d'être altérés des choses divines, d'être affamés des biens du ciel, de chercher à la table royale du Christ d'intarissables délices, et de nous attacher étroitement à cet Evangile du salut qui n'est pas d'aujourd'hui, dont les prophètes ont posé les fondements et les apôtres élevé les murailles.

[1] Photius, Bibliothèque n° 25 : "J'ai lu l'ouvrage de Jean Chrysostome intitulé "*Notes sur la Mort*", vingt deux brèves homélies. Dans le même volume se trouvent vingt deux homélies "*sur l'Ascension du Seigneur*" et dix-sept "*sur la Pentecôte*."

En effet, la date de l'apparition du Christ n'est pas celle de l'apparition de l'Evangile ; les livres des prophètes en contenaient déjà les racines, et la prédication des apôtres en fit apparaître le fruit. C'est pourquoi Paul, se proposant de prouver que l'Evangile n'a pas commencé à l'Incarnation, et qu'il a jeté dès les temps prophétiques son premier éclat, s'exprime en ces termes au sujet de l'Incarnation : "*Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, mis à part pour l'Evangile de Dieu, que le Seigneur avait promis par ses prophètes dans les saintes Ecritures touchant son Fils, qui est né de David selon la chair*." (Rom., i, 1-3). Or, l'Apôtre n'ignorait pas les rapports étroits de l'Ancien et du Nouveau Testament. S'il parle quelquefois d'un Testament nouveau, c'est pour faire ressortir la rénovation opérée sur la face de la terre ; — quoique nous ayons traité précédemment ce sujet, nous y revenons pour vous le remettre en mémoire ; — il l'appelle encore nouveau pour le distinguer de l'ancien ; il le qualifie de meilleur pour en établir la dignité d'éternel par opposition à l'autre qui était temporel. Mais il le désigne également sous le nom de second Testament. Pourquoi second ? Pour le rattacher étroitement au premier. Quand une chose est sans rapport aucun avec une autre, on ne lui donne pas la qualification de seconde. Parce que Dieu avait parlé dans l'un et dans l'autre Testament, Paul qualifie l'un de premier et l'autre de second, caractérisant de la sorte l'harmonie qui règne entre les deux. Aussi Paul, quoique ayant à prêcher le royaume indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit, parle tantôt de l'Evangile du Père, tantôt de l'Evangile du Fils : "*Paul, serviteur de Jésus-Christ, dit-il, appelé à l'apostolat, mis à part pour l'Evangile de Dieu*." Cependant, de peur que ces mots, "*l'Evangile de Dieu*", ne suggérent la pensée que le Fils n'avait aucun droit sur cet Evangile, l'Apôtre ajoute un peu plus bas dans la même Epître : "*Je prends à témoin le Dieu que je sers de toute mon âme dans l'Evangile de son Fils*." (Rom., i, 9). Voyez-vous l'admirable sagesse du prédicateur, et sa doctrine sans défaut ? Pour qu'on ne risque pas non plus de la soupçonner de servir un Dieu à propos de la loi, et d'en honorer un autre à propos de l'Evangile, il dit ailleurs : "*Béni soit Dieu, que je sers depuis mes ancêtres avec une conscience pure*." (II Tim., 1,3). Je ne suis pas passé de l'un à l'autre ; j'ai seulement appris à connaître celui que je ne connaissais pas. Dans un autre endroit, le même apôtre, voulant montrer que le langage de l'Ancien et du Nouveau Testament provient d'une seule bouche et d'un même Seigneur, emprunte à l'Ancien Testament un témoignage dont il rapproche un témoignage évangélique : "*Il est écrit*, dit-il : *Vous ne musèlerez pas le bœuf qui foule le grain* ; et : *Le travailleur est digne de son salaire*." (I Tim., v, 18). Or ces mots : "*Vous ne musèlerez pas...*" sont de Moïse, tandis que ceux-ci : "*Le travailleur est digne de sa récompense*," (Deut., xxv, 4 ; Luc, x, 7), sont du Sauveur qui les a prononcés dans l'Evangile. Paul, qui veut prouver que de la même source émanent les uns et les autres, rapproche ces témoignages prononcés en des temps divers, mais pour exprimer la même vérité : "*Il est écrit : Vous ne musèlerez pas le bœuf qui foule le grain* ; et : *Le travailleur est digne de son salaire*." — Vous avez une image de cet Evangile dans les filets de Pierre, qui sont aujourd'hui offerts à votre attention. Pierre ne les a pas tendus une seule fois ; ou du moins, s'il ne l'a fait historiquement qu'à une époque déterminée, au point de vue de l'efficacité il ne cesse de les tendre. Pour moi, toutes les fois qu'on prêche l'Evangile, je me représente Pierre, André, le chœur apostolique tout entier déployant le filet évangélique.

2. Assurément c'était un admirable spectacle que de voir le Sauveur sur la mer et ses auditeurs debout le long du rivage : étrange chose que les poissons sur la terre et sur la mer le pêcheur. Le filet dont nous parlons était donc la figure de la parole évangélique : "*Il trouva*, dit l'historien, *des pêcheurs lavant leurs filets*," (Luc, v, 2) ; et conséquemment ayant renoncé à l'espérance de toute capture, car le pêcheur, à moins d'avoir désespéré de tout succès, ne lave jamais ses filets. Le Sauveur trouve donc ces hommes ne comptant plus sur leur pêche, et le Maître de toute pêche s'arrête ; et là que fait-il ? D'abord, il leur expose la doctrine de la vérité ; ensuite, il leur ordonne de lancer leurs filets. Les paroles sans les faits n'étant pas assez

claires, il fallait que la doctrine fût suivi d'œuvres à l'appui de cette vérité, que l'on trouve, quand Dieu l'ordonne, ce qui était naguère introuvable, et que l'on prend ce qui n'existait pas : "*Lancez vos filets,* dit le Sauveur. Et Pierre de lui répondre : *Maître, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris ; cependant sur ta parole je jetterai le filet*." (Luc, v, 4-5.) J'admire la foi de Pierre qui, après avoir perdu tout espoir, croit néanmoins au langage nouveau qu'il entend : "*Sur ta parole je lancerai le filet*." Pourquoi dit-il : "*Sur ta parole*" ? Parce que cette parole est celle qui a consolidé les cieux, posé les fondements de la terre, marqué à la mer ses limites, donné à l'homme sa couronne de fleurs, communiqué l'être à tout ce qui existe, selon ce mot de Paul : "*Il soutient tout par la parole de sa puissance*." (Hebr., i, 3). "*Sur ta parole, je lancerai mon filet*." Pourtant cette parole était antérieure au filet, et les poissons n'étaient pas venus ; et s'ils étaient venus, le bruit des pêcheurs les aurait mis en fuite. Mais quand la parole de "*Celui qui appelle aussi bien les choses qui ne sont pas que celles qui sont*" (Rom., iv, 17), fut descendue, la puissance de Celui qui la prononçait ayant touché les flots avant le filet lui-même, une multitude de poissons s'assemblèrent ; image de l'Eglise universelle ; le filet se rompait, et il fallut faire signe aux pêcheurs qui conduisaient une autre barque de venir prêter assistance. Il était nécessaire que deux esquifs travaillente ensemble pour cette pêche : si le chœur des prophètes ne vient en aide à la main des apôtres, et si les oracles des prophètes ne sont suivis de leur accomplissement apostolique, la pêche reste sans résultat.

Le Sauveur voulait donc nous montrer dans cette pêche une image de l'Eglise ; il voulait en même temps éclairer Pierre et ranimer par cet exemple le courage en son âme : "*Ne crains rien,* lui dit-il ; *désormais ce sont des hommes que tu prendras*." (Luc, v, 10). "*Désormais,*" à partir de ce moment où j'ai fait éclater sous vos yeux ma puissance, où je vous ai fait voir que les bêtes obéissent à ma voix, et que tout s'incline devant ma volonté. Que cet exemple te suffise, et désormais occupe-toi de prendre les hommes. Le Sauveur, en effet, ne dit pas : Tu seras pêcheur d'hommes ; mais "*tu prendras des hommes*." D'ordinaire on prend des poissons pour les livrer à la mort ; quant aux hommes, ils ne doivent être pris que pour passer de la mort à la vie ; de là ces mots : "*Désormais ce sont des hommes que tu prendras*." Et pourquoi ajoute-il : "*Ne crains rien*" ? Sans doute il lui fait une magnifique promesse ; mais que signifient ces mots : "*Ne crains rien*" ? C'est que Pierre songeait à ses péchés passés, et alors le Seigneur lui dit : Ne va pas craindre parce que tu es pécheur : considère-toi désormais comme un apôtre chargé par un ordre du Seigneur de prendre dans tes filets la terre entière. — Que tout pécheur prête l'oreille à cette parole du Christ : "Ne crains rien ; " seulement, qu'il fasse désormais pénitence.

Ce filet donc, pour reprendre la suite des idées, était l'image de la doctrine évangélique du Sauveur. Cet évangile, Paul l'appelle tantôt un évangile de justice, tantôt un évangile de paix, tantôt un évangile de puissance. Comme la grâce de la prédication évangélique était de nature à mettre un terme aux guerres, à faire cesser les dissensions des hommes, touchant la religion, et qu'elle les appelait tous indistinctement au salut, de là ce nom d'évangile de justice qui lui est donné ; comme elle arrête les efforts hostiles du démon, de là ce nom d'évangile de paix ; enfin, parce qu'elle propage, au moyen de paroles sans éclat, la connaissance de Dieu, elle a reçu le nom d'évangile de puissance. Ecoutez Paul s'écrier : "*Je n'ai pas honte de l'Evangile, car il est la puissance de Dieu pour sauver tous ceux qui croient*." (Rom., i, 16). Or, la puissance éclate surtout lorsque le prédicateur, sans recourir aux artifices des raisons humaines, étend son empire sur la terre entière. Aussi le Sauveur disait-il à Paul : "Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate au sein de la faiblesse." (II Cor., xn, 9).

Il n'y aurait certainement pas eu de merveille à ce que le Christ dissipe les ténèbres de l'univers, s'il avait montré sa divinité à découvert ; mais ce qui est admirable, c'est que dans un corps mortel il ait manifesté une gloire incorporelle et incorruptible. Que vivant et resplendissant d'une gloire vivifiante, il ait inondé la terre de vie, il n'y aurait pas là de quoi

être étonné ; mais qu'il extermine la mort par la mort, que du sein des ignominies jaillisse une gloire immortelle, voilà ce qui fait éclater la puissance du Verbe.
Dans un autre endroit, l'Apôtre nous parle de l'Evangile de paix : "*Préparez vos pieds*, dit-il, *pour aller prêcher l'évangile de la paix*." (Ephes., vi, 15). Ailleurs, il mentionne l'évangile de justice en ces termes : "*Je ne rougis pas de l'Evangile, car il nous révèle la justice de Dieu*." (Rom., i, 16-17). Qu'est-ce à dire, la justice de Dieu ? La première loi n'ayant été donnée qu'aux Juifs, tandis que l'Evangile s'adresse à tous les hommes, Paul l'appelle l'Evangile de justice. C'est un acte de justice de la part de Dieu qui a créé tous les hommes, de les éclairer tous sans distinction. C'est un acte de justice de ne pas établir de distinction entre eux quant au salut et quant à la vocation. Dans l'Ancien Testament, la vocation n'avait pas pour règle unique la justice ; elle était en quelque façon l'effet d'une économie destinée à préparer la voie à la justice même. Toutefois, je n'irai pas la qualifier dans un cas de juste et dans l'autre d'injuste ; je dirai seulement que l'une était la voie et la préparation de l'autre. Dieu a donné sa loi à Israël ; ce qui a fait dire à David : "*C'est le Seigneur qui communique sa parole à Jacob, ses jugements et ses lois à Israël. Il n'a pas agi de la sorte envers toutes les nations, et il ne leur a pas manifesté ses jugements*." (Psalm. cxlvii, 8-9).

3. Ainsi donc, tandis qu'il a découvert sa loi à un peuple privilégié, maintenant il pèse en quelque façon la doctrine de la vérité et la distribue également à tous les hommes. Ecoutezmoi bien, je vous en prie. C'est agir selon la justice que de sauver tous les hommes sans distinction, de ne faire aucune différence entre l'homme libre et l'esclave, entre le Grec et le Barbare, entre l'homme et la femme, et d'agir selon cette parole de Paul : "*Dans le Christ Jésus il n'y a ni Barbare, ni Scythe, ni homme, ni femme, ni esclave, ni homme libre*." (Coloss., iii, 11). Voyez-vous cette égalité ? Nous sommes égaux par nature, encore que nous soyons inégaux suivant l'opinion ; et voilà pourquoi Dieu ramène la nature humaine à sa beauté primitive. Lorsqu'Adam fut créé, il n'était question pour lui ni d'étranger, ni de Scythe, ni de Barbare, ni de Grec, ni d'esclave, ni d'homme libre, ni de distinction de sexe : c'est du seul Adam que furent formés les deux sexes. Ce n'est pas non plus la nature qui a créé l'esclavage ; l'homme seul, par son libre arbitre, en est l'auteur. C'est tantôt la famine ou une guerre malheureuse qui nous l'imposent ; tantôt nous le créons volontairement, par exemple lorsque nous vendons notre propre liberté en nous mariant à des esclaves, et en nous soumettant au joug de l'esclavage. Le premier genre d'esclavages a pour origine la perversité de l'homme. Ecoutez-en, s'il vous plaît, l'histoire.
Après le déluge, Noé ayant bu du vin et n'y ayant pas mis la modération convenable, se trouva ivre sans y prendre garde ; car l'ignorance, et non la passion, le conduisit à cet état. Dans son ivresse, il parut en état de nudité, ce qui excita les railleries de son fils. Or, que lui dit le père quand il fut revenu à lui : "*Maudit soit Chanaan ; il sera l'esclave de ses frères*." (Genes., ix, 25). Voyez-vous le péché introduisant sur la terre l'esclavage ? De là ce mot du Sauveur : "*Quiconque fait le péché, devient l'esclave du péché*." (Joan., viii, 34). Le Libérateur du genre humain étant donc venu, et ayant expié, ou plutôt effacé le péché ; — car, la racine ayant été coupée, le fruit tomba de lui-même ; — l'Apôtre alors appelle l'Evangile un évangile de justice, parce qu'il éclaire également tous les hommes. Les Juifs s'imaginaient que l'Evangile, prêché par le Fils de Dieu, leur était exclusivement destiné ; mais leur attente fut déçue. Aussi David s'écriait-il : "*Nous avons reçu, ô mon Dieu, ta miséricorde au milieu de ta peuple ; ton nom et tes louanges, ô Dieu, retentissent jusqu'aux extrémités de la terre*." (Psalm.xviii, 10-11). Et pour montrer que cette diffusion de sa miséricorde sur la terre entière était la justice dont nous parlons, il ajoutait : "*La justice remplit ta droite*." Ibid. Toutes les fois qu'un texte prophétique, profond et mystérieux, s'offrira devant vous, cherchez-en le sens, non par le bruit, mais par l'intelligence, non en vous bornant à considérer le son des paroles, mais en scrutant la signification des pensées. Si vous chantez en toute vérité les louanges de Dieu, si

vous chantez surtout ce passage de David : "*Nous avons reçu, ô mon Dieu, ta miséricorde au milieu de ton peuple ; ton nom et tes louanges, ô Dieu, retentissent jusqu'aux extrémités de la terre ; la justice remplit ta droite*" ; en même temps que vous ferez entendre ces accents, vous serez rempli du Saint-Esprit ; car le fidèle qui, l'âme renouvelée, chante vraiment les divines louanges, devient le temple de l'Esprit de sainteté. Ne prenez pas d'ailleurs le chant des psaumes pour une chose sans importance : quoiqu'il paraisse ne charmer que les oreilles, il remplit l'âme d'un véritable enthousiasme. C'est pourquoi le bienheureux Elisée, interrogé sur l'avenir au nom de quelques princes, répondait : "*Donnez-moi un homme qui sache jouer du psaltérion*." Un musicien habile se présenta, et, tandis qu'il jouait, "*l'Esprit saint*, raconte l'Ecriture, *descendit sur Elisée*." (IV Reg., iii, 15). Serait-ce donc que le Saint-Esprit céderait au charme des sons, qu'il se laisserait attirer par les chants, puisqu'il se reposa dans l'âme du prophète ? Ne suffisait-il pas de la pureté d'Elisée pour que l'Esprit divin descendît en lui ? Pourquoi donc ce langage ? "*Donnez-moi un homme qui sache jouer du psaltérion*." Assurément, ce n'est pas que l'Esprit de Dieu soit charmé par la douceur du chant ; mais aux accents du musicien l'âme d'Elisée devait se renouveler, et par cela même devenir plus digne de l'inspiration sacrée. Si le prophète invoque l'Esprit, c'est une preuve, non pas du charme que le chant exerçait sur lui, mais de l'influence rénovatrice qu'il exerçait sur l'âme ; et, en effet, ce n'est pas le chanteur qui reçut l'inspiration, mais l'auditeur.

Il faut donc nous bien rendre compte du sens profond des psaumes, et principalement de celui dont la lecture nous a été faite aujourd'hui : "*Le Seigneur a régné, que la terre tressaille, que les îles se réjouissent en grand nombre*." (Psalm. xcvi, 1). Ces expressions, "*le Seigneur a régné*," comment les entendez-vous ? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une récente investiture de la royauté ? Si le Psalmiste avait dit : Le Seigneur règne, il aurait marqué par là son éternelle grandeur. Mais il dit : "*Le Seigneur a régné*." Nous l'avons dit naguère, et nous le répéterons aujourd'hui : antérieurement à l'avènement du Christ, à la promulgation de l'Evangile, la nature humaine subissait une triple servitude : la servitude du démon, celle du péché, celle de la mort. Et comment ? Paul va vous le dire : "*De même que le péché a régné sur notre corps mortel, ainsi la grâce a régné sur nous par Jésus-Christ*." (Rom., vi, 12). Voilà pour l'empire du péché. Où est-il question de l'empire du démon ? Ecoutez ce que dit le Sauveur : "*Si Satan chassait Satan, il serait divisé contre lui-même ; comment son empire subsisterait-il ?*" (Matth., xii, 26). Voilà pour l'empire du démon. Et celui de la mort ? Ecoutez encore l'Apôtre : "*La mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché*." (Rom., v, 14). Ce triumvirat diabolique, à savoir, le démon, le péché, la mort, exerçait sa tyrannie, au détriment de la pure et sainte Trinité : le démon précipitant les hommes dans l'erreur, le péché dans la mort, la mort dans le sépulcre, lorsque David vint évangéliser les victimes de cette tyrannie, et les presser de secouer ce joug odieux, pour se ranger sous la domination qu'il proclama en ces termes : "*Le Seigneur a régné*." C'en est fait du règne de la mort, c'en est fait de l'empire du péché, c'en est fait de la puissance du démon. "*Le Seigneur a régné, que la terre se réjouisse*." Certes, il était juste qu'elle soit dans l'allégresse, revenant d'un si long esclavage à la liberté, revenant de si longues erreurs à l'éclat le plus brillant, sortant du tombeau pour monter sur un trône, s'arrachant à l'ignominie pour resplendir de gloire. "*Le Seigneur a régné*." Nous retrouvons ailleurs les mêmes expressions ; car il est bon de rapprocher les passages à peu près semblables : "*Le Seigneur a régné ; il s'est revêtu de gloire*." (Psalm. xcii, 1). Nous usons, nous, d'un vêtement matériel pour couvrir notre misérable nature ; mais pourquoi Dieu voile-t-il sa substance incorporelle, sa substance éblouissante de lumière, ou plutôt plus éblouissante que la lumière ? Le vêtement dont il est ici question, c'est le corps du Christ. "*Le Seigneur a régné ; il s'est revêtu de gloire*" le mot gloire désigne la chair du Sauveur ; car cette chair était sans tache et exempte de toutes les souillures du péché. "*Jamais il ne commit de fraude, jamais le mensonge ne fut trouvé dans sa bouche*." (Isa., liii, 9). "*Le Seigneur s'est revêtu de puissance et il a ceint ses reins*." (Psal.

xcii, 1). Comme la ceinture est un ornement royal, et qu'elle désigne à la fois le monarque et le juge, Dieu se présente avec ces deux caractères ; ce qui faisait dire à Isaïe : "Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera sur cette tige, et sur elle se reposera l'Esprit de Dieu, et la justice sera la ceinture de ses flancs, et la vérité le ceinturon de ses reins." (Isa., xi, 1-5).

4. Nous trouvons ce vêtement du Sauveur, je parle de sa chair, figuré obscurément sous la loi par le grand prêtre. Ecoutez attentivement de quelle manière l'ombre présageait dès lors la vérité, la figure représentait la réalité de l'Evangile. Je m'exprime simplement, et je m'efforce de descendre à la portée des intelligences grossières et sans instruction, afin qu'elles n'errent pas de côté et d'autre. Lorsque le grand prêtre pénétrait dans le Saint des saints, il était revêtu d'une robe qui le couvrait de la tête jusqu'aux pieds ; il portait l'huméral, la ceinture, des caleçons, une lame d'or, la tiare semblable à celle des corybantes, le rational sur la poitrine, et tous les ornements qu'énumère l'Ecriture sainte. Une chose sont les figures, une autre en est la signification. Ce n'est pas dans l'hyacinthe et la pourpre, dans l'écarlate et le lin de la plus grande finesse, que Dieu met ses complaisances ; ce qu'il demande, c'est la pureté des âmes. Toutefois, ces choses corporelles étaient, d'une certaine façon, l'image des vertus. Et vraiment, si le Seigneur avait pris un intérêt sérieux à ces parures, pourquoi Moïse, avant Aaron, n'en aurait-il pas été revêtu ? Et voilà Moïse qui revêt les prêtres d'ornements dont il est lui-même dépouillé. Moïse n'avait pas été purifié par l'eau, et il purifiait les autres ; il n'avait pas reçu l'onction, et il la donnait ; il ne portait pas de robe sacerdotale, et il en revêtait les prêtres, preuve que la vertu est pour l'homme un vêtement parfait et suffisant. Prenez donc le grand prêtre, et portez vos regards sur sa tête : le nom même de cette partie de ses ornements est obscur, problématique et traduit par un mot grec. Commencez donc par la tête : Qu'est-ce qui se présente en premier lieu ? Est-ce la tiare, est-ce autre chose que l'Ecriture désigne ? Et après cette chose vague, la tiare ? Certainement ce terme désigne une espèce de vêtement. Le grand prêtre étant la tête du peuple, il convenait qu'il portât sur sa tête un signe de son autorité. Une autorité sans limites est insupportable ; celle qui se définit elle-même par un symbole extérieur reconnaît une loi. Il est donc ordonné au grand prêtre de n'avoir pas la tête nue et de la couvrir, afin de ne pas oublier que lui, la tête du peuple, dépend d'une autre tête. C'est pourquoi aussi, dans l'ordination des prêtres de l'Eglise, on pose l'Evangile du Christ sur leur tête, afin que celui à qui l'on impose les mains sache bien qu'il reçoit la tiare véritable de l'Evangile, et que, s'il est la tête des autres, il est cependant soumis aux lois évangéliques ; en sorte que celui qui est au-dessus du peuple entier s'incline sous la loi, et que celui qui signifie à ses frères les commandements à exécuter, les subit avant eux.
A ce sujet, un ancien illustre, Ignace[2], qui fut honoré de la double dignité du sacerdoce et du martyre, écrivait à un prêtre en ces termes : "Qu'il ne se fasse rien en dehors de ta volonté ; mais toi-mêmes, ne fais rien en dehors de la volonté divine." Si donc on impose au prêtre l'Evangile, c'est pour lui rappeler qu'il n'est pas affranchi de toute autorité ; et de là ce mot de Paul à propos du voile d'une femme : "La femme doit avoir son voile sur la tête" en signe de dépendance.
Il y avait donc une tiare, symbole d'autorité ; il y avait aussi une lame d'or sur laquelle était gravé et inscrit le nom de Dieu, pour enseigner que la puissance de Dieu c'était le nom même de Dieu. Après la tiare et la lame d'or venaient deux pierres précieuses que le grand prêtre avait au-dessus des épaules, et qui, chacune, portaient inscrits les noms des six tribus d'Israël. C'est encore là un symbole nouveau de la dignité sacerdotale : cette pierre précieuse, l'émeraude, offre deux qualités remarquables, une couleur également belle et foncée, et une pureté qui la fait resplendir comme un miroir. Comme il convient que le prêtre soit sobre et

[2] Lettre de St Ignace d'Anticoche à Polycarpe deSmyrne : IV. 1

vigilant, que sa vie serve de miroir à la foule, Dieu veut qu'il porte sur ses épaules une image de ces vertus. Et pourquoi sur les épaules ? Parce que le nom de Dieu était sur sa tête ; ces deux choses étaient ainsi au-dessous l'une de l'autre. Pourquoi encore sur les épaules ? Pour signifier les actions ; car la force d'agir réside dans les épaules : il faut que la beauté de la vérité éclate chez le prêtre par des actes. Aussi le Seigneur s'adressait-il un jour à Jérusalem en ces termes : "*Mets ton cœur sur tes épaules, fille méprisée, car le Seigneur a préparé ton salut*." (Jerem., xxxi, 21). L'Ecriture se sert des termes épaules et mains pour désigner les actions ; par exemple dans ce passage de David : "*Il les a conduits par l'intelligence de ses mains*." (Psalm. lxxvii, 72). Est-ce que l'intelligence réside dans les mains ? Non ; mais il s'agit de l'intelligence qui se traduit par les actes. Sur sa poitrine, le grand prêtre mettait le rational, sur lequel étaient fixées douze pierres précieuses, une sardoine, une topaze, une émeraude, une escarboucle, un saphir, un jaspe, une pierre hyacinthe, une agate, une améthyste, une chrysolythe, un béril et un onyx. Sur ces douze pierres étaient gravés les noms des douze tribus. Il y a ici quelque chose de mystérieux : sur les épaules du grand prêtre se trouvaient deux pierres ayant même nom et même nature, deux émeraudes ; sur sa poitrine se trouvent des pierres de nature diverse. Qu'est-ce à dire ? Comme notre nature originelle est à tous la même, et que la diversité des sentiments nous a seule divisés, le rôle de la nature et de l'opinion est ici caractérisé. Le nom de Dieu était donc une vertu en acte, se manifestant par la raison et par la vérité. Au bas de la robe sacerdotale appelé frange, on voyait des fleurs de grenadier, des grenades d'or, et des sonnettes. Pourquoi ces ornements sur le prêtre ? En quoi des fleurs plaisaient-elles à Dieu ? Voulait-il donc que le grand prêtre s'entourât de fleurs terrestres ? C'est que tout, dans les ornements sacerdotaux, figurait la vertu : sur la tête, le nom de Dieu ; sur la poitrine, le rational ; au bas de la tunique, des fleurs et des fruits, les fruits des vertus, l'aumône, la justice, la miséricorde.

5. A nous aussi de nous parer de fleurs vraiment belles et parfaites : les fleurs pour le prêtre sont l'affabilité, la débonnaireté, les bonnes mœurs, la douceur des paroles, la fidélité, la bonne renommée, la vérité, la justice ; il faut de plus les entremêler de sonnettes, je veux dire des bonnes œuvres correspondantes. Toute vertu a son accent ; ce qui faisait dire à Paul : "*Par vous la parole de Dieu a retenti*." (I Thessal., i, 8). Et d'où est parti ce son ? "*Jésus parcourait toutes les villes et toutes les bourgades, prêchant, guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple*." (Matth., ix, 35). C'est de là qu'est parti le son qui s'est répandu sur la terre entière. Soutenez votre attention. Comprenez-vous ces ornements, qui ne sont pas autres que les vertus ? Or, le grand prêtre était le type du Christ. Nous n'insisterions pas ici sur ces figures, si Paul ne nous en fournissait l'occasion. Certainement, si Paul ne nous eût donné la clef de ce mystère de justice, nous n'eussions jamais pu la découvrir. L'Apôtre nous montre donc dans la personne du grand prêtre une figure du Christ, en ces termes : "*Le Christ n'est pas entré dans un sanctuaire bâti de main d'homme, figure du sanctuaire véritable, mais dans le ciel lui-même, pour y paraître devant Dieu en notre faveur*." (Hebr., ix, 24). C'était là pour les Juifs, en ce temps, un sujet de division, un singulier problème. Aux apôtres, qui prêchaient le Sauveur en tant qu'il est roi, prêtre et prophète, les Juifs répondaient en citant la loi. C'est une tribu qui est celle de la royauté, et une autre celle du sacerdoce. La tribu de Lévi est la tribu sacerdotale ; la tribu royale est celle de Juda. Par conséquent, si le Christ est roi, il n'est pas prêtre ; s'il est prêtre, il n'est pas roi. Devant cette objection, Paul raisonne pour la détruire de la manière suivante : Ne croyez pas que le Christ ait été prêtre selon l'ordre de votre sacerdoce. Chez vous le sacerdoce et la royauté étaient divisés ; ils sont réunis dans le Christ. "*Tu es prêtre*, est-il écrit, *selon l'ordre de Melchisédech*." (Psalm. cix, 4). Sur quoi il poursuit : Si le premier sacerdoce était parfait, à quoi bon annoncer un prêtre qui paraîtrait selon l'ordre de Melchisédech et non plus selon celui d'Aaron. "*Or, le sacerdoce changé, un changement dans la loi devient indispensable*." (Hebr. vii, 12). Notre Sauveur est donc grand prêtre, non

en tant que Dieu, mais en tant qu'homme ; il est assis à la droite de Dieu dans le ciel à cause de nous, grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Il y aurait à dire bien des choses sur ce point ; mais ce n'est pas maintenant le moment. Appliquez-vous, je vous prie. Dans l'ancienne loi, il y avait l'holocauste, le sacrifice pour le péché, l'oblation : en venant en ce monde, le Sauveur met un terme à ces sacrifices, tous figuratifs, il les remplace par celui de son propre corps. "*A son entrée dans le monde, il dit : Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande ; tu m'as formé un corps ; tu n'as pas réclamé l'holocauste pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici ; dès le commencement du livre, c'est de moi qu'il a été écrit.*" (Hebr., x, 5-7 ; Psalm. xxxix, 7-8). Après avoir cité cette prophétie, il ajoute : "*Puisque tu n'as pas voulu du sacrifice et de l'oblation pour le péché, j'ai dit : Me voici.*" L'Apôtre conclut : "*Il abroge le premier sacrifice pour établir le second.*" Mais comment trouver dans le corps du Christ le sacrifice et l'oblation ? C'est Paul encore qui nous l'apprend : "*Je vous en conjure, mes frères, au nom de la miséricorde de Dieu, marchez dans la charité comme des fils chéris, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est donné pour nous en sacrifice et en offrande à Dieu, en odeur de suavité.*" (Ephes., v, 1-2). Pour vous donc il est grand prêtre, pour lui-même il est Dieu.

Ne changez rien aux paroles du Dieu vivant. C'est au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, que vous avez été baptisés : pourquoi donc substituez-vous à ces noms pleins de vie des noms imaginés par la sagesse humaine, tels que : celui qui est engendré et celui qui ne l'est pas ; le créé et l'incréé ; celui qui est toujours et celui qui n'est pas toujours. Comment Dieu supporterait-il ces termes insensés ? Pour avoir changé un seul mot, peu s'en fallut qu'un prophète autrefois ne fût frappé de mort. Remarquez le peu d'importance de ce mot : Des ignorants appelaient le langage des prophètes "fardeau". Or, le Seigneur dit, par la bouche de Jérémie : "*Si le peuple, ou un prêtre, ou un prophète t'interroge et te dit : Quel est le "propos" fardeau*[3] *du Seigneur ? réponds-leur : C'est vous qui êtes un fardeau, car je vous ferai enlever, je vous briserai, pour que vous ne vous exprimiez plus de la sorte."* (Jerem. xxiii, 33). Pour le changement d'un seul mot, Dieu fait entendre des menaces, et vous introduisez des termes incorrects pour exprimer les vérités les plus importantes ! Et vous altérez le nom du Père, et vous portez atteinte à la dignité du Fils, et vous obscurcissez la gloire du Saint-Esprit ! Comment vous dérober aux mains du Seigneur ? C'est une terrible et redoutable chose que d'altérer la parole du Dieu vivant, de notre Dieu et de notre maître. Quand sa parole est altérée, Dieu est transporté d'indignation ; et, quand on dénature ses dogmes, il ne serait pas indigné ! Etes-vous donc plus sage que le Sauveur, plus éclairé que l'Evangile ? Craignez le jugement de Dieu, craignez ce nom redoutable, ayez en horreur l'iniquité, embrassez la pénitence, et votre foi vous conduira au salut ; car la pénitence donne le salut à ceux qui vivent dans l'hérésie, comme à ceux que détiennent les autres genres de prévarication.

6. La pénitence étant la racine de la piété, rentrons en nous-mêmes, et recourons à la pénitence pour obtenir de Dieu qu'il mette fin aux guerres, qu'il extermine les barbares, qu'il arrête les incursions des ennemis et qu'il nous accorde la jouissance de tous les biens. La pénitence touche singulièrement le cœur de Dieu, lorsqu'on y a recours sérieusement. Ainsi, le peuple se rend un jour coupable de péché ; il se repent, il pleure, et le Seigneur dit : "*J'ai écouté et j'ai entendu les gémissements d'Ephraïm, qui se lamentait et qui s'écriait : Tu m'as frappé, Seigneur, et je ne me suis pas corrigé, et je me suis conduit comme un taureau fougueux ;*

---

[3] le terme grec λῆμμα désigne un gain, un profit, voire aussi un fardeau. Dans un sens figuré, il désigne une "hypothèse", ce qui est probablement visé par Sévérien. Bareille ne traduit pas le terme, mais donne comme équivalent latin "sumptio domini". Nous suivons Giguet qui traduit le passage ainsi : Et si ce peuple, ou le prêtre, ou le prophète demandent "*quel est le fardeau du Seigneur ?*", dis-leur : Vous êtes ce fardeau, et je vous briserai, dit le Seigneur. Si le prophète ou quelqu'un des prêtres ou du peuple se sert de ce mot : Le fardeau du Seigneur, je punirai cet homme et sa maison.

convertis-moi, et je serai converti." Et que répond le Seigneur ? "*Parce que mes paroles sont présentes à sa pensée, je ne me souviendrai plus de sa conduite, et j'aurai pitié de lui*." (Jerem., xxxi, 18-20).
Que personne ne vous épouvante ; ne craignez ni l'opinion, ni le tourbillon des barbares, ni l'horreur de la tempête. Même si nos ennemis étaient innombrables, notre défenseur à nous est encore plus puissant. Est-ce leur nombre qui vous jette dans la défiance et dans la crainte ? écoutez ce que vous dit le prophète Elisée : "*Ne craignez rien, nous avons de notre côté un plus grand nombre de combattants qu'ils n'en ont du leur*." (IV Reg., vi, 16). Si de leur côté il y a la foule des barbares, du nôtre il y a les troupes angéliques. Du côté des serviteurs de Dieu combattent l'armée des anges, le chœur des prophètes, la puissance des apôtres, les prières des martyrs. Et ne croyez pas que les martyrs soient les seuls à prier pour nous ; les anges aussi supplient Dieu en notre faveur quand nous sommes dans l'adversité ; et non seulement ils le supplient, mais ils obtiennent de sa bonté une réponse satisfaisante. Le prophète Zacharie écrivait : "*Et l'ange qui parle en moi prit la parole et dit au Seigneur*." Or voici quelle fut sa prière : "*Seigneur des armées, jusqu'à quand refuseras-tu de prendre en pitié Jérusalem et les villes de Juda, que tu as dédaignées ? C'est déjà la soixante-dixième année*." (Zachar., i, 9-12). Qu'en résulta-t-il ? Dieu repoussa-t-il la prière de l'ange ? Bien loin de là ; que lui répondit-il ? "*Le Seigneur fit entendre à l'ange qui parle en moi des paroles de consolation, et des discours d'encouragement*." (Ibid., 13). Prions donc nous aussi le Seigneur des anges, et il nous enverra l'un d'entre eux, et la troupe de nos ennemis sera dissipée. Un tableau en cire plein de piété a frappé et réjoui mes regards : j'y voyais représenté un ange mettant des nuées de barbares en fuite, j'y voyais leurs tribus foulées aux pieds, et ce mot de David justifié : "*Seigneur, dans ta cité, tu réduis à rien leur image*." (Psalm. lxxii, 20). Que David dise donc maintenant aussi à notre sujet : "*Que leur voie soit remplie de ténèbres et de piéges, et que l'ange de Dieu les chasse devant lui*." (Psal. xxxiv, 6). Le Seigneur a bien su en diverses circonstances exterminer ses ennemis. L'armée de Sennachérib, roi des Assyriens, était bien nombreuse, et un seul ange envoyé par Dieu, frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille ennemis.
Mais nous, hommes, nous mesurons toujours les événements à la mesure des raisonnements humains, et nous disons en nous-mêmes : Qu'arrivera-t-il, si nous n'avons de notre côté aucun soldat, et si, avant que le général arrive jusqu'ici, on porte parmi nous la dévastation ? Que faire alors ? Est-ce que, parce que vous serez surpris, Dieu le sera également ? Est-ce que Dieu n'est pas en tout lieu à la fois, parce que vous n'y êtes pas ? Est-ce que Dieu pourra faire ceci, et ne pourra pas faire cela ? A son ordre, la mer inanimée obéit et engloutit ses ennemis ; les poissons vinrent se précipiter dans le filet de Pierre ; et un ange ne pourrait pas, si Dieu le voulait, exterminer entièrement les ennemis de la vérité, sans en excepter un seul ? Pour nous, bornons-nous à vivre dans la tempérance, à prier et à implorer notre Dieu. Les ennemis avaient autrefois à leur tête un général distingué ; je le désigne par son nom afin que tous le connaissent bien ; les ennemis étaient donc commandés par Sisara ; et David rappelle ce fait dans ce passage : "*Traite-les comme tu as traité Madian et Sisara, comme tu as traité Jabin au torrent de Cisson*." (Psalm. lxxxii, 10). Jabin était roi, Sisara n'était que général en chef : il avait à sa disposition huit cents chars en fer, et des troupes innombrables. L'effroi gagna le peuple juif ; il vit cette nuée d'ennemis, et il fut glacé d'épouvante. Or, que dit notre miséricordieux Seigneur au défenseur de sa religion, par l'organe de la prophétesse Débora ? "*Ne crains rien ; voici que le Seigneur l'a livré entre tes mains*" (Jug, iv, 14) ; et cet exploit, ce n'est pas ta main qui l'accomplira, mais la main d'une femme. Remarquez de quelle manière Dieu confond la forfanterie. Des hommes n'avaient pu tenir ferme, et une femme se met à la tête de l'armée. Sisara entra chez une femme appelée Jaël ; et, comme il était accablé de chaleur, il lui demanda de l'eau, Jaël lui donna du lait. Admirez la sagesse de cette femme. Le lait produisant le double effet de désaltérer et de provoquer le sommeil, elle lui offrit du

lait ; ce que l'Ecriture relate en ces termes : "*Il lui demanda de l'eau, et elle lui offrit du lait*" (Ibid., 19), de manière à le désaltérer et à l'endormir. Puis, tandis que l'étranger dormait, Jaël saisit un marteau et un clou et vint auprès de son ennemi. Quelle prudence en cette femme ! Pourquoi ne saisit-elle pas un glaive ou une épée ? C'est qu'elle redoutait d'être surprise par Sisara se réveillant, quand elle tiendrait le glaive dans sa main. Voilà pourquoi, au lieu de prendre une arme virile, elle choisit un clou ; les femmes ayant coutume, pour accomplir leur tâche, de fixer un clou dans la muraille. Elle prend donc un chemin détourné pour en arriver à ses fins. Du reste, elle avait Dieu avec elle, Dieu qui devait accomplir ce qu'il avait annoncé ; ce n'était pas là une ruse de Jaël, c'était l'exécution de l'oracle divin : "*La main d'une femme te donnera la mort*." Jug, iv, 9). Le Seigneur lui vint donc en aide, et chargea l'orgueilleux général des liens du sommeil. Alors Jaël le frappa à la tempe de son clou et de son marteau si fortement, que le clou s'enfonça même dans la terre ; et c'est ainsi que Sisara mourut aux pieds d'une simple femme.

7. L'occasion ne fait jamais défaut au Seigneur ; et, quand il veut, l'absence de tout auxiliaire n'est pas pour lui un obstacle. Il suffit de l'arme de Dieu, d'un soldat de Dieu, de la force de Dieu, de la seule volonté de Dieu. Disons au Christ : Prononce une parole, et tes ennemis seront dissipés ; prononce une parole, et ta cité ressentira ta miséricorde ; prononce une parole, et tes créatures ressentiront ta pitié. "*Tes ennemis,* ajouterons-nous, *ont fait entendre leur voix ; et ceux qui te haïssent ont élevé la tête*." (Psalm. lxxxii, 3). Voulez-vous apprendre l'exploit d'une autre femme, instrument également de la volonté de Dieu ? Il y avait un homme nommé Abimélech, lequel avait mis à mort ses soixante-dix frères : ce fratricide ayant soumis le peuple entier à son autorité, il vint mettre le siège devant une ville. Tandis que tous étaient glacés à la vue des horreurs de la guerre, Dieu arma de nouveau la main d'une femme : elle se présenta sur la muraille, et, saisissant un fragment d'une meule de moulin, elle le précipita sur le tyran et lui brisa la tête. Considérez cependant l'orgueil extrême qu'il manifeste à ses derniers moments : "*Tire ton glaive*, dit-il à un de ses gardes présents, *et frappe-moi, pour qu'on ne dise pas : Une femme l'a mis à mort*." (Jug, ix, 54). Son corps mourait, mais son orgueil restait : il perdait la vie, mais il ne perdait pas son vain orgueil. Et maintenant aussi nous trouverons pour servir les desseins de Dieu une Débora, nous lui trouverons une Jaël. Nous avons la Vierge sainte, Marie la mère de Dieu, qui intercède pour nous. Or, si une femme ordinaire triompha de ses ennemis, avec combien plus de facilité la mère de Dieu confondra-t-elle les ennemis de la vérité ? Avec son armure complète, celui dont nous parlions tout à l'heure ne voyait dans une femme qu'un sujet de dérision, et pourtant il y trouva un chef redoutable au combat. Il ne croyait pas toucher à la tombe, et la tombe était ouverte sous ses pas ; il croyait avoir affaire à une morte, et cette morte lui enleva la vie. Nous avons donc la mère de Dieu, Marie, notre sainte souveraine ; mais les prières des apôtres nous sont également nécessaires. Adressons-nous donc à Paul, et disons-lui comme ces fidèles des premiers temps : "Lorsque tu passeras en Macédoine, viens à notre aide." (Act. xvi, 9). Puisque nous avons les apôtres, ne tombons pas dans la négligence ; puisque notre sainte souveraine, la mère de Dieu toujours vierge, Marie, prie pour nous, gardons-nous de toute torpeur ; puisque nous avons le chœur des martyrs, préservons-nous du relâchement.

Qu'il ne nous suffise pas de prier ; joignons-y, si cela nous semble utile, le jeûne : or, le jeûne spirituel est préférable au jeûne corporel ; le jeûne volontaire au jeûne forcé. Le Sauveur disait au sujet de certains démons : "*Cette espèce de démons ne peut se chasser que par le jeûne et la prière*." (Matth., xvii, 20). Si le jeûne et la prière mettent en fuite les démons, comment ne mettront-ils pas les barbares en fuite ? Supplions donc, je le répète, la glorieuse sainte Vierge et mère de Dieu Marie ; supplions les saints et glorieux apôtres ; supplions les saints martyrs. Lorsqu'on a recours à de plus puissants que soi, seulement dans la nécessité, on ne trouve pas

toujours un accueil favorable. — Avant cette occasion, répondra-t-on, vous ne songiez pas à me témoigner des égards et de l'honneur ; il a fallu que la nécessité vous y pousse. — Hors la nécessité, des égards de ce genre n'inspirent pas de défiance. Si vous honorez le juge avant toute nécessité, lorsqu'elle se fera sentir, vous pourrez compter sur sa bienveillance. Gagnons donc le cœur des martyrs spontanément, et sans attendre d'y être forcés. Mortifions-nous avant la tempête, comme si elle avait fondu sur nous, afin que lorsqu'elle éclatera nous trouvions le calme. Tout ceci je le dis sur le ton de l'exhortation, et non du commandement ; je vous y engage, mais je ne vous l'impose pas : nous vous en conjurons, vivez dans la sobriété. Il est facile à Dieu de confondre nos ennemis au delà de tout ce que nous pourrions dire ou croire, d'avoir compassion de la terre, de combler l'empereur de gloire, d'affermir l'empire, et de faire éclater sa divine splendeur en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui gloire soit dans tous les siècles. Amen.

Sévérien de Gabala
Homélie sur le texte
"Par quelle autorité fais-tu cela ?"

(CPG n° 4193, PG 56. 411-428)

Attribution :
Quoique cette homélie soit désignée sous le nom de Chrysostome par de nombreux manuscrits, Le Nain de Tillemont, considérant le style suggéra qu'elle pourrait bien être de Sévérien. L'étude poussée du vocabulaire et des thèmes employés a confirmé depuis cette intuition.
Source de la traduction :
Oeuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. l'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon, Bareille Tome 5, 1868, p 645 ss.

*
* *

Traduction :

1. Le commencement du salut des hommes c'est la crainte de Dieu, et la loi divine est la source de tous les biens que nous possédons. Du reste, la loi divine ne se conçoit pas sans la crainte de Dieu, ni la crainte de Dieu sans la loi divine. D'une part, la crainte sert de ministre aux commandements de la loi ; de l'autre, la crainte des commandements a pour juge la loi. Par conséquent, quiconque s'approche pénétré de crainte, et de la loi et du Dieu qui l'a donnée, prend droit de cité parmi les saints et se range au nombre des justes. Au contraire, celui qui méprise cette divine crainte, et qui aborde la loi du Seigneur avec arrogance, celui-là se rend indigne de la grâce et rompt avec la piété véritable. Aussi les âmes qui abordent la loi de Dieu avec crainte et amour, ces âmes sont éclairées et instruites en toute droiture ; car c'est la vérité même qui les forme à la piété ; se trouvant à la source même de la vérité, elles s'écrient : "*Tu es béni, Seigneur ; enseigne-moi ta justice.*" (Psalm. 118, 12.) C'est ainsi que les saints, grâce à leur piété, grâce à leur amour pour le Seigneur, apprennent de la vérité même la vérité : quant aux ennemis de la vérité, ou plutôt quant aux hommes ennemis de leur propre bonheur, lesquels préfèrent à la simplicité l'enflure et l'orgueil, ils se présentent avec toutes les allures de la tyrannie à celui qui enseigne la vraie piété. N'est-ce pas ce que firent les Juifs, d'après le récit évangélique qui a frappé vos oreilles ? Ils vont trouver, dans le temple où il était, Notre-Seigneur Jésus, le roi des saints, non pas avec la crainte qui convenait à des serviteurs paraissant devant leur maître, non pas comme des hommes qui paraissent devant Dieu, ni même comme des disciples paraissant devant celui qui les instruit ; c'est en ennemis de la vérité, en soldats de l'iniquité que, trahissant leur propre malice, ils s'efforcent de mettre en défaut par des raisonnements humains la sagesse surhumaine du Sauveur. "*Les prêtres et les anciens du peuple*, raconte l'historien sacré, *s'approchèrent de Jésus dans le temple et lui dirent : En vertu de quelle autorité agis-tu ainsi ? Qui t'a donné ce pouvoir ?*" (Matth., xxi, 23.)
O cœurs vides de crainte ! Quel langage audacieux, quelle arrogance dans ce procédé ! Quelle folie chez ces méchants ! Quelle patience chez le Sauveur ! Voilà ce que dit l'argile, et ce que supporte l'ouvrier : l'œuvre s'élève contre l'artiste ; et notre bienfaiteur, et celui qui ne dépend de personne supporte une chose pareille ! On demande raison à la Raison divine et l'on épilogue sur sa puissance, sommet de toute autorité. C'est bien le cas d'argumenter des paroles du Sage : "*ô homme, pourquoi la terre et la cendre s'enorgueillissent-elles ?*" (Eccli., x, 9.)

Quoi ! c'est Dieu que vous interrogez ? C'est à lui que vous demandez compte de ses œuvres ; c'est à la Majesté suprême que vous osez dire : "*En vertu de quelle autorité agis-tu ainsi ?*".
Pourquoi, au lieu de l'interroger, ne vous rendez-vous pas compte de la puissance de ses œuvres elles-mêmes ? Examinez scrupuleusement dans le sanctuaire le plus secret de votre âme la nature des choses, et voyez si de pareils prodiges sont le résultat d'un conseil humain, et si ces actes du Seigneur ne supposent pas une puissance divine. Interrogez les lois de la nature, les limites de sa puissance, considérez la force des raisons : à qui donc appartient le pouvoir de ressusciter les morts, aux hommes ou à Dieu ? A qui appartient-il de guérir les lépreux, de mettre en fuite les maladies, de faire disparaître d'une seule parole toutes les infirmités, soit de l'âme, soit du corps ? Qui peut d'un peu de boue rendre la lumière ; est-ce Dieu ou bien l'homme ? Pourquoi donc ne pas vous adresser à la nature elle-même, et pourquoi poser effrontément au Créateur cette indiscrète question : "*En vertu de quelle autorité agis-tu ainsi ?*".
Ce sont, je le répète, les paroles de ces hommes qui ne reculent devant aucun degré d'audace, qui demandent raison à la Raison divine, et qui entreprennent de circonvenir dans leurs raisonnements celui qui prend les sages de ce monde dans leurs propres filets. Quelle folie ! On éprouve par des paroles le Verbe de Dieu qui se rit de tous les artifices de langage et qui démêle les raisonnements les plus inextricables. Que peut donc le verbe de l'homme contre le Verbe divin ? Que peut une sagesse sophistique contre la sagesse céleste ?
"*En vertu de quelle autorité agis-tu ainsi ?*". Demandez-le au paralytique ; demandez-lui à quelle puissance il est redevable de la santé qu'il possède ; demandez-le aux miracles eux-mêmes, et ne portez pas un regard scrutateur sur celui qui en est l'auteur. Vous n'aurez pas de réponse d'ailleurs ; car la divine grâce en juge indignes les questionneurs inconvenants.
Ainsi a coutume d'en agir le Verbe divin : voit-il une âme perverse et sans droiture, il la repousse comme indigne de la grâce ; et, bien qu'elle s'efforce maintes fois de s'éclairer, la Vérité lui refuse la vérité. Les Juifs multiplient leurs questions, et ils ne sont pas une seule fois satisfaits, parce qu'ils questionnent d'une façon inconvenante. Le silence du Sauveur leur infligeait un si cruel tourment que dans une circonstance célèbre ils s'écriaient : "*Jusqu'à quand tiendras-tu nos âmes en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le clairement.*" (Jn., x, 24.) Même après cette interpellation le Sauveur ne répond pas ; le ton sur lequel ils l'interrogent les rend indignes de réponse. Que leur dit le Christ ? "*Je vous l'ai dit, et vous ne m'avez pas écouté ; que voulez-vous que je vous dise de nouveau ? Les œuvres que j'accomplis vous rendent témoignage de moi.*" (Jn., ix, 27 ; x, 25.) Vous le voyez, il veut que l'on interroge ses œuvres, et non pas qu'on s'enquière curieusement de sa puissance. Les Juifs lui disent : "*Si tu es le Christ, dis-le clairement : jusqu'à quand tiendras-tu nos âmes en suspens ?*" (Joan., x, 24) ; et il ne leur est rien répondu, parce qu'ils interrogent non pour s'instruire , mais en vue de l'accuser. Le prince des prêtres Caïphe, homme digne de la synagogue d'alors, en vint à ce point de démence qu'il s'écria : "*Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils du Dieu béni.*" (Matth., xxvi, 63). Pour nous apprendre à accueillir avec piété quelque discours que ce soit, le Sauveur répond à l'adjuration, mais il ne résout pas la question posée. "*Dis-nous si tu es le Fils du Dieu béni.*" (Matth., xxvi, 64.) Et le Seigneur répond à Caïphe : "*Tu l'as dit.*" Ainsi tout en traitant par cette confession l'adjuration avec l'honneur qu'elle méritait, il ne satisfait pas la malice de ses ennemis, ni leur fourberie qu'il déteste. C'est donc parce que leurs questions étaient irrespectueuses que les Juifs n'obtenaient pas de réponse ; et c'était justice, les desseins pervers établissant une barrière entre Dieu et nous. Le Seigneur ne voulut pas manifester sa sagesse à ceux qui la scrutaient d'un œil impie : "*Car la sagesse n'entrera pas dans l'âme perverse.*" (Sap., i, 4.)

2. Mais si les Juifs, malgré leurs questions répétées, ne virent pas leur curiosité satisfaite, une femme d'une foi pure et sincère, sans intention aucune de mettre à l'épreuve

l'incompréhensible puissance de Dieu, se présentant avec simplicité au Seigneur, et lui adressant ces paroles, vraiment très simples mais animées d'une admirable foi : "*Nous savons que le Messie, appelé aussi le Christ, lorsqu'il sera arrivé, nous enseignera toute chose*", obtient aussitôt du Sauveur, qui aime la simplicité, une réponse à son désir : "*C'est moi, qui te parle en ce moment.*" (Jn., iv, 25-26.) Elle n'avait pas encore formulé de question , et elle fut éclairée ; elle n'avait pas encore semé la parole de la foi, et elle cueillit sur-le-champ le fruit de la piété. C'est que Dieu, qui met ses complaisances dans les simples et les saints, dévoile à ceux qui se présentent à lui en toute simplicité les mystères de sa bienfaisante sagesse ; tandis qu'à la vue d'une âme où règne la perversité, il retient ses bienfaits et refuse de communiquer sa doctrine.

Ecoutez ce qu'il disait par la bouche de Moïse : "*Si vous marchez devant moi avec droiture, j'agirai envers vous avec droiture*" (Levit., xxvi, 23-24) ; et, si vous usez de voies obliques, ma fureur s'appesantira sur vous du côté auquel vous ne penserez pas. Ce n'est pas que la nature divine puisse faillir à la droiture ; mais pour les méchants il n'y a même pas de droiture dans ce qui leur vient de la vérité.

"*En vertu de quelle autorité agis-tu ainsi ? Qui t'a donné ce pouvoir ? Et le Sauveur leur répondit*." Faites bien attention ici à la règle que nous donne le souverain de l'univers. Et cette règle, quelle est-elle ? Il veut que nous ne répondions pas toujours aux questions que nous adresseront les hérétiques pervers, les Juifs, les païens, tous ceux qui se sont éloignés de la vraie religion. Souvent, en effet, il arrive que la question ne mérite pas de réponse : à des interrogations absurdes il faut opposer des interrogations d'une sûre portée. Le Seigneur leur dit donc : "*Je vous ferai à mon tour une question : Si vous y répondez, je vous répondrai moi-même. Le baptême de Jean, d'où venait-il ? du ciel ou des hommes ?*" (Matth., xxi, 24-25.) Admirez de quelle manière la source même de la sagesse confond par cette question le mensonge : admirez le Verbe de Dieu réfutant par ses raisonnements l'iniquité ; admirez l'erreur percée de ses propres traits et détruite par ses propres artifices. "*Le baptême de Jean d'où venait-il, du ciel ou bien des hommes ?*" Les Juifs pèsent en eux-mêmes la question et disent : "*Si nous répondons : Du ciel ; il répliquera : Alors pourquoi n'y avez-vous pas cru ?*" (Ibid., 26.) L'iniquité n'ignore pas le sort qui lui est réservé ; elle sait que les moyens par lesquels elle s'élève causent sa ruine. Comme ils n'avaient pas écouté Jean, ils redoutaient d'avouer qu'il était venu au nom de Dieu, et ils craignaient qu'une réponse soudaine ne les écrase : "*Si nous disons : Des hommes ; nous avons à craindre la foule qui nous lapiderait*." (Luc, xx, 6.) L'opinion que tout le monde s'est formée sur le compte du juste nous exposerait à une vengeance inévitable : "*Car tout le peuple regardait Jean comme un prophète*." (Matth., xxi, 26.) Ils ne voulurent donc pas confesser la vérité, à savoir, qu'il venait de Dieu : d'autre part, quoique ayant rejeté la vérité divine, ils n'osèrent pas néanmoins proférer le mensonge, préservés de cette impudence par la crainte, par une crainte non divine, mais humaine. Ainsi en est-il : bien des fois on n'aura pas la crainte de Dieu , et l'on sera l'esclave de la crainte des hommes. Pour les Juifs, ils craignaient le peuple. Que ne craignaient-ils le Seigneur, au lieu de craindre le peuple ! ils auraient agi en hommes religieux et non en impies. "*Ils lui dirent : Nous ne le savons pas*." (Marc, xi, 33.) Comme l'iniquité se cache dans les méchants ; comme l'impiété trahit sa propre absurdité ! Semblable à une vipère ou à tout autre animal des plus féroces qui se cache dans un obscur repaire, qui ne sort de son antre qu'à la dérobée, et ne se montre jamais entièrement ; les Juifs enfoncés dans la tanière de la perversité, n'osent offrir leurs sentiments à la lumière. Aussi le Seigneur leur répondit-il : "*Et moi non plus je ne vous le dirai pas*." (Matth., xxi, 27.) C'est par le silence qu'il les châtie de leur inconvenante question : n'ayant pas convaincu leur méchanceté, il les avait embarrassés dans ses raisonnements. Autrefois l'ânesse de Balaam ne pouvait se tourner ni à droite, ni à gauche, parce que l'ange lui barrait le passage : pareille chose arriva aux Juifs impies ; ils n'osaient

tourner leurs regards ni vers la droite de la vérité, à cause de la réponse du Sauveur prête à les accabler, ni vers la gauche du mensonge, parce qu'ils redoutaient le peuple.
Et nous aussi, mes frères, mettons en pratique cette règle que nous donne le Seigneur, de ne pas toujours répondre aux questions des hérétiques. Etes-vous interrogé par eux sur un point délicat, réfutez leur interrogation absurde par une autre interrogation faite avec justesse. Souvent un hérétique vous demandera : Connaissez-vous Dieu, ou ne le connaissez-vous pas ? Si vous répondez : Je le connais, il ajoute aussitôt : Vous connaissez donc celui que vous adorez ? Certainement, répondrez-vous ; car comment oser dire qu'on adore ce qu'on ne connaît pas ? L'hérétique poursuit : Vous connaissez donc la substance divine ? Répondez-vous négativement, il repart : Donc vous ne connaissez pas ce que vous adorez.
Telles sont leurs questions pleines de détours ; tels sont les circuits de ces serpents venimeux. Vous le voyez ; mais gardez-vous bien d'en être troublé. Il faut savoir une chose, mes frères ; c'est qu'il y a plusieurs façons de connaître. On peut connaître l'existence de Dieu, on peut ne pas connaître sa nature. Même en ce qui regarde les hommes, il y a plusieurs sortes de connaissances. Je sais, par exemple, qu'un tel reste dans cette ville : mais je ne sais pas quel métier il exerce : je sais qu'il exerce telle profession ; mais j'ignore à quelle famille il appartient. Ainsi, je connais en partie , j'ignore en partie. En définitive, ni une connaissance partielle ne donne la science complète, ni l'ignorance de certains points ne détruit la connaissance partielle.
Que conclure donc ? Je sais que Dieu existe, qu'il est bon, immortel, incorruptible, incompréhensible, au-dessus de toute intelligence, incorporel, immuable : je sais tout cela, et de la sorte je connais ce que j'adore. Quant à son essence, je ne la connais pas ; du reste, on ne m'a pas appris à chercher curieusement en quoi elle consiste, mais à m'enquérir seulement de ce qu'est le Seigneur. Je ne trouverai certes pas un docteur plus profond que l'Apôtre, un docteur qui puisse m'enseigner une piété meilleure ; or, voici l'enseignement qu'il nous donne de sa voix la plus claire : "*Il faut pour celui qui s'approche de Dieu croire qu'il est,*" non pas "savoir en quoi consiste son essence," mais "*croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent*." (Hebr., xi, 6.) J'adore donc en connaissance de cause, quoique je n'aie pas été instruit à faire de subtiles distinctions sur la divine substance : on m'a appris à croire, mes frères, non à faire le subtil.
Lis, ô hérétique, cette confession de foi que tu as prononcée dans un profond et redoutable mystère. Lorsque tu t'es présenté au baptême, quel a été ton langage ? As-tu formulé des recherches, des spéculations inspirées par la curiosité, ou simplement la foi ? Tu t'es présenté d'une autre façon ; c'est à d'autres conditions que l'on t'a conféré cette grâce. Si tels étaient tes sentiments lorsqu'elle t'a été conférée, tu as maintenant violé tes promesses ; car, après avoir été admis par ta foi à ces terribles et redoutables mystères, maintenant qu'ils sont accomplis, tu déconsidères la foi pour mettre en honneur l'examen.

3. Mais écoutez ce que disent les ennemis de la vérité : "Ce serait donc vainement que Dieu nous a donné la raison ? Ce serait inutilement que nous avons reçu la faculté de juger ? Il faut soumettre la foi au jugement de la raison, et ne pas laisser la religion hors de tout examen."
Soit ; cependant il faut que la parole divine et les règles de piété que le Seigneur nous a tracées servent de limite à cet examen. Or, vous transgressez ces règles, vous vous écartez des Ecritures inspirées, vous scrutez indiscrètement les choses divines, vous faites violence à la vérité, et vous êtes constamment beaucoup plus préoccupé de suivre vos raisonnements dans leurs détours que d'obéir à la foi.
Enseigne-moi donc, toi le serviteur très-humble de la raison, comment le ciel peut se soutenir à une si grande hauteur, avec une telle concavité et sans point d'appui dans son immense circonférence ? Dis-moi comment il demeure ainsi, quels sont les fondements sur lesquels il est établi, comment après tant de siècles il n'a rien perdu de sa beauté, comment l'harmonie

qu'il présente n'a pas été altérée. Montre-moi les colonnes qui le portent ; montre-moi la base sur laquelle repose une masse si considérable. Et pourquoi parler du ciel ? de cette terre sur laquelle je marche, veuille d'abord m'expliquer sa constitution. Qu'elle ait été fondée sur les eaux, on me l'a appris et tu le reconnais comme moi. Mais comment la chose s'est accomplie, à toi de l'expliquer. Ne te contente pas de cette affirmation verbale, rends-moi raison des faits que je ne comprends pas ; comment tant de montagnes énormes, tant de collines, tant de vallées peuvent-elles être portées sur les eaux ? Dis-moi de quelle manière la mer a été renfermée dans ses limites ; dis-moi comment, avec ses flots furieux et amoncelés jusqu'à une prodigieuse hauteur, à peine a-t-elle touché le sable qu'elle se brise et respecte la borne que lui a fixée le législateur. Explique-moi, mon frère, comment la terre qui est nue, comment cette unique mère peut donner naissance à des plantes si diverses ; d'où viennent ces racines les unes douces, les autres amères ; d'où viennent les espèces variées de fruits ? N'est-ce pas une seule terre qui les produit, la même rosée qui les nourrit ? D'où vient donc leur différence ? Enseigne-moi d'où sont sorties les fontaines, de quels abîmes elles ont jailli ? Comment toutes ces choses, pourrions-nous les comprendre ? Il est vrai que toutes nos difficultés sur ces points se résolvent d'une façon satisfaisante à la fois pour la religion et pour la vérité. Le bienheureux David a chanté quelque part en ces termes : "*La parole de Dieu est droite, et toutes ses œuvres réclament la foi*." (Psalm. xxxii, 4.) Eh quoi ! les œuvres divines ne sauraient être comprises sans la foi, et il serait possible de trouver Dieu sans la foi ! On ne trouverait pas sans la foi ses œuvres, et on trouverait le Fils par la voie de la raison ! "*La parole de Dieu est droite, et toutes ses œuvres réclament la foi.*" Mais laissons les ennemis de la vérité pour revenir aux enseignements d'une foi saine et incontestable ; montrons dans tout l'éclat de la vérité la règle que la piété nous marque.

Dans l'antiquité, il n'est pas de personnage plus vénérable que Moïse ; parmi les modernes, il n'en est pas de plus sage que Paul. Parcourez l'Ancien Testament, et vous ne trouverez personne de plus grand que Moïse : "*Je t'ai rencontré*, lui fut-il dit, *et tu as trouvé grâce entre tous*." (Exod., xxxiii, 12.) Personne dans le Nouveau Testament qui surpasse Paul en perfection ; c'était "*un vase d'élection*," (Act., ix, 15), et le Christ parlait par sa bouche. N'allez pas au delà des limites que Moïse et Paul ont fixées. Or, Moïse qu'a-t-il trouvé, l'intelligence de la substance divine ou la gloire de Dieu ? Moïse, mes frères, désira de voir Dieu, en homme rempli du divin amour, et ignorant qu'il désirait là une chose impossible ; néanmoins la demande qu'il adresse au Seigneur révèle sa pensée : "*Je t'en supplie, ô mon Dieu*, lui dit-il, *si j'ai trouvé grâce en ta présence ; que je te voie à découvert, montre-toi à moi*." (Exod., xxxiii, 13). Moïse était en cela frère de Philippe qui disait : "*Montrez-nous le Père, et cela nous suffit.*" (Joan., xiv, 8.) Pourtant il l'avait vu dans le buisson, il l'avait vu sur le mont Sinaï, il l'avait vu apparaître en divers lieux et révéler sa présence de diverses manières ; pourtant, ce bienheureux désire le contempler face à face, se forgeant de la nature divine, homme qu'il était, une idée tout humaine. Dieu fut sensible à ce désir de son fidèle serviteur ; il commença par le convaincre de l'impossibilité de ce qui lui était demandé : "*Nul, lui dit-il, ne verra ma face et ne vivra*." (Exod., xxxiii, 20.) La capacité de l'être qui désire n'est pas en rapport avec l'objet de son désir ; un œil mortel ne saurait contempler une nature immortelle. — Eh quoi ! Seigneur, laisseras-tu donc sans récompense un tel amour, et n'offriras-tu pas au moins l'ombre de ce qu'il désire à celui qui a porté si haut son amour ? — C'est pourquoi Dieu lui dit : "*Je te placerai dans le rocher, et je te couvrirai de ma main ; et quand ma gloire passera, tu me verras par derrière ; mais tu ne verras pas ma face*." (Exod., xxxiii, 22-23.) Il ne lui dit pas : Lorsque je passerai, mais : "*Lorsque ma gloire passera*." Or, voir sa gloire passer, ce n'est pas contempler l'essence du Seigneur. Moïse ne vit que sa gloire, et encore ne la vit-il pas pleinement, mais seulement par derrière : non pas que la nature divine soit corporelle, étant d'une simplicité qui exclut toute composition ; mais Dieu, en se faisant connaître, au lieu d'agir conformément aux exigences de sa majesté, a égard à la capacité de ceux qu'il veut

admettre au bonheur de le voir. Moïse arriva jusqu'à voir sa gloire, il n'alla pas au delà ; et vous, hérétique, dépassant la gloire de Dieu, vous portez sur son essence elle-même un regard téméraire !

Venons-en au bienheureux Paul. La considération de quelques conseils particuliers de la Providence, et la profondeur où descendait sa pensée, donnaient à Paul dans le Nouveau Testament une sorte de vertige, et il faisait entendre dans sa stupeur ces frappantes paroles : "*ô profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Combien ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies inabordables ! Qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui lui a servi de conseiller ? Qui lui a donné le premier pour en recevoir à son tour ?*" Et il termine en ces termes : "*De lui, par lui, et en lui subsiste toute chose ; gloire à lui dans tous les siècles.*" (Rom., xi, 33-36.) Le voyez-vous, arrivé devant la gloire de Dieu ne pas dépasser cette limite ? Et pourquoi parler des hommes ? Montez en esprit dans les régions au-delà du monde ; interrogez les cieux et dites-leur : Que pourrez-vous m'apprendre sur Dieu ? Racontez-moi, ô cieux, ce que c'est que Dieu ; enseignez-moi en quoi consiste son essence. Quelque assurance que vous mettiez à les interpeller de cette manière, il vous sera répondu par cette divine parole de Jérémie : "*Le ciel fut saisi d'horreur à ce langage*." (Jerem., ii, 12.) Et vraiment il est dans la stupeur lorsqu'il nous voit scruter d'un œil sacrilège la nature increéée.

D'un autre côté le bienheureux David flagellera votre curiosité immodérée, et vous dira : N'avez-vous pas entendu ces paroles : "*Les cieux racontent*," non pas la nature, mais "*la gloire de Dieu*" ? N'a-t-il pas chanté sur sa harpe sainte : "*Les cieux racontent la gloire de Dieu*" ? (Psalm. xviii, 1.) Ce n'est pas l'essence de Dieu qu'ils expliquent, c'est sa gloire qu'ils proclament. Encore une fois, ne vous imaginez pas que les intelligences célestes en sachent davantage.

Demandez-le aux anges ; demandez-le leur, dis-je ; car, s'il ne vous est point permis d'entrer en conversation avec les puissances d'en-haut, l'Ecriture vous en dédommagera et fermera pour eux votre bouche audacieuse. Interrogez donc les anges ; interrogez-les quand vous les verrez former des chœurs ou chanter des hymnes sur la terre. Demandez-leur : Qu'enseignez-vous de nouveau, qu'annoncez-vous de merveilleux ? Et le chœur céleste vous répondra sur-le-champ par ce passage évangélique : "*Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté*." (Luc, ii, 14.) Les anges sont descendus sur la terre, et ils n'ont pas dépassé les limites de la gloire divine ; et ces limites, les hérétiques n'hésitent pas à les violer. En est-il de même des puissances supérieures, de celles qui sont au-dessus des anges ? Je parle des archanges, qui sont des intelligences distinctes. Interrogez les Chérubins, vrai trône royal : "*Toi qui es assis sur les Chérubins, montre-toi*." (Psalm. lxxix, 2.) Interrogez les Chérubins, vrai trône de saphir, sur lequel est assis quelqu'un de semblable au Fils de l'Homme. Et la voix des Chérubins retentit pareille à la voix des grandes eaux, criant : "*Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu de son séjour.*" (Ezech., iii, 12.)

4. Voyez-vous le profond respect des chérubins ? Ils sont arrivés jusqu'à la gloire, et ils n'ont pas dépassé cette limite. "*Bénie soit la gloire du Seigneur*." Et comment ? "*Au lieu de son séjour*." Preuve qu'elle se manifeste dans les régions célestes, et qu'elle laisse bien loin les puissances du ciel et les vertus invisibles, quelle que soit leur dignité. Ils ne parlent pas, ces chérubins, comme rapprochés de la majesté divine, mais comme en en étant éloignés : "*Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu de son séjour.*" Ce n'est pas qu'il y ait de lieu pour le Seigneur, lui qui circonscrit tous les lieux ; mais cette expression de lieu sert à désigner la majesté dont il est entouré. Vous avez entendu le langage des Chérubins : "*Bénie soit la gloire du Seigneur*." Ils n'en dirent pas davantage. — Mais vous, qui êtes près de lui, vous devez bien savoir les mystères de Dieu. — En effet, "*les Séraphins étaient debout autour de lui*." (Isa., vi, 2.) — Qu'avez-vous donc à nous apprendre ? parlez en toute liberté. — Or, voici ce qu'ils répondront : Quelque élevée que soit la dignité de notre nature, nous en connaissons

néanmoins les bornes, et nous n'allons pas au delà des limites imposées à notre connaissance ; nous ne faisons pas de notre Créateur l'objet de notre curiosité ; nous ne nous appliquons pas à pénétrer les secrets de celui à qui nous devons notre noblesse. D'ailleurs, nous savons que son incompréhensible nature défie tout examen, est indépendante des raisonnements humains : l'intelligence angélique aussi bien que les esprits supra-mondains et les puissances célestes sont infiniment au-dessous de la gloire de celui qu'ils adorent ; et c'est pourquoi, nous aussi, nous n'allons pas au delà de ces limites. — Les Chérubins ne les dépassèrent pas, et ils chantèrent avec un profond respect l'hymne des cieux : "*Saint, saint, saint le Seigneur des armées, toute la terre est pleine de sa gloire*." (Isa., vi, 3.)
N'êtes-vous pas confondu par Moïse et Paul, qui s'arrêtèrent devant la gloire divine ? Du moins que le ciel, lorsqu'il la publie, vous confonde. Le ciel vous laisse-t-il insensible ? inclinez-vous devant les anges. Les anges eux-mêmes les dédaignez-vous ? craignez les Chérubins. Votre audace vous élève-t-elle encore au-dessus ? que les Séraphins vous ramènent à de meilleurs sentiments. Seriez-vous rebelle aux enseignements du ciel comme à ceux de la terre ? sortez alors du chœur sacré, éloignez-vous des divins parvis ; car vous ne pouvez à la fois porter sur Dieu un regard scrutateur et compter au nombre des fidèles.
Et pourquoi parler de Dieu ? Ignorez-vous combien est redoutable la témérité qui porte à scruter la nature divine ? Non ; si vous prétendez exercer sur les œuvres de Dieu votre témérité, Dieu vous jugera indignes de sa familiarité, il vous repoussera loin de lui, parce que vous tenterez une tâche impossible. Voyez Moïse, cet homme si grand, si extraordinaire, l'auteur de tant de prodiges, le médiateur de Dieu et des hommes, lui qui divisa les flots de la mer, qui fit tomber la manne du ciel ; dès qu'il osa mesurer à la mesure de la raison humaine un des préceptes de Dieu, et résister à l'ordre divin, il attira sur lui un châtiment irrévocable. Arrivé près du rocher, il dit au peuple : "*Peuple incrédule et dur, est-ce que je pourrai de ce rocher tirer de l'eau pour vous ?*" Et que lui répondit le Seigneur ? "*Parce que tu ne m'as pas glorifié en présence du peuple, tu n'entreras pas dans la terre que je vous ai promise.*" (Num., xx, 10-12.)
Ici, prêtez-moi toute votre attention. "*Parce que tu ne m'as pas glorifié...*" Qu'est-ce à dire, *glorifier* ? Proclamer simplement que tout est possible à Dieu. Car c'est un péché d'examiner les œuvres de Dieu à la lumière de la raison, et de borner sa puissance, dont rien ne saurait arrêter les manifestations. David a plaidé la cause de Moïse qui était tombé par la langue et non par la pensée ; car les fautes des justes viennent de la langue, tandis que celles des impies viennent principalement de la pensée. En effet, l'impie est de cœur éloigné de Dieu, bien que par ses paroles il semble en être rapproché : "*Ce peuple, disait le Seigneur, m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi*" (Isa., xxix, 13) ; le juste, au contraire, ferme dans ses résolutions, trouve maintes fois dans la langue une occasion de chute. Voilà pourquoi David plaide la cause de Moïse, prophète comme lui : "*Et ils l'ont irrité aux eaux de la contradiction, et Moïse fut puni à cause d'eux*" (Psalm. cv, 32), et non pour lui-même. Que signifient ces mots, "*à cause d'eux*" ? L'incrédulité qu'il manifesta ne jaillissait pas de son âme livrée à elle-même ; ayant été troublé par les murmures du peuple, son cœur n'était plus libre, mais entièrement bouleversé.
Au surplus, les doctrines dont je viens de parler sont le fruit d'une officine d'iniquité. Où donc avez-vous entendu parler d'engendré et de non-engendré[1] ? où donc avez - vous entendu ces termes qui respirent la folie et l'orgueil ? On néglige ceux que nous a enseignés l'Esprit saint, et on propage ceux qui viennent du démon. Si telles sont vos investigations, pourquoi revendiquez-vous Paul comme votre maître ? Si tel est le champ où s'exerce votre curiosité, pourquoi vous glorifiez-vous d'être les disciples de Pierre ? Renoncez à votre foi, et cherchez tant que vous voudrez. — Je me garderai bien, répliquez-vous, de m'écarter de l'Ecriture.—

[1] Les ariens, considérant que le Fils est engendré du Père considéraient que seul le Père – inengendré – est Dieu, ravalant le Fils au rang de créature.

Eh bien, toi qui mets en avant la raison, explique-nous comment le Sauveur entra au cénacle, les portes fermées ? A quoi bon nous occuper d'autres sujets, qui souvent sont également préjudiciables et à ceux qui parlent, et à ceux qui écoutent ? Je ne te dirai pas de m'expliquer la nature invisible de Dieu, de quelle manière le Père a engendré, quel a été le mode de la divine génération ; je me contente de t'interroger sur un fait relatif au mystère de l'incarnation.

5. Encore une fois, dis-nous comment le Sauveur a pu entrer, les portes étant fermées, comment son corps a pu pénétrer dans la salle. La nature des corps s'oppose à ce fait : l'Evangile seul l'affirme, en sorte qu'à s'en rapporter à la foi, ce fait est très-certain. Comment donc cela s'est-il accompli ? Il ne s'agit pas d'une nature incorporelle, laquelle pénètre tous les corps : il s'agit d'une nature incorporelle unie à un corps, instrument de cette nature incorporelle ; car le Sauveur avait un corps humain. A la vue de cet étrange prodige, les disciples crurent à la présence d'un esprit, le fait dont ils étaient témoins dépassant la puissance de la nature corporelle. Mais le Fils de Dieu dissipa leurs doutes par ces paroles : "*Touchez-moi, et voyez ; car les esprits n'ont point de chair et d'os, comme vous me voyez en avoir*." (Luc, xxiv, 39). Comment donc y pénétra-t-il ? Est-ce que les planches de la porte se sont écartés devant lui comme l'air l'aurait fait ? ou bien son corps a-t-il été réduit de manière à passer à travers le bois ? C'est ce que vous ne sauriez dire et ce que je ne pourrais expliquer : l'Ecriture ne me l'ayant pas enseigné, je ne pousse pas plus loin ma curiosité ; je m'en rapporte à ce qu'elle en dit, même si cela m'en coûte.

Je crois que le Sauveur est entré dans le cénacle ; comment y est-il entré, je ne le recherche pas... Il y est entré les portes fermées ; car l'Ecriture ne dit pas qu'il entra les portes ouvertes ou entr'ouvertes, mais "*les portes fermées*." Elle affirme le fait ; elle ne dit rien de la manière dont il a été accompli. Pierre sortit bien de sa prison ; mais les portes lui en furent ouvertes. Ce que l'Ecriture énonce en ces termes : "*La porte de fer s'ouvrit d'elle-même devant eux*." (Act., xii, 10). Elle ne dit pas : Elle laissa d'elle-même passer Pierre. C'est que le corps de Pierre était un corps purement humain, une agglomération d'éléments purement humains. Sans doute le corps du Christ était humain aussi, à cause des rapports étroits qui l'unissent à l'humanité ; mais il était divin, également divin, à cause de son union avec le Verbe, et de l'enfantement admirable de la Vierge. Comment donc est-il entré les portes ouvertes ? Comment est-il monté aux cieux, les cieux étant fermés ? O folie des hommes assez téméraires pour poser de pareilles questions !

Bien différents sont ceux dont la piété accepte tous les enseignements de la foi. Et que répondent nos adversaires ? — C'est que nous ne trouvons pas que la foi ait conservé partout sa pureté ; nous trouvons au contraire qu'elle a été altérée ; il ne faut pas croire indifféremment, mais seulement après un sérieux examen. — Bien des points sont communs en cela à nos adversaires et à ceux du dehors ; une étroite parenté rapproche les opinions des hérétiques et celles des païens : si les premières sont des inventions du démon, les secondes sont les enseignements du démon.

Quelques-uns des ennemis de la foi disent donc qu'il y a danger à ne pas soumettre la foi à la raison, et qu'à moins de faire précéder la foi d'un examen diligent, la foi ne nous sera d'aucune utilité.— Par où voulez-vous, disent-ils, commencer cette étude de la nature de la foi ? Voulez-vous reprendre la question à la création du monde ? portez vos regards sur le premier homme ; je le trouve déchu de la foi. Considérez les paroles du démon, de cet être auquel les attentats les plus audacieux coûtent si peu de chose ; considérez ce qu'il ose, ce qu'il dit, ce qu'il prétexte. Vous prétendez que le serpent a dit au premier homme : "*Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal*." (Gen., iii, 5). Le premier homme crut aux paroles du serpent, et pour avoir cru il périt. Donc la foi est le principe de tous les maux.

Voilà comment raisonnent ces ennemis de la vérité, ces adversaires de la religion. Mais ils ne connaissent pas, les impies, la nature vraie de la foi, ils ne savent pas même ce qu'ils nous objectent. Nous ne disons pas, nous, qu'il suffise de croire, n'importe à qui, pour avoir la foi et pour être mis au nombre des fidèles ; il faut pour cela croire vraiment à Dieu même. Avez-vous prouvé qu'Adam soit tombé pour avoir cru à Dieu ? C'est parce qu'il a cru au démon qu'il est tombé ; c'est parce qu'il n'a pas cru à Dieu qu'il est tombé.
Pourquoi détournez-vous les mots de leur vrai sens ? Ecoutez ce que disait Jérémie : "*Prêtez l'oreille, vous qui haïssez la justice, vous qui bouleversez tout ce qui est droit*." (Mich., iii, 9.) Vous auriez dû conclure : Donc, le principe de tous les maux, c'est l'incrédulité. Si Adam avait cru à ces paroles du Seigneur : "*Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort*" (Gènes., ii, 17), il ne serait pas tombé, il aurait eu la foi, et la foi qui conduit au salut. Ne dénaturez pas le sens du mot foi. Le fidèle n'est pas celui qui croit, n'importe à qui ; celui qui croit à Dieu, voilà celui qui est fidèle et qui en porte le nom. Laissez là vos recherches et embrassez la foi. La foi éclaire tout, la foi sanctifie tout, la foi nous rend dignes de l'Esprit saint. "*Etienne était plein de foi et de force*." (Act., vi, 8). Si la foi ne l'avait par en premier éclairé, le saint diacre n'aurait pas été rempli de force. Où est la foi, là se trouve la force ; où est l'incrédulité, là est la faiblesse. Le principe de tous les biens est la foi ; la source de tous les biens, c'est encore la foi. Saisissons-nous donc des armes du salut.
Pourquoi devenir l'esclave des mots et fuir la vérité ? Pourquoi aborder des questions que les anges eux-mêmes n'osent pas approfondir ? Que dis-je, les anges ? les démons eux-mêmes ne l'osent pas. Refusez-vous de marcher sur les traces de Pierre, de Paul, des anges, des Chérubins, des Séraphins ! Alors soyez le disciple des démons. Les démons virent le Sauveur, et ils s'écrièrent : "*Laisse-nous ; qu'y a-t-il de commun entre toi et nous, Fils de Dieu ?*" (Matth., viii, 29). Les démons confessent le Fils de Dieu ; et vous, hérétique, vous proférez des blasphèmes ! Les démons proclament son égalité avec le Père, et vous soutenez qu'il ne lui est pas égal !
— Et comment faire autrement ? répond l'hérétique, puisque le Seigneur dit : "... *afin qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu*" (Jn., xvii, 3). Ainsi, il affirme que seul le Père est le Dieu véritable. Je m'en tiens à la vérité que Dieu a promulguée.
— C'est à un mot que vous vous en rapportez, et c'est de la lettre que vous vous rendez l'esclave. Observez, je vous prie, les limites qui vous sont marquées dans vos spéculations. Dieu a dit, par la bouche d'un prophète : "*Je suis le premier, et je suis après tout cela, et il n'en est pas d'autre que moi. Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés jusqu'aux extrémités de la terre. Je suis Dieu, et il n'en est pas d'autre. J'en jure par moi-même.—Je suis le premier, et je suis après tout cela...*" Il ajoute aussitôt : "*Et il n'en est pas d'autre que moi.*" (Isa., xliv, 6 ; xlv, 21-23). C'est ainsi qu'il établit l'unité de sa nature, et l'absence de toute communication entre elle et une autre nature distincte. Dieu donc a dit : "*Je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre*" ; après avoir dit par son prophète : "*J'ai déployé seul les cieux.*" (Isa., xliv, 24). Remarquez ce mot "*seul*" vous qui insistez sur ce texte, "*seul vrai Dieu*". "*J'ai déployé seul les cieux.—Je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre ; j'en jure par moi-même.*" Notez l'autorité et le pouvoir de celui qui parle en ces termes : "*Il n'y en a pas d'autre, je suis seul Dieu ; j'en jure par moi-même*", expressions signifiant qu'il n'y a personne au-dessus de celui qui tient un pareil langage. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : "*Comme il n'y avait au-dessus de lui personne par lequel il put jurer, il a juré par lui-même.*" (Hebr., vi, 13). Il est donc au-dessus de tous, celui qui dit : "*J'en jure par moi-même, la justice sortira de ma bouche, et ma parole ne sera pas vaine.*" (Isa., xlv, 23). Et que jures-tu ? "*Que tout genou fléchira devant moi, que toute langue confessera le vrai Dieu.*" (Isa., xlv, 24).
Qui parle ainsi, ô hérétique ? Est-ce le Père ou le Fils ? Pour moi, fidèle, et pour tout vrai chrétien, il y a simultanément la dignité du Père et l'autorité du Fils. Remarquez bien ceci, que plusieurs des choses que nous avançons, nous les établissons par la discussion, au lieu de les

énoncer dogmatiquement. Or, pour moi et pour tout fidèle, c'est un dogme religieux inébranlable, que là où le Père parle seul, le Fils et l'Esprit saint sont également compris. Où parle le Père, se trouve l'autorité du Fils ; où se manifeste l'autorité du Père, se trouve la puissance du Fils ; où agit l'Esprit saint, se trouve l'opération du Père. On ne saurait diviser la gloire de la Trinité sainte, parce qu'on ne saurait diviser le dogme de la vérité. Ne proclamez donc pas la royauté du Père seul.

6. Si je m'exprime de la sorte, c'est pour mettre à l'épreuve nos ennemis, et pour enlever à certains esprits heureux de calomnier, l'occasion de dire : Voyez donc comment il parle. Tout, d'après lui, dépend du Fils ; c'est le Fils qui inspire les prophètes, et la prophétie à laquelle le Père est étranger, dépend uniquement du Fils. Pour moi, la limite de la foi reste inébranlable. — C'est un combat véritable que la présente dissertation. Je vous montre ici le Fils prenant la parole, et quand je vous aurai convaincu, je serai moi-même persuadé que le Père parle, que le Fils révèle la vérité, que l'Esprit saint rend des oracles. "*J'étais d'abord, je suis après cela, et il n'est point d'autre Dieu que moi ; j'en jure par moi-même*." Quel est celui qui dit : "*Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre.—De ma bouche sortira la justice ; ma parole ne sera pas vaine ; car tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable*" ? Comment l'entendez-vous ? pour qui ce recours au jurement ? Ne dites pas, vous, ce que vous ne savez pas ; je ne dirai pas non plus ce dont je ne serai pas assuré. Suivons le docteur spirituel, qui est capable de nous mettre en possession de la vraie piété. Ce n'est donc pas moi que vous allez entendre ; écoutez plutôt avec moi. Comme maître de la doctrine ecclésiastique, c'est Paul que je reconnais ; et quand je dis Paul, je dis par cela même le Christ ; car c'est le Christ qui parlait en la personne de Paul, conformément à ce texte de l'Apôtre : "*Voulez-vous donc mettre à l'épreuve le Christ même, qui parle en moi ?*" (II Cor., xiii,3). Aussi la prophétie d'Isaïe, dont nous venons de nous occuper : "*Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre ; j'en jure par moi-même, tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable*" Paul l'entend du Christ. Et où en trouvez-vous la preuve ? Dans ce passage de l'Epitre aux Romains : "*Mais vous, pourquoi jugez-vous votre frère ? pourquoi méprisez-vous votre frère ? pourquoi vous jugez-vous les uns les autres ? Nous comparaîtrons tous devant le tribunal du Christ ; car il est écrit : Je vis, dit le Seigneur ; tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable*" (Rom., xiv, 10, 13, 11). C'est le même qui a dit : "*Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre ; j'en jure par moi-même, tout genou fléchira devant moi*." Si Paul rapporte au Christ cette prophétie, en sorte que le Christ parle par la bouche du Prophète, comme le Christ dit : "*Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre,*" s'ensuit-il qu'il ravisse au Père la divinité ? Assurément non, il ne la lui ravit pas ; car leur gloire est indivisible. Il demeure donc clairement démontré que, si le Fils, en disant : "*Je suis seul Dieu,*" n'enlève rien au Père, de même quand il dit du Père : *"... afin qu'on te connaisse, toi, le seul vrai Dieu*", il ne s'éloigne pas davantage de la vérité. Outre cet avantage que nous retirons de ce témoignage, il prouve encore la divinité du Christ par ces mots : "*Et toute langue confessera le Dieu véritable*." Or, celui qui dit : "*Je suis seul Dieu*," et : "*Je suis le vrai Dieu,*" est le Fils. Pourquoi des façons de parler différentes, à propos de la même vérité ? Apprenez donc pourquoi il a dit : "*... vous le seul vrai Dieu,*" et ne disputez pas davantage.

Le Sauveur est le maître du monde, le rédempteur de la terre, relevant ceux qui sont tombés, ramenant ceux qui se sont égarés, renouvelant les choses qui ont vieilli. Comme il savait que sa doctrine devait se répandre dans le monde entier, pour guérir les païens de leurs erreurs, et les Juifs de leur incrédulité, il se servit d'un langage à double tranchant, réfutant par ces mots "*... seul vrai Dieu*", l'opinion de la pluralité des faux dieux ; et par ceux-ci : "*... celui que tu as envoyé, le Christ*", réfutant l'opinion qui niait l'Incarnation. Il prêche le seul vrai Dieu, mais sans se mettre hors de cause, pour exterminer les instruments de l'erreur. Et, pour vous

convaincre qu'il est le Dieu véritable, Fils du vrai Dieu, Jean l'évangéliste, dans l'évangile duquel nous lisons ces mots : "*... afin qu'on te connaisse, toi le seul vrai Dieu*" (Jn., xvii, 3) : le même héraut de ces vérités, les exprime aussi dans son épître ; car la première épître n'est pas mise au rang des apocryphes et est reçue dans les églises, tandis que les Pères rejettent du canon la deuxième et la troisième : quant à la première, ils reconnaissent tous unanimement qu'elle est de Jean. Il est donc important de savoir ce que dit dans son épître ce saint évangéliste au sujet de Dieu. "*Nous savons, dit-il, que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné un sens afin que nous le connaissions, lui, le Dieu véritable, et que nous soyons dans le vrai Dieu, en Jésus-Christ son Fils, car il est le vrai Dieu et l'éternelle vie.*" (I Jn., v, 20).

Voilà, mes frères, ce qu'a dit Jean après avoir dit ce que vous avez entendu tout-à-l'heure. Si vous le jugez bon, raisonnons et discutons encore un peu à propos du mot seul. Lançons des traits sans nombre contre les infidèles, non pour les blesser en leurs corps, mais pour éclairer leurs intelligences. Quant aux fidèles, envoyons-leur des paroles, au lieu des traits destinés aux infidèles. "*Les traits du puissant sont aigus, les peuples tomberont sous tes coups, tes ennemis seront frappés au cœur*," est-il écrit. (Psalm. xliv , 6). Voici ce que disait le bienheureux Jérémie, ou plutôt Baruch, qui fut son disciple comme Elisée le fut d'Elie : "*C'est lui qui affermit la terre pour un temps sans limites, et qui l'a couverte d'animaux et de quadrupèdes*". (Baruch, iii, 32-35). *Il envoie la lumière, et elle va ; il l'appelle, et elle obéit avec tremblement. Les étoiles ont brillé au lieu qui leur avait été assigné, et elles se sont réjouies. Il les a appelées, et elles ont répondu : Nous voici ; et elles ont brillé avec joie pour celui qui les a créées*." Et, après cette théologie admirable, il conclut : "*Celui-là est notre Dieu, et il n'y en aura point d'autre que lui.*" (Ibid. , 36-38). Notez bien de quelle manière il exclut tout autre Dieu.

"*Et il n'y en aura point d'autre que lui. Il a trouvé toutes les voies de la sagesse, et il l'a donnée à Jacob son enfant, à Israël son bien-aimé. Après cela il parut sur la terre, et il conversa avec les hommes*." (Bar iii.37-38) Ainsi ce Dieu qui est le nôtre, et hormis lequel il n'y en a point, a paru sur la terre et a conversé avec les hommes. Voyez-vous la vérité confirmée ? Voyez-vous toute issue fermée à l'erreur, le Juif réduit à l'impuissance de calomnier le vrai et de dire : Dieu est apparu à Moïse, il s'est montré sur la montagne ?

— Il n'y a point d'autre Dieu que lui, et pourtant il ne refuse pas au Père la divinité. Et, si le Père seul est nommé, le Fils en sera-t-il pour cela exclu ? Lorsque Dieu Père ou Fils déclare qu'il est unique, il ne nie pas les rapports inséparables de sa nature : ni le Père ne nie le Fils , ni le Fils ne nie le Père ; toutes les fois que de semblables formes de langage sont employées, c'est pour réfuter quelque erreur des hérétiques. Pourquoi donc diriger contre le Fils unique vos blasphèmes ? Si Dieu ne communique pas sa gloire aux idoles, ne la communiquera-t-il pas pour cela à celui qu'il a engendré ? Certainement il la lui communique, non par grâce, mais en vertu de sa nature.

— Et comment établissez-vous que le Christ reçoit communication de la gloire du Père ? N'est-il pas écrit : "*Je ne donnerai pas ma gloire à un autre*" ? (Isa., xiii, 8.)

7. Ecoutez le Sauveur s'entretenant avec les apôtres et leur disant : "*Lorsque le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père*", du Père qui a dit : "*Je ne donnerai pas ma gloire à un autre*." (Marc, viii, 38). Creusez cette parole et vous trouverez le sens. Il n'a pas été dit : Je ne donnerai pas ma gloire à mon Fils ; mais : "*Je ne la donnerai pas à un autre*." Or, ce mot "*un autre*" désigne un être avec lequel on n'est pas en relation intime, et duquel on est séparé par la nature. Tel n'est pas le Fils : "*Le Père et moi ne sommes qu'un*." (Jn., x, 30). Il est donc incontestable que ce texte, "*afin que l'on te connaisse, toi le seul vrai Dieu*" ne prouve pas que le Fils ne soit pas Dieu véritable.

N'allez pas repousser à tort notre langage, comme si nous laissions de l'obscurité sur notre pensée ; ce qui est arrivé à quelques-uns de nos frères à propos du calice. Ils nous ont mis en cause en prétendant que la question proposée n'avait pas été pleinement éclaircie.
— Il a laissé, disaient-ils, le sujet dans le vague et sans solution.
— Et qu'y avait-il donc à dire de plus ? Que manquait-il à ce que vous aviez entendu pour former une complète démonstration ? D'abord, pour le texte "*si c'est possible que ce calice passe loin de moi*" (Matth., xxvi, 39) ; et pour le sens qu'il présente au premier aspect, soumettant en quelque façon à une autorité supérieure le suppliant qui prononce cette prière, nous avons cité ce langage du Seigneur, qui respire le sentiment d'une autorité vraiment divine et qui fait bien ressortir la dignité de celui qui parle : "*J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre*." (Jn., x, 18). Nous avons ajouté que cette parole, "*j'ai le pouvoir*," convenait à la divinité, au lieu que celle-ci, "*si c'est possible que ce calice passe loin de moi*," avait été inspirée, non par la divinité, mais par l'humanité.
A l'appui de cette explication nous avons invoqué ce témoignage du Seigneur. "*L'esprit est prompt, mais la chair est faible*" (Matth., xxvi, 41) ; et nous avons remarqué ce qu'il y avait d'absurde à rejeter sur la majesté divine la responsabilité d'une parole faible que le Seigneur attribuait à son humanité. Quant au motif qui a porté le Christ à s'exprimer en ces termes, "*que ce calice passe loin de moi*," ce n'est pas qu'il reculait devant le mystère de la croix et devant la mort ; mais il songeait aux ignorants que la croix devait scandaliser. Cette explication nous l'avons fait suivre de ce témoignage : "*Priez pour ne pas entrer en tentation*." (Ibid).
On nous a calomnié encore d'un autre côté, nous accusant d'avoir demandé s'il aurait été possible de racheter les hommes par un genre de mort différent. Or, nous ne l'avons jamais dit, et nous ne le dirons jamais. Je n'ai pas parlé d'une autre mort, mais d'un autre moyen capable d'assurer le salut de l'humanité, c'est-à-dire sans mort aucune. J'avais expliqué ce qu'il fallait entendre par calice ; quant à un moyen différent, cela signifiait un moyen autre que la mort. Les faits se sont ainsi passés, non parce que le Seigneur aurait refusé de donner sa vie pour le salut du monde, mais pour nous convaincre par cette faiblesse de la chair, que ce qui craignait en lui, ce qui était dans le trouble, était venu d'une chair véritable ; car "*l'esprit est prompt et la chair est faible*."
Ainsi, en attribuant à la chair ces paroles où se trahit la faiblesse, il sauvegarde la majesté de la divinité. Pourquoi donc mettre en cause ce que je ne dis pas ? Pourquoi tourner à votre profit le langage que je ne tiens pas ? Je parlais d'autre chose, je faisais allusion, non à la mort, mais au mystère de l'Incarnation. Il n'a point été dit, en effet : Si cela est possible, que ce calice soit changé. A la chair la faiblesse, à la Divinité incarnée la souffrance. Si le Sauveur parle de façon à trahir la faiblesse, c'est pour montrer qu'il est revêtu d'une nature qui redoute la mort.
Pour que vous ne reveniez pas sur ce texte, j'ai ajouté encore ce qui suit : Comment se fait-il que les apôtres aient généralement méprisé la mort, et que le Seigneur des apôtres en ait craint et redouté les approches ? Cela, je le répéterai encore, mes frères, en ce moment. Quoi ! Paul affirme hautement qu'il est prêt, non-seulement à souffrir la captivité, mais à mourir pour le nom du Christ, et le Maître de Paul reculerait devant la mort ! Le cœur de Paul reste ferme, et l'âme du Christ serait troublée ! car ne dit-il pas : "*Maintenant mon âme est dans le trouble*" ? (Jn., xii, 27). Toutes ces choses, je les ai dites en votre présence. Et elles ne vous persuadent pas ? et ces mots, "*si c'est possible...*" vous scandalisent ?
— Oui, répondez-vous.
— Eh bien, mes frères, venons-en aux mains avec ces opiniâtres ; efforçons-nous de relever par la force de la vérité ceux que la faiblesse de l'incrédulité a entraînés dans la chute.
Si le Christ avait été assez puissant, il ne se serait pas énoncé de la sorte : "*Si c'est possible, que ce calice passe...*" Prenez-vous-en donc également à Dieu qui, dans la loi, emploie cette forme de langage qui convient si peu à sa puissance. Tandis qu'il parlait sur le sommet du

Sinaï, au milieu de ce redoutable et effrayant tumulte, quand le peuple était saisi d'épouvante à la voix du Dieu vivant, celui dont la puissance n'a pas de bornes, celui dont la providence suffit à tout, le dispensateur de tous les biens dit à Moïse : "*Qui disposera leurs cœurs de manière à ce qu'ils me craignent et observent mes commandements tous les jours de leur vie, afin que bien leur en advienne, ainsi qu'à leurs enfants ?*" (Deuter., v, 29). Dieu dit : "*Qui disposera le cœur de ce peuple ?*" Et qui plus que toi, Seigneur, aurait la puissance de le disposer de la sorte ? N'est-ce pas toi qui dispenses tous les biens, principalement les biens qui regardent la piété ? N'est-ce pas toi qui donnes un cœur bon à ceux qui t'aiment, n'es-tu pas la source universelle ? Pourquoi donc David t'adressait-il cette prière : "*Seigneur, crée en moi un cœur pur*" (Psalm. l, 12). Les prophètes attendent de toi un cœur pur, avec tous les autres biens, et, empruntant le langage de l'homme, tu dis : "*Qui disposera le cœur de ce peuple ?...*" Mais qui plus que toi peut donner ? Il est vrai que si, dans ta bonté, tu t'es exprimé ainsi, Moïse ne s'en est pas tenu à cette parole et il a proclamé ta majesté, dévoilé ton autorité, glorifié ta puissance. "*Le Seigneur Dieu*, dit-il au peuple dans le Deutéronome, *vous a donné un cœur pour comprendre, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre jusqu'au jour présent*." (Deuter., xxix, 4).

8. Voyez-vous le Seigneur donner le cœur, les yeux, les oreilles et tout également ? Comment donc celui qui donne toute chose a-t-il pu dire : "Qui disposera le cœur de ce peuple de manière à... ?" Encore une fois, si le cœur ne venait pas de lui, comment aurait-il dit par la bouche d'Ezéchiel : "*Je leur ôterai leur cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair, et sur leur cœur je graverai ma loi*." (Ezech., xi, 19 ; Jerem., xxxi, 33). De même donc que dans le cas présent Dieu, le maître des cœurs, parle en ces termes : "*Qui disposera... ?*" de même le Fils unique dont la puissance remplit la terre entière et qui peut dire en toute vérité : "*J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre*" (Jn., x, 28), s'exprime en tant qu'homme et en raison de la faiblesse inhérente à la chair lorsqu'il s'écrie : "*Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi*." (Matth., xxvi, 39).
Ne faites donc pas de ce qui n'a pas été dit un prétexte à des propos malséants, mais attachez-vous à la doctrine que l'on vous a prêchée ; quoi qu'il en soit, ne la dépréciez pas, si vous ne la comprenez pas. Je sais bien ce qui vous porte à la déprécier ; je sais bien ce qui vous inspire ces sentiments : c'est la passion, c'est l'envie. Lorsque l'œil est net, il voit et distingue parfaitement les objets ; mais, si la fumée l'obscurcit et altère sa beauté, si de la poussière y pénètre, la vue est troublée, on ne voit plus clair comme on voyait auparavant. Ainsi en est-il de nos auditeurs : tant qu'ils gardent pur l'œil de la foi, pures les paupières de la charité, ils voient clair et bien ; mais, si la fumée du blasphème obscurcit leurs paroles, si la poussière de l'envie pénètre dans leur âme, leur vue est troublée, ils perdent la pureté de leurs sentiments, ils entendent ce qu'ils n'ont pas entendu, et ce qu'ils ont entendu ils le comprennent mal.
La divine Ecriture a signalé les obstacles contre lesquels viendraient heurter ceux dont la pensée devait s'égarer au sujet des saintes Lettres ; et c'est pourquoi un prophète, après avoir rempli sa céleste mission, s'écriait : "*Quel est le sage qui comprendra ces choses ? Quel est l'homme prudent qui connaîtra cette vérité ? Car les voies du Seigneur sont droites, et les justes seuls y marcheront*." (Osee, xiv, 10). Ne transforme donc pas, mon frère, nos paroles en pierre de scandale. Notre parole est simple comme la vérité. Ce n'est pas une personne, deux, trois, dix, cent qui l'ont entendue, c'est une multitude sans fin, une foule innombrable. Véritable océan de piété, ce ne sont pas les flots, c'est la foi qui remplit l'Eglise. Chez nous l'esquif de la doctrine ne fait pas naufrage, il ne redoute ni les écueils, ni l'agitation des vagues, ni la tourmente ; le port calme où il aborde, ce sont les âmes remplies de l'amour du Seigneur.
En voilà bien assez sur ce point. Au surplus, nous ne devons pas oublier que les saints de Dieu sont maintes fois sujets à la calomnie : qu'y a-t-il donc d'étonnant si la calomnie nous atteint,

nous misérables, obscurs, nous qui ne sommes que néant ? N'avez-vous pas entendu David s'écrier : "*Délivre-moi des calomnies des hommes*" ? (Psalm. cxviii). Les apôtres du Sauveur ont été victimes eux aussi de la calomnie. "*Il est des gens,* disait Paul, *qui nous calomnient et nous font dire qu'il faut faire le mal pour qu'il en résulte du bien.*" (Rom., iii, 8). Je ne saurais m'attrister d'être calomnié avec les saints, encore que je sois indigne de leur société. J'ai pour juges vous tous ici présents, et avant vous tous notre commun père[2] qui juge sans favoritisme et selon la vérité : il connaît nos sentiments, il connaît notre langage ; car c'est de lui que nous l'avons reçu. Nous vous demanderons s'il a blâmé quelques-unes de nos paroles, s'il les a redressées : il n'a rien fait de pareil. Assurément, s'il l'avait fait, il aurait cédé à l'amour et non à la haine ; car le père reprend ceux qu'il aime, et il prend en aversion ceux qu'il ne redresse pas. Notre admirable père à nous, tout en louant ce qui est bien, ne laisse pas une erreur sans y porter remède ; et c'est bien le devoir d'un père de louer les instructions irréprochables et conformes à la foi. Son suffrage remplacera donc avantageusement tous les autres, hormis celui de Dieu la sainteté même.

Attachons-nous donc à la piété, conservons inébranlablement notre foi. Croyez à la vérité, et ne la combattez jamais. Ne dénaturez pas la foi, ne faites pas de la nature divine la matière de votre curiosité, et ne soumettez pas à des raisonnements mortels la majesté éternelle. La voie du raisonnement est périlleuse ; la voie de l'intelligence par la foi est sûre et sans danger. Ecoutez la divine sentence : "*Quand un homme serait accompli en perfection devant les enfants des hommes, si la sagesse qui vient de toi n'est pas en lui, il sera sans valeur aucune*." (Sap., ix, 6). Fuyez les vaines recherches, et ne préférez pas à la foi de simples paroles. Prenez Paul pour docteur, choisissez Pierre pour guide ; embrassez la foi de l'un et de l'autre. Prêtez l'oreille à Pierre disant : "*Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant*." (Matth., xvi, 6). Marchez à la suite de Paul chantant le Fils de Dieu, et tantôt s'écriant : "*Dieu nous a parlé en son Fils par lequel il a fait les siècles ; en son Fils la splendeur de sa gloire, l'image de sa substance, qui soutient toute chose par la parole de sa puissance*" (Hebr., i, 2-3) ; tantôt disant à propos des Juifs : "*Ce sont nos pères desquels est sorti selon la chair le Christ qui est le Dieu au-dessus de toute chose, et béni dans tous les siècles*." (Rom., ix , 5) Amen.

[2] "Notre commun père" désigne l'évêque du lieu en présence de qui les homélies "sur le calice" et la présente homélie ont été prononcées, et qui n'a rien trouvé à y redire.

Sévérien de Gabala
Homélie sur le Centurion,
et contre les Manichéens et les Apollinaristes.

(CPG n° 4230, texte grec dans Aubineau "Un traité…")

Attribution :
C'est dans un manuscrit unique du X° siècle[1], comportant – sous le nom de Chrysostome – 76 homélies dont un certain nombre jusque là inconnues et pour certaines attribuables à d'autres auteurs, que l'on trouve cette "homélie sur le Centurion". Inconnue par ailleurs comme œuvre de Chrysostome, elle est identifiée comme étant de Sévérien de Gabala en 1967 par Wenger dans sa présentation de l'homélie "Sur le lavement des pieds"[2], à partir de citations de Sévère d'Antioche[3]. A sa suite, Aubineau publia en 1983 une conséquente étude (vie de Sévérien, texte grec et traduction de l'homélie "Sur le Centurion"), venant appuyer l'attribution à Sévérien par un second témoin signalé dès 1928 par Zellinger : les Actes de la V° session du Synode du Latran.
Source de la traduction :
Michel Aubineau : Un traité inédit de christologie de Sévérien de Gabala "in centurionem et contra Manichaeos et Apollinaristas", exploitation par Sévère d'Antioche et le Synode du Latran ; 1983 , pages 109 et suivantes

*
* *

Traduction :

1. De neige, les nuages ont blanchi la terre, mais par la parole divine les flocons neigeux des saintes Écritures blanchissent nos âmes : ils viennent en effet jusqu'à nos âmes, et "*comme une pluie d'orage sur une jachère et comme une chute de neige sur une prairie*"[4], ces divins flocons, et ils nous arrosent et ils nous blanchissent. Ils arrosent en vue des fruits de la piété, ils blanchissent en purifiant la souillure du péché : celui en effet qui est lavé par la parole divine est rendu plus blanc que neige, selon la parole de David : "*Tu me laveras, et je deviendrai blanc mieux que neige*"[5] Mais notre âme est blanchie à la fois par les croyances divines et les préceptes moraux : il faut en effet que la foi précède, elle qui éclaire notre pensée, et que suivent des actes, qui rendent l'âme brillante. La foi précède tout, elle pour laquelle même le Sauveur a exprimé son admiration dans les textes qui viennent aujourd'hui d'être lus à haute voix : "*Je vous le dis, même en Israël, je n'ai point trouvé une si grande foi*"[6].

2. Le Centurion en effet, parce qu'il avait compris la valeur des miracles, demanda au Sauveur (de donner) un ordre et reconnut sa souveraineté. Les hérétiques au contraire, qui lisent et la Loi et les Prophètes et les Évangiles et les Apôtres, ont ignoré la dignité et outragé le pouvoir du Fils unique, en disant qu'il est soumis à la souveraineté du Père, ne sachant pas que commun est le pouvoir de l'essence divine et indivisible sa souveraineté : "*Le père et moi*" en

---

[1] Manuscrit conservé à la Bibliothèque Synodale de Moscou sous le n° 128 (Vladimir 159).
[2] Antoine Wenger *: Une homélie inédite de Sévérien de Gabala sur le lavement des pieds*. In: Revue des études byzantines, tome 25, 1967. pp. 219-234
[3] Sévère d'Antioche, version syriaque du *Liber contra impium Grammaticum*, in CSCO, t. 101 (texte), et t. 102 (traduction), Louvain, 1933.
[4] Deut. 32,2.
[5] Ps. 50,9.
[6] Lc 7,9. Cf. Matth. 8,10.

effet "*nous sommes un*"[7]. Mais revenons à notre propos. Il dit, cet admirable Centurion : "*Dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri*"[8]. Il n'est pas nécessaire de venir corporellement : partout en effet se trouve la puissance divine, non circonscrite par un lieu mais enveloppant toutes choses par l'Esprit divin. Les juifs[9] t'appellent à la maison, ignorant ta dignité. Moi au contraire, je sais que partout tu es présent, que d'un mot tu ordonnes et que d'un signe tu remets en place toutes choses. Je t'ai invoqué comme maître, je t'invoque aussi comme Dieu. Je te supplie comme Sauveur et je m'en remets à toi comme bienfaiteur. "*Mon serviteur est au lit dans ma maison, souffrant atrocement*"[10].

3. Vois les pensées vigoureuses du croyant. (Le Centurion) est venu non en personne, mais par l'intermédiaire des Anciens[11], ne dédaignant pas de faire cette requête, mais se regardant personnellement comme indigne de la vue du Sauveur, car il dit : "J*e ne suis pas digne que tu entres sous mon toit. Aussi ne me suis-je même pas jugé digne de venir à toi*"[12]. Elle est belle la juste mesure de ce croyant, d'une part se refusant par révérence à voir (le Sauveur) et d'autre part proclamant sa dignité par un langage véridique. Ils sont venus les Anciens des Juifs : des Anciens, gens de peu de foi, en faveur d'un serviteur qui a la foi. Les chefs de la Synagogue[13] disaient : "Viens et guéris-le". Par contre (le Centurion), qui avait envoyé la délégation, reconnaissait la dignité (du Sauveur) : "*Ne te dérange pas*", dit-il, "*car je ne suis pas digne que tu entres dans ma maison*".
- "Et d'où as-tu l'expérience de ma parole ?"

4. - "Je connais que tu es Dieu d'après tes miracles. Mais c'est la parole de Dieu qui façonne la nature, qui y remet de l'ordre et qui sert de support à l'univers visible. "*Dis une parole*", car "par ta parole les cieux ont été consolidés"[14]. "*Dis une parole*", car par ta parole "*tu as posé les fondations de la terre*"[15], par ta parole tu as consolidé les cieux[16], par ta parole tu as assigné des limites à la mer[17], par ta parole tu as organisé toutes choses. A toutes les créatures, tu donnes des ordres : "Tu envoies la lumière et elle suit sa route, tu l'appelles et elle t'obéit avec tremblement"[18], comme dit Jérémie. Les astres brilleront pour toi avec joie[19]. Tu les as appelés, et ils ont dit "Présent !"[20]. Tu commandes aux créatures visibles, tu donnes des ordres à la création hypercosmique, et, par ce même commandement, n'as-tu pas la puissance de chasser les maladies ? "*Dis une parole*". Je sollicite du Dieu Parole une parole. "*Dis une parole, et mon serviteur sera guéri*".

Considérable est la foi de cet homme, considérable et admirable et sans mesure. Mais il faut savoir qu'il y a une grande différence de langage au sujet de la foi, et comment - écoute, frère - il y a des gens qui sont parvenus au sommet de la foi, et il y en a d'autres qui ont une foi moyenne, tandis qu'il y en a d'autres, les gens de peu de foi, et d'autres qui ont des difficultés à croire, et il y en d'autres encore qui ne croient pas.

---

7 Jn 10,30.
8 Matth. 8,8. Cf. Lc 7,7.
9 cf. Lc7, 3
10 Matth. 8,6.
11 cf. Lc 7,3.
12 Lc 7,6-7. Cf. Matth. 8,8.
13 cf. Lc 7,5.
14 Ps. 32,6.
15 Ps: 118,90; 101,26. Cf. Job 38,4.
16 cf. Ps. 32,6.
17 cf. Job 38,10.
18 Bar. 3,33.
19 cf. Bar. 3,34-35.
20 cf. Bar. 3,35.

5. Il y a donc des croyants arrivés au sommet et admirables, tel ce Centurion auquel le Sauveur rendait témoignage en disant : "*Je vous le dis, même en Israël, je n'ai point trouvé une si grande foi*"[21], et (telle) cette Chananéenne s'approchant, à qui le Seigneur dit avec admiration : "*Femme, grande est ta foi. Qu'il t'advienne comme tu le désires*"[22]. Ceux-là sont donc les croyants arrivés au sommet, alors que les incroyants sont isolés de toute part de la piété, (alors que) ceux qui ont des difficultés à croire se situent à la frontière de la croyance et de l'incroyance, tantôt en accord avec la Parole, tantôt (la) refusant.
Une telle difficulté à croire, qu'ont eue parfois les disciples du Sauveur avant d'avoir atteint la perfection, l'Évangile la blâme. Lorsqu'en effet il leur fut annoncé que le Seigneur était ressuscité des morts, les uns, dit l'Écriture, crurent, alors que les autres doutèrent[23].
Or le fait de douter, le fait d'avoir un coeur double, le fait de croire et en même temps de ne pas croire, il y a même souvent beaucoup de gens qui le ressentent dans leur âme en pensant aux choses du Christ. Lorsqu'en effet nous argumentons contre les hérétiques, tantôt les auditeurs sont d'accord sur la dignité du Fils unique, tantôt encore ils sont ébranlés dans leur pensée en faveur des paroles des hérétiques et se trouvent dans un doute, tantôt regardant vers la gloire du Christ, tantôt inclinant vers la malice des hérétiques.

6. Mais Dieu réprimandait un si grand exemple de peu de foi : une telle foi reste à la traîne et demeure insuffisante : il est possible en effet de croire et de croire insuffisamment.
C'est pourquoi l'Apôtre, sachant que (leur) foi est insuffisante et incomplète, dit aux Romains : "*A mon arrivée, je comblerai les retards de votre foi*"[24]. Il est donc possible et de croire et de rester à la traîne relativement au sommet de la foi. Ainsi donc le peu de foi, c'est avoir une pensée petite au sujet de Dieu, comme le Sauveur le reproche à Pierre qui s'avançait sur la mer, marchant avec foi et puis se mettant à douter. C'est pourquoi il lui dit : "*Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?*"[25] Il n'a pas dit : "Homme sans foi", mais "*Homme de peu de foi*". (Pierre) a fait preuve en effet d'une foi peu (profonde) : d'abord lorsqu'il a vu le Sauveur marchant sur la mer, alors que la mer étendait le tapis de ses vagues et déployait son dos sous les pas du maître, pensant à cette parole de David : "*Sur la mer est ta route et sur les vastes eaux tes chemins, et les traces de tes pas ne seront pas repérées*"[26], il dit à son Sauveur : "*Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi de venir à toi sur les eaux*"[27].

7. Le maître a ordonné, le serviteur a marché à sa suite, et un homme s'est avancé sur le dos de la mer. Ensuite la mer a soulevé ses vagues, ou plutôt un vent violent soufflant sur les eaux commence d'agiter profondément les vagues de la mer, et a troublé toute sa surface. Le serviteur fut ébranlé et commença de couler : ce n'est pas dans son corps d'abord qu'il a couru un danger ; c'est son peu de foi qui l'a d'abord submergé. Il vit la mer furieuse et les vents troublés et, sorti de sa foi antérieure, il allait couler. Alors il appelle le Sauveur : "*Seigneur, secours-moi*". Celui-ci lui (dit) : "*Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?*" Non assurément, il n'y avait pas même le début d'une incroyance : avoir dit en effet : "*Si c'est toi, ordonne-moi d'aller sur les eaux*", c'était le fait d'un homme qui reconnaît la dignité de celui qui ordonne et, dans le moment où il coulait, ne pas regarder vers un autre mais avoir cherché secours en lui et dire : "*Seigneur, secours-moi*", cela n'était pas le fait d'un incroyant mais d'un

[21] Lc 7,9. Cf. Matth. 8,10.
[22] Matth. 15,28.
[23] cf. Matth. 28,16-17. Lc 24,11.
[24] cf. l Thess. 3,10 ; Phil. 2,30 ; Col 1,24.
[25] Matth. 14,31.
[26] Ps. 76,20.
[27] Matth. 14,28.

croyant. L'Évangile donc le blâme, non parce qu'il a appelé le maître, mais parce qu'il a pensé couler alors que le maître était présent.

8. - "Pourquoi", dit (le Sauveur), "après mon ordre, après mon signe de tête, as-tu craint la mer ? Moi, j'ai ordonné "*Viens*", et tu as pensé que le vent était plus fort que mon commandement ! Le vent t'a-t-il effrayé, comme s'il était plus fort que mon signe de tête ? Ne suis-je pas "*celui qui voyage sur les ailes des vents*"[28] ? Mais la mer te terrifie-t-elle ? Moi, je suis "*celui qui menace la mer et l'assèche*"[29]. Pourquoi donc crains-tu la création en présence du créateur ?"
Mais peut-être que Pierre aussi demandera : "Pourquoi donc, Seigneur, en ta présence, la mer a-t-elle osé se révolter ? Pourquoi, en ta présence, a-t-elle soulevé ses vagues ?" La mer s'est révoltée, Pierre, non qu'elle ait méprisé le Christ, mais pour t'éprouver, car toujours la mer a servi de pédagogue à l'incrédulité des disciples.

9. Jadis, le Sauveur s'est avancé sur la mer, il s'est avancé non point en marchant, mais sur un bateau[30] : lorsque en effet il le veut, il fait connaître sa dignité ; lorsqu'il le veut, il accomplit l'Économie. Il a marché sur la mer comme sur la terre ferme, mais il s'est avancé dans un bateau comme un homme, et il n'est pas seulement monté dans le bateau, mais encore il dormait dans le bateau. La nature qui ne dort pas dormait dans un bateau, celui qui endort les vagues dormait dans un bateau, lui dont le Prophète disait : "*Voici qu'il ne s'assoupira ni ne s'endormira celui qui garde Israël*"[31]. Il s'est avancé et il dormait, et la mer de nouveau a soulevé ses vagues, non par mépris du maître, mais pour prouver le peu de foi des disciples : je dis "le peu de foi", celle d'avant la perfection. Que personne ne cherche à prendre en défaut ma parole. Je n'accuse pas les Apôtres, mais je prouve la faiblesse des Apôtres, afin qu'ensuite tu reconnaisses la puissance des Apôtres : autre en effet est Simon le pêcheur, autre Pierre l'Apôtre ; autre (est) Matthieu le percepteur d'impôts , autre Matthieu l'Évangéliste.

10. Reconnais d'abord la médiocrité des pêcheurs et admire ensuite la grandeur des Apôtres. La mer soulève ses vagues. Ils couraient un danger et ils étaient violemment secoués. Il était alors présent celui qui réprimande[32] la mer et il ne réprimandait pas : il la tenait en effet pour un bon pédagogue qui exerce les disciples dans le danger. Dans cette situation donc, ils le voyaient dormant[33] comme un homme et ils le supplient comme un homme, en disant : "*Capitaine, lève-toi, sauve-nous, nous périssons*".
"Tu appelles un *capitaine*[34] : voilà pourquoi la mer se fâche, voilà pourquoi elle se révolte contre toi, parce que tu ne reconnais pas encore le maître (tout puissant) mais que tu appelles un capitaine en disant : "*Capitaine*"[35]. En conséquence, ou bien retiens ta voix ou je ne retiens pas les vagues".
"*Capitaine, nous périssons !*".
Il se réveille celui qui a été appelé capitaine, mais qui a été désigné comme maître (tout puissant). Et que leur dit-il ? "*Pourquoi êtes-vous peureux, gens de peu de foi ?*"
Vois comment partout il réprimande quiconque ne reconnaît pas sa dignité.
- "Pourquoi m'appelles-tu capitaine ?"
- "Je t'ai vu dormant", dit (Pierre), "et je suis allé à toi comme à un homme".

---

[28] Ps: 103,3
[29] Nah. 1,4.
[30] cf. Matth. 8,23. Mc 4,36. Lc 8,22.
[31] Ps. 120,4.
[32] Ps. 105,9.Cf. Matth. 8,26. Mc 4,39. Lc 8,24.
[33] Matth. 8,24. Mc 4,38.
[34] Sévérien relève que les apôtres appellent le Christ "ἐπιστάτης" (Capitaine) et non "κύριος" (Seigneur)
[35] Lc 8,24.

Ensuite, parce que tu l'as vu dormant, tu as ignoré la dignité (divine) qui ne dort pas. Est-ce que tu ne pouvais pas dire comme David : "*Réveille-toi, pourquoi dors-tu, Seigneur ?*"[36] Pourquoi ne l'as-tu pas appelé seigneur, mais capitaine, comme un maître ordinaire ? Si tu l'appelles capitaine, tu cherches un secours. Quel capitaine peut endormir les vagues ? Quel capitaine peut réprimander une tempête de la mer ? Si tu le considères comme un capitaine, laisse-le dormir, ce capitaine. Si au contraire tu l'appelles comme Dieu, reconnais sa dignité et attends son secours.

11. Mais ceux-là, il les réprimande à cause de leur peu de foi, tandis qu'il commande à la mer à cause de sa souveraineté. Il dit à la mer : "*Tais-toi, silence*". Sitôt cette parole proférée, la mer a reconnu l'ordre (donné). Il lui a été commandé de se taire, et elle a gardé le silence. Il lui a été commandé de se calmer, et elle n'a pas contredit Cela, je pense, le bienheureux David aussi, par anticipation ou plutôt par manière de prédiction ; le disait dans son Psaume cent-six, en décrivant l'image des Apôtres et la tempête sur la mer : "*Ceux qui s'embarquent sur la mer dans des vaisseaux, ceux qui font leur travail sur de vastes eaux, ils ont vu les oeuvres du Seigneur et ses merveilles dans l'abîme*"[37].
Quelquefois après avoir ravi son auditeur, un des adversaires dit : "David raconte les miracles de la Mer rouge, ceux précisément qu'ont vus les Israélites marchant dans l'abîme, lorsque les eaux furent figées comme une muraille, lorsque Pharaon fut englouti et qu'Israël fut sauvé : alors", dit (l'adversaire), "*ceux qui s'embarquent sur la mer ont vu les merveilles dans l'abîme*". Mais le début (du verset) les convainc d'erreur : en effet les fils d'Israël entrèrent en marchant, tandis qu'en ce passage (le Psaume) ne parle pas de ceux qui "marchent" mais de ceux qui "naviguent" : c'est pourquoi il parle de "*ceux qui s'embarquent sur la mer dans des vaisseaux*", et l'expression "*faisant leur travail*"ne signifie rien d'autre que la profession des pêcheurs. "*Ceux qui font leur travail sur de vastes eaux*", c'est-à-dire les pêcheurs, "*ce sont eux qui ont vu les oeuvres du Seigneur et ses merveilles dans l 'abîme*".

12. Quelles merveilles ? - "*Il dit, et le vent de la tempête s'éleva*"[38]. En ce passage, (le Psaume) montre que c'est par ordre de Dieu que la mer entra en mouvement, car elle ne se serait pas mise en fureur contre les disciples sans la volonté du maître. "*Ses vagues furent soulevées en hauteur*". Pourquoi les Apôtres "*ont-ils été troublés, ébranlés commeun homme ivre, et toute leur sagesse (a-t-elle été) engloutie*" ? Quelle sagesse ? - La foi. "*Elle a été engloutie leur sagesse*", dominée par leur peu de foi, "*et ils ont crié vers le Seigneur dans leur accablement*" : "*Capitaine, capitaine, nous périssons*"[39]. "*Et il les sauva à cause de son nom*"[40] Et quoi encore après cela ? - Cet ordre de l'Évangile, "*Tais-toi, silence !*", vois comment le Prophète l'annonce d'avance : "*Et il réprimanda la tempête, et il se tint face au vent, et les vagues se turent*"[41]. Il réprimande donc la mer et elle s'apaise. Elle a reconnu le commandement du maître et elle se calme. Il l'a réprimandée afin de la contenir, il ne l'a pas menacée afin qu'elle ne se dessèche pas : si en effet il avait menacé, elle se serait desséchée comme dit le Prophète : "menaçant la mer et la desséchant"[42].

---

[36] Ps. 43,3.
[37] Ps 106. 23-24
[38] Ps 106. 25 Sévérien cite en continu ce passage du Psaume : 106. 25-28
[39] Lc 8.24
[40] Ps. 105,8.
[41] Ps. 106,29.
[42] Nah. 1,4.

13. Ensuite, après cette réprimande (à la mer), les disciples commencent à dire : "*Quel est celui-là, que même les vents et la mer lui obéissent* [43] ?" Vois comment ils ignoraient encore sa dignité, préoccupés qu'ils étaient de l'Économie. Ensuite, qu'ajoute l'Évangile ?
- S'étant approchés, dit l'Écriture, des disciples qui étaient dans le bateau se prosternèrent devant lui en disant : "*Vraiment tu es Fils de Dieu*[44] ". Vois à quoi la mer a été utile : avant l'agitation (de la mer), ils l'appelaient "*Capitaine*", après l'agitation ils le confessaient "*Fils de Dieu*". L'agitation (de la mer) a montré sa dignité : "*Vraiment tu es Fils de Dieu*". Tout cela, je l'ai dit pour montrer la distinction de la foi, de l'absence de foi, du peu de foi et de la foi difficile. Le Sauveur, exaltant le Centurion pour ce mot : "*Dis une parole, et mon serviteur sera guéri*[45]", affirme à ceux qui le suivent : "*Oui, je vous le dis, même en Israël, je n'ai point trouvé une si grande foi*".

14. Est-ce que tu n'as pas trouvé de foi en Israël ? Est-ce que tu n'as pas jugé bon d'imposer la main à la belle-mère de Pierre[46] ? S'ils ne croyaient pas, comment priaient-ils ? Mais (le Sauveur) n'a pas dit : "Je n'ai point trouvé de foi", mais "Je n'en ai point trouvé une si grande".
- "On m'a prié d'imposer la main à la belle-mère de Pierre, mais personne ne s'est mis à dire comme celui-ci : "Dis une parole et chasse la fièvre". Jaïre aussi m'a appelé, le chef de la Synagogue, et il m'a dit : "Ma petite fille est perdue, viens et guéris-la". Après que je lui eus dit : "Courage, ta fille vit", il disait : "Seigneur, viens avant qu'elle ne meure". Et il n'a pas reconnu la valeur de ma parole, mais il a demandé ma présence corporelle. Beaucoup ont cru, mais pas comme celui-là ; ils ont cru, mais pas à la manière de celui-là. "Oui, je vous le dis, même en Israël, je n'ai point trouvé une si grande foi".

15. Ce croyant a donc sorti sa foi du "bon trésor", tandis que l'hérétique sort l'incroyance du "mauvais trésor". Et vois la signification de l'Écriture, ou plutôt vois la source de la sagesse, ce qu'elle déclare : "L'homme bon tire du bon trésor de son coeur ce qui est bon, et l'homme mauvais tire du mauvais trésor de son coeur ce qui est mauvais"[47]. Et maintenant fais attention à la manière dont elle a montré que ce n'est pas la nature qui est mauvaise ou bonne, mais le choix, soit qu'il incline vers ceci ou qu'il regarde vers cela. Or cette affirmation réfute la malice des Manichéens, qui définissent que la chair est mauvaise, tandis que l'âme est issue du bon principe : les disciples des Manichéens veulent en effet que la chair appartienne au mauvais, c'est-à-dire au diable, mais que l'âme appartienne à Dieu.

16. Mais la divine Écriture les réfute. Si en effet le coeur fait partie du corps, comment (l'homme) tire-t-il des biens du mauvais trésor ? Ce qui en effet est mauvais par nature ne peut produire des biens. (Les Manichéens) définiront donc ce que précisément ils souhaitent : or ils veulent que notre coeur soit mauvais. Pourquoi donc produit-il des biens ? Mais en vertu d'une nature bonne ! Tu découvres ce qu'il y a de fêlé dans (leur) incroyance. C'est pourquoi (l'Écriture) a assigné une place aux deux, et a dit l'homme mauvais et bon, afin que tu ne dépréciés pas la nature, mais que tu reconnaisses le choix. L'homme bon d'abord, vois comment il se situe relativement à la nature bonne, ou plutôt (vois comment) l'homme bon et l'homme mauvais (se situent) relativement à cette appellation : si par nature il est mauvais, pourquoi (est-il appelé) bon, et s'il est bon par nature, pourquoi (est-il appelé) mauvais ?
Vois comment on ne discute pas maintenant sur la nature, mais comment on définit le pouvoir du choix.

---

[43] Matth. 8,27. Cf. Mc 4,41. Lc 8,25
[44] Matth. 14,33.
[45] Lc 7,7. Cf. Matth. 8,8
[46] Matth. 8,15 ss. Mc 1,31. Lc 4,39.
[47] Lc 6,45. Cf. Matth. 12,35.

17. Mais les Manichéens produisent le témoignage apostolique et faussent la parole de l'Apôtre quand il dit que la chair est mauvaise. Entends en effet ce qu'enseigne Paul : "*On les connaît les oeuvres de la chair : fornication, adultère* etc ...". "*Le fruit de l'esprit est amour, joie, paix*, etc ..."[48]. Tu vois comment (Paul) pose comme des contraires chair et esprit, et (comment) il appelle celui-ci source des biens et celle-là source des maux".
Voyons donc si vraiment le discours de l'Apôtre s'accorde avec la malice de ceux-là, et s'il ne traduit pas (plutôt) la puissance du choix. Si la chair est une créature mauvaise et si elle est l'oeuvre du mauvais, pourquoi admets-tu l'existence des biens du fait de cette chair mauvaise ? Il faudrait que la langue, si la nature est mauvaise, ne parle pas de Dieu ; il faudrait que la langue ne prononce pas de paroles de bon augure ; il faudrait que la langue évite absolument les choses divines comme étrangères, et qu'au contraire elle tienne seulement des propos honteux, prononce des paroles de mauvais augure et fasse tout ce qui est propre à la chair. Comment donc y aurait-il un enseignement de la chasteté par cette langue qui est une nature appartenant au mauvais ?

18. Et pourquoi, par ces oreilles qui sont selon eux les instruments du diable, la parole de Dieu passe-t-elle ? Si en effet l'instrument est étranger (à Dieu), comment reçoit-il l'impulsion du bien ? Pourquoi les yeux, s'ils appartiennent à la nature mauvaise, regardent-ils en haut, vers celui qui habite dans le ciel ? La bouche, si elle appartient au mauvais, pourquoi le prophète dit-il : "*Ma bouche exprimera la sagesse*"[49] ? La sagesse en effet est étrangère à la malice. Les mains, si elles sont un instrument mauvais, pourquoi font-elles l'aumône, pourquoi se déploient-elles vers Dieu ? "*Je tends en effet mes mains*", dit Abraham, "*vers le Dieu très haut qui a fait le ciel et la terre*"[50]. Ces entrailles qui reçoivent les nourritures, si elles étaient une construction du mauvais, pourquoi au fond d'elles-mêmes reçoivent-elles la Loi ? "*Afin de faire ta volonté, ô Dieu*", dit en effet l'Écriture, "*j'ai voulu que même ta Loi soit au fond de mes entrailles*"[51]. Les pieds, s'ils sont une partie du mauvais, pourquoi adorent-ils ? La génuflexion de l'adoration est en effet réalisée par les pieds, Et pourquoi David aussi dit-il : "*Mon pied s'est maintenu dans la droiture*"[52] ? S'il appartient à la malice, comment connaît-il la droiture ? Que ces faits réfutent l'impiété des hérétiques.

19. - Qu'est-ce donc que Paul veut dire : "*On les connaît, les oeuvres de la chair*"[53] ? Si en effet, comme tu l'as démontré, tout le corps devient un instrument de la vérité, de la sagesse et de la bonté de Dieu, pourquoi Paul dénonce-t-il la chair ?"
Il appelle chair "les pensées charnelles"[54], le fait de se complaire dans la chair seule et de ne pas se soucier de l'âme, de se préoccuper des choses présentes et de négliger les choses futures : lorsqu'en effet quelqu'un se complaît dans la mollesse et s'occupe de la beauté du corps afin de servir le corps, tout en étant déchiré dans son âme par de multiples blessures, alors il est charnel puisque dévoué à la chair et ne prenant pas le parti de l'âme. Et pour montrer qu'il entend par la chair les "pensées charnelles", Paul dit aux croyants : "*Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit*"[55]. Est-ce qu'ils étaient sans chair ceux à qui il écrivait ? Les hérétiques ne savent pas les particularités (de style) des Écritures, ils ignorent l'enchaînement (du raisonnement) de l'Écriture. Si la chair est étrangère à Dieu, pourquoi Dieu

[48] Gal. 5,19-22.
[49] Ps 48.4
[50] Gen 14.22
[51] Ps 39.9
[52] Ps 25.12
[53] Gal. 5,19
[54] cf. Rom. 8,6-7
[55] Rom. 8,9.

a-t-il dit : "*Il arrivera, dans les derniers jours, que je répandrai de mon esprit sur toute chair*"[56] ? Pourquoi pas sur toute âme, pourquoi pas sur tout intellect, mais "sur toute chair" ? Si la chair est étrangère à Dieu, pourquoi David dit-il : "*A toi viendra toute chair*"[57] ?

20. Mais souvent l'Écriture a coutume d'appeler "chair" l'homme dans sa totalité, le nommant d'après une partie ; souvent, le même, elle l'appelle encore "âme", nommant le tout d'après une partie ; souvent elle l'appelle encore "souffle", 1'homme dans sa totalité. Lorsque donc elle désire appeler l'homme "chair", elle ne désigne pas le corps seul mais aussi l'âme, comme nous l'avons déjà dit : "*Vers toi viendra toute c*hair", au lieu de "tout homme" : la chair en effet n'est pas annoncée pour elle-même, sans l'âme ou sans l'intellect. Lorsqu'elle désire encore faire connaître tout l'homme à partir de l'âme, elle dit : "*Avec soixante-quinze âmes, Jacob descendit en Égypte*"[58] : manifestement ils n'étaient pas des âmes sans corps ceux qui descendirent en Égypte, mais des hommes tout à fait complets. Il arrive aussi que la divine Écriture appelle encore "souffle" tout l'homme, selon ce (verset) : "*Que tout souffle chante le Seigneur*"[59], et pas là seulement, mais encore lorsque le roi Jéhu fit périr ses ennemis, le Livre des Rois dit : "*Le roi Jéhu frappa la maison d'Achab*", et "*il ne resta pas un souffle dans sa maison*"[60], au lieu de dire "Il ne resta pas un homme". Ainsi donc autre est la manière dont il fait mémoire de la chair lorsqu'il désigne la nature, et autre encore la manière dont il en fait mémoire lorsqu'il accuse les pensées charnelles.

21. Mais revenons à notre propos. "*On les connaît les oeuvres de la chair*"[61], non de (la chair) visible, mais des "pensées charnelles". Et afin que tu apprennes qu'il ne réprouve pas cette chair (visible), mais les pensées grossières, écoute-le énumérant leurs actes : "*On les connaît les oeuvres de la chair, ce sont fornication, adultère, idolâtrie*". Admettons que la fornication soit affaire du corps, que l'adultère le soit aussi. L'idolâtrie est-elle une oeuvre du corps ou une activité de l'âme ? "*On les connaît les oeuvres de la chair, ce sont fornication, adultère*". Ces choses seules relèvent-elles de la chair, ou aussi "*idolâtrie, sorcellerie, haines, querelles, jalousies, fureurs, disputes, dissensions*" ? Toutes ces choses sont étrangères au corps, et propres à l'âme. Je veux dire propres à l'âme, non selon la nature, mais selon le choix. Mais en effet si quelqu'un fait bien attention, il découvre que la définition des hérétiques se tourne contre eux-mêmes.

22. Ils disent que l'âme appartient à Dieu, et que la chair appartient au diable. Or nous découvrons dans l'Écriture que la chair est jugée digne de l'Esprit-Saint[62] , mais que l'âme n'accueille pas ce qui est de l'esprit[63] : je parle selon la lettre du texte, non pas que l'âme ne soit pas jugée digne, mais je m'oppose au raisonnement des hérétiques. Si la chair est étrangère à Dieu, comment Dieu a-t-il dit : "*Je répandrai de mon esprit sur toute chair*" ? Si l'âme est l'oeuvre propre de Dieu, pourquoi *"l'homme psychique n'accueille-t-il pas ce qui est de l'esprit*" ? Il a donc été démontré clairement que les œuvres de la chair ne sont pas du corps, mais relèvent des "pensées charnelles" : cela en effet Paul l'explique encore ailleurs en disant : "*Les pensées de la chair sont hostiles à Dieu*"[64] : ce n'est pas la chair qui est hostile, mais les "pensées de la chair". As-tu appris ce qu'est la chair ? Tiens inébranlablement cette

---

[56] Act. 2,17. Cf. Joël 3,1
[57] Ps. 64,3.
[58] cf. Ex. 1,5. Act. 7,14-15
[59] Ps. 150,6
[60] cf. IV Regn 10,11 [2 Rois]. et cf. III Rois 15,29 [1 Rois]
[61] Gal 5.19-20
[62] cf. Act. 2,17. Joël 3,1
[63] cf. 1 Cor. 2,14
[64] Rom. 8,7

définition et, lorsque Paul dit que "*La chair et le sang n'hériteront pas du Royaume de Dieu*"[65], mets-toi dans l'esprit, dit-il, que les pensées de la chair n'héritent pas du Royaume de Dieu, car ce n'est pas la chair qui est étrangère à l'héritage : ceux en effet qui refusent la résurrection se sont servis de cette parole.

23. - "Comment affirmes-tu que la chair ressuscite, alors que Paul dit : "*La chair et le sang n'hériteront pas du Royaume de Dieu*" ?
"La chair", les pensées charnelles, "n'hérite pas du Royaumee", c'est-à-dire : celui qui songe à des vilenies est étranger au Royaume. C'est pourquoi l'Apôtre, dans un autre passage, voulant expliquer ce que veut (dire) : "*La chair et le sang n'hériteront pas du Royaume de Dieu*", dit dans sa Lettre aux Corinthiens : "*Ne vous y trompez pas : ni fornicateurs, ni adultères, ni efféminés, ni hommes qui couchent avec des hommes, ni ivrognes, ni insulteurs, n'hériteront du Royaume de Dieu*"[66]. Ainsi Paul souvent, lorsqu'il parle de la chair, ne réprouve pas sa forme visible, mais les "pensées charnelles".
Et comment la chair serait-elle mauvaise, elle qui a été estimée digne de devenir le temple du Dieu Verbe[67] ? Pourquoi celui qui est bon a-t-il assumé une oeuvre (selon vous) étrangère, si cette (chair) façonnée n'était pas son bien propre ? Pourquoi prend-il cette chose étrangère ? Pourquoi redresse-t-il cette chose étrangère ? Pourquoi soigne-t-il des aveugles et ne laisse-t-il pas la malice boiter ? La malice, parce qu'aveugle, est débile et convaincue de faiblesse : laisse-la donc dans sa faiblesse. Pourquoi fortifies-tu ses instruments ?
Mais elle ne lui est pas étrangère la créature qu'il a faite de sa main. Écoute-le disant aux Pharisiens : "N'avez-vous pas lu que le créateur les a créés mâle et femelle ?"[68]
La condition masculine et féminine ne relève pas des âmes, mais c'est une façon pour les corps d'être modelés.

24. Cela aussi confond les hérétiques qui mettent en scène une pièce nouvelle pour nous, je veux dire les gens d'Apollinaire qui prétendent que le Sauveur a assumé un corps pourvu d'âme, sans l'intellect. Écoute comment, car tu ignores peut-être même la nouvelle pièce de l'hérésie. Qu'affirment par exemple les hérétiques ? Ce n'est pas en effet à la légère que j'en viens à cet examen, mais parce qu'un trouble considérable a été suscité par certains contre la foi, sous prétexte que ceux-là pensent de façon orthodoxe, et que l'Église chancelle au sujet de la foi. Il est donc nécessaire de mettre à nu et le caractère insolite de cette impiété novatrice et la stabilité de (notre) foi, qui n'ébranle pas la règle (de foi) apostolique. Ils disent, ces hérétiques, que le Dieu Verbe a assumé un corps pourvu d'âme sans l'intellect. Et si tu leur demandes pourquoi il n'a pas assumé l'intellect, ils disent :
- "Parce que la première création a été corrompue et que le diable a trompé[69] l'homme, mais que l'homme a été trompé après avoir livré son propre intellect au diable, (c'est donc) pour ne pas souiller l'Économie".
Je ne sais si les disciples des hérétiques n'ont pas porté un jugement avant examen ; quoi qu'il en soit, approfondissons l'objet de cette recherche.

25. C'est sans l'intellect 21, disent les hérétiques, que le Sauveur est devenu homme et, pour confirmer leur propre cogitation, ils tirent à eux cette parole évangélique : "*Le Verbe est devenu chair*"[70]. Selon eux, (l'Évangile) n'a pas dit : "Le Verbe est devenu homme", mais

65 1 Cor. 15,50
66 1 Cor. 6,9-10
67 cf. Jn 1,14; 2,21
68 Matth. 19,4. Mc 10,6. Cf. Gen. 1,27.
69 cf. Gen. 3,13.
70 Jn 1,14

"chair". Mais on a démontré, d'après les (Écritures) déjà citées, que la "chair" s'entend de l'homme dans sa totalité : "*Vers toi en effet toute chair viendra*". Mais demandons pourquoi il n'a pas assumé l'intellect ?
- "Afin que celui-ci ne fasse pas obstacle au salut".
Est-ce qu'il a donc craint l'intellect, sous prétexte qu'il serait plus fort et capable de faire obstacle à l'Économie ? Si donc le Dieu Verbe lui-même a refusé l'intellect, moi, pourquoi suis-je jugé ? Pourquoi m'a-t-il uni à un si grand mal, l'intellect, que lui-même a refusé ? Pourquoi aussi me juge-t-il pour des choses en lesquelles j'ai péché ?

26. Mais vois de ceux-ci encore une autre déraison.
- "S'il y avait un Verbe de Dieu et un intellect humain, un combat se produirait".
Mais un combat se produit d'égaux à égaux, non de la part de ceux qui sont au-dessous contre ceux qui sont au-dessus. S'ils disaient que la nature de l'intellect est égale en valeur à la puissance du Dieu Verbe, ils faisaient bien de mettre de côté cette égalité de valeur, pour qu'elle ne produise pas de conflit. Si en revanche il y a Dieu d'une part et la pensée humaine d'autre part, pourquoi expulses-tu l'intellect ?
- "Pour qu'il n'entre pas en conflit avec l'Économie".
Y a-t-il en effet quelque chose qui soit plus fort que Dieu ? Est-ce que cela existe, ce qui vainc et circonscrit sa volonté ? Paul a vaincu son intellect, alors que de l'aveu de tous il était un homme ordinaire possédant un intellect tenu pour humain, et il dit : "*Nous, nous avons l'intellect du Christ*"[71], dans la mesure où son intellect humain a été mortifié et a été transformé en un intellect divin. Or, chez Paul et chez les Apôtres, l'intellect qui conçoit les choses mauvaises a été mortifié, et il est devenu tout autre. Dans le corps divin au contraire, (l'intellect) allait-il entrer en conflit avec le démiurge de la nature ? Ces choses, et je les rappelle à ceux qui les savent, et je les dis à ceux qui les ignorent, afin que personne n'absorbe à son insu le venin de l'hérésie, afin qu'aucun des gens candides ne prête son oreille à la tromperie.

27. (Le Verbe) n'a pas assumé l'intellect, dit-on. Pourquoi ? Sous prétexte que (celui-ci) allait pervertir et souiller l'Économie ? Pourquoi donc (le Verbe) a-t-il assumé même cette chair ? Paul en effet ne dit pas que les péchés sont les oeuvres de l'intellect, mais c'est dans la chair qu'il a inscrit tout le péché et non dans l'intellect. En effet, "*On les connaît les oeuvres de la chair : fornication, adultère,* etc ...". Pourquoi donc a-t-il assumé la chair pécheresse, si la chair est opposée à l'esprit ? Pourquoi a-t-il assumé celle qui lui est opposée, mais a-t-il éteint l'opposition de la chair et l'a-t-il calmée ? Il n'a donc pas de la même façon calmé aussi l'intellect ? Oh quelle déraison, ô homme ! Le vin transforme l'intellect : Dieu ne transforme pas l'intellect ? Mais que la déraison soit tournée en ridicule et que les réalités divines soient proclamées. Il était donc dans la chair du Sauveur l'intellect humain, mais il ne concevait pas les réalités humaines comme fait la chair. La chair était humaine, mais elle transcendait de par la puissance hypercosmique.

28. Afin que je puisse t'en donner l'image dans la clarté et sans confusion, reçois avec patience, je t'en prie, les preuves de ce que j'ai avancé. Il y a dans la chair des passions qui sont extérieures au péché, il y a des passions qui sont liées intimement au péché. Pareillement aussi dans l'âme, il y a des passions extérieures au péché et des passions liées intimement au péché. Par exemple des passions de la chair extérieures au péché, (ainsi) avoir faim, avoir soif, dormir - ce sont des passions, à ceci près qu'elles relèvent non du péché mais de la faiblesse de la chair - avoir faim, avoir soif, dormir, se fatiguer en marchant et beaucoup

[71] l Cor. 2,16.

d'autres choses du même ordre. Il y a en revanche d'autres passions de la chair : licence, oeil soumis aux passions, malveillant dans ses regards et cherchant avec indiscrétion des visages étrangers, langue proférant des tromperies, mains tendues pour des insolences : voilà les oeuvres du péché. Nous trouverons donc le Sauveur d'une part, quant aux passions de la chair qui portent au péché, supérieur en tout et à toutes, mais d'autre part engagé, à cause de l'Économie, dans celles qui font connaître la faiblesse.
Et en effet il a eu faim : "*Après avoir jeûné quarante jours, finalement il eut faim*"[72], et après avoir eu soif il demanda de l'eau à la Samaritaine[73], et après avoir fait un voyage il fut fatiguée de la route[74] : elle fut fatiguée la nature infatigable, il eut faim celui qui nourrit tous les êtres, il eut soif celui qui arrose la terre habitée, il a dormi[75] celui qui endort les vagues. Il a montré toutes les passions de la chair qui sont "sans péché"[76], mais il n'a pas fait les choses liées intimement au péché lui qui, dit (l'Écriture), "n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel on n'a pas trouvé de ruse"[77].

29. Tu l'as vu partageant les passions de la chair, celles qui sont extérieures au péché. Regarde-le partageant les passions de l'âme, celles qui sont extérieures au péché. Les passions de l'âme mises au compte du péché sont les pensées mauvaises, les intentions honteuses : voilà les passions d'une âme qui, de par sa faculté de choix, s'incline vers le péché. Par contre, lui appartiennent d'autres passions qui sont extérieures au péché, la tristesse, la crainte et la peur. Personne parce que craintif n'a été condamné, personne à cause d'une peur n'a été rejeté, personne à cause d'une tristesse n'a été déshonoré : elles sont en effet communes à la nature ces passions, et elles sont sans reproche les passions de l'âme, celles qui sont extérieures au péché. De même donc que (le Sauveur) a partagé les passions de la chair, celles qui sont extérieures au péché, ainsi a-t-il partagé aussi les passions de l'âme, celles qui sont extérieures au péché. Écoute-le disant : "*Mon âme est triste à mourir*"[78], et encore : "*Mon âme est bouleversée*"[79] : or le bouleversement est une manifestation de la peur. Elle a eu peur la chair, la nature humaine ; elle a eu peur de l'épreuve de la mort. Mais (le Sauveur) lui-même fait bien la distinction et montre clairement que ce n'est pas l'esprit divin qui a éprouvé de la crainte, mais que c'est la chair qui a reconnu sa propre faiblesse : "*L'esprit est ardent*", dit-il, "*mais la chair est faible*"[80]. Elle a été attristée et elle a été bouleversée.

30. Là, fais bien attention, toi qui dis qu'il n'y a pas d'intellect humain dans la chair du Sauveur. Lui-même a dit qu'il a été attristé et bouleversé. Ou bien concède l'intellect bouleversé et attristé selon la nature ou bien, l'ayant expulsé et introduisant Dieu à la place de la raison, tu attaches les passions à Dieu. Que dit-on en effet ?
- "Sans l'intellect, l'âme est attristée, remplie de crainte et bouleversée".
C'est de l'ordre des choses impossibles. Que j'établisse ma réfutation à partir de l'expérience elle-même. Les enfants, de l'aveu de tous, ont et une âme et un corps. L'intellect existe chez eux, bien qu'il n'ait pas encore été éclairé ; il existe, bien qu'il n'ait pas encore acquis son activité propre. De même que la langue est immédiatement mise au monde avec l'enfant et qu'elle n'a pas encore tiré de sa nature l'élocution, mais qu'elle est l'instrument de la parole et ne possède pas la parole, de même l'intellect est immédiatement enraciné dans l'âme, mais il

---

72 Matth. 4,2. Cf. Lc 4,2.
73 cf. Jn 4,7
74 cf. Jn 4,6.
75 cf. Matth. 8,24. Mc .4,38. Lc 8,23
76 cf. Hébr. 4,15
77 1 Pierre,2,22. Cf. Is. 53,9
78 Matth. 26,38. Mc 14,34
79 Jn 12,27
80 Matth. 26,41. Mc 14,38

ne passe pas immédiatement à l'acte de raisonner : avec le temps, et l'intellect s'éveille et la langue s'exerce. Aussi longtemps en revanche que les enfants gardent une condition d'enfant et n'ont pas encore acquis un intellect capable de discernement, mais qu'ils le possèdent endormi dans l'inexpérience et tranquille dans sa naïveté, pendant tout ce temps ni ils ne craignent ce qu'il faut craindre, ni ils ne sont attristés dans les choses où il faut être triste, mais même s'ils sont tristes, même s'ils se réjouissent, et leur tristesse et leur gaieté ne sont pas raisonnables.

31. Veux-tu un exemple ? Un enfant sait rire en un jour d'affliction alors que tous pleurent, il sait demander du pain alors que tous sont affligés, car il n'a pas une juste estimation de ce qui se présente. Il voit un père mort et il n'a pas une juste estimation du malheur. Il voit une mère gisant et il n'est pas frappé par la souffrance qui lui arrive, mais la naïveté le conduit à une absence d'inquiétude et, dans l'affliction, il n'est pas troublé mais il rit. Sur les routes, alors que souvent des voleurs survenant ont dégainé leur épée et que tous ont été plongés dans la peur, l'enfant n'est pas troublé car il ne connaît pas expérimentalement l'épée, le sang et le meurtre. Voyant un serpent, il n'est pas effrayé. Il voit un feu et ne craint pas mais, se réjouissant de son éclat, souvent il met même sa main dans le feu. N'as-tu pas observé un enfant qui pose la main sur un flambeau, attentif à son éclat, sans s'interroger sur son pouvoir de brûler ? De même que les événements tristes sont incapables de le troubler, ainsi les événements heureux ne l'incitent même pas à la gaieté. En un jour de noces, un enfant sait pleurer, se plaindre et s'irriter : du fait qu'il est non raisonnable, il ne participe ni à la joie ni à la tristesse. Puisque donc tu expulses de la nature humaine ce que précisément le Sauveur a assumé, à savoir l'intellect, ou bien concède-moi cet intellect qui s'attriste ou bien, après l'avoir expulsé, tu introduis à sa place la divinité (qui sera) sans aucun doute et attristée et troublée.

32. Je vous ai tous dissuadés d'entendre ou les enseignements de ces gens-là ou les explications qu'on donne chez eux : je voulais en effet que vous ne voyiez ni la blessure ni l'emplâtre de la blessure. Mais puisque la plaie s'élargit, qu'(Apollinaire) introduit son opinion perverse sous un masque d'orthodoxie, qu'il dit que le Christ n'a pas assumé l'intellect, et qu'il innove contre les doctrines apostoliques, nécessairement nous avons mis a nu ces opinions dans un double but, et de museler ceux-là et de vous affermir.
Admets le pouvoir absolu de la foi. Apprends que le Christ a assumé tout entier l'homme qui était tombé et qu'il a changé toute la nature qui avait été toute désagrégée. En effet est-ce que par hasard la chair a péché seule ? Est-ce que par hasard l'âme a péché seule ? Est-ce que par hasard l'intellect seul a été étranger au péché ?Si donc l'intellect n'a pas eu de part au péché, il n'avait pas besoin de soin : "*Les gens valides en effet n'ont pas besoin de ,médecin, mais les malades*"[81]. Si, par contre, l'intellect aussi a pris part au péché, pourquoi n'introduis-tu des soins que dans une partie ? L'âme a péché et elle avait besoin de soin : ainsi était-il écrit que "*l'âme, celle qui pèche, celle-là mourra*"[82]. Et vois la précision : le péché que l'Écriture a inscrit là dans l'âme, ailleurs elle le met au compte de la chair, blâmant en même temps la chair et la raison, pour que quelqu'un ne pense pas que la chair est en elle-même une créature mauvaise, mais que l'intellect est étranger à la chair et libre des péchés. En toute clarté, l'Apôtre divinement inspiré s'explique en disant ainsi quelque part : "*Nous étions par nature des enfants de colère*"[83], "*accomplissant les volontés de la chair et de nos pensées*", afin de montrer en toute clarté que et l'âme et le corps et l'intellect ont péché ; (et afin de montrer) que la chair ne reçoit pas seule la corruption, mais aussi l'intellect, il dit encore dans un autre

[81] Matth. 9,12. Mc 2,17. Cf. Lc 5,31.
[82] Éz. 18,4.
[83] Éphés. 2,3.

passage : "*Des hommes à l'intellect corrompu*"[84]. Si donc la chair a péché, si l'âme a péché, et si l'intellect a été corrompu, la nature humaine ayant été entièrement corrompue, pourquoi le Christ ne l'a-t-il pas assumée toute entière ?

33. "Mais si tu dis (que le Christ est) un homme complet, tu mets tes espérances dans un homme".
D'une part je proclame que le Christ est homme et je ne le nie pas, mais (je le proclame) homme et Dieu, Dieu à cause de sa dignité, homme à cause de l'Économie. Je 1'appelle homme à cause de sa condition visible au dehors, (je l'appelle) Dieu à cause de sa dignité, celle qui est au dedans, habitant dans l'humanité comme dans un temple, et je ne refuse pas de le dire homme, puisque même Paul ne l'a pas nié : "*Il y a un médiateur entre Dieu et les hommes*", dit-il, "*un homme, Christ Jésus*"[85]. Veux-tu comprendre exactement le Seigneur quand il s'appelle lui-même "Fils de l'homme" ? Écoute-le affirmer : "*Que disent les gens que je suis, (moi) le Fils de l'homme ?*"[86] S'il n'a pas assumé vraiment l'image de l'homme que le diable a corrompue, pourquoi appelle-t-il "Fils de l'homme" celui qui (serait) homme à moitié ? Et pourquoi, frère, s'il n'avait pas l'intellect, mais si l'instrument visible était formé (seulement) d'une âme et d'un corps, pourquoi l'Apôtre appelle-t-il le Sauveur "*Adam*"[87] ? Si en effet il n'est pas complet, il n'est pas Adam.
L'Apôtre nomme aussi "Dieu" notre Seigneur Jésus à cause de sa dignité : "*Le Christ*" en effet "*selon la chair*", dit-il, "*celui qui est Dieu béni, au-dessus de tous*"[88]. Et il l'appelle "homme" à cause de l'Économie. Et il le nomme "Adam", afin de mettre sous les yeux l'Économie : "*Le premier homme, Adam*", dit-il, "*parut en âme vivante ; le second Adam en esprit qui fait vivre*"[89]. S'il n'a pas revêtu Adam tout entier, pourquoi est-il appelé Adam ?

34. Afin que, par une autre démonstration éclatante, tu apprennes encore, frère, que l'homme tout entier a été assumé par le moyen de la chair du Seigneur, écoute l'Apôtre disant : "*Nous le savons, notre vieil homme a été crucifié*"[90]. S'il n'était pas homme tout entier, pourquoi l'appelle-t-il "vieil homme" ? Mais pour les hérétiques, que ces paroles suffisent ; quant à nous, revenons à notre noblesse d'origine : notre noblesse d'origine, c'est la foi des Apôtres, l'annonce des Apôtres : "*Nous tous, nous avons 1'intellect du Christ*"[91]. Ceux au contraire qui nient cet intellect sont "*des hommes à l'intellect corrompu, disqualifiés dans leur foi*"[92]. Mais d'une part en voilà assez.
Qu'il nous soit possible d'autre part, demeurant dans les règles (de foi) des Apôtres, de garder sans souillure la doxologie, de fortifier nos oreilles contre les hérétiques et de connaître la pensée de l'Église, de connaître l'annonce de la foi, de connaître aussi le mystère du baptême, de connaître la dignité de la foi : mais soyons dignes de cette foi afin que, de même que nous avons été baptisés, ainsi encore nous croyions, ainsi encore nous rendions gloire, faisant monter la véritable gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, pour les siècles des siècles.
Amen.

---

[84] II Tim. 3,8
[85] 1 Tim. 2,5
[86] Matth. 16,13. Cf. Mc 8,27. Lc 9,18.
[87] cf. 1 Cor. 15,45
[88] Rom. 9,5
[89] 1 Cor. 15,45
[90] cf. Rom. 6,6
[91] 1 Cor. 2,16
[92] II Tim. 3,8.

Sévérien de Gabala
Homélie sur le lavement des pieds.

(CPG n° 4216, texte grec dans Wenger "Une homélie inédite…")

*

* *

Attribution :

Transmise par de nombreux manuscrits sous le nom de St Jean Chrysostome, cette homélie est aussi citée – sous ce même nom – par St Jean Damascène dans son "*Troisième discours sur les Images*". Toutefois, le style, la manière ne correspondent pas à l'évêque de Constantinople, de sorte que Montfaucon, au XVIIe siècle, ne lui accorda pas de place dans son édition des œuvres de Chrysostome et qu'elle ne fut ensuite jamais éditée.

Mais si elle n'était pas de Chrysostome, elle devait pourtant avoir un auteur ! De fait, on trouve, dans le "*Liber contra impium grammaticum*" de Sévère d'Antioche (mort en 538) une série de quatre passages attribués à Sévérien. Le premier seul est introduit par ce titre : "*De Sévérien, évêque de Gabala*". Les suivants sont simplement signalés comme étant "*du même*", mais chaque fois la pièce est signalée avec son titre complet. De fait, elle est nettement plus dans le style de Sévérien, et rien ne s'oppose à cette attribution adoptée par Wenger.

Une fois encore, une homélie de Sévérien aura été préservée sous couvert du nom de st Jean Chrysostome !

La traduction présentée ici est celle de Wenger[1].

Notons encore que le texte édité et traduit par Wenger représente la "forme brève" de cette homélie : une forme longue, attestée par plusieurs manuscrits, n'a pas encore été éditée[2].

Source de la traduction :

Antoine Wenger : Une homélie inédite de Sévérien de Gabala sur le lavement des pieds. In: Revue des études byzantines, tome 25, 1967. pp. 219-234.

*

* *

Traduction :

1. La création, et dans son ensemble et dans sa disposition particulière, proclame la miséricorde et l'amour de Dieu. Car il n'est pas de chose visible qui ne proclame sa bonté : le ciel, la terre, la mer, le monde visible et l'univers invisible, tout doit à la miséricorde de Dieu son devenir, son être et sa conservation. C'est donc à bon droit que le bienheureux David proclame la miséricorde de Dieu à partir de sa bonté : "*Le Seigneur est miséricordieux et juste, notre Dieu est compatissant*".

2. Il associe la justice à la bonté et il appelle bon celui qui est juste afin que, si tu l'entends appeler juste, tu craignes le jugement, si tu l'entends appeler bon, tu recoures au repentir. Il se refuse à isoler la bonté comme à présenter la justice toute seule. S'il avait annoncé la justice seule, ce serait la condamnation de ceux qui se fient à la miséricorde; s'il n'avait parlé que de la bonté, ce serait pour les pécheurs la voie ouverte au mépris. "Il est bon, compatissant et

[1] Traduction réalisée sur le "Paris grec 582", du Xe siècle, après comparaison avec plusieurs autres manuscrits, en particulier le "Coislin 193" et quatre manuscrits de la Vaticane (Vat. gr. 1255, 2013; Vat. Pian. 23; Ottob. gr. 14). Tout au plus avons-nous harmonisé le tutoiement divin : parfois Wenger tutoie Dieu, parfois il le vouvoie.

[2] Selon S. Voicu, cette "version longue" est un trompe l'œil : l'homélie de Sévérien a été complétée, en grec et en Géorgien, par des passages empruntés à diverses homélies de Chrysostome. La part attribuable à Sévérien se résumerait alors à la "version brève".

juste." Il a donc uni la bonté à la justice et il a placé au commencement et à la fin du verset la miséricorde.

3. Tout en effet a commencé à partir de la bonté et s'est terminé dans la bonté. Le ciel a été produit par la bonté de Dieu et non pour l'utilité de Dieu. Depuis la création du ciel il ne s'est pas écoulé six mille ans[3], mais avant les cieux, avant ces siècles infinis et qui n'ont pas de commencement, Dieu existe et existait et le terme existait doit s'entendre au delà de tout instant conçu par la pensée.
Le ciel n'a donc pas été créé pour l'usage de Dieu, mais il est une oeuvre de sa bonté. Aussi les cieux proclament non pas l'indigence de Dieu, mais sa gloire.

4. Sans doute il est écrit : "*Notre Dieu est dans les cieux supérieurs*". Ce qui veut dire, non pas que Dieu aurait besoin du ciel, mais qu'il se repose au milieu des anges dans le ciel. Souvent, en effet, l'Écriture désigne par le ciel les anges dans le ciel, de même que la terre signifie les hommes qui sont de la terre. Dans le même sens, l'histoire pour indiquer l'heure du repas dit : Toute la terre prenait son repas pour : il était l'heure du repas[4]. Elle appelle donc terre les hommes de la terre et ciel les anges qui sont dans le ciel.

5. C'est ce que montre aussi ce passage : "*Que les cieux se réjouissent et que la terre soit dans l'allégresse*". Ces glorieux habitants du ciel, les anges, pourquoi doivent-ils se réjouir? A cause du salut du monde. Et qui nous garantit cette réponse? Le roi des anges en personne lorsqu'il déclare : "*En vérité, je vous le dis, tous les anges dans les cieux se réjouissent de voir un pécheur qui fait pénitence*".
6. Le ciel a été créé pour la gloire de Dieu, sans doute, mais aussi pour notre usage, pour que le soleil nous donne son éclat, ainsi que la lune et les étoiles. Car Dieu n'avait pas besoin du soleil; le créateur de la lumière n'avait pas besoin d'une lumière sensible, lui qui, seul immortel, habite une lumière inaccessible.

7. Il n'y a rien d'étonnant, d'ailleurs, que Dieu n'ait pas besoin d'une lumière matérielle; les anges non plus n'ont pas besoin de la lumière terrestre, mais uniquement de la lumière céleste, qui n'est autre que Dieu lui-même, comme en témoigne le livre des Actes. Au milieu de la nuit, un ange survint dans la prison où était Pierre. Or voici ce que dit le narrateur ou plutôt l'Esprit-Saint qui parle par lui : "*Un ange survint dans la nuit et une lumière resplendit dans la demeure*". Si donc l'ange n'a pas besoin de lumière, tout en étant un être créé, le créateur des anges et de tout ce qui existe, aurait besoin de lumière? Non certes, c'est nous qu'il veut réjouir, vivifier, réchauffer par la lumière.

8. Tout, en effet, a été créé et pour la gloire de Dieu et pour notre utilité, le soleil pour nous éclairer, les nuages pour nous dispenser la pluie, la terre pour l'abondance des fruits, la mer pour les commodités du commerce. Tout est donc au service de l'homme ou, plutôt, au service de l'image de Dieu qu'est l'homme.

9. Car, lorsque les enseignes ou les images de l'empereur entrent dans une ville et que les chefs et la population viennent au-devant avec des acclamations mêlées de crainte, ils ne

---

[3] Le terminus ante quem (= avant 6000 depuis la création du monde) ici indiqué procède de la mystique du nombre 5500, comme étant celui des années écoulées depuis la création avant la venue du Christ. Cette date de 5500 correspond à une échelle historique différente selon les ères. On ne saurait dire quelle ère Sévérien avait en vue mais ce n'est sûrement pas l'ère byzantine qui n'apparaît qu'au VIIe siècle.
[4] 1 Reg. 14,24 (=1 Samuel). Ce texte n'est pas dans la Vulgate.

vénèrent pas la pancarte ni les modelages de cire, mais l'image de l'empereur[5]. Ainsi, la création n'honore pas notre instrument terrestre mais elle révère en nous l'image céleste.

10. Tout donc a été créé, non pour le besoin de Dieu, mais pour notre usage et pour que nous glorifions la bonté de Dieu. Ainsi, en témoignage de la miséricorde divine, la sagesse de Dieu a dit: "Tu as avez pitié de tous, Seigneur, parce que tu peux". Au commencement, c'est son amour qui nous a créés et maintenant c'est sa bonté qui nous gouverne. S'il avait eu de la haine, il n'aurait pas fait le monde; s'il l'avait haï, il n'aurait pas créé l'homme; s'il le haïssait à présent, il ne le gouvernerait pas par sa providence. C'est pourquoi, l'Écriture affirme : "Tu ne hais rien de ce que tu as fait. Si tu avais haï une chose, tu ne l'aurais pas faite".

11. Aucune, donc, des choses visibles ou invisibles n'a été créée pour le besoin de Dieu, mais pour la gloire de Dieu, afin que Dieu soit glorifié dans sa bonté, car alors qu'il n'a besoin de rien, il a tout créé. Même lorsque nous chantons des hymnes à Dieu et que nous lui construisons des temples, c'est nous-mêmes que nous honorons et glorifions.
Dieu n'agrée que notre bonne volonté. C'est pourquoi David, qui était rempli de bonnes dispositions et d'amour de Dieu, et qui faisait grand cas de cette bonne volonté, confessait l'absence de besoin en Dieu par ces mots : "J'ai dit au Seigneur : Tu es mon Seigneur et Tu n'as pas besoin de mes biens". Dieu, en effet, n'a besoin d'aucun de nos biens.

12. Toutes les choses visibles sont donc un témoignage de la bonté de Dieu. Mais rien ne proclame autant cette bonté que sa venue parmi les hommes, par laquelle Celui qui est dans la forme de Dieu a pris la forme de l'esclave, non par un changement de sa dignité mais pour faire éclater sa bonté. Le redoutable mystère qui s'est passé aujourd'hui nous amène à cette suite du discours. Que s'est-il donc passé en ce jour d'aujourd'hui? Le Sauveur lave les pieds de ses disciples.

13. En vérité, c'est un mystère qu'il est aussi redoutable de taire que de proclamer. Nous craignons de le publier quand nous réfléchissons à la grandeur de la dignité; mais nous craignons autant de courir le risque, en le taisant, d'une ignorance coupable. Dans ce cas, la parole et le silence inspirent des craintes égales, la parole à cause de la grandeur du mystère, le silence à cause de l'ignorance.
Essayons donc de parler de ce mystère redoutable, puisque le Christ, lui, n'a pas dédaigné de l'accomplir.

14. Le créateur des hommes est apparu comme un homme sur la terre, le maître au milieu de ses esclaves, le créateur parmi ses créatures, la condition divine dans la condition de l'esclave, comme l'atteste Paul : "*Bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu, mais il s'est anéanti lui-même en prenant la condition d'esclave*".

15. Il a donc revêtu complètement la forme d'esclave de la nature humaine. Mais il a pris d'une manière spéciale la forme d'esclave propre à l'économie, lorsque s'étant levé de table, lui qui nourrit tout ce qui est sous le ciel, lorsqu'il était assis au milieu des apôtres, le maître au milieu des esclaves, la source de sagesse avec des hommes simples, le Verbe avec ceux qui n'avaient pas appris l'art de la parole, le principe de la sagesse avec ceux qui ne connaissaient

[5] On comprend que saint Jean Damascène, ardent défenseur du culte et des images, ait cité ce passage en montrant que par delà l'image c'est la réalité signifiée qui reçoit le culte et l'adoration. Cela est vrai dans les réalités visibles comme les emblèmes impériaux, et dans les réalités spirituelles ou divines comme les images des saints ou du Christ.

pas les lettres, lorsqu'il était assis avec ses disciples et mangeait avec eux, lui qui nourrit tous les êtres, et se sustentait, lui qui alimente l'univers.

16. Et encore, il ne trouva pas suffisant pour la grandeur de la faveur de s'asseoir avec ses propres serviteurs. C'était Pierre et Matthieu et Philippe qui étaient assis à ses côtés, de simples hommes de la terre, tandis que l'assistaient Michel, et Gabriel et toute l'armée des anges. O merveille, les anges se tenaient à ses côtés, avec crainte, et les disciples étaient assis avec lui, en toute assurance.

17. Mais cela ne suffit pas encore à la merveille.
"*Il se leva de table, dit l'évangéliste, et enleva son manteau*", lui qui *s'entoure de la lumière comme d'un vêtement* " ;
il se ceignit d'un linge", lui qui *ceint le ciel d'une couronne de nuages*"
et il versa de l'eau dans un bassin", lui qui fait couler l'élément liquide des étangs et des fleuves,
et fléchissant les genoux, "*il se mit à laver les pieds de ses disciples*", lui *devant qui tout genou fléchit au ciel et sur la terre et en enfer*.

18. Le Seigneur de toutes choses lave les pieds de ses disciples : il ne fait pas d'affront à sa dignité mais il montre sa bonté infinie.
Mais cette bonté a beau être grande, Pierre, lui, n'ignora pas l'excellence de son maître. Toujours prompt pour confesser la foi, il n'est pas moins vif pour voir la vérité. Tandis que les autres disciples se laissèrent laver les pieds, non avec indifférence, mais dans un sentiment de crainte : s'opposer au maître leur semblait impossible, Pierre, au contraire, par un sentiment de vénération ne se laisse pas faire et il s'écrie : "*Seigneur, c'est toi qui me laves les pieds? Non, jamais tu ne me laveras les pieds*".

19. Pierre est franchement coupant : il a de bonnes dispositions; comme il ignore le sens de ce geste, il s'y refuse par esprit de foi, mais (après), il obéit avec bonne volonté[6]. Tel doit être l'homme pieux, non pas buté dans ses jugements mais docile à la volonté de Dieu, car si Pierre a répondu selon l'homme, il changea de sentiment selon la piété. En voyant cette raideur inflexible de l'âme et plus ferme que l'enclume, le Sauveur dit à Pierre : "*En vérité, en vérité je te le dis : si je ne te lave pas, tu n'as plus de part avec moi*".

20. Voyez combien ce qui se passe est grave et comment le Sauveur brisa la résistance de Pierre. Il se montre tranchant d'une manière encore plus incisive et exclut Pierre de la part qu'il avait avec lui, pour que la victoire ne reste pas à l'obstination humaine, mais à la volonté de Dieu. Alors le généreux et admirable Pierre, vif dans la réplique, se montra aussi vif dans le repentir : il comprit la vigueur tranchante de la déclaration et il apporta un repentir aussi net : "*Pas seulement les pieds, dit-il, mais aussi les mains et la tête*". Lave-moi, baigne-moi tout entier, que je puisse dire comme David : "*Tu me laves et je deviens blanc comme neige*". Le sauveur lui répond : "*Celui qui s'est baigné n'a pas besoin de se faire laver, si ce n'est les pieds*".

21. Pourquoi lave-t-il uniquement les pieds? A cause des courses apostoliques. En lavant les pieds des apôtres, il n'enlevait pas seulement l'impureté, il donnait aussi une vertu spéciale aux talons des saints. C'est ce bel effet du lavement des pieds qu'Isaïe a contemplé de longs siècles à l'avance. Comprenant que ce n'était pas un homme qui lavait mais un Dieu qui

[6] C'est le seul passage où le texte grec présente quelques confusions mais qui n'affectent guère le sens général.

purifiait, il s'écria : "*Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui portent la bonne nouvelle, de ceux qui annoncent la paix*". Le Seigneur touche les pieds pour fortifier ces pieds charnels qui devront parcourir toute la terre.

22. Ce geste contient encore un autre mystère. A l'origine, lorsque Dieu prononça la sentence contre Adam et Eve, il dit au serpent : "*Il visera ta tête et toi tu le viseras au talon*". Le Sauveur touche précisément le pied à l'endroit du talon, partie qui est menacée par la sentence, afin qu'après le contact de la main du médecin, le venin du serpent ne trouve plus de prise et pour que vous appreniez que le lavement des pieds a donné aux apôtres pour l'avenir un antidote contre les démons. Auparavant, le talon était à la merci du serpent, mais après avoir été renforcé par le toucher de la main divine, il a foulé le fourbe. Comme pour donner de la force aux pieds des apôtres, le Sauveur leur dit : "*Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi*".

23. Maintenant que la croix de grâce triomphe et que le Verbe de vérité purifie toutes nos pensées, vivons désormais dans la pureté, en rapportant la gloire au Christ, comme à notre Dieu miséricordieux, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

Sévérien de Gabala
Homélie sur l'Ascension du Seigneur
(CPG n° 4187, PG 52. 773-792)

Attribution :
Comme de nombreuses autres homélies, celle-ci se trouve sous le nom de Chrysostome dans divers manuscrits. Bareille voit en elle un patchwork d'homélies d'auteurs différents. Toutefois, De Aldama[1] la note comme étant possiblement de Sévérien, au vu des conclusions d'Altendorf. Voicu confirme cette attribution par une étude du vocabulaire.

Source de la traduction :
Oeuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. l'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon, Bareille Tome tome 3, 1867 , p 623

*
* *

Traduction :

1. Nos richesses, notre trésor, les fontaines par où nous recevons la vie éternelle, ce sont les admirables dispensations du Sauveur. Nous voudrions les raconter, nous mettrions à les publier un grand empressement ; mais nous sommes incapables de les célébrer d'une manière digne d'un tel sujet. Cependant, dans l'ardeur du désir qui nous presse et en présence de notre infirmité, que nous ne rougissons pas d'avouer, nous allons nous réfugier comme en un port tranquille, dans cette prophétique parole : "*Qui dira les merveilles du Seigneur, qui racontera jamais ses louanges ?*" (Ps 105,2) En effet, si ce grand prophète, auquel Dieu révéla les mystères les plus secrets de sa sagesse, qui mérita d'être appelé le père du Christ, si le bienheureux David, ce prophète grand parmi les prophètes, ce roi glorieux, cet ami de Dieu, dont le cœur fut trouvé précieux aux yeux du Seigneur, au pas de dire un jour : "*J'ai rencontré David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur*" (Ac 13,22) ; si cet homme illustre s'écrie à la vue de la grandeur de la pensée divine : "*Ta science est merveilleusement élevée au-dessus de moi ; elle a grandi et je ne puis l'atteindre*" (Ps 138,6) ; si la vue de la puissance de Dieu réduit le prophète au silence ; si Paul, l'homme de la science divine par excellence , la trompette céleste, s'écrie aussi : "*Ô abîme des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que tes jugements sont incompréhensibles et qu'impénétrables sont tes voies !*" (Rom 11,33) si les prophètes, si les apôtres de la bouche desquels la parole coulant à flots, inonda la terre de la connaissance du Seigneur, et déborda par-dessus toutes les mers ; si ces fleuves aux eaux abondantes et profondes, qui constituent l'océan de la piété, sont forcés de reconnaître leur insuffisance à publier la puissance de celui qu'ils veulent exalter ; en présence de l'océan de cette infinie sagesse, que pourrons-nous, nous qui savons à peine balbutier quelques paroles impuissantes ? Mais, même devant la grandeur de cette théologie, il ne faut pas nous décourager ; loin de là, fixant de nos regarda les desseins de Dieu, abordons sans faiblesse les enseignements divins. Quand Dieu donne ses biens, il a moins d'égard à la dignité des choses qu'on annonce, qu'aux bonnes dispositions de l'apôtre et à la charité des disciples.
Voyez comment agissent les bons pères envers leurs enfants. Quand ils ceux-ci bégaient et prononcent à peine des paroles inarticulées, les abandonnent-ils ? Non certes ; mais, oubliant le bégaiement de leurs enfants, pour ne se souvenir que du sentiment de la nature, ils estiment

[1] De Aldama, Repertorium pseudochrysostomicum, 1965 ; n° 415, p 152

les sons presque inarticulés, préférables à tout l'éclat de la rhétorique et à toute la sublimité de la philosophie. Dieu n'agit pas autrement. Que lui importe que nous balbutiions à peine ses louanges ? C'est le cœur qu'il regarde. Or c'est la foi qui nous force à parler ; c'est la charité qui nous presse de célébrer ses louanges. La parole humaine est impuissante quand il s'agit de Dieu, et ce que nous en disons n'est jamais qu'un bégaiement inintelligible. Pourquoi donc ? Entendez-en la raison de la bouche de Paul : "*Notre connaissance est imparfaite et nos prophéties bornées*." (I Cor 13,9) Et cependant, malgré notre impuissance, Dieu veut que nous prêchions la paix. "*Les langues emba*rrassées, dit Isaïe, *apprendront à annoncer la paix*." (Is 32,4) Essayons donc de balbutier quelques louanges en l'honneur de notre Père commun et de notre Seigneur. Il a daigné appeler ses disciples "*ses petits enfants*." (Jn 13,33) S'il nous appelle ses enfants, il voudra bien supporter notre faible bégaiement. Encore qu'il soit écrit qu'il a été enlevé dans le ciel, et que sa glorieuse ascension ait été célébrée, sa grâce n'est pas limitée par le temps, ni la science divine renfermée dans certains jours.

2. Nous voulions gravir ensemble le mont des Oliviers ; mais, le Christ le sait, la foule si nombreuse ce jour-là, et le mauvais temps nous ont empêché de réaliser notre projet. Si je rappelle cette circonstance, c'est pour me justifier auprès de ceux qui voudraient m'en faire un crime. L'étendue des choses que j'avais à vous dire, le désir de ne pas trop surcharger votre mémoire, nous firent mettre fin à notre discours ; nous le reprenons aujourd'hui. Celui qui n'a pas célébré la Pâque le premier mois, doit acquitter sa dette dans le second ; ainsi l'ordonne la loi. Sachez donc que le Verbe de Dieu n'est pas circonscrit par les temps et les jours, et que chaque jour on peut parler de la croix, de la passion, de la résurrection, de l'ascension, du second avènement.

3. Nous avons effleuré en passant quelques-unes des paroles divines que nous avons lues en ce jour, et nous avons essayé de puiser aux sources évangéliques. Arrivons maintenant à ce que nous avons promis. "*Sur le soir du même jour, c'était le jour du sabbat, les portes du lieu où les disciples étaient réunis étant fermées, Jésus vint*." (Jn 20,19) Depuis qu'il a préparé notre résurrection, le Sauveur se manifeste et apparaît rarement à ses disciples à d'autres jours que le dimanche. Pendant sa vie, il allait tous les jours de sabbat dans la synagogue pour accomplir la loi ; après sa résurrection, quand il eut donné au monde ce gage impérissable, c'est le dimanche qu'il a soin d'apparaître, le premier jour après le sabbat, afin d'instituer la grande fête dominicale. Les cérémonies du sabbat étaient détruites ; le jour du dimanche, c'est-à-dire de la résurrection, commençait à être célébré, et vous vous souvenez de ce que nous en avons dit naguère. Pourquoi le bienheureux Matthieu, en parlant du sabbat, et en introduisant la coutume du dimanche, dit-il : "*Le soir du sabbat*" ? (Mt 28,1) Parce que c'était la fin et le soir des anciennes solennités du sabbat et "*que c'était le lendemain du sabbat*." Le Sauveur apparut donc après sa résurrection, le lendemain du sabbat, le jour même de la fête de la résurrection, "*les portes étant fermées, dans le lieu même où les apôtres s'étaient rassemblés à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, et il s'assit au milieu d'eux*." (Jn 20,19) Là où règne la crainte, se montre celui qui dissipe la crainte ; là où la tempête se lève, brillent des gages assurés de calme ; là où la barque est tourmentée par les flots, le Sauveur apporte la science qui gouverne ; il apaise les flots, il conduit au port la barque, à l'abri des orages, il chasse la crainte et rend ses premières atteintes impuissantes. "Il s'assit donc au milieu d'eux."Et que leur dit-il ? "*La paix soit avec vous*."
Arrière les fluctuations de votre âme, le trouble de vos pensées, les terreurs exagérées qui vous font la guerre : "*La paix soit avec vous*." La paix détruit la guerre, dissipe la crainte, met fin à toute inimitié : "*La paix soit avec vous*."Dieu a souvent donné la paix aux hommes, mais il ne l'a jamais donnée par lui-même ; il l'a donnée par ses anges, par les prophètes, par les justes ; seul, le Sauveur en personne, est venu donner la paix. La paix fut donnée à Daniel,

mais ce fut par le ministère d'un ange qui lui apparut et lui dit : "*La paix soit avec toi, homme de désirs, prends courage et fortifie-toi, le Seigneur est avec toi*." (Dan 10,19) Un autre ange apparut encore à Gédéon, en lui disant : "*La paix soit avec toi*." (Jug 6,23) Les anges avaient souhaité la paix, mais jamais encore le Maître des anges ; il les envoyait comme ses ministres, réservant pour lui seul la paix évangélique. Mais encore que les prophètes aient souvent reçu la paix par le ministère des anges, ils soupiraient après celle que le Seigneur devait lui-même donner de sa bouche et de son autorité."*Ô Seigneur, ô notre Dieu*, s'écrie Isaïe, *donne-nous la paix*" (Is 26,12) non pas par d'autres, mais par toi-même. Or voici comment Dieu répond à cette demande : "*Je vous donne ma paix. Et, après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté*." (Jn 14,27 ; 20,20) Comme un général, au retour d'une guerre glorieuse, tout couvert de plaies triomphantes, ne rougit pas de ses blessures, mille fois plus éclatantes que les lauriers dont il est orné, le Sauveur ne cache pas les blessures qu'il a endurées pour la vérité et pour le salut du genre humain ; il les montre au contraire comme une démonstration de son courage. Il montre ses mains, sur lesquelles sont gravées les empreintes des clous ; il montre son côté, d'où a jailli pour notre bonheur la source inépuisable des mystères. Il montre ses mains afin d'augmenter la foi en la résurrection, afin de prouver à ces âmes hésitantes que celui-là même qu'elles avaient vu souffrir, est ressuscité ; et que ce corps qu'elles avaient vu mettre à mort et descendre au tombeau, est bien véritablement revenu à la vie.

4. "*Or les disciples se réjouirent à la vue du Seigneur*." (Jn 20,20) La paix est accordée, la crainte dissipée et la grâce refleurit. "*Il leur dit donc une seconde fois : La paix soit avec vous*." (Ibid., 5,21) Pourquoi ce souhait réitéré ? Quand Dieu veut établir quelque part les dons de sa grâce, il réitère les bénédictions ; c'est ainsi qu'il fait pour Abraham : "*Je te bénirai de mes bénédictions*, lui dit-il, et, *donnant à ta postérité la fécondité, je la multiplierai*." (Gen 22,17) Il promet et donne ensuite souvent la paix à ses plus proches descendants et à sa postérité la plus éloignée. "*Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*." (Jn 20,21) Entendez, je vous prie ; voyez comme dans la rédemption tout converge vers l'humanité du Sauveur. Il ne dit pas : "comme mon Père m'a engendré", car sa mission démontre son humanité. Nous ne nous lassons pas de faire souvent ces observations, parce qu'ainsi éclate l'économie du plan divin. Quand, il dit cela, sa nature se montre à découvert, elle manifeste le Père et le Fils. "*Comme mon Père m'a envoyé*."
- Comment donc t'a-t-il envoyé ?
- Comment ? écoutez.
- Tu as été envoyé comme Seigneur sur la terre ; peux-tu à ton tour envoyer les autres comme tu as été envoyé toi-même ?
- Ah ! ce n'est pas, dit-il, du mode de mission que je veux parler en disant : "*Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*," mais de son efficacité. Ma mission à moi est de souffrir pour le monde ; la vôtre sera de mériter par vos souffrances que je couronne le monde.
Mais la nature mortelle ne pouvant pas devenir semblable à celle du Seigneur, voici qu'après qu'il eut dit ces paroles, "*il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le saint Esprit*." (Jn 20,22) Ecoutez. Pourquoi le Sauveur souffla-t-il sur les apôtres au jour de sa résurrection ? Ne pouvait-il pas leur donner autrement le saint Esprit ? Autrefois, lorsque le premier homme fut créé, "*Dieu répandit sur son visage un souffle, et l'homme eut une âme vivante*." (Gen 2,7) mais l'homme perdit avant peu par son péché la grâce de ce souffle divin, et, privé de cette force vivifiante, il tomba bientôt en poussière, livrant ainsi dans le sépulcre l'œuvre de Dieu à la dissolution ; maintenant que Dieu veut renouveler son œuvre, et rendre à l'homme le premier don qu'il lui avait fait, il souffle sur le visage des apôtres, et communique de nouveau à son ouvrage cette force vivifiante dont il l'avait animé au commencement. Ainsi s'accomplirent les présages des prophètes.

Le prophète Nahum avait vu, perçant les voiles de l'avenir, le Sauveur ressuscité d'entre les morts soufflant sur les apôtres et les remplissant par ce souffle de ses bienfaits divins, et il rendait témoignage au peuple de ce qu'il avait vu : "*Célèbre, ô Juda, ta solennité, accomplis les vœux que tu as faits au Seigneur. Belial ne passera plus au milieu de toi. Il est perdu, il a péri tout entier. Voici qu'a surgi de la terre celui qui te soufflera au visage, et qui te délivrera de la tribulation.*" (Nah 1,15 ; 2,1) "*Alors il leur dit : La paix soit avec vous ; puis, il souffla sur eux et il ajouta : Recevez le saint Esprit.*" (Jn 20,22) Il voyait la nature humaine succomber sous le poids des épreuves et reculer devant la lutte à cause de sa faiblesse, et pour la fortifier dans son infirmité et l'arrêter dans sa chute, il l'anime de la vertu même de l'Esprit saint ; il l'aiguise pour ainsi dire par la grâce divine, comme on aiguise du fer, afin que ce dont elle était privée par ses propres ressources, elle le reçut du secours d'en haut, et que la puissance de l'Esprit, animant son faible courage, elle osât enfin braver la difficulté des combats. "*Recevez le saint Esprit ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.*" Mais, Seigneur, tu es venu du ciel comme maître ; tu as vu les pécheurs, et tu as eu pitié d'eux ; et voilà que nous tous pécheurs, nous avons reçu de toi le pardon de nos fautes. La grâce est un don du ciel ; les pécheurs sont nombreux et envers eux la plus grande bonté est nécessaire. Nous n'avons pas d'autre rite ; comment pouvons-nous être envoyés de la même manière que tu as été envoyé toi-même ? Voici ; il a dit : "*Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.*" Eh bien ! afin que ces paroles produisent leur effet, il ajoute : "*Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*" (Jn 20,23) La puissance qu'il a, le Sauveur la donne aux apôtres. C'est en vain qu'un roi confierait à un prince le gouvernement d'une nation, s'il ne lui donnait en même temps droit de vie et de mort sur ceux qu'il a mission de gouverner. Le Sauveur, voulant faire de ses apôtres les princes de l'univers, leur donne ce droit suprême par ces paroles : "*Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; mais ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*"
Nul ne peut endurer le martyre, prêcher avec courage, faire quelque chose de difficile, si le saint Esprit ne le soutient. Il faut que sa grâce fortifie l'âme des martyrs, et sans elle, il n'y a pas de martyrs. Et quand je parle du martyre, je n'entends pas parler seulement de celui qui se consomme au sein de violents tourments, mais encore du témoignage rendu à la grâce par la parole. Tout ministre de la vérité est un martyr. Voilà pourquoi l'Evangile dit de Jean Baptiste : "*Jean rendit témoignage à la vérité en disant : Celui-ci est le Christ.*" (Jn 1,32) Jean-Baptiste fut déjà martyr, non en souffrant, mais en parlant. Il est donc impossible d'espérer être martyr de la parole divine sans le secours de l'Esprit saint. Aussi le Sauveur dit-il à ses disciples : "*Demeurez à Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en-haut*" ; (Luc 24,49) vous recevrez la puissance du saint Esprit qui descendra sur vous, cette puissance sans laquelle il ne saurait exister des martyrs ou des témoins.

5. "*Or Thomas, un des douze, surnommé Didyme, n'était pas avec les apôtres.*" (Jn 20,24) Thomas était absent, et cette absence était encore une grande prévoyance du Christ. Le doute de cet apôtre devait rendre la résurrection du Sauveur plus éclatante et plus certaine. Supposez Thomas présent, il n'eût pas douté de la résurrection, et le Sauveur n'aurait pas eu à opposer à son doute un argument irréfutable. Mais alors quelle résistance la foi au grand miracle de la résurrection aurait rencontré dans beaucoup d'esprits ! Le doute de l'apôtre guérit les hésitations de tous les fidèles. Thomas arrive cependant, et les apôtres de lui dire : "*Nous avons vu le Seigneur.*" Eux se réjouissent de ce qu'ils ont vu ; mais lui se sent pris du désir de les contredire, tant le doute est puissant. Ce n'est pas qu'il ne croie pas, il désire au contraire arriver à la certitude des choses qu'ils disent, aussi se garde-t-il de dire : "Cela n'est pas". Son langage est digne de votre attention. Il ne nie pas la résurrection, il ne dit pas : "Ce que vous racontez est impossible, vous m'annoncez des choses qui ne peuvent avoir lieu" ; s'il parle, c'est uniquement pour devenir plus certain de ce qu'ils disent : "*Si je ne vois pas la place des*

clous dans ses mains, s'écrie-t-il, *si je ne mets pas mon doigt dans la plaie des clous et si je n'enfonce pas ma main dans son côté ouvert, je ne croirai pas*." (Jn 20,25) Et huit jours après, voyez : c'est encore un dimanche qu'il apparaît ; car du dimanche au dimanche il y a bien huit jours. "*Huit jours après la résurrection, Jésus vint de nouveau, les portes étant fermées, et, se tenant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous*." (Ibid ., 26) Cette paix, il l'avait déjà souhaitée deux fois à ses apôtres dans ce même lieu ; il la leur souhaite une fois de plus, afin de leur donner ce don parfait et entier par la très sainte Trinité. Il leur dit donc : "*La paix soit avec vous. Puis s'adressant à Thomas : Mets ici ton doigt*", ajoute-t- il. (Ibid., 27) Remarquez bien. Le Sauveur n'attend pas que les disciples lui révèlent les doutes de Thomas ; sa science, il ne la tient pas de lui, et pour prouver à l'Apôtre incrédule qu'il était présent quoique invisible, pour détruire dans son esprit toute incertitude, il lui dit : "*Mets ici ton doigt* comme tu l'as demandé, *et regarde mes mains ; avance ici ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant*." (Ibid., 27)

Qu'est-ce à dire ? qu'on n'est pas croyant quand on veut aller pour croire jusqu'à l'évidence, mais bien et seulement quand on se soumet à la foi. Il en est de ceux qui fouillent ainsi le côté du Christ et les ouvertures des clous, comme de ceux qui disent : Comment le Christ a-t-il été engendré ? Ou plutôt non, la similitude n'est pas parfaite. L'apôtre Thomas, en cherchant à voir la place des clous qui était parfaitement contrôlable, voulait après tout s'assurer de la vérité d'un fait qu'il savait de science certaine s'être réellement passé. Mais vous, qui prétendez sonder une nature invisible, une substance incompréhensible, une génération ineffable, une paternité inénarrable, une filiation au-dessus de toute intelligence, ne manquez-vous pas à votre devoir d'une manière plus grave ? N'êtes-vous pas pire qu'un infidèle ? Si, pour avoir voulu sonder un côté ouvert, l'apôtre Thomas fut repris par ces paroles : "*Ne sois pas incrédule, mais croyant*", à combien plus forte raison ces paroles doivent-elles vous être adressées, à vous qui prétendez sonder une puissance incorporelle et une vertu incompréhensible?

Rendons grâces cependant à la bonté de Dieu, qui a daigné faire du doigt de Thomas l'oracle de la piété pour briser les filets de l'hérésie et confondre les audacieux qui disent que le Seigneur n'a revêtu qu'un corps d'emprunt et n'a pris que les apparences de la mort. On peut comparer la puissance du doigt de Thomas contre les hérétiques à celle de ce doigt au sujet duquel les mages d'Egypte ne purent que s'écrier : "*Le doigt de Dieu est là*." (Ex 8,19) Après la preuve manifeste qu'il eut de la présence de son Maître, Thomas pouvait bien s'écrier avec le prophète : "*Au jour de la tribulation j'ai invoqué le Seigneur*" et, comme ses mains avaient été l'instrument de l'épreuve, il pouvait ajouter : "*J'ai tendu mes mains vers lui durant la nuit, et je n'ai pas été trompé*." (Ps 76,3) *Ne sois pas incrédule mais croyant*. En reconnaissant aux plaies du Sauveur celui qui avait souffert, l'Apôtre, se souvenant de la divinité de son Maître, s'écria : "*Mon Seigneur et mon Dieu !*"

6. Que les hérétiques le remarquent bien. Si le Fils n'approuve pas ces paroles, s'il n'est pas égal au Père, pourquoi ne refuse-t-il pas un honneur qui ne convient pas à sa nature ? Un jour quelqu'un s'adresse à lui et lui dit : "*Bon Maître*" ; et il répond : "*Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon.*" (Mt 19,16-17) Eh quoi ! le Christ ne veut pas être appelé bon, quoique ce titre n'ait en lui-même rien que d'ordinaire, et il se serait laissé nommer, sans rien observer, Seigneur et Dieu ? Quand on lui dit : "*Mon bon Maître*", il répond : "*Pourquoi m'appelles-tu bon ?*" Maintenant on lui dit : "*Mon Seigneur et mon Dieu*", et il ne dit pas : "Pourquoi m'appelles-tu Dieu et Seigneur ?" Ah ! c'est que dans le premier cas on ne l'appelait pas comme il méritait d'être appelé ; on l'appelait seulement bon maître et non pas bon Seigneur, et il repoussait un titre indigne de lui pour en prendre un plus glorieux. Maintenant ses reproches ont un autre sens, et s'il se plaint c'est parce qu'on a trop tardé à lui donner ce titre. Thomas ne s'est pas trompé en l'appelant "*mon Seigneur*", ses hésitations font toute sa faute.

"*Toi tu as cru, lui dit le Sauveur, parce que tu as vu ; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru*." (Jn 20,29) Thomas seul est repris, et nous tous nous sommes proclamés bienheureux ; le bonheur dont il est ici question nous a été transmis et sera transmis à nos descendants ; car, sans avoir vu de nos yeux ces prodiges, nous les avons acceptés par la foi, et nous avons ainsi notre part de cette grande et glorieuse félicité.

7. Mais abandonnons l'histoire que nous venons d'esquisser rapidement, et, si vous n'êtes pas trop fatigués de m'entendre, passons à une autre parole prophétique. De quelle prophétie veux-je parler ? Ecoutez : "*Venez et montons à la montagne du Seigneur*." (Mi 4,2) Le Sauveur en effet s'est élevé au ciel du haut de la montagne des Oliviers. "*Venez et montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob*." Dieu voulut bien donner à ce jour le nom glorieux que portait autrefois la montagne. Là le Seigneur monte au ciel du haut de la montagne des Oliviers, et ici croît et pousse cet olivier qui confirme le testament ancien par la proximité et la ressemblance de son nom. Le Sauveur emmena donc ses apôtres sur le mont des Oliviers, en face de Jérusalem. Réfléchissez sur l'une et sur l'autre montagne : "*Venez et montons à la montagne du Seigneur*." Montons-y ensemble par nos désirs et par nos paroles, et voyons quelles ont été pour nous les conséquences salutaires de cette bienheureuse ascension.

8. J'ai le dessein de prendre et d'examiner soigneusement avec vous le livre des Actes, afin que nous nous désaltérions ensemble aux eaux de la science divine, et que nous scrutions les trésors de la sainte Ecriture, en hommes avides de trouver la vérité et de s'enrichir dans la voie de la piété. Vous connaissez le titre de ce livre : Actes des Apôtres. Pourquoi cette inscription ? Le titre indique-t-il toute la suite des choses qu'il contient ? Est-il l'abrégé exact de l'ouvrage tout entier ? Non certes ; les actes de tous les apôtres n'y sont pas en effet rapportés, et, pour peu qu'on y prenne garde, on verra que les commencements du livre parlent des miracles et des enseignements de Pierre ; c'est à peine s'il y est fait un peu mention des autres apôtres : le reste est entièrement consacré au souvenir de Paul. Mais si Pierre et Paul remplissent à eux seuls le livre des Actes, pourquoi ce livre porte-t-il un titre qui semble se rapporter à tous les apôtres ? "*Quand un membre est honoré,* dit Paul, *tous les membres sont couverts d'honneur avec lui*." (I Cor 12,26) C'est pourquoi l'historiographe de Pierre et de Paul n'a pas intitulé son ouvrage : Actes de Pierre et de Paul, mais : Actes des Apôtres, le titre est commun à tous.
Quel est maintenant l'auteur des Actes ? Dans l'ignorance où on se trouvait sur celui qui les avait écrits, on s'est partagé quand il s'est agi de le désigner. Les uns l'ont attribué à Clément de Rome, d'autres à Barnabas, d'autres enfin à Luc l'évangéliste. Pour nous, en présence de ces diverses opinions, prenons l'auteur du livre lui- même pour guide ; demandons-lui ce qu'il était, ce qu'il faisait, s'il ne pourrait pas rendre témoignage de lui-même. Entendons comment il s'exprime : "*J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile*." Est-ce qu'en disant, "*dans mon premier livre*", il n'éveille pas notre attention sur un ouvrage déjà écrit ? Est-ce qu'il ne nous sollicite pas à rechercher quel est ce livre ? S'il n'eût écrit que ce seul ouvrage pourrait-il parler d'un autre déjà fait ? L'auteur des Actes a donc écrit un autre livre avant les Actes ; celui-ci est le second, le premier avait un autre objet, ainsi que l'indiquent ces paroles : "*J'ai parlé dans mon premier livre de tout ce que Jésus a fait dès le commencement.*" (Ac 1,1) On le voit, dans son premier livre ce n'est pas des Actes qu'il a parlé, c'est l'Evangile qu'il a écrit : "*J'ai parlé dans mon premier livre,*" non plus des choses accomplies par Pierre ou par Paul, mais "*de tout ce que Jésus a fait et enseigné dès le commencement*." C'est donc celui qui avait déjà écrit un Evangile, qui publia aussi le livre des Actes. Mais examinons encore, voyons si Luc est bien l'auteur du livre des Actes. "*J'ai parlé dans mon premier livre de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement, jusqu'au jour où, instruisant, par le saint Esprit, les apôtres qu'il avait choisis, il monta au ciel*." (Ac 1,1-2) Que signifient ces paroles ?

N'est-ce pas comme s'il disait : J'ai raconté déjà les actes et les enseignements du Sauveur jusqu'au jour de son ascension ?
- Redoublez d'attention, je vous prie. - Mon premier livre, semble-t-il dire, embrasse toutes les oeuvres et tous les enseignements du Sauveur, et il s'étend jusqu'à son Ascension. Ouvrez les Evangélistes. Luc est le seul évangéliste qui ait entièrement embrassé ce cadre. Matthieu, Marc et Jean sont tous plus ou moins incomplets. Voici comment finit l'évangile de Matthieu : "*Or les onze disciples vinrent en Galilée, sur la montagne où Jésus les avait appelés. Et Jésus se montrant à eux, ils l'adorèrent. Jésus leur dit alors : Allez, enseignez toutes les nations, voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles*." (Mt 28,16-20) Quant à l'Ascension du Sauveur, elle est entièrement passée sous silence. Marc dit pareillement : "*Les saintes femmes sortirent du sépulcre, et ne dirent rien à personne, car elles étaient remplies de crainte*." (Me 16,8) Il ajoute un peu plus loin : "*Et le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Les apôtres étant partis, prêchèrent en tout lieu, soutenus qu'ils étaient par le Seigneur et par les miracles qu'ils opéraient. Amen*." (Mc 16,19-20) Ainsi se termine l'Evangile de Marc ; c'est à peine s'il y est fait mention du miracle de l'Ascension. Jean raconte que le Sauveur apparut près du lac de Tibériade, et qu'il dit à Pierre : "*Pierre, m'aimes-tu ?*" (Jn 21,15) Il termine ensuite le dialogue. Jean était certainement présent, et cependant il ne parle pas de l'Ascension ; il se contente de dire : "*Jésus fit encore bien d'autres choses, et, s'il fallait les raconter en détail, je ne crois pas que le monde entier pourrait contenir le livre où elles seraient écrites*." (Jn 21,25) Jean et Matthieu ne parlent donc pas de l'ascension ; Marc n'en fait qu'une mention rapide. Luc, au contraire, en fait dans son Evangile un long récit, et c'est pourquoi il a écrit : "*J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement jusqu'au jour où, instruisant les apôtres qu'il avait choisis, il monta au ciel*."

9. Mais quel est ce Théophile ? Il était préfet, et dans sa préfecture il entendit annoncer Jésus Christ. Comme le proconsul de Chypre entendit, dans son proconsulat, la prédication de Paul ; Théophile étant préfet reçut la bonne nouvelle de la bouche de Luc, auquel il demanda le récit des Actes des Apôtres. – Tu m'as déjà appris, lui dit-il, les œuvres du Sauveur, enseigne-moi maintenant les œuvres des apôtres. - Luc écrit ses Actes et les offre à Théophile comme son second livre ; c'était aussi pour lui qu'il avait écrit son Evangile. En voulez-vous une preuve certaine ? Ecoutez comment il commence : "*Puisque plusieurs se sont efforcés de mettre par ordre le récit des choses accomplies parmi nous, ainsi que nous les ont rapportées ceux qui dès le commencement les ont eux-mêmes vues, et qui furent les ministres de la parole, il m'a semblé bon, après avoir tout appris depuis l'origine, très excellent Théophile, d'en écrire l'histoire avec ordre, afin que tu puisses connaître la vérité des choses qu'on t'a enseignées*". (Ac 1,2-4) Remarquez ce titre d'Excellence donné à Théophile, c'est comme s'il y avait "très illustre" ; on ne le donnait en ce temps-là qu'aux hommes les plus connus. - Quand Paul parut devant le président Festus, celui-ci lui dit : "Paul, tu es en délire !" - "Non, répondit Paul, je ne suis pas en délire, très excellent Festus." (Ac 26,24) - Vous entendez, Festus et Théophile sont désignés sous la même qualification.
Luc qui avait dédié d'abord son évangile à Théophile, lui dédie encore son second livre. Quel est ce livre ? "*Je t'ai d'abord parlé,* lui dit-il, *ô Théophile, de tout ce qu'a fait et enseigné Jésus dès le commencement*." Mais jusqu'où s'étend ce livre ? "*Jusqu'au jour où le Seigneur, instruisant par le saint Esprit les apôtres qu'il avait choisis, monta au ciel*." Il y a là une hyperbate ou transposition. C'est comme s'il y avait : Mon Evangile s'étend jusqu'au jour où Jésus monta au ciel, après avoir enseigné les apôtres qu'il avait choisis. Entendez maintenant ce qui suit : "*Il se montra lui-même plein de vie à ses apôtres après sa passion*." Voyez l'assurance de l'Evangéliste : il laisse même dans les Actes des Apôtres une place à la théologie. Il ne dit pas : "Le Christ apparut aux apôtres", mais bien : "*Il se montra à leurs*

yeux, plein de vie." N'avait-il pas dit : "*Je détruirai ce temple et je le rebâtirai dans trois jours*" ? C'est pourquoi "*il se montra plein de vie aux yeux de ses apôtres en diverses manières, et il leur apparut pendant quarante jours, les entretenant du royaume de Dieu*." (Jn 2,19)

10. Ecoutez, je vous en supplie. "*S'étant fait voir à eux de beaucoup de manières, leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu*." Le Sauveur n'apparaissait pas chaque jour aux apôtres pendant ce laps de temps. Après sa résurrection, il donna à sa chair la force de produire la foi, puis il évita de diminuer, par des apparitions trop fréquentes, la grandeur de sa puissance. Après la résurrection, il devait apparaître entouré de signes divins ; mais il devait ne pas apparaître trop souvent ; voilà pourquoi il est dit : "*qu'il se fit voir de beaucoup de manières pendant quarante jours*." Ce n'était pas pour ses apôtres l'intuition parfaite, mais seulement des marques certaines qui leur démontraient que c'était lui réellement. Il leur apparaissait sous des formes différentes ; il prenait pour se manifester une voix et des aspects divers. Souvent il était en leur présence, et ceux-ci ne le connaissaient pas. Il va trouver Pierre et ses compagnons, et il leur dit : "*Mes enfants, avez-vous de quoi manger ?*" (Jn 21,5) Mais ils ne reconnaissent ni son visage, ni sa voix. Jésus leur dit alors : "*Jetez le filet à droite de la barque et vous trouverez*." (Ibid., 5,6) Ils jettent leurs filets et ils font une pêche abondante. Vous le voyez : dans cette circonstance les apôtres avaient le Sauveur devant les yeux et ils ne le reconnaissaient pas ; c'est à sa puissance qu'ils durent de le reconnaître. Voilà pourquoi l'évangéliste Jean dit à Pierre : "*C'est le Seigneur*." (Ibid., 5,7) Qui le lui avait appris ? Avait-il reconnu le Sauveur en le voyant ? Non certes ; mais plutôt aux œuvres qu'il avait faites. Voilà pourquoi Luc s'écrie : "*Il se manifesta de beaucoup de manières, apparaissant pendant quarante jours à ses disciples et les instruisant*." Non seulement il apparaissait, mais encore il se rendait quelquefois pleinement reconnaissable.
Combien de fois le Sauveur a-t-il apparu après sa résurrection ? Prenez bien garde ; examinez avec soin, et vous verrez qu'il s'est fait voir onze fois à ses apôtres avant de monter à la droite de son Père. Pourquoi onze fois ? Parce qu'il avait onze disciples, Judas ayant perdu par son abominable trahison sa place et sa dignité dans le collège apostolique. Le Sauveur se montra donc onze fois à ses apôtres, mais pas à tous en même temps : un jour il apparaît devant les uns, un autre jour devant les autres. C'est ainsi qu'après s'être manifesté à eux en l'absence de Thomas, il se montre de nouveau à leurs yeux un jour que Thomas était présent. Mais, puisque nous nous occupons du nombre des apparitions, voyons comment on peut constater que le Sauveur a apparu onze fois à cause des onze apôtres. Il apparut d'abord à Marie qui sortait du sépulcre et aux autres saintes femmes. Les saintes femmes eurent donc l'honneur de voir les premières le Sauveur ressuscité, et le bienheureux Isaïe s'adresse à elles en ces termes : "*Femmes, qui venez d'être témoins de ce spectacle, venez et racontez-nous ce que vous avez vu*." (Is 27,11) Le Sauveur apparut donc aux saintes femmes. Voyons, comptez si vous le voulez, et voyez si je me trompe sur le nombre des apparitions. Il apparut premièrement à Marie et aux saintes femmes ; ensuite à Pierre ; puis, à Cléophas et à son compagnon sur la route d'Emmaüs, quand ils le reconnurent à la fraction du pain. Comment le savons-nous ? Parce qu'avant d'apparaître à ces deux disciples il s'était déjà montré à Pierre. Cléophas et son compagnon vinrent le soir trouver les disciples pour leur dire qu'ils avaient vu le Seigneur, et les apôtres leur dirent : "*Le Seigneur est véritablement ressuscité, et il a apparu à Simon*." (Luc 24,34) Les disciples d'Emmaüs annonçaient ce qu'ils avaient vu ; mais le bruit s'était répandu que Pierre avait vu le Seigneur, et la renommée les avait précédés. Entendez comment Paul s'exprime dans ces paroles : "*Je vous ai enseigné ce que j'ai moi-même reçu ; savoir que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, qu'il est ressuscité, qu'il a apparu à Céphas et ensuite aux onze apôtres*." (I Cor 15,3-5) C'est donc à Céphas qu'il apparut d'abord, et ensuite aux disciples. Il apparut donc une première fois aux saintes

femmes ; la seconde, à Pierre ; la troisième, à Cléophas et à son compagnon, les portes étant fermées ; la quatrième, aux dix apôtres, en l'absence de Thomas ; la cinquième, aux onze apôtres, Thomas se trouvant parmi eux. Voilà déjà cinq apparitions du Sauveur. Mais il apparut encore à cinq cents de ses disciples. Paul indique clairement cette apparition ; écoutez ce qu'il en dit : "*Il s'est fait voir à plus de cinq cents frères rassemblés, dont quelques-uns sont encore pleins de vie*." (I Cor 15,6) Il se montra ensuite aux sept pêcheurs de la mer de Tibériade ; puis à Jacques, selon Paul ; puis à tous les apôtres. Soyez attentifs, je vous prie, voici l'ordre et le nombre des apparitions. Il apparut d'abord aux saintes femmes, à Pierre, à Cléophas et à son compagnon ; vient ensuite la vision des dix frères quand Thomas était absent, puis la vision des onze apôtres, puis celle des cinq cents frères ; voilà déjà six apparitions. La septième fut pour les sept pêcheurs de Tibériade ; la huitième pour Jacques, la neuvième pour les soixante-dix disciples, la dixième eut lieu sur la montagne de Galilée, et la onzième sur celle des Oliviers. Après la résurrection, le Sauveur ne se lassait pas de souhaiter la paix ; pourquoi ne reprendrions-nous pas nous aussi notre calcul afin de nous confirmer davantage ? Entendez bien. Le Christ apparut premièrement aux saintes femmes ; secondement, à Pierre ; troisièmement, à Cléophas et à son compagnon ; quatrièmement, aux dix apôtres ; cinquièmement, aux onze apôtres ; sixièmement, aux cinq cents personnes ; septièmement, aux sept pêcheurs de Tibériade ; huitièmement, à Jacques ; neuvièmement, aux soixante-dix disciples ; dixièmement, sur la montagne de Galilée ; onzièmement, sur le mont des Oliviers.

11. "*S'étant fait voir à eux en diverses manières, leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu, il mangea avec eux et leur ordonna de ne pas sortir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche*." (Ac 1,3-4) admirable patience du Sauveur ! Ô bonté prodigieuse ! Ô ineffable tendresse ! Qu'avant ta passion, tu ais vécu avec tes disciples, tu te sois reposé avec eux, on le comprend, ô mon Dieu ! mais pourquoi as-tu voulu manger avec eux après ta résurrection ? Pourquoi ? Le Seigneur répond : C'est afin de confirmer Thomas dans la foi de ce prodige. Eh quoi ! malgré cette complaisance du Sauveur, il y en a encore qui refusent de croire à sa résurrection ; qu'en aurait-il été si le Sauveur n'avait pas fait ce qu'il a fait, s'il n'avait ni mangé ni bu avec ses disciples ? Qui aurait jamais pu faire taire ces bouches sacrilèges, sans réserve et sans pudeur, quand il s'agit de parler de l'incarnation du Sauveur ?
Apprenons par là à honorer, comme il convient, la table mystique et divine. Ce que, bien souvent, les paroles n'avaient pu corriger, la table sainte le corrige. Aussi habiles qu'ils soient, les orateurs innombrables se heurtent souvent contre une volonté rebelle, et leurs bonnes paroles ne peuvent opérer une seule réconciliation ; mais cette seule table a souvent apaisé des guerres. Que ce qui précède vous soit une preuve de ce que je dis. Nous n'avions jamais cessé d'être les ennemis de Dieu, nous étions toujours en guerre contre sa divine parole, selon cette sentence de Paul : "*Lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils*." (Rom 5,10) Nous étions donc ennemis. La loi fut donnée, mais la loi fut impuissante à produire la réconciliation ; les prophètes furent envoyés, mais les prophètes n'opérèrent pas la persuasion. Ennemis de Dieu auparavant, nous demeurions toujours ses adversaires et ses ennemis. Parurent ensuite des tyrans acharnés contre la vérité, des méchants pleins de fureur contre la vraie religion, des enseignements, des doctrines innombrables ; mais la guerre se poursuivait toujours sans aucun apaisement. Le Christ vint enfin ; il dressa lui-même sa table divine ; il se donna lui-même en nourriture, en disant : "*Prenez, mangez,*" (Mt 26,26) et aussitôt la réconciliation eut lieu et la paix remporta un magnifique triomphe. Les plaies d'Egypte trouvent les ennemis de Dieu obstinés, et ces calamités, en frappant les tyrans, ne convertissent personne. Le Sauveur se donne lui-même en nourriture, et, plongés dans un abîme de respect pour cette victime, tous se soumettent et cèdent. Ce que les fléaux de Dieu

n'ont pu faire, le Sauveur l'accomplit en se donnant à manger, dans la table mystique à laquelle il nous convie : "*Je suis*, dit-il, *le pain descendu du ciel et je donne la vie au monde*." (Jn 6,11) Il mangeait donc avec ses disciples et il les entretenait du royaume de Dieu. "*Et il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez*, dit-il, *entendue de ma bouche*." Ah, Seigneur, nous t'avons bien entendu dire : "*Je monte à mon Père*," (Jn 20,17) je le prierai et je vous enverrai l'Esprit de vérité, le divin Paraclet. Mais ton Père, Seigneur, que nous a-t-il promis ? Remarquez bien ; il ne dit pas : Attendez ma promesse, mais bien : *Attendez la promesse du Père que vous avez entendue de ma bouche*. Ce n'est pas moi qui ai promis : mon Père a promis, moi je n'ai fait que vous notifier sa promesse. Mais où se trouve cette promesse du Père ? Feuilletez tout l'Evangile et nulle part vous n'entendez le Père promettre d'envoyer l'Esprit saint aux disciples. Où se trouve donc cette promesse ? Dans les prophètes, selon ce que dit Paul : "*Paul, serviteur de Jésus Christ, appelé à l'apostolat ; choisi pour prêcher l'Evangile de Dieu, qui avait été promis autrefois par les prophètes, dans les saintes Ecritures, touchant son Fils*." (Rom 1,1-3)

12. Le Père donc, en promettant autrefois l'Evangile, avait promis de donner le saint Esprit. Où est cette promesse concernant l'Esprit saint ? Je vous parle ici comme l'un d'entre vous, et c'est bien ce que je suis d'ailleurs par ma foi et ma charité envers le Christ. Je vous l'ai dit déjà souvent, cette division entre les brebis et le pasteur est une division toute humaine ; devant le Christ, il n'y a que des brebis. Et les pasteurs, et ceux que les pasteurs dirigent, reconnaissent le même Pasteur suprême. Où donc faut-il chercher la promesse du Père ? Dieu a dit par le prophète Joël : "*Après cela, dit le Seigneur tout-puissant, je répandrai mon Esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront*." (Joël 2,30) Voilà la promesse.
- Mais quand s'est-elle réalisée ?
- Lorsque l'Esprit saint descendit sur les apôtres sous forme de langues de feu, et qu'ils parlèrent diverses langues. Certains dirent que les apôtres sont ivres ; mais Pierre prend la parole : "*Hommes d'Israël*, dit-il, *ces hommes ne sont pas ivres, comme vous pensez, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour. Ce que vous voyez, c'est l'accomplissement de ce qui a été prédit par le prophète Joël : Dans les derniers jours, je répandrai mon esprit sur toute chair*." (Ac 2,14-17) Voilà la promesse du Père.
Mais cette promesse est-elle réellement du Père ? Le Fils lui aussi a parlé par les prophètes. Comment savons-nous donc que cette promesse est du Père ? "*Je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront. Je ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre : du sang, du feu et des tourbillons de fumée*." (Joël 11,30) J'ai souvent parlé du sang s'échappant du côté ; quel prodige, en effet, que de voir du sang jaillir d'un corps mort, du sang jaillissant à flots du côté ; du feu descendant sur les apôtres ! "*Du sang , du feu, des tourbillons de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang avant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur*." Remarquez bien que c'est Dieu le Père qui parle ; il ne dit pas : "Avant que mon jour vienne", mais bien : "*Avant que vienne le jour du Seigneur*," et ceci désigne évidemment le Fils.
- Qu'est-ce donc ? Vous donnez des signes et vous en transférez l'intelligence à un autre, en disant : "*Avant que se lève le jour du Seigneur*" ?
- Redoublez d'attention. Peut-être dira-t-on que le prophète parlait ici en son nom quand il disait : "*Avant que se lève le jour du Seigneur*." C'est une erreur. Le prophète ne pouvait pas dire alors : "*Je répandrai mon esprit sur toute chair, avant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur. Et quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé*." Voilà ce que dit Dieu par le ministère de ses prophètes : voici maintenant ce qu'ajoute Paul : "*Tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent ; car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés*," (Rom 10,12-13) Montrant ensuite que toutes

ces choses ont été dites du Christ : "*Comment l'invoqueront-ils*, s'écrie-t-il, *s'ils ne croient pas en lui ? Et comment croiront-ils en lui s'ils n'en ont pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler si personne ne le leur prêche ? Et comment y aura-t-il des apôtres si personne ne les envoie ? selon qu'il est écrit : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, qui évangélisent les vrais biens !*" (Rom 10,14-15)
Accordez-moi la plus grande attention, je vous en conjure. "*Il leur ordonna*, dit l'écrivain sacré, *de demeurer à Jérusalem, et d'y attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche. Jean a baptisé dans l'eau ; mais vous, vous serez sous peu de jours baptisés dans le saint Esprit*." (Ac 1,4-5) Quarante jours s'étaient déjà écoulés après la résurrection, et il y en avait encore dix jusqu'au jour de la Pentecôte, dans lequel l'Esprit saint apparut aux apôtres et les baptisa, non plus dans l'eau, mais dans le feu.

13. Et ceci nous amène à résoudre une question fréquemment agitée. On s'est demandé souvent si, avant la passion du Sauveur, les apôtres avaient été baptisés du baptême évangélique. Nous aurons garde de le dire, et dans une controverse de cette importance, nous nous attacherons moins au raisonnement humain qu'à l'Ecriture. Ce que nous savons, c'est qu'avant la passion du Christ, les apôtres reçurent le baptême de Jean-Baptiste. Or, le Sauveur, avant de souffrir, ne donna pas d'autre baptême. Il ne voulait pas abroger la prédication de Jean, ni fournir aux Juifs un sujet de contradiction, en substituant son propre baptême au baptême de Jean, qui en aurait été humilié : l'eau qu'ils recevaient était comme un gage de la grâce de l'Esprit, qu'il leur réservait. Aussi le Sauveur parlant à ses apôtres comme s'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit, leur dit : "*Recevez le saint Esprit*" ; et il ajoute : "*Allez à Jérusalem, et attendez-y la promesse du Père, que vous avez entendue de ma bouche. Jean a baptisé dans l'eau ; mais vous, vous serez baptisés dans le saint Esprit sous peu de jours*." Le baptême promis n'est plus un baptême d'eau, ils l'ont déjà reçu ; c'est dans l'Esprit saint que tous doivent être baptisés : il n'y a pas surabondance, et le Seigneur n'ajoute pas l'eau à l'eau, il complète seulement ce qui était défectueux. Mais pourquoi un intervalle ? Celui dont il s'agit fut-il considérable ? Il s'écoula dix jours entre la promesse et l'accomplissement, pendant lesquels la foi des apôtres fut exercée. Dans le silence de la grâce et l'isolement de tout contact humain, la foi s'exerçait en effet beaucoup, et se demandait s'il fallait regarder comme disant vrai l'auteur même de cette promesse.
Le Sauveur promet en disant : "*Vous serez baptisés sous peu de jours*." Il ne détermine pas le nombre de jours, il se contente de dire "*sous peu de jours*." C'est qu'il ne veut pas nous faire savoir toute chose, et qu'il se montre comme le seul dispensateur de la puissance souveraine. Comprenez ce que vous entendez ; quant à ce que vous ne savez pas, ne le recherchez pas avec une indiscrète curiosité. "*Vous serez baptisés dans le saint Esprit*." Voilà pourquoi au jour de la Pentecôte l'Esprit saint descendant sur les apôtres, remplit toute la maison où ils étaient réunis ; il fallait qu'ils soient baptisés dans l'Esprit saint, comme dans l'eau. Ce qui dans cette vision ne tombait pas sous les yeux, y est mêlé aux choses sensibles, je veux dire le don des langues. Les apôtres furent donc baptisés dans le saint Esprit. Que ce soit une même chose de recevoir le saint Esprit et d'être baptisé dans le saint Esprit, en voici un témoignage irrécusable.
Un jour les autres disciples disputaient contre Pierre et lui disaient : "Pourquoi es-tu entré chez les hommes incirconcis ? Pourquoi les as-tu instruits ? Pourquoi leur as-tu donné le baptême et les as-tu fait participer aux sacrements ?"
- "J'étais, leur répondit-il, dans la ville de Joppé ; là, un centurion, nommé Corneille, m'envoya chercher, et j'allai chez lui pour l'instruire. Or, tandis que je parlais encore, l'Esprit saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole, comme il était descendu sur nous au commencement." Pour leur bien faire comprendre enfin qu'en recevant le saint Esprit, Corneille et ses compagnons avaient été baptisés, il ajoute aussitôt : "*Je me souvins alors de*

cette parole du Seigneur : Jean a baptisé dans l'eau, et vous, vous serez baptisés dans le saint Esprit." (Ac 11,16)

14. Avant la mort du Seigneur, les apôtres étaient bien purifiés par l'eau ; mais ce bain, salutaire quant aux péchés qu'il remettait, n'était pas une participation de l'Esprit saint. "*Jean,* est-il écrit, *était dans le désert, baptisant et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés*." (Mc 1,4) Mais comment savons-nous que les apôtres reçurent le baptême de Jean ? Le voici : dans l'Evangile nous ne lisons pas que Jean ait baptisé les apôtres dans l'eau, mais seulement qu'il baptisa. Jusque-là rien ne démontre que Jean ait baptisé les apôtres. Allons plus loin et redoublez d'attention. Vous vous souvenez de l'étonnement de Pierre disant au Sauveur : "*Seigneur, tu ne me laveras jamais les pieds*."
- "*Si je ne te lave les pieds*, répondit le Sauveur, tu ne seras jamais avec moi".
– "*Seigneur,* lui dit Pierre, *non seulement les pieds, mais les mains et la tête*".
- "*Celui qui a été lavé*, repartit le Sauveur, *n'a plus besoin que de laver ses pieds*." (Jn 13,8-10) Voyez-vous comment se trouve confirmé le baptême des apôtres ?
Le baptême où ne sont nommés ni le Père, ni le Fils, ni le saint Esprit, est le baptême de la pénitence ; fait au nom de la Trinité, le baptême devient le baptême d'adoption. Le Sauveur n'abrogea pas le baptême de la pénitence, il le compléta et il ajouta au baptême fait au nom de la Trinité, le baptême du saint Esprit. Les hérétiques ont fait tout ce qu'ils ont pu pour abroger le baptême fait au nom de la Trinité. Pleins de perversité et de malice, ils n'ont eu aucune sorte de respect pour cette parole du Seigneur : "*Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de laver ses pieds. Vous serez, sous peu de jours, baptisés dans le saint Esprit*." Entendez ce qui suit, et voyez comment la curiosité avide de la nature humaine s'y montre à découvert. C'est le propre des hommes de s'informer, d'interroger toujours. Quand viendra la consommation ? quand viendra le Christ ? dans combien d'années paraîtra-t-il ? quand est-ce que le royaume du ciel sera ouvert ? Les apôtres, participant aux infirmités humaines, s'adressent au Seigneur, et le pressent de questions. "*Ceux qui étaient présents l'interrogeaient et lui disaient : Seigneur, sera-ce en ce temps-là que vous rétablirez le royaume d'Israël* ?" (Ac 1,6) Parce qu'il leur avait dit autrefois : "*Lorsque le Fils de Dieu viendra dans sa gloire,*" (Me 8,38) ils lui demandent : "*Sera-ce en ce temps-là ?*" Ils voulaient savoir si le terme de leur attente était proche, ou si leur salut était éloigné. Mais le Sauveur leur dit : "*Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a disposés dans sa puissance*." (Ac 1,7) Eh quoi, les apôtres ne peuvent pas connaître les temps, et il serait permis aux hérétiques de scruter une substance élevée au-dessus des temps, une nature éternelle ?
Si jamais un hérétique vous demande : Comment le Père a-t-il engendré ? comment s'est accomplie la génération divine ? répondez-lui avec le Sauveur : "*Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments*." Ce n'est pas à vous de connaître la génération et la substance divines. Que dis-je, cette science dépasse l'intelligence des anges, des archanges et de tous les êtres créés. Mais qui donc peut connaître ces choses ? "*Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils ; nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; nul ne scrute les mystères de Dieu, si ce n'est l'Esprit saint. Pour vous, il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments*." (Mt 11,27) Voulez-vous aller plus loin que les apôtres ?
Les apôtres qui avaient vécu avec le Sauveur, qui avaient été favorisés de ses apparitions, qui avaient été éclairés par sa bonté, sont forcés de s'incliner devant des secrets qu'il ne leur est pas permis de connaître, et ils apprennent dans ces paroles à ne pas trop scruter les mystères de Dieu : "*Ce n'est pas à vous de connaître les temps et lès moments*." Et vous, vous les scruteriez ? Daniel eut sans doute cette science de l'avenir ; car il a écrit : "*Les soixante-dix semaines sont abrégées sur ton peuple. Depuis la fin de la parole que Jérusalem sera de nouveau réédifiée, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines*." (Dan 9,24) Voilà donc un prophète qui a reçu du ciel la science du temps ; mais par là même, il contient l'audace des

hommes et leur apprend que, s'il ne leur est pas permis de savoir les temps, ils doivent s'attendre bien moins encore à scruter la génération divine. "*Il ne vous appartient pas de connaître le temps ou les moments que le Père a disposés dans sa puissance*." Est-ce donc que le Fils ne les a pas disposés dans la sienne ?

Le Père seul a-t-il les siècles et les temps en son pouvoir, sans que le Fils ait avec lui rien de commun ? Si le Fils ne partage pas avec le Père la science du temps, des moments et des siècles, Paul a menti en disant : "*Dieu nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils, par lequel il a fait les siècles*." (Heb 1,1-2) Si le Fils a créé les siècles, les siècles sont donc en sa puissance, et c'est justement ce qu'a dit Paul dans ces paroles : "*Que le Père a disposés dans sa puissance*." Il appelle le Fils la puissance du Père, comme ailleurs il le nomme sa vertu et sa sagesse : "*Le Christ est la vertu de Dieu et sa sagesse*." (I Cor 1,24) 15. "*Il ne vous appartient pas de connaître les temps ou les moments, mais vous recevrez la vertu du saint Esprit qui descendra sur vous*." (Ac 1,7-8)

Vous recevrez la vertu du saint Esprit, non pas afin de scruter les temps ou les moments, mais bien pour croire au Seigneur : "*Et vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre*." Laissez de côté l'ordre du discours, pour ne vous occuper que de la force de l'autorité. Prêchez partout, leur dit-il ; et cette prophétie réalisée sera une preuve de sa puissance.

Ah, si je veux, je peux bien, m'appuyant de mon autorité et de mes prétentions, dire à ceux qui m'écoutent, à mes serviteurs, à mes frères : "Allez vers les nations, prêchez en tout lieu, convertissez les peuples, mettez les barbares à mort, et soumettez tous ceux qui voudront résister". Il en coûte peu de prononcer des paroles ; mais, si les faits prédits ne s'accomplissent pas, je suis pris pour menteur, bien plus, je suis puni comme un prétentieux et un téméraire. - Examinons maintenant les paroles, du Sauveur, non pas seulement d'après ce qu'il a dit, mais encore d'après ce qu'il a fait.

Il a dit : "*Enseignez toutes les nations*" (Mt 28,19) : supposez que les nations n'aient pas été enseignées, et les paroles du Sauveur témoigneront d'une forfanterie insupportable et non pas d'une autorité divine. Il a dit encore : "*Prêchez jusqu'aux extrémités de la terre*" : s'il y a un coin de terre, si reculé puisse-t-il être, où la bonne parole n'ait pas été annoncée, cette prophétie est fausse. Si, au contraire, les faits sont plus éclatants que les paroles, les témoins sont vrais, et celui auquel ils rendent témoignage parle suivant la vérité. "*Et quand il eut dit ces paroles, il monta au ciel en leur présence*." (Ac 1,9)

Il aurait pu monter au ciel en secret ; mais, de même qu'il avait rendu les apôtres témoins de sa résurrection, il voulut les constituer aussi témoins de son ascension. "*Les apôtres le virent donc s'élever ; il se sépara d'eux, il fut enlevé au ciel, et une nuée le déroba à leurs yeux, et comme ils le contemplaient montant dans le ciel*", (Ac 1,10 ; Le 24,51) il s'élevait, il était porté plus haut, il fit enfin sa glorieuse entrée ; "*car ce n'est pas dans des sanctuaires faits de main d'homme, que Jésus est entré, mais dans le ciel même, afin de se présenter devant Dieu*." (Heb 9,24) Non seulement il est entré au ciel, mais il y a pénétré ; écoutez Paul : "*Nous avons pour grand pontife, Jésus, qui est monté au plus haut des deux*." (Heb 4,14) Il monta, il entra, il s'éleva, il pénétra. Soyez attentifs. Il monta par sa propre puissance, afin que cet oracle du prophète s'accomplit : "*Dieu s'élève au bruit des acclamations*." (Ps 46,6) Voyez-vous combien est grande la confiance du prophète. "*Dieu s'élève au bruit des acclamations. Ouvrez vos portes, ô princes ; portes éternelles, ouvrez-vous, et le roi de gloire fera son entrée*." Il entrera ; car "*Jésus n'est pas entré dans des sanctuaires faits de main d'homme ; c'est dans le ciel lui-même qu'entrera le Roi de gloire*." (Ps 23,7-8 ; Heb 9,24) Et alors voici ce qui arrive : de même qu'en apercevant le Sauveur revêtu d'un corps, la terre s'arrêta surprise et étonnée ; de même que c'est notre premier mouvement en présence d'un étranger ou d'un inconnu de nous écrier : Quel est cet homme ? tandis que nous n'éprouvons aucune sorte de curiosité pour une personne connue ; de même quand la terre vit le Sauveur doué d'une vertu divine,

commandant aux vents et à la mer, elle s'écria : "*Quel est celui à qui les vents et la mer obéissent ?*" (Mt 8,27) Or cet étonnement de la terre, le ciel l'éprouva en voyant la divinité enfermée dans la chair, et comme elle s'était écriée : "*Quel est cet homme ?*" il s'écria : "*Quel est ce Roi de gloire ?*" (Ps 23,8)

16. Ecoutez maintenant un admirable prodige. Le Sauveur vint ; en venant, il porta avec lui l'Esprit saint, en montant au ciel, il rapporta son corps sacré, donnant au monde un gage de salut, la vertu de l'Esprit saint. Chrétien reconnais donc que ce corps sacré est encore pour le monde un véritable gage de salut. Et ici, je parle de moi et de tous les chrétiens. Je suis chrétien et je suis de Dieu. - Pourquoi ? - Parce que j'ai l'Esprit saint descendu du ciel. En voulez-vous une autre preuve ? J'ai reçu du ciel l'Esprit de Dieu, mon gage est certain. - Quel est ce gage ? - Le corps du Sauveur qui est au ciel, son Esprit qui est sur la terre. Tu doutes encore, hérétique, que nous soyons de Dieu ? Une seule race a été faite de Dieu et des hommes. Par l'affinité se rapprochent et s'unissent des hommes séparés par la naissance, et, par l'efficacité de l'union d'un homme et d'une femme, deux familles s'unissent si bien que tous les degrés de parenté s'y établissent. En prenant la chair, le Christ a opéré une semblable merveille. Par cette chair, en effet, l'Eglise entière est devenue l'alliée du Christ. Paul est l'allié du Christ, Pierre l'est aussi, tous les fidèles le sont, nous-mêmes nous le sommes, toute âme pieuse l'est pareillement. Voilà pourquoi Paul a dit : "*Puis donc que nous sommes les enfants de Dieu*." (Ac 17,29) Encore que je n'ignore pas dans quel esprit ont été prononcées ces paroles, je ne veux pas en développer devant vous la raison et le sens ; qu'il me suffise de vous dire que par là Paul affirme et corrobore notre parenté divine. Il dit encore ailleurs : "*Nous sommes le corps du Christ et les membres de sa chair*" ; (I Cor 12,27) c'est-à-dire, nous sommes devenus ses alliés par la chair dont il s'est revêtu.

Nous avons donc un double gage de notre salut : au ciel, la chair que Dieu nous a prise ; sur la terre, l'Esprit saint qui habite avec nous. Entendez bien ceci cependant. Quand je dis que l'Esprit est descendu du ciel, je ne veux pas dire qu'il n'est plus au ciel, et que, par un changement de demeure, le corps soit au ciel et l'Esprit sur la terre. Non, l'Esprit est avec nous, il est partout, il est au ciel ; car il est écrit : "*Où pourrais-je aller loin de ton Esprit*." (Ps 138,7) Quoi, vous vous étonneriez que l'Esprit soit à la fois avec nous et au ciel, quand le corps du Christ est l'objet d'une semblable merveille ? Le ciel posséda ce corps sacré, et la terre reçut l'Esprit saint ; le Christ vint, et, en venant, il apporta avec lui l'Esprit saint ; le Christ monta au ciel et introduisit notre corps avec lui. On put voir alors une créature de la famille d'Adam, naguère ensevelie dans la tombe, briller au ciel d'un éclat que les anges ne connaissaient pas ; assise par-dessus tous les anges à la droite de Dieu et y intercédant sans cesse pour nous faire partager sa gloire ! Ô redoutable et étonnante dispensation ! Ô Roi magnifique en toute chose ! Oh, que le prophète a raison de s'écrier : "*Seigneur, notre Dieu, que ton nom est grand dans toute la terre, tu as élevé au-dessus des cieux le trône de ta gloire*." (Ps 8,2)

La divinité fut élevée. "*Ils virent s'élever en leur présence*" celui qui est grand en toute chose, qui est un Dieu grand et un grand Seigneur : "*Le Seigneur est grand, et grande est sa louange*." (Ps 47,2) Mais s'il est à la fois un Dieu grand et un grand Seigneur, il est aussi un grand Roi ; "*Un grand Roi jusqu'aux extrémités de la terre. Qu'elles sont belles les montagnes de Sion, elles s'élèvent du côté de l'Aquilon ; c'est la ville du grand Roi*." (Ibid., 2-3) Grand prophète, grand prêtre, grande lumière, il est grand en toute chose. Toujours l'Ecriture l'exalte comme grand ; c'est ainsi que Paul parle "*du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus Christ*", (Tit 2,13) tout comme David avait dit : "*Le Seigneur est grand et grande est sa louange*." Le Christ est donc grand roi et grand prophète, et vous vous souvenez de l'enthousiasme avec lequel la foule voyait ses miracles et s'écriait : "*Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple*." (Lc 7,16) Mais, non seulement il est grand, par sa divinité, il est grand

encore selon la chair. Dieu grand, grand Seigneur et grand roi selon la divinité, il est encore grand prêtre et grand prophète.
Comment cela ? Entendez Paul : "*Ayant donc un grand pontife qui est monté au plus haut des cieux, demeurons fermes dans la foi*." (Heb 4,14) S'il est grand pontife et grand prêtre, il est vrai que Dieu a visité son peuple et qu'il a suscité en Israël un grand prophète. S'il est grand prophète, grand prêtre, grand roi, il est aussi une grande lumière : "*La Galilée des nations, le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière*." (Is 9,1-2) Il n'est pas jusqu'à son jour qui ne soit grand, selon que s'exprime le prophète : "*Avant que le jour du Seigneur ne se lève, ce jour grand et terrible*." (Joël 2,31)
Ô hérétique, tu le vois, la grandeur rayonne en lui de toute part, toutes ses œuvres sont grandes ; comment oses-tu donc songer à le diviser ou à diminuer sa puissance ? Ayons désormais le gage de notre vie dans le ciel, car nous avons été élevés avec le Christ. Un jour viendra où nous serons de nouveau enlevés dans les nues, si nous nous montrons dignes d'aller au devant de lui. Le coupable ne va pas au devant de son juge, il demeure seulement devant lui, il ne peut avoir assez de confiance pour désirer sa venue.
Prions tous, mes bien-aimés, et demandons d'être du petit nombre de ceux qui iront au devant du Christ. Voyez ce qui se passe pour ceux qui vont au devant du roi : quoiqu'il y ait de la différence dans l'honneur qu'ils reçoivent, tous sont traités honorablement. Il en sera de même au dernier jour. Tous n'ont pas vécu de la même manière ; "*chacun recevra sa récompense selon son propre travail*." (I Cor 3,8) Allons, que la parole du Christ puisse s'accomplir tout entière ; nous tous, qui conduisons le peuple, qui soignons les âmes, divisés de substance, mais unis dans les mêmes pensées, ayons dans la charité du Christ une confiance inébranlable. L'ennemi de la paix a un juge. On peut induire les hommes en erreur par des paroles trompeuses ; mais aux yeux de Dieu nous paraîtrons réellement ce que nous sommes. C'est ce scrutateur intime de nos pensées, ce vengeur redoutable de tous ceux qui prononcent le mensonge que j'atteste de la pureté de mes intentions ; il sait si jamais j'ai voulu et si je veux aujourd'hui être ennemi de la paix. En perdant la paix, nous deviendrions les ennemis de ceux auxquels le Christ a dit : "*La paix soit avec vous*." Celui qui sait tout, sait bien que nous voulons, que nous désirons, que nous convoitons la paix.
Je ne veux pas poursuivre mon discours. Quand on a reçu le Dieu rémunérateur, on n'insulte pas en s'excusant au tribunal suprême. Dieu peut donner la paix, assurer la paix, distribuer la paix entre ceux qui prêchent et ceux qui écoutent, entre les docteurs et les disciples, afin qu'après avoir commencé par la paix, continué par la paix, nous persévérions toujours dans la paix et nous rendions tous gloire au Dieu de paix, au Père, au Fils et au saint Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.

Sévérien de Gabala
Homélie sur l'Esprit saint et la pentecôte

(CPG n° 4947) [1]

Attribution :
Cette homélie se trouve, soit incomplète soit entière, dans quatre manuscrits, sous le nom de Chrysostome[2]. Cependant, la teneur en était connue, par des fragments insérés dans des chaînes exégétiques comme étant d'une homélie de Sévérien de Gabala, "Sur la Pentecôte". C'est donc à bon droit qu'elle a été restituée à Sévérien.
Elle est, d'après Mme Kecskeméti, datable de la période entre la réconciliation avec Chrysostome (cf Homélie sur la Paix) et le synode du chêne, soit de 401 ou 402.

Source de la traduction :
"Une rhétorique au service de l'antijudaïsme, IV-VII siècle", J. Kecskeméti, 2005, p 135 ss.
C'est avec l'assentiment exprès de Mme Kecskeméti que nous insérons la traduction de cette homélie dans ce recueil : qu'elle trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

*

* *

Traduction :

- Jean Baptiste - [3]
Lampe qui fait briller la piété, proclamation qui fait connaître Dieu, telle est l'illumination qui vient de l'enseignement des Écritures inspirées ; car l'enseignement des Écritures est la source de piété et le principe de vérité ; la hardiesse des Saints et l'attente des fidèles, la liberté de l'Univers et le salut du monde. Plus que les astres le ciel, les paroles de Dieu éclairent nos âmes. L'enseignement des Écritures tresse autour de nos âmes une couronne plus belle que celle de la terre, faite de fruits divers. Et il y a moins de vigueur dans les courants des sources et des fleuves que dans les flots limpides et purs qui s'écoulent des enseignements du Saint-Esprit. C'est pourquoi l'Écriture compare les paroles divines à des sources pures et limpides en disant : *Puisez de l'eau avec joie aux sources du salut* (Is. 12, 3). Et regarde le vrai sens de cet enseignement de toute sagesse : elle dit source et elle ordonne de puiser. Elle appelle les enseignements sources à cause de la pureté de la grâce, elle ordonne de puiser *à cause de la peine du travail* (Sir. 7, 15). Et parce que l'eau des sources matérielles est à la surface, mais que les Écritures ont la pensée dans la profondeur, il n'a pas dit : "prenez", "tirez" mais : puisez. Car ce que l'on puise, c'est en profondeur qu'on le puise ; *l'eau est profonde dans le cœur de l'homme, et le sage va puiser de cette eau* (Prov. 20, 5). *Puisons de l'eau avec joie*. Qu'est ce que cela veut dire ? *Puisons de l'eau avec joie*. Cela signifie : Peinons avec allégresse, car toute peine est lourde à celui qui peine, mais si nous méditons sur la parole divine, douce est la fatigue que nous éprouvons. Il dit : Puisez de l'eau avec joie aux sources du salut. Les paroles de l'Évangile, voilà les sources du salut. Il y avait d'abord les anciennes sources que l'on appelait : *les sources d'Israël* (Ps. 67, 27) : les paroles prophétiques. En effet, les paroles prophétiques ne s'adressaient qu'au peuple ancien, mais les sources nouvelles,

[1] Homélie "In illud: Genimina uiperarum". Pour le texte grec voir : Judit Kecskeméti, "Une homélie sur le Saint-Esprit", Thèse dactylographiée, Sorbonne, 1978.
[2] Dans le manuscrit de Jérusalem (Saint Sabas 25) l'homélie, mutilée au début, n'a pas d'attribution.
[3] Les sous-titres sont de Mme Kecskeméti

celles de tous les Apôtres, se sont répandues dans le monde entier : et c'est pourquoi les premières sources sont les sources d'Israël et les nouvelles, source du salut. Voici ce que dit David à propos des sources anciennes : *Dans les assemblées, bénissez Dieu, le Seigneur, des sources d'Israël* (Ps. 67, 27) et Isaïe des nouvelles : *Puisez de l'eau avec joie aux sources du salut*. Mais que signifie "le salut" ? Syméon nous explique dans l'Evangile, lorsqu'il prit dans ses bras l'enfant sauveur et porta dans ses mains celui qui porte l'Univers, fixant ses yeux non pas sur la forme apparente du corps mais sur la dignité cachée du divin et disait : *Maintenant, Seigneur, tu peux, selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu ton salut* (Lc 2.29-30).

- Engeance de vipères. Race et comportement -

Mais venons-en à la source unique du salut, au bienheureux Jean le baptiste, afin que notre humble discours puisse fournir l'explication à ce qui vient d'être lu. Jean disait à ceux qui venaient se faire baptiser par lui : *Engeance de vipères, qui vous a montré à fuir la colère prochaine ?* (Matth. 3, 7) Étrange déclaration de la part d'un maître, étrange entrée en matière pour un enseignement du salut. C'est en insultant qu'il fait du bien, en menaçant qu'il annonce la bonne nouvelle : *Engeance de vipères, qui vous a montré à fuir ?* Du moment que nous fuyons la colère, comment pouvons nous être "Engeance de vipères" ? Mais à la fois il les appelle engeance, et il leur annonce le salut : afin de montrer l'état ancien par le nom de vipère, tout en signifiant par l'expression "*fuir la colère*", "*le fruit de repentir*" (Matth, 3, 8). *Engeance de vipères, qui vous a montré à fuir ?* Comme s'il disait : "Qui vous a montré le chemin du salut, créatures indignes d'être sauvées ?" Comment, tu enseignes et tu insultes ? Tu montres le chemin et tu fais des reproches ? C'est bien toi, qui nous a enseigné à fuir, toi qui dis : *Repentez vous, car le Royaume des deux est tout proche* (Matth. 3, 2). Mais tu agis comme celui, qui pour faire sentir à quelqu'un qui échappe au châtiment à quelle colère il a échappé, lui expose ce qu'il avait mérité, pour qu'il mesure sa chance : "Ignores-tu, lui demande-t-il, le danger ou le châtiment auquel tu t'es soustrait ?" Ce n'est pas pour lui faire honte, mais pour lui faire sentir le bienfait reçu. Engeance de vipères. Voici ce que dit le Baptiste et les auditeurs ne lui en veulent pas. Car ils étaient les disciples de David, qui dit : *Le juste me châtiera dans sa miséricorde, et il me réprimandera* (Ps. 140, 5) Produisez donc - dit -il - un fruit digne de repentir. Et, voyant qu'ils prenaient des grands airs sous prétexte qu'ils étaient enfants d'Abraham et voulant leur faire comprendre que ce n'est pas l'appartenance à la même race qui confère la noblesse mais le même comportement, voici ce qu'il dit : *Produisez donc des fruits qui soient dignes de repentir, et n'allez pas dire : Nous avons pour père Abraham* (Matth. 3, 8-9) . Car ni la race ne sauve celui que ne sauve pas le comportement, ni la communauté de race n'élève celui que ne couronne pas le même comportement. Et pour que tu saches qu'être de la race d'Abraham ne sert à rien à ceux qui ne gardent pas la noblesse de comportement, ce saint applique à leurs enfants le nom engeance de vipères, non qu'il insulte les patriarches, ou qu'il les appelle, eux, vipères, mais c'est à ses auditeurs qu'il reproche leur méchanceté, comme Isaïe disait au peuple issu d'Abraham : *Ecoutez la parole du Seigneur chefs de Sodome !* (Is. 1, 10) Il n'entendait pas par là qu'ils étaient apparentés aux Sodomites, mais qu'ils en avaient le comportement, car il voulait montrer que le comportement fait la race. *Écoutez la parole du Seigneur chefs de Sodome, prête l'oreille à la Loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe* (Is. 1, 10). Et celui qui dit : *Chefs de Sodome*, dit aussi : *Lavez-vous, devenez purs* (Is. 1. 16) . Il est le frère de Jean en insultant et enseignant à la fois. *Écoutez la parole du Seigneur chefs de Sodome !* Garde cela gravé sur les stèles de ton esprit et lorsque tu entends le Juif qui te fait des reproches ou qui te dit : "D'où tenez vous les écritures des prophètes ?" ou "D'où tenez vous que vous avez pour père Abraham ?" réponds lui : "Parce que c'est en vertu de la foi que l'Église se glorifie d'avoir pour père Abraham". Et si l'adversaire demande : "À quel titre es-tu fils d'Abraham ?",

demande lui : "À quel titre es-tu fils de Sodome ?", s'il dit : "À cause de l'incroyance des gens d'alors", tu lui répondras : "Si l'incroyance a été assez forte pour pervertir la noblesse, la foi ne peut-elle pas transformer la bassesse en noblesse ?". Tous les prophètes sont d'accord là-dessus ; ils honorent le comportement et mettent la race au second rang ; comme disait Ezéchiel : *Ton père est Amorhéen, ta mère Hittite* (Ez. 16, 3), *ta sœur, c'est Sodome* (Ez. 16, 55). Et regarde, comme c'est extraordinaire : pour que les Juifs qu'il insultait ne crussent pas en s 'entendant traiter de Sodomites qu'ils allaient subir le même sort que les Sodomites, la Judée aussi semble être blâmée en s 'entendant nommer sœur de Sodome. Et le prophète dissipe ses fausses appréhensions ; il veut la convaincre que le nom de "*sœur de Sodome*" l'honore plus qu'il ne l'insulte, car bien qu'elle ait commis de plus grands crimes que celle-ci, elle est appelée sa sœur. Et comme le peuple avait peine à supporter de s'entendre appeler sœur de Sodome, Dieu dissipe son indignation en disant : Par ma vie - dit le Seigneur - ta sœur Sodome n'a pas commis la moitié de tes fautes (Ez. 16, 48 et 51 et 56). Et regarde comme c'est extraordinaire : être voleur est honteux en soi, mais à côté d'un brigand ou d'un assassin le voleur paraît un honnête homme ; il en est de même pour toi par rapport à Sodome : comparée à toi, Sodome est plus juste. Comment cela ? Voici ce que dit l'Écriture : *Elle n'a pas commis des fautes comme toi, ta soeur Sodome. Par ma vie - dit le Seigneur - elle s'est trouvée justifiée grâce à toi* (cf. Ez. 51 et 56) , au lieu de dire : "auprès de tes méfaits elle paraît plutôt honnête".

- Dieu ne détruit pas la racine ingrate -

Mais si les Israélites sont devenu pires que les Sodomites, pourquoi n'ont-ils pas subi le sort des Sodomites ? Parce que Dieu connaissait les fruits qui allaient sortir d'eux : les apôtres, les évangélistes, les prédicateurs et ce Corps sauveur lui-même que prit le Bienfaiteur. Il épargna la racine ingrate ne voulut pas retrancher les fruits de la vérité. Lui, le Juste, trouvait injuste de détruire avec la racine des méchants, la récolte des bons. Afin d'expliquer la raison pour laquelle, faisant les actions des Sodomites, ils non pas subi le sort des Sodomites, Isaïe parle ainsi : *Votre pays est déserté, vos villes incendiées* (Is. 1, 7), et *Si le Seigneur Sabaoth ne vous avait pas laissé un germe, nous serions devenus comme Sodome, nous ressemblerions à Gomorrhe*. Lui qui avait dit : *Écoutez la parole du Seigneur, chefs de Sodome, prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple Gomorrhe* (Is. 1, 10). Si l'on n'avait pas attendu le fruit des Apôtres, si Dieu n'avait pas compté sur le fruit des évangélistes, s'il n'y avait pas en ce Germe saint, issu de la Vierge sainte, *nous serions devenus comme Sodome* (Is. 1, 9) . Et, à preuve que les Saints étaient du même avis et que nous ne forçons aucunement leur pensée, écoute Paul : *Car ce ne sont pas tous ceux qui sont d'Israël qui sont d'Israël et ce n'est point parce qu'ils sont la descendance d'Abraham qu'ils sont tous des enfants de Dieu* (Rom. 9, 6-7) ; mais *aujourd'hui il subsiste un reste, selon un choix de grâce* (Rom. 11, 5) . Que dit Isaïe ? *Si le Seigneur Sabaoth ne vous avait pas laissé un germe* (Is. 1. 9). Que dit l'Apôtre ? Il subsiste un reste, selon un choix de grâce et non du fait des œuvres (Rom. 11, 5-6). Après il ajoute : *Comme l'a dit Isaïe : Si le Seigneur Sabaoth ne vous avait pas laissé un germe, nous serions devenus comme Sodome.*

- Le diable -

Mais revenons à notre propos : pourquoi appelle-t-il serpents les serviteurs du mal ? À cause de l'ancien serpent, celui du Paradis : de même, en effet, qu'au Paradis le serpent fut l'instrument de la tromperie du diable, aujourd'hui encore le diable a beaucoup de serviteurs. Oui, le diable n'a plus besoin de parler à travers le serpent : il a beaucoup de serviteurs. À ce temps-là il n'avait qu'Adam et Eve à combattre. Ils étaient seuls, il n'a pu emprunter le visage d'une autre personne, il a pris donc un masque étranger et c'est ainsi qu'il a trompé beaucoup d'autres gens à travers eux. Maintenant, il n'a plus besoin du serpent car il a beaucoup de

serpents à sa disposition. Tout malfaiteur est le serviteur du diable, même s'il porte le masque de l'homme doué de raison, il ne diffère en rien du serpent, il est son outil comme lui. Voulant montrer que celui qui avait parlé à travers le serpent à ce temps-là est le même que celui qui incite les Juifs à se dresser contre Dieu, le Seigneur dit : *votre père c'est le diable, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Il était homicide dès le commencement et n'était pas établi dans la vérité* (Jn 8.44), et vous dites ce que vous entendez de lui.

- "Dieu peut faire surgir des enfants de ces pierres" -

C'est parce qu'ils détournaient la proclamation de l'Évangile et du salut que le bienheureux les insulte ; il accuse le comportement de ceux qui jouissant des bienfaits insultent la grâce par leur ingratitude et il leur parle ainsi : *Engeance de vipères, qui vous a montré à fuir la colère prochaine ? Produisez donc des fruits qui soient dignes de repentir* (Matth. 3. 7-8 et 23. 33) . Il fait des reproches en exhortant, comme Paul : *Accuse donc* - dit celui-ci - *réprimande, exhorte !* (II Tim. 4. 2) *Et n'allez pas dire en vous-même : Nous avons pour père Abraham - car je vous dis que Dieu peut des pierres, que voici, faire surgir des enfants à Abraham* (Matth. 3, 7-9). Saint Jean persiste à glorifier Abraham, montrant que c'est Dieu même qui promet de lui faire surgir des enfants. Il veut dissiper l'appréhension des Hébreux provoquée par sa parole précédente, *serpents, engeance de vipères* ; et il veut leur faire comprendre que ce ne sont pas les patriarches qu'il accuse, mais leur comportement à eux. Et il ajoute : *Produisez donc des fruits qui soient dignes de repentir, et n 'allez pas dire en vous-même : Nous avons pour père Abraham - car je vous dis que Dieu peut des pierres, que voici, faire surgir des enfants à Abraham*. Pour Dieu, certes, même changer une pierre en homme n'est pas chose impossible. Mais puisqu'à ce saint baptême, des païens - spectateurs du miracle et du baptême - étaient également présents, (*alors vint toute la Judée et Samarie* (cf. Mc 1. 5 et Matth. 3. 5 cf Act. 1, 8) , dit l'évangéliste), et le peuple juif et le peuple gentil se trouvaient ainsi réunis, il leur dit : *Dieu peut des pierres, que voici, faire surgir des enfants à Abraham.* C'est-à-dire : de ces hommes, jusqu'à présent insensibles, de ces Gentils qui ne se sont encore jamais mis en colère, de ces endurcis, de ces fainéants - oui, il peut faire surgir des enfants. Fais bien attention : pourquoi les appelle-t-il pierres ? Parce qu'ils adoraient des pierres rendant ainsi l'adorateur semblable à la chose adorée et c'est pourquoi David dit : *Leur deviennent semblables tous ceux qui les adorent mais aussi tous ceux qui ont mis en eux leur confiance* (Ps. 134, 18) . C'est donc eux, esclaves d'une chose insensible que Jean insulte en les traitant de pierres insensibles.

- "La cognée est mise à la racine des arbres." -

Déjà la cognée est mise à la racine des arbres (Matth. 3, 10) . O parole, comme tu es pleine à la fois de crainte et d'amour et d'exhortation ! Déjà - dit-il - la cognée est mise à la racine des arbres, elle n'agit pas, elle menace. De même qu'un père ou un maître affectueux qui veut ôter la paresse de l'enfance et qui est trop indulgent pour frapper, montre de tout près le bâton menaçant, comme s'il disait : "Si tu ne t'appliques pas à tes études tu auras affaire à ce bâton-là" et il le tient à la main, à la fois inactif et menaçant, de même il évoque le châtiment futur : *Déjà la cognée est mise à la racine des arbres : tout arbre donc qui ne fait pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu*. Il n'a pas dit : "qui n'a pas fait", puisque cela barrerait la route au repentir, mais : qui ne fait pas de bon fruit. Il a bien fait d'ajouter le "bon", car on peut voir d'autres beaux fruits non seulement ceux d'origine. Tout arbre donc qui ne fait pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu. De même que le bienheureux Jean a évoqué la cognée, tenue prête, mais ne fendant point, de même David dit aux pécheurs : *Si vous ne revenez pas, il fera briller son glaive* (Ps. 7, 13) . Il n'a pas dit "il a fait briller son glaive", ni "il menace les serviteurs", "il frappera", "il tuera". C'est maintenant que brille le glaive, quand tu es en présence du prophète qui dit : *car il vient, le Seigneur, pour juger* (Ps. 95, 13) , et qui explique

le châtiment futur comme étant une épée, aiguisée sur la pierre de la parole, préparée pour toi, et qui n'inspire la peur que pour nous ouvrir le chemin du salut. *Dieu fera briller son glaive, il a bandé son arc et il l'a préparé*. Il a préparé son arc, mais ne tire pas : faisant voir à la fois l'attitude d'un guerrier et la tendresse paternelle.

- La Pentecôte -

Il y aurait encore beaucoup à méditer sur ce qui vient d'être dit, mais la venue du Saint-Esprit qui eut lieu le saint jour de la sainte Pentecôte nous invite à ne pas laisser ce sujet à côté sans l'avoir examiné. Tout comme l'Ascension a répandu sa lumière sans nous désigner un jour précis, la venue du Saint-Esprit, n'interdit pas à ceux qui célèbrent sa fête de la célébrer même après la fête et de se réunir en tout temps pour la parole de Dieu et de profiter en tout temps de l'enseignement du Saint-Esprit. *Quand le jour de la Pentecôte arriva, ils étaient réunis unanimement tous ensemble dans un même lieu* (Act ; 2, 1) . "Tous", qui ? Les apôtres et les disciples qui étaient avec eux. Et pourquoi la venue du Saint-Esprit, s'est-elle produite le jour de la Pentecôte ? Pour la raison suivante : non pas que Dieu soit subordonné à une cause quelconque, mais rien n'est sans raison de la part de Dieu. Dieu se montre quand il le veut, mais il le veut quand il crée le moment opportun. Selon l'Ancien Testament, la loi fut donnée le cinquantième jour. Il fallait donc que le jour où la loi avait été donnée au moyen de tables fût aussi celui où le Saint-Esprit donnerait sa loi écrite non sur des tables, mais dans le cœur. C'est pour cela qu'il oppose le nouveau don de lois à l'ancien et dit : *Notre lettre c'est vous, écrite, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs* (2 Cor. 3, 2-3.) . Le peuple reçut la loi dans le désert du Sinaï, le cinquantième jour. Regarde donc, combien le calcul était juste. Le quatorzième jour du premier mois - compté selon la lune - les fils d'Israël sortirent d'Égypte, après avoir accompli la fête des azymes et le mystère de la Pâque. Compte maintenant les jours à partir du quatorzième jusqu'au dernier du mois, c'est à dire dix-sept et ajoute les trente jours du deuxième mois, pour que le troisième jour du troisième mois, le cinquantième à partir des azymes de Pâques soit celui de la fête. Il y a donc cinquante jours entre le quatorzième du premier mois et le troisième jour du troisième mois. Comme il est dit : *Et il arriva le troisième mois après leur sortie d'Égypte* (Ex. 19, 1) , que *le Seigneur dit à Moïse : Descends et sanctifie le peuple aujourd'hui et demain* (Ex. 19, 10) - c'était le premier jour du mois qu'il parla - *car le troisième jour* - continue-t-il - *le Seigneur apparaîtra sur le mont Sinaï* (Ex. 19, 11) . Sois attentif, je t'en prie ! Si c'est le cinquantième jour que la loi fut donnée, que Dieu apparut et établit la loi et que Moïse reçut les tables, il fallait que le jour où avait été donnée l'ancienne loi, fût aussi celui où la grâce de l'Esprit fût montrée. Pour que l'apparition de Dieu fût expliquée et pour montrer que la nature divine est indivisible dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, elle qui crée l'harmonie des paroles divines en des temps différents. De même que le Sauveur lorsqu'il allait accomplir la Sainte-Passion n'accepta de se livrer à la passion à un autre moment qu'en celui où était sacrifiée la brebis, afin de relier la vérité au modèle, la venue du Saint-Esprit n'accepta pas de se produire, à un autre moment qu'en celui où avait été donnée la loi, afin de montrer que jadis tout comme aujourd'hui c'est le Saint-Esprit qui révéla la loi. Car il donne des lois, l'Esprit Saint dont la royauté est universelle et la nature royale - elle qui possède le pouvoir absolu de la divinité - donne des lois également. Et à la preuve qu'il donne les lois écoute ce qu'ordonne Moïse : *Souviens-toi de la loi du Seigneur, ton Dieu* (Cf. Is. 1, 10) . Le Christ donne des lois, car sa nature est royale et indivisible la divinité. Paul dit : *Portez les fardeaux les uns des autres et ainsi vous accomplirez le loi du Christ* (Gal. 6, 2) . L'Esprit Saint donne des lois, Paul en témoigne : *Car la loi de l'esprit qui donne la vie dans le Christ Jésus m'a libéré* (Rom. 8, 2). Et regarde le plus extraordinaire : lorsque était donnée la loi, le visage de Moïse fut glorifié. Car il descendit de la montagne tel le soleil jetant des rayons de son visage. Et pour que personne en évoquant l'histoire ancienne et en contemplant le visage glorifié de

Moïse n'aille croire que la loi révélée alors, soit supérieure à la loi donnée par le Saint-Esprit, Paul, bien loin d'admettre même l'égalité, montre que l'Évangile est grandement supérieur, en disant : *Non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs. Non par la lettre mais par l'esprit, car la lettre tue, mais l'esprit fait vivre* (2 Cor. 3, 3 et 3, 6) . La loi donnée au moyen de lettres tue. "*Qu'on mette à la mort le meurtrier, que l'adultère soit puni*" - dit la loi. Mais la grâce est venue, qui ne détruit point les pécheurs mais les fait vivre grâce au repentir. C'est pourquoi l'Écriture appelle "la lettre qui tue" l'ordre de la loi mais "Esprit qui fait vivre" la loi de l'Esprit. Sois attentif je t'en prie ! Et puis, après avoir évoqué le visage glorifié de Moïse, Paul dit : *Si le ministère de la mort gravé sur des pierres s'est trouvé glorieux* (2 Cor. 3, 7) . Ce n'est pas la loi qu'il appelle "la mort", mais le châtiment qu'elle inflige. *Si le ministère de la mort gravé sur des pierres s'est trouvé glorieux, le ministère de l'esprit n'est-il pas beaucoup plus glorieux ?* (2 Cor. 3, 9) Et il continue en disant que la loi a une fin, mais que la loi évangélique de l'esprit demeure éternellement. Puisque la loi était devenue sans effet, elle avait atteint son terme tandis que la grâce évangélique s'était étendue à toute éternité. Paul dit : *Car si ce qui est aboli est glorieux combien plus ce qui demeure est-il glorieux !* (2 Cor. 3, 11) Sois attentif ! La lettre tue. C'est-à-dire : elle punit les pécheurs. Mais l'esprit fait vivre, car il ouvre le chemin du repentir et vivifie l'homme qui a péché. Tous les péchés font mourir le pécheur alors que le repentir lui accorde la grâce d'un renouvellement, et le conduit à l'ordre de la vie. C'est pour cela que Paul dit : *l'esprit fait vivre*, et également : *Alors même que nous étions morts par nos fautes, il nous a fait revivre avec le Christ*. (Eph. 2, 5)

- Jour des prémices -

Puisque le pouvoir de l'Esprit devait resplendir le même jour que celui où la loi avait été donnée, écoute ce que dit l'auteur des Actes des Apôtres : *Quand le jour de la Pentecôte arriva, ils étaient réunis unanimement tous ensemble dans un même lieu* (Act. 2, 1) . Soyez très attentifs, je vous en prie, afin que vous appreniez comment les apôtres nous enseignent à fixer nos regards sur eux et à recevoir d'eux le rayon de la sainte lumière. La loi a été donnée dans l'Ancien Testament le jour de la Pentecôte. Une fois les Hébreux entrés dans la Terre promise, c'est devenu le symbole de la fête. Car il n'était pas possible de donner la loi chaque année. La brebis était bien sacrifiée annuellement, mais la loi n'était pas donnée annuellement, vu qu'elle est immuable. C'est donc devenu le symbole de la fête. En outre, on offrait à Dieu les prémices des fruits nouveaux ; et cela aussi est devenu un symbole de la fête. Premièrement donc, le jour où la loi fut donnée alors, maintenant encore est donnée une seconde loi, et deuxièmement, puisque le jour de la Pentecôte on rassemblait les gerbes des fruits nouveaux, tout ce qui a été dispersé se trouvait réuni sous le même regard. Cette date devait donc être celle *où de toute nation qui est sous le ciel* (Act. 2, 5) des nations les plus diverses, *Parthes, Mèdes et Elamites* (Act. 2, 9) allaient se réunir en une unique gerbe de piété pour être offerts à Dieu grâce à la parole des Apôtres. La gerbe des épis a été une préfiguration afin de signifier d'avance les gerbes des âmes, recueillies de différentes régions et amenées à Dieu en tant que prémices. Prémices de jadis et prémices d'aujourd'hui. De même que toi, cultivateur, même si tout ce qui est amassé sur ton aire te fait plaisir, tu apprécies par-dessus tout le premier épi apparu, et tu as beau te réjouir devant le pressoir rempli de grappes, cette abondance de grappes ne te fait pas le même plaisir que le premier grain apparu, plein de promesse d'avenir. De même Dieu, lui aussi se réjouit de toutes les âmes qui accourent vers la piété, mais il aime par-dessus tout l'âme qui a précédé toutes les autres. Ainsi il y a des villages et des villes chrétiens qui sont nés sur la terre, et Dieu les aime tous, mais il aime par-dessus tout le premier chrétien qui a paru, le premier épi qui a germé, la première grappe de raisin. Et de même que Dieu dit d'Abraham et des patriarches - qui n'étaient que les préludes des biens, le monde n'étant pas encore sauvé - *Comme une grappe*

de raisin dans le désert, j'avais trouvé Israël, comme un figue précoce dans le déser (Ho. 9, 10), de même explique Paul ailleurs le sens de "prémices", en le confrontant au modèle, et dit : Je salue mon cher Epénète, prémices de l'Achaïe[4]. Que le modèle de jadis ait contenu tout cela, la vérité l'a prouvé maintenant.

- L'arrivée de l'Esprit -

Mais venons-en, enfin, au vrai sens du texte. *Quand le jour de la Pentecôte arriva, ils étaient réunis unanimement tous ensemble dans un même lieu* (Act. 2). Où étaient-ils ? Dans une maison. Ce n'est pas sur une place qu'ils ont reçu l'Esprit Saint, mais dans une maison. Car il poursuit : *Et tout d'un coup survint du ciel un bruit comme d'un violent coup de vent, et il remplit toute la maison où ils étaient assis* (Act. 2, 3) . De quelle espèce était cette maison ? Il ne s'agit pas d'un rez-de-chaussée mais d'une maison à étages. D'où tirons-nous cela ? N'est-il pas écrit dans le récit que les disciples escortèrent le Sauveur jusqu'au lieu de l'ascension, et ils retournèrent à Jérusalem et ils montèrent - dit-il - à la chambre haute où séjournaient Pierre (Act. 1, 12 et 13) et tout le chœur des apôtres. Cette chambre haute n'est autre que celle qui est mention- née dans l'Évangile, où le Christ avait célébré la Pâque. Les disciples disent au Sauveur : Où veux-tu que nous fassions les préparatifs pour manger la Pâque ? Le Christ leur dit : Entrez dans la ville et vous trouverez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il pénétrera, et dites-lui : Le Maître dit : Le temps est proche pour que je célèbre la Pâque avec mes disciples. Où donc est l'endroit que tu as préparé ? Et il vous montrera à l'étage une grande pièce, garnie de lits ; faites-y les préparatifs (Lc 22, 9-14 et Mc 14, 12-15 et Matth. 26, 17-18). Tu vois, comme il respecte les normes divines et les normes humaines ? Demandez lui où est l'endroit où il fait les préparatifs et il vous montrera à l'étage une grande pièce. Si tu prédis, pourquoi interroges-tu ? C'est pour prouver grâce à la question la concordance entre la réponse et la prédiction, qu'à la fois il ordonne d'interroger et prédit le lieu pour faire voir la vision humain et la prévision divine.

- Le mont Sinaï -

Ils étaient réunis unanimement tous ensemble dans un même lieu. Et tout à coup vint du ciel une voix (Act. 2, 1-2) . Regarde comment le Saint-Esprit arrive, la gloire, la majesté, l'autorité divine avec lesquelles il se manifeste. J'ai souvent dit que la nature divine ne se montre pas telle qu'elle est, mais selon la mesure de la vue et de l'ouïe de la nature mortelle. Et tout à coup vint du ciel une voix. C'est bien dit du ciel, car en ce temps-là, la première voix de Dieu se fit entendre du ciel sur la montagne, et en ce temps-là aussi il vint sur la montagne de Sinaï, comme en témoigne Moïse par ces mots : *Du ciel, il a fait entendre sa voix. Et il t'a fait voir son grand feu* (Deut. 4, 36) . Or il fit entendre d'abord sa voix maintenant comme autrefois et le feu apparut jadis comme cette fois-ci. Pourquoi ? Pour que l'ancienne vision montre le même Dieu, arrivant jadis tout comme cette fois-ci. *Et vint une voix comme d'un coup de vent* (Act. 2, 2) . Le vent n'était point le Saint-Esprit ; c'était son garde du corps, il inspira la crainte, qui prédisposait les âmes des apôtres pour qu'ils ne fussent pas relâchés en accueillant la venue du Saint- Esprit, mais tendus par la crainte et préparés pour l'étrange et l'inattendu afin de devenir dignes de sa venue. Comme quelqu'un qui, en avertissant les domestiques de l'arrivée de leur maître, limite leur relâchement et leur insouciance, si bien qu'ils mettent fin à toutes leurs négligences et veillent à ce que leur aspect et leur apparence soient convenables pour l'arrivée du maître. Ainsi le vent violent prit les devants et bouleversa la maison et la remplit de bruit, pour que revivifiés et purifiés dans leur pensée par la crainte ils devinssent dignes de la venue du Saint-Esprit. *La crainte du Seigneur est pure et demeure dans les siècles des siècles* (Ps. 18, 10) . *Et tout à coup vint un bruit du ciel* (Act. 2, 2) . L'événement

[4] Epénète fut probablement le premier converti de la province d'Asie. Cf. Rom. 16, 5

même fut l'image de ce qui allait arriver ; tout à coup à cause de l'étrangeté de l'enseignement, du ciel à cause du caractère transcendant de l'événement, bruit à cause de la trompette évangélique *qui retentit jusqu'aux confins du monde. Leur voix se fait entendre par toute la terre* (Ps. 18, 5). Cette voix commença à retentir à partir du Christ mais devint toute puissante chez les apôtres. Et où retentit- elle ? Dans le Sauveur lorsqu'il accomplissait les miracles car l'Évangile dit : *Et il se propageait un bruit à son sujet : bruit dans toute la Syrie* (cf. Matth. 4, 24 et Lc 4, 37) . Paul dit aussi aux croyants : *De chez vous la parole du Seigneur a retenti* (1 Thess. 1, 8). Bruit *comme d'un violent coup de vent* (Act. 2, 2). Pourquoi violent ? Le tremblement saisit les quatre coins de la maison, il a labouré la façade. Coup de vent violent, pour évoquer l'image du Mont Sinaï. Lorsque Dieu apparut sur le mont, ce fut *ténèbres, obscurité et tempête* (Deut. 4, 11 et 5, 22). Tout comme jadis la loi avait été escortée par toutes ces épouvantes, ainsi maintenant les lois du Saint-Esprit devaient être elles aussi escortées par la crainte, pour que ceux qui reçoivent les lois se rendent dignes du législateur.

- Les langues de feu -

Il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent apparaître des langues comme de feu, qui se partageaient. Il n'a pas dit : "de feu", mais *comme de feu*. Car ce qui apparut ne fut point le feu, on le prenait pour du feu ; il paraissait l'être. Pourquoi de feu ? Le feu était un avant-coureur éveillant la crainte dans les apôtres. Le feu était l'apparition du Saint-Esprit. Et pour que tu ne regardes pas comme injurieux pour la nature sainte et adorable de se montrer sous une apparence de feu, les nouveaux événements sont expliqués par ceux qui étaient arrivés à Moïse. Moïse dit : *L'aspect du Dieu d'Israël était comme un feu ardent sur le mont Sinaï* (Ex. 24, 17). Regarde cette expression, comme elle est concordante : La gloire du Dieu d'Israël comme un feu. Il n'a pas dit "feu", mais *comme un feu*. Et ici : *Et ils virent apparaître des langues comme de feu, qui se partageaient* (Act. 2, 3). Il n'a pas dit : "qui se divisaient", mais qui se partageaient. Sois attentif, je t'en prie, à la manière dont l'événement se produisit. Ce ne furent pas les langues qui apparurent tout de suite, ce fut un grand feu, et puis ce fut comme si le feu s'était découpé et partagé en langues. Qui partageait ? Qu'est-ce qui se partageait ? Ce ne fut pas la nature de l'Esprit qui se partagea, c'était l'Esprit qui partagea, et ce qui fut partagé, ce fut le don de l'Esprit. Car l'Esprit ne se divise pas, mais c'est lui qui divise. Écoute Paul : *À l'un est donnée la parole de sagesse - dit-il - selon le même Esprit, à un autre la foi, à tel autre les dons de guérison* (1 Cor. 12, 8-9), *mais tout cela, c'est le seul et même Esprit qui l'opère répartissant ses dons à chacun en particulier comme il le veut* (1 Cor. 12, 11) ; il partage sans être partagé. Et l'apôtre dit encore : *Dieu y joint son témoignage par des signes et des prodiges et par des divisions de l'Esprit Saint selon sa volonté* (Heb. 2, 4) . De quoi s'agit-il ? Du Saint-Esprit qui répartit ses dons à chacun en particulier selon sa volonté (1 Cor. 12, 11) . Et *ils virent apparaître des langues comme de feu, qui se partageaient* (Act. 2, 3). Pourquoi de feu ? Pourquoi des langues ? C'était nécessaire pour la proclamation : pour que la forme manifeste la puissance. En effet en nulle autre circonstance l'Esprit ne fut donné sous forme de langues. Mais cette fois-ci il le fallait, pour que s'épanouît la proclamation apostolique, pour que fût donné aux pêcheurs par les langues ce qui faisait défaut à leur nature à cause de leur manque de culture, et qu'ainsi les paroles prononcées par eux dans les différentes langues, pussent, don suprême, illuminer les auditeurs. Il enseigna que la force du Saint-Esprit est comme celle du feu, elle dévore tout le péché qui pullule dans le monde et tout comme le feu qui est capable d'éclairer mais détruire aussi, la parole des apôtres éclairait ceux qui eurent la foi et détruisait les adversaires. Paul aussi avait reçu une telle langue de feu qui à la fois éclaira le proconsul et aveugla Elymas le mage[5], illuminant le premier et aveuglant le second par la même puissance.

[5] Saint Paul a rendu aveugle Élymas le magicien car ce dernier voulait détourner le proconsul Sergius Paulus de la foi. Voir Act. 13, 8-11

- La deuxième ordination des apôtres -

Et puis : *Et chacune d'elle prit siège sur l'un d'eux* (Act. 2, 3). On pouvait voir au-dessus des têtes de tous ces saints apparaître un feu non brûlant mais sanctifiant et illuminant. Pourquoi donc ne reçurent-ils pas les langues sur la bouche mais sur la tête ? Ce n'était point sans raison que le Saint-Esprit ne fut pas donné sur la langue, c'est à dire sur l'instrument naturel de la parole ; c'était pour que l'on ne croie pas qu'il tiraient de leur propre poitrine, de leurs propres bouches ce qu'ils ne possédaient point. Tout comme les averses qui atteignent les sommets des montagnes d'abord pour se précipiter de la cime vers les abîmes, la grâce du Saint-Esprit atteint d'abord le sommet comme pour la montagne, et en partant du sommet elle s'avança vers le cerveau, puis vers la bouche et vers le cœur, et remplit l'homme tout entier à partir de la tête. En effet, ils avaient été désignés comme apôtres par le Sauveur mais pas pour l'Univers. Il n'y avait que la Judée qui leur fut confiée, c'est ainsi que le Sauveur leur commanda : *Ne prenez pas le chemin des nations et n'entrez pas dans une ville de Samaritains. Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël* (Matth.10, 5-6). Mais l'Esprit Saint survenant les ordonne apôtres de l'Univers, précepteurs de tous les peuples. S'ils n'avaient pas reçu la grâce de l'Esprit, ils n'auraient pas été chargés de l'apostolat du monde. Le Seigneur-même rend témoignage à ces paroles que je viens de prononcer : *Vous recevrez la puissance du Saint-Esprit survenant sur vous et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'à l'extrémité de la terre* (Act. 1, 8). Car, en effet, c'est du Seigneur qu'ils reçurent les prémices et de l'Esprit l'achèvement ; non que l'Esprit soit supérieur au Fils, mais comme le Père ne se diminue point donnant au Fils ce qu'il y a de plus grand, le Fils ne diminue pas non plus sa propre gloire en laissant à l'Esprit ce qu'il y a de plus grand. Dieu révéla la loi, mais laissa l'annonce de la bonne nouvelle au Fils. Le Fils serait-il donc supérieur au Père ? C'est la même nature qui cède la place : Le Père aime le Fils, le Fils honore le Père. Pourquoi diviser une nature insécable, une nature en paix ?

- L'hésitation des apôtres -

Le Saint-Esprit survenant, ils avaient été désignés apôtres de l'Univers. Et cela alors que la proclamation était alors à ses débuts et les apôtres ne voulaient pas aller proclamer l'évangile auprès des païens, ils préféraient rester et ils étaient figés dans les coutumes de leurs pères. Or, Dieu fit en sorte que le verbe fût annoncé par des gens d'autres races à Antioche de Syrie. *Car il y eut quelques Syriens et Cyrénéens* venus de la "chambre haute"[6] *qui annonçaient la parole* (Act. 11, 20) et qui devancèrent les apôtres. Il y en avait d'autres précurseurs aussi qui prenaient à cœur notre mission, la puissance divine vainquit notre misère. Ainsi les apôtres et les anciens ayant appris qu'*Antioche avait reçu la parole, ils envoyèrent Barnabé* (cf. Act. 11, 22) et Paul vers les peuples qui avaient cru. Ils arrivèrent à Antioche. Ils se disposaient après avoir prêché à retourner de nouveau à Jérusalem. Comme le poulain qui ne s'étant pas encore habitué à la longueur du chemin ne cesse de retourner vers l'écurie, eux aussi, ayant vieilli dans les anciennes coutumes, fuyaient les chemins qui conduisaient vers les païens. Mais l'Esprit ayant vu que par leur seule volonté ils n'osent pas, mais qu'ils sont retenus par la timidité, esclaves de leurs habitudes, et comme Paul et ses compagnons allaient retourner à Jérusalem, *l'Esprit dit*, (alors qu'ils jeûnaient) : *Mettez-moi donc à part Barnabé et Paul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés* (Act. 13, 2). Il n'a pas dit "à laquelle il les a appelés" mais : à laquelle je les ai appelés. Et l'auteur ajoute : Eux, donc envoyés par le Saint-Esprit descendirent à Antioche[7].

---

[6] "Le Maître te fait dire : Où est ma salle, où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera, à l'étage, une grande pièce" [...], voir Mc 14, 14-15 et Lc 22, 9-14

[7] Cf. Act. 13, 4. Le texte des Actes parle de Séleucie et non pas d' Antioche.

- L'ordination dans l'Eglise -

Si je parle de l'apparition des langues sur les têtes, c'est pour vous expliquer la caractéristique de l'ordination, l'analogie nécessaire des réalités ecclésiastiques. Regarde donc : depuis lors jusqu'à aujourd'hui cela a été observé. Puisque l'enseignement du Saint-Esprit est invisible on a trouvé la loi suivante : on pose le livre de l'Évangile sur la tête de celui qui va être ordonné évêque et dès qu'on l'a posé il ne faut voir rien d'autre qu'une langue de feu sur la tête, langue à cause de la proclamation, feu à cause de celui qui dit : *Je suis venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé !* (Lc 12, 49) *Et chacune d'entre elles siégea sur l'un d'eux* (Act. 2, 3) . Il n'a pas dit : "se plaça", il n'a pas dit : "rencontra", mais *siégea*, pour montrer que tout homme qui sert Dieu et se voit confier un service est un trône pour Dieu. Il n'a pas dit : "s'imposa à chacun d'eux", mais *siégea sur*. Sois attentif, je t'en prie : Comme il y a des trônes pour Dieu, il existe aussi des trônes d'injustice. D'où le mot de David : *Ne sera-t-il proche de toi le trône d'injustice ?* (Ps. 93, 20) *Et chacune d'entre elles* - dit-il - *siégea sur l'un d'eux*. Et on pouvait voir le feu qui s'était assis sur eux et comprendre la nature qui offre une chose à la vue et qui confère autre chose par sa puissance. *Et tous furent remplis d'Esprit Saint* (Act. 2, 4). On a donc montré d'abord qu'elle prit siège sur la tête et ensuite qu'à partir de la tête l'homme tout entier fut rempli.

- Les messagers -

Et tous furent remplis d'Esprit Saint - dit-il - *et ils se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait d'annoncer* (Act. 2, 4). Soit attentif à l'expression *leur donnait d'annoncer*. C'est lui qui répartit, c'est lui qui donne à parler et à celui qui prêche et à celui qui témoigne. Car il est impossible à un homme de témoigner s'il n'est pas animé par l'Esprit et il n'y a pas de prédicateur de Dieu qui ne reçoive ce don de l'Esprit. Veux-tu avoir la preuve qu'il n'y a aucun prédicateur de Dieu qui ne soit fortifié par le Saint-Esprit et que personne ne peut porter témoignage de Dieu, s'il ne tire sa vigueur du Saint- Esprit ? Ainsi parle le Sauveur pour donner le courage à tous de supporter le martyre : *Lorsqu'on vous traduira au tribunal, ne vous mettez pas en souci de ce que vous direz ni comment : Ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous* (Matth. 10, 19-20). Et ailleurs : *Car il vous sera donné à cette heure-là ce que vous devrez dire, selon ce que l 'Esprit a donné. Comment dit encore ailleurs le Sauveur ? Ne vous mettez pas en souci de ce que vous direz* (idem). *Car c'est moi qui vous donnerai une parole de sagesse, à laquelle aucun de vos adversaires ne pourra répliquer* (Lc 21, 15) . C'est que le Père donne, et aussi le Fils et aussi l'Esprit. Ici le Seigneur dit je donnerai et ailleurs il dit : *il vous sera donné par le Saint-Esprit*. Où est la vérité ? La nature est indivisible et le don aussi. L'Esprit donne, le Fils donne. Et le Père, alors, il ne donne pas une bouche ? Écoute Dieu qui parle à Moïse quand Moïse objectait sa faiblesse physique en disant : *De grâce Seigneur, j'ai la voix faible, choisis un autre qui soit plus capable* (Ex. 4, 10 + 13). Et alors ? Et le Seigneur dit a Moïse : *qui a donné une bouche à l'homme ?* (Ex. 4, 11) Le Sauveur dit : C'est moi qui vous donnerai une bouche et une sagesse (Lc 21, 15). *Qui a fait entendre le sourd et voir l'aveugle ? N'est-ce pas moi, le Seigneur ?* (Ex. 4, 11) Si donc le Père dit de donner une bouche et le Fils dit : *Moi, je donne*, et l'Écriture dit : *Selon ce que l'Esprit leur donnait d'annoncer* (Act. 2, 4), alors n'est-il pas clair même aux aveugles que ce qui est œuvre de l'Esprit est aussi l'oeuvre du Fils et du Père ? Et ce qui est du Père, cela est de la Trinité toute entière. Selon ce que l'Esprit leur donnait d'annoncer. Il n'a pas dit "d'énoncer" mais : d'annoncer. Car ils n'énoncèrent rien d'eux mêmes, mais par le Saint-Esprit.

- La glossolalie[8] -

[8] Faculté de parler toutes les langues.

Du reste c'était la grâce de Dieu qui pourvut dès le début à ce que la parole des apôtres fût efficace. Quel besoin était-il de messagers s'il n'y a point d'auditeurs ? À quoi bon la graine si la terre n'est pas retournée ? Puisque les prémices des nations devaient prendre rang de ces préludes, l'auteur dit : *Or il y avait, habitant à Jérusalem, des Juifs pieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel* (Act. 2, 5). Le don des langues était destiné aux Nations. C'était là que les prémices des Nations ont dû trouver leur signe. *Et tout à coup vint du ciel une voix* (Act. 2, 2), afin que la foule se rassemblât sous le coup de l'événement. Tu sais comment est l'homme, qu'il aime se mêler de tout, qu'il ne peut s'empêcher de poser des questions. "C'est un tremblement de terre ? C'est le vent ?" Dieu a arrangé cela. Après ils disent : "Non, ce sont les disciples du crucifié qui ont reçu l'Esprit Saint". Et tous commencèrent à se tenir là pas comme des amis, pour le moment, mais comme des spectateurs devant un spectacle extraordinaire. *Au bruit qui se fit, la multitude s'assembla et elle fut bouleversée par la peur* (Act. 2, 6) . Et pour montrer que c'étaient la peur et le caractère étrange du spectacle qui avaient provoqué le bouleversement, il dit : *Ils furent bouleversés par la peur, parce que chacun entendait les apôtres parler des grandeurs de Dieu* (Act. 2, 6 + 11). Il existe donc un bouleversement qui produit une transformation. Lorsque tu es bouleversé par la crainte de Dieu tu es porté vers le repentir, tu as été bouleversé à cause de la conscience de tes péchés et tu as été transformé par l'espoir du repentir. Voici ce qu'ils disaient tous ceux qui venaient des Nations : *Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas des Galiléens*[9] ? On les reconnaissait en effet au Sauveur et à leur accent de terroir. Tout comme maintenant il serait impossible de ne pas reconnaître la langue de Cappadociens ou des Bithyniens - chaque peuple ayant sa particularité - la langue des Galiléens avait, elle aussi, quelque chose de particulier que personne ne pouvait méconnaître ou ignorer. Et certes, quand la servante questionna Pierre et qu'il nia, elle lui dit : *Vraiment, toi aussi, tu en es ; et d'ailleurs ton parler te trahit* (Matth ; 26, 73). *Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas des Galiléens ? Comment donc entendons-nous chacun dans notre langue maternelle, Parthes, Mèdes et Elamites ?* (Act. 2, 7-9) Ils avaient reçu le charisme de quinze langues pour le moment, autant qu'il était nécessaire pour les peuples présents. Quel besoin, en effet, auraient-ils eu de la langue perse s'il n'y avait pas de Perse ? Comme dans une guerre toutes les machines et tous les engins sont mis en état, mais chacun d'eux n'entre en action qu'au moment où le besoin et la nécessite l'exigent, ainsi autant de langues apparurent alors où il avait de nations distinctes. Pourquoi les prémices de quinze langues ? Pour que l'énergie de la Trinité soit manifeste, plus les douze serviteurs. *Comment donc* - dit-il - *les entendons-nous parler des grandeurs de Dieu ?* Sois attentif, je t'en prie ! Dans les manifestations des merveilles, les apôtres faisaient entrer la proclamation de la croix. Afin qu au moyen du phénomène glorieux fût supprimé le soupçon mesquin et que fût tissée et édifiée la grâce de la croix et que le témoignage des événements démentît les soupçons de la foule. Car autre chose est ce que l'on croit et autre chose ce qui agit. Ainsi les apôtres racontaient cette grâce qu'ils avaient reçue de celui qui a souffert et qui a été crucifié, le maître du ciel Et ils ne semblaient pas dire des choses contradictoires, car la langue une fois présente dissipé le soupçon et confirmait la proclamation. Ils parlaient des grandeurs de Dieu. Et voilà que l'on put entendre Pierre le Galiléen parler en latin, langue qu'il n'avait jamais apprise, pour que la parole de jadis fut accomplie : *Quand il sortit du pays d'Egypte, il entendit une langue qui lui était inconnue* (Ps. 80, 6). L'Esprit Saint fait en sorte que les apôtres ne disputent pas le lieu où chacun doit se rendre : la langue est donnée à chacun d'eux comme un ordre : "Tu parles le latin, va à Rome !", "Tu parle le perse, va en Perse !" Comme l'ordination sacerdotale indique son rang a l'ordonné - qu'il soit diacre, prêtre, ou évêque - et il ne peut s'attribuer aucun autre rang que celui qu'on lui a prononcé à haute voix, ainsi les

[9] Act. 2, 7. Jésus commença son ministère en Galilée. Ainsi les Apôtres sont Galiléens et réputés comme tels.

apôtres reçurent l'ordre par la langue. Mais puisqu il fallait encore, le long de leur chemin jusqu'à Rome, passer par beaucoup de nations, ils reçurent d'autres langues pour les aider alors qu'ils avaient déjà la première par ordination. Chaque apôtre se trouve en effet parler également différentes langues - puisqu'ils passaient parmi bien des nations - , comme dit Paul : *Je rends grâce a Dieu de ce que je parle en langues plus que vous tous* (1 Cor. 14, 18). Pierre se mit a parler latin et ainsi lui était assigné le gouvernement des Romains. C'était un ordre et un but fixé : "voilà ce qui t'a été assigné" L'un est allé à l'orient, un autre à l'occident (pour illuminer les contrées du couchant), un autre au nord et encore un autre au sud.

- Les agitateurs -

Et ils se répandaient, les messagers, comme des éclairs qui jaillissent à la fois, ainsi que la parole prophétique l'avait dit à leur propos : *Tes éclairs se montrèrent à l'Univers, la terre les vit et elle fut secouée* (Ps. 96, 4). Mais un éclair ne secoue point la terre, c'est une secousse qui le fait. Et lorsque la proclamation des apôtres secoua les nations et qu'elles frémissaient de colère devant l'innovation, *la terre les vit et elle fut secouée*. Et comment fut-elle secouée ? Quand Paul entra en Macédoine la terre fut secouée. Car les Grecs commencèrent à dire *Les gens qui ont bouleversé l'univers, les voilà maintenant ici* (Act. 17, 6. 3). C'est devenu un exemple pour nous : que tu ne t'affliges jamais en t'entendant insulter. Il n'y a rien d'insolite en cela : "les corrupteurs" "les chrétiens", "les agitateurs" ; tous ces mots ont été prononcés à propos de ces astres-là. *Les gens qui ont bouleversé l'univers, les voilà maintenant ici*. Prends une plaine étendue et fais la parcourir par un cheval. Il ne fait pas de boue ni de bruit, sa course est régulière. Mais si tu troubles l'eau tu auras de la boue et du marécage et c'est forcé : les choses solides ne peuvent être ébranlées. De même les âmes troublées et instables ne peuvent supporter la démarche des apôtres. Et c'est ce que crie le prophète : *Tu as fait marcher tes chevaux dans la mer, ils agitent les grandes eaux* (Hab. 3, 15). Mais pour montrer qu'ils portent aussi le salut et pas seulement le trouble - eux les chevaux royaux - il dit : Tu as fait marcher tes chevaux dans la mer et ta chevauchée est le salut (Hab. 3, 8).

- La raillerie -

Tous étaient stupéfaits et perplexes, ils se disaient l'un à l'autre "comme c 'est étrange, qu 'est-ce que cela veut dire" ? Mais d'autres raillaient et disaient : "Is sont pleins de vin doux" (Act. 2, 12). La jalousie accompagne la vertu, la malveillance suit l'enseignement divin. Dieu agissait et on pensait qu'ils étaient ivres, on regardait comme de l'ivresse le fruit du Saint-Esprit. Regarde la méchanceté démentie aussi bien par la saison que par l'heure. A la Pentecôte, où trouver du vin doux ? C'est le vin nouveau que l'on appelle "vin doux". Mais le mensonge est aveugle, il ment n'importe comment. Et l'ivresse, donne- t-elle diverses langues, elle qui nous prive même de celle que nous possédons ? Regarde comment procède Dieu : il abandonne la vertu à elle-même afin que d'abord se rassemble la foule des railleurs et que alors brille la force des saints et qu'ainsi soit montrée la puissance divine assiégeant le mensonge. Et ne sais-tu pas que beaucoup de gens souvent conscients de la vertu des autres, celle de la parole ou du caractère ou de la vie, hésitent même à les rencontrer pour ne pas éprouver de la honte en leur présence. Sans ce soupçon, occasion de raillerie, le Juifs auraient dédaigné d'entrer et d'écouter. Dieu permit que la raillerie rassemblât beaucoup de gens et que la grâce les prît tous au piège. C'est ce que fait aussi le Sauveur quand c'est de lui qu'il s'agit. Tout en connaissant les calomnies des Juifs, l'excès de leur endurcissement et qu'ils sont capables de nier la résurrection, il s'en alla réveiller la fille du chef de la synagogue qui était morte. Entrant chez eux il les trouve en train de mener le deuil et il leur dit : *Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, la fillette, elle dort. Et eux se moquaient de lui* (Matth. 9, 24 + Mc 5, 39 + Lc 8, 49. 2 Jn 11, 11) en disant : "Elle est morte. Pourquoi te moques-tu de la foule ? Te rends-tu compte - dit-on - comme il ment ? Tout le monde voit qu'elle est morte et il dit

qu'elle n'est pas morte. Il nie les choses reconnues de tous". *Et eux se moquaient de lui*, pour les laisser d'abord se rapprocher par le rire. *Et eux se moquaient de lui*, et face à leur malveillance ce n'était pas un mensonge. Car pour Dieu rien ne meurt, et il n'est pas mort qui doit ressusciter : elle dort car elle doit se réveiller. De même que : *Notre ami Lazare est endormi* (Jn 11.11) et la mort s'est changée en sommeil, de même ici : *Elle n'est pas morte, elle dort et eux se moquaient de lui parce qu'ils savaient qu'elle était morte*. Quand il eut rassemblé la foule il leur dit : *elle n'est pas morte*. Pourquoi ? S'il avait ressuscité la fillette tout de suite après être entré, les Juifs auraient pu dire qu'ils plaisantaient avec lui et qu'elle n'était pas morte du tout. Mais il provoque la moquerie afin que les gens qui affirmaient unanimement que la fillette était morte ne puissent plus nier la résurrection. Tout à fait comme ici : *Ils sont pleins de vin doux. Pierre, debout* - continue le récit - *avec les Onze, éleva la voix* (Act. 2, 13-14). Vois donc comment agit l'Esprit Saint. Regarde ce qu'avait été Pierre avant la grâce et ce qu'il devint après la grâce. Quand il n'avait pas encore reçu les langues de feu il s'était laissé effrayer par les questions d'une seule et misérable petite servante et il lui dit : *Je ne connais pas cet homme*. D'un côté une seule servante et beaucoup de lâcheté, de l'autre, la foule immense et la voix de Pierre pleine de hardiesse. Pourquoi ? *Car ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous* (Matth. 10, 20). *Pierre, debout avec les Onze, éleva la voix et leur annonça* (Act. 2, 14). Il n'a pas dit : "leur énonça" mais : *leur annonça*. Outre le fait qu'il parla en leur langue, il annonça un enseignement. *Juifs, et vous tous, habitants de Jérusalem, sachez bien ceci et prêtez bien l'oreille à mes paroles* (Act. 2, 14). Pense à cette peur qu'il avait jadis et à son présent courage. *Juifs, et vous tous, habitants de Jérusalem, sachez bien ceci et écoutez mes paroles. Non, ces gens ne sont pas ivres, comme vous le supposez, car c'est la troisième heure du jour*[10]. "L'heure - dit-il - ne suffit-elle pas à vous faire honte en elle-même ? C'est à la troisième heure qu'ils s'enivrent ceux à qui a été confiée la charge de répandre la parole et qui ont endossé la responsabilité commune du monde ?" Ils se font scrupules les messagers de la Parole - eux qui ont entrepris l'enseignement des choses célestes - d'user du vin même si l'heure le permet. Que c'était un mensonge nous l'avons démontré par la saison, mais Pierre le prouva aussi par l'heure.

- La prophétie de Joël -

Non, ces gens ne sont pas ivres, comme vous le supposez - dit-il - mais ce qui a été dit par le prophète Joël (Act. 2, 15-16). Tu vois qu'il n'y a que le témoignage prophétique qui peut résoudre les difficultés. Je te dis cela pour que tu ne cherches pas refuge dans les raisonnements lorsqu'un hérétique se dresse contre l'orthodoxe, lorsqu'une difficulté se présente. Car les raisonnements se confirment et se réfutent, elles se font et se défont. Mais qui pourrait abolir la parole de Dieu ? Le raisonnement peut être aboli, mais l'Écriture n'est jamais abolie. Ecoute le Seigneur : *N'est-il pas écrit dans votre loi : Moi, j'ai dit, vous êtes des dieux et vous êtes tous fils du Très-Haut* (Jn 10, 34-35 cf. Ps. 81, 6). C'est-à-dire : Si la loi a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, l'Écriture ne peut être abolie.

- Les trois sortes de révélations -

Alors qu'ils étaient dans la difficulté Pierre leur dit : *C'est ce qui a été dit par le prophète Joël* (Que signifie Joël ? Seigneur Dieu.) *Et il adviendra* - dit-il - *dans les derniers jours, dit Dieu que je répandrai de mon Esprit sur toute chair* (Act. 2, 16-17). Il n'a pas dit "Je répandrai mon Esprit", mais : *de mon Esprit*. C'est l'Esprit qui est répandu ? Pas du tout, mais le don de l'Esprit. *Je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes* (Act. 2, 17-18).

[10] Environ neuf heures du matin. Act. 2, 14-15

Regarde donc, comme peut être différente la révélation du Saint-Esprit. L'un prophétise possédant la grâce de l'Esprit, l'autre incapable de suffire à une telle tâche, reçoit le don des visions. Par exemple Pierre, qui vit la nappe à la sixième heure (Act. 10, 9-11) et Corneille qui vit l'ange à la neuvième heure (Act. 10, 3) . Quand ce phénomène se produit dans le cœur on ne l'appelle pas apparition, mais vision. On voit autrement une vision - par exemple il dit à Amos *Voyant, va-t-en* (Amos 7, 12) - et autrement un spectacle que l'on ne voit que par les yeux. Et enfin un troisième est averti par un songe qui s'offre à son esprit. Le premier cas est la prophétie, le deuxième la vision, le troisième le songe. Les vieillards contemplaient des songes parce que la vieillesse est incapable d'action. Mais quelque impotente qu'elle soit la vieillesse, sa vertu inspire le respect.

- Le sang -

Et même sur mes serviteurs - dit-il - *je répandrai de mon Esprit et ils prophétiseront. Je ferai des prodiges dans le ciel en haut et sur la terre en bas : le sang et le feu* (Act. 2, 18-19). Nous avons déjà dit récemment - lorsque nous parlions de la croix et que nous avons développé et offert à la contemplation, autant qu'il est possible, la Sainte Passion - qu'il a été donné deux choses extraordinaires, le sang et le feu. Le feu : la venue du Saint-Esprit, le sang : la grâce qui s'écoule du flanc. Car le sang ne s'écoule jamais d'un cadavre puisqu'il coagule. C'est pour cela que Dieu met parmi les signes : *Je donnerai des signes dans le ciel en haut et sur la terre en bas : du sang, du feu et une exhalation de fumée. Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang* (Act. 2, 19-20). Beaucoup ont jugé que c'est à propos de la lune qu'il a parlé de sang non à propos du flanc. En fait, le sang dont il parle, c'est celui que les Juifs ont répandu et ont appelé sur leur tête en disant : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants* (Matth. 27, 25). Et après l'avoir fait périr ils nient. En effet, la méchanceté qui se condamne elle-même est toujours prise de regret, et veut rattraper ses propres paroles. Ceux qui avaient dit : *que son sang soit sur nous,* disent aux apôtres : *Pourquoi voulez-vous faire retomber sur nous le sang de cet homme ?* (Act. 5, 28) *Le soleil* - dit-il - *se changera en ténèbres et la lune, avant que vienne le jour du Seigneur le grand et glorieux* (Act. 2, 20 (cf. Is. 13, 10 + Matth. 24, 29 + Mc 13, 24)). Comme en effet le premier avait été simple dans la chair, pour enseigner, mais le second sera glorieux, où le Corps Saint ne paraîtra plus humilié mais brillant d'une lumière éblouissante. C'est pour cela qu'il dit : le jour du Seigneur le grand et glorieux.

- L'unité des trois personnes de la Trinité -

Nous avons souvent dit que c'est Dieu même qui dit : *Je répandrai de mon Esprit*. Dis au Juif : s'il existe une seule personne et un seul nom divin, et s'il parle de lui-même, pourquoi n'a-t-il pas dit : "avant que vienne mon jour" ? Réfléchis sur celui qui parle : *Je répandrai de mon Esprit et donnerai des signes avant que vienne le jour du Seigneur et il adviendra que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* (Act. 2, 17 + 19-21). Il donne le nom de "Seigneur" au Sauveur, comme le dit Paul : *Tous ont le même Seigneur, riche envers tous ceux qui l'invoquent car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* (Rom. 10, 12-13). Et pour montrer que c'est du Christ qu'il parle, il ajoute : *Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en celui qu'ils n 'ont pas entendu ? Et comment prêcheront- ils sans être sauvés ?* (Rom. 10, 14-15). Nous avons parlé selon notre pouvoir de la venue du Saint-Esprit, qu'elle est royale, qu'elle est glorieuse, qu'elle est indivisible, qu'elle est pacifique. Car la nature est en paix avec elle-même, même si le Fils œuvre à côté du Père. Le Sauveur se réfère au Père en disant : *C'est lui qui est mon frère, et ma sœur, et ma mère, qui fait la volonté de mon Père* (Matth. 12, 50). Ainsi le Fils à propos du Père. Et le Père : *Celui est mon Fils bien aimé, écoutez-le !* (Matth. 3, 17) Et de même que le Père porte témoignage du Fils, de même le Fils rend témoignage à l'Esprit en disant : *Lorsque viendra le Paraclet, l'Esprit de vérité, qui provient du Père, lui vous rappellera tout*

et vous montrera le chemin dans la vérité toute entière (Jn 15, 26 + 14, 26). Sois attentif ! L'Esprit Saint est venu sur les apôtres et il a parlé en eux. Les saints spectateurs alors ne sont pas parvenus à une intelligence du phénomène. Qui était celui qui parlait en ces hommes ? Dieu ? Oui, la réalité montrait bien que c'était Dieu, mais les apôtres ne les laissaient pas comprendre purement et simplement Dieu, mais ils ajoutaient la dénomination "Saint-Esprit". Comme tous connaissaient le nom de Dieu mais tous ignoraient les noms de "Fils" et d'"Esprit", les apôtres ont caché ce qui était reconnu par tous et mettaient au jour ce qui était caché. Tout le monde savait que c'était Dieu qui avait parlé dans les prophètes ; les apôtres avaient au cœur d'attribuer les prophéties au Fils et à l'Esprit. Lorsque Pierre devait élire quelqu'un à la place de Judas le traître, il dit : *Frère, il fallait que s'accomplît l'Écriture qu'a prédite l'Esprit Saint, par la bouche de David* (Act. 1, 16). Tu vois comment il prête les prophéties à l'Esprit ? Alors : l'Esprit Saint a dit, maintenant : Pierre seul a dit - lui le saint - *à travers la bouche de David c'est le Saint-Esprit qui a parlé.* Et Zacharie, le père de Jean-Baptiste, que dit-il ? *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité son peuple, opéré son rachat et nous a suscité une puissance de salut dams la maison de David son serviteur, selon qu'il avait annoncé pair la bouche de tous les saints* (Lc 1, 68-70). Et si le père du Baptiste dit : Dieu l'avait annoncé par les prophètes, Pierre dit : L'Esprit Saint l'avait annoncé, il s'ensuit donc que l'Esprit est Dieu, comme en témoigne Pierre et comme l'explique le père de Jean. Indivisible est la nature, sans partage la gloire, inséparable la royauté et une la puissance. Le Père manifeste son pouvoir, le Fils donne son consentement. Le Fils propose, le Père sanctionne, l'Esprit authentifie. Le Père ordonne, le Fils confirme. Si le Père devant la nappe s'adresse à Pierre et il lui dit : *Debout ! Pierre, tue et mange !* Pierre lui répond : *Jamais, Seigneur, car de ma vie je n'ai rien mangé de souillé ni d' impur*. De nouveau la voix de Dieu lui dit : *Ce que Dieu a rendu pur, toi, ne vas pas le déclarer immonde !* (Act. 10, 13-15) Et Pierre dit : *Mais Dieu m'a montré à moi aussi* (Act. 10, 28). Puis il ajoute : *L'Esprit Saint a dit à Pierre : descends et va avec eux sans te gêner.* L'Esprit dit : C'est moi qui les ai envoyés (Act. 10, 20). Pierre dit : *Dieu m'a montré à moi aussi*. Vois-tu comme la nature est indivisible ?

- Engendré et inengendré –

Si tu parles, le raisonnement commun s'attaque à toi. Quand c'est moi qui parle je ne dis pas "Inengendré" mais : Père. L'hérétique dit : "moi je dis Inengendré". Réponds-lui donc : "est-ce que nous sommes plus sages que Dieu ? Il n'a pas dit : "Faites des disciples au nom de l'Inengendré et de l'Engendré !". Tu méprises le mot employé par le Seigneur pour prendre un mot profane ? L'autel ne tolérerait pas un feu étranger et le baptistère doit tolérer des mots profanes ? Personne ne contredit Dieu, s'il est de Dieu. Je n'ai pas dit "si les paroles sont de Dieu", mais si "l'auditeur est de Dieu". Personne ne peut contredire Dieu, c'est impossible. Lorsque Dieu disait à Pierre : *Debout ! Pierre, tue et mange !... rien n'est souillé ni impur,* Pierre ne s'est pas opposé à lui et il n'a pas répondu : "C'est toi qui nous a donné la loi en disant mange ceci, ne mange pas cela. Un jour tu as établi des limites et un jour tu les effaces ? Si la loi est valable, ces nourritures ne sont pas pures !". S'il avait eu affaire à un homme, cela n'aurait pas été un discours déplacé, mais du moment que Dieu est là, il n'y a plus place pour la contradiction. C'est pour cela que Pierre dit : *Vous savez qu'il est illicite pour un Juif de frayer avec un étranger ou de l'approcher mais Dieu m'a montré à moi qu'il ne faut appeler aucun homme souillé ou impur* (Act. 10, 28). Ne soumets pas aux raisonnement ce que tu as entendu de Dieu. Dieu a parlé, obéis et ne contredis pas la vérité. C'est pour cela que Salomon dit : *Ne contredis pas la vérité, mon enfant, d'aucune façon* (Sir. 4, 25).

- L'Esprit : libre nature de Dieu -

Tu as entendu : "Dieu le Père", tu as entendu : "Fils", tu as entendu : "Esprit". Pourquoi veux-tu diviser ce qui est indivisible ? Dieu dit : *Je répandrai de mon Esprit*. Toi, tu altères sa parole ? Il dit mon Esprit, non comme une possession comme on dit "mon esclave". Le terme "mon" a deux sens : il signifie aussi bien la nature que la possession. Je te pose la question, en quel sens dit-il mon Esprit ? En tant qu'il se l'est approprié ? En tant qu'il l'a reconnu sien ? Et puis on dit que les anges, le ciel et la terre appartiennent aussi à Dieu. Ce n'est pas selon l'ordre de la nature mais de la possession. Veux-tu voir que ce n'est pas servilement comme une propriété mais dans la liberté et selon la nature que l'Esprit est de Dieu ? Écoute ce que dit Paul : *Aucun des hommes ne voit ce qui est de l'homme, sinon l'esprit qui est en lui* (1 Cor. 2, 11). Si l'esprit qui est en nous est étranger, l'Esprit de Dieu aussi lui est étranger et son esclave. *Je répandrai de mon Esprit*. Et ailleurs : *Par la parole du Seigneur les deux ont été consolidés et par l'Esprit de sa bouche toute leur puissance* (Ps. 32, 6). Et ailleurs encore, proclamation explicite de la Trinité, il dit : *Courage Zorobabel ! Car je suis avec vous, et ma bonne parole et mon Esprit sont au milieu de vous* (Agg. 2, 5-6). C'est la grâce vivante, la force indivisible, la royauté sans partage, qui a été avec eux, qui est avec nous et avec vous, et qui nous garde tous ; à lui la gloire et la puissance maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

Sévérien de Gabala
Homélie sur la paix
(CPG n° 4214 ; texte latin en PG 52. 425-428)

Attribution :

L'attribution de cette homélie à Sévérien ne posa jamais de problème puisqu'elle fait partie d'un petit groupe de trois sermons qui n'ont longtemps été connus qu'en latin, et dans lequel elle est nommément attribuée à Sévérien. On s'étonnera par contre légitimement de sa brièveté, Sévérien nous ayant habitué à être nettement plus prolixe. De fait, cette recension latine ne comprend que le début de l'homélie originale dont le texte grec a été retrouvé à la fin du XIXe siècle[1].

Cette homélie s'insère dans le contexte connu de la première crise entre Jean Chrysostome et Sévérien : de retour de sa tournée à Ephèse, Jean prononce une première homélie[2] (que nous ne donnons pas ici). Puis, suite à un incident à propos du diacre Sérapion, Sévérien se révéla si intraitable que Jean l'invita fermement à rejoindre son diocèse qui devait se languir de son évêque, mais fut contraint par l'empereur à l'accueillir de nouveau, invitant le peuple à le recevoir de bon cœur et sans arrière pensée. Nous avons là l'origine de l'homélie de Chrysostome "*Qu'il faut recevoir Sévérien*", que nous donnons ci-après, en complément.

Le lendemain, Sévérien prit la parole en remerciement : c'est l'homélie "*Sur la paix*" dont nous donnons ici dans la traduction que fit Bareille de la version latine.

Source de la traduction :

Œuvres complètes de Jean Chrysostome, Traduction nouvelle par M. L'abbé J. Bareille, chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon, tome 3, p 352 ss. 1867

*

* *

Traduction :

1. A l'avènement de notre divin Seigneur et Sauveur, en sa présence corporelle, les anges, menant des chœurs sacrés, adressaient aux bergers ces paroles : "*Nous vous annonçons aujourd'hui une grande joie, qui sera celle de tout le peuple*"[3]. Empruntant aux anges leurs mêmes expressions, nous aussi, nous vous annonçons une grande joie : aujourd'hui l'Eglise est en paix et les dissidents frémissent de rage ; aujourd'hui le vaisseau de l'Eglise entre dans le port, et la fureur des hérétiques est ballottée par les ondes ; aujourd'hui les pasteurs de l'Eglise ont recouvré la sécurité, et ses ennemis sont dans le trouble ; aujourd'hui les brebis du Seigneur reposent en sûreté, et les loups se livrent à des transports frénétiques ; aujourd'hui la vigne du Seigneur donne des fruits avec abondance, et les ouvriers de l'iniquité sont dans le dénuement ; aujourd'hui le peuple du Christ est exalté, et ses ennemis sont humiliés ; aujourd'hui le Christ est dans la joie, et le diable dans le deuil ; aujourd'hui les anges tressaillent d'allégresse, et les démons sont couverts de confusion. Que dirai-je encore, est-il même besoin de rien ajouter ? Aujourd'hui le Christ, qui est le roi de la paix, s'avançant avec ce doux cortège, a mis en fuite tous les dissentiments, fait disparaître les divisions et détruit la discorde. Comme le soleil illumine le ciel de sa splendeur, ainsi la splendeur de la paix

---

[1] Le texte grec de l'homélie complète est à trouver dans "Ανάλεκτα Ιεροσολυμιτικής Σταχυολογίας", t. 1 (Saint-Pétersbourg, 1891), p. 15-26 ; une traduction anglaise vient d'en être réalisée, et mise dans le domaine public : nous la donnons en Annexe 4.

[2] Le texte grec de cette homélie a été retrouvé et édité par A. Wenger : *"L'homélie de saint Jean Chrysostome* A son retour d'Asie. *Texte grec original retrouvé, édition et commentaire", dans REByz, t. 19 (1961), Mélanges R. Janin, p. 110-123*

[3] Luc, ii, 10.

illumine l'Eglise. Quel précieux trésor que la paix, quel nom suave ! C'est l'inébranlable fondement de la religion chrétienne, c'est le céleste bouclier qui protège l'autel du Seigneur. Pouvons-nous rien dire qui soit digne d'un tel bien ? La paix est le nom même du Christ, selon cette parole de l'Apôtre : "*Le Christ, notre paix, de ces deux choses n'en a fait qu'une*"[4] ; deux choses divisées, non dans la foi, mais par la jalousie du diable.
Or, de même qu'à l'approche du souverain, on dispose les rues et les places publiques, la ville entière se couronne de fleurs et se couvre des plus beaux ornements, de telle sorte qu'on n'aperçoive rien qui puisse choquer les regards du monarque ; de même en ce jour, quand s'avance le Christ, le Roi de la paix, faisons entièrement disparaître les traces de nos malheurs : que l'éclat de la vérité dissipe les ombres du mensonge ; que toute haine soit reléguée loin de nous, quand resplendit la beauté de la concorde. Dans les tableaux qui représentent l'union des rois ou des frères, on voit souvent l'image de la concorde sous la figure d'une femme qui tient les deux personnages enlacés dans ses bras, afin d'exprimer d'une manière frappante que, séparés par le corps, ils sont unis de sentiment et de volonté. Voilà ce que fait aujourd'hui la paix du Seigneur : elle se place entre nous, elle nous serre dans ses bras et nous presse sur son cœur, pour nous montrer que, dans plusieurs corps, nous ne devons faire qu'une âme. C'est ici, à n'en pas douter, la réalisation de cette parole d'un prophète : "*Il y aura un conseil de paix entre les uns et les autres*"[5].

2. Hier notre père commun[6] nous entretenait de la paix dans une allocution vraiment évangélique ; et nous aussi, disons aujourd'hui quelques mots de la paix. Hier il nous a reçu à bras ouverts en prononçant cette douce parole ; et nous venons aujourd'hui, le cœur pleinement dilaté, les mains ouvertes, présenter au Seigneur les offrandes de la paix. Les guerres sont désormais anéanties, c'est la beauté de la paix qui triomphe. Le diable est dans la confusion et tous ses anges sont plongés dans le deuil ; la joie règne dans les cieux et les anges fidèles, qui se plaisent dans la possession et le spectacle de la paix, tressaillent d'allégresse. Cette œuvre est un objet d'admiration pour les vertus célestes elles-mêmes ; car la source inépuisable en est dans le ciel, et c'est de là que nous vient cette douce rosée qui rafraîchit la terre.
Aussi, quand la terre est le théâtre de la paix, cette paix a sa gloire la plus brillante dans le ciel et son retentissement le plus magnifique ; car les anges chantent : "*Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté*"[7]. Voyez l'heureux échange qui se fait entre les habitants du ciel et ceux de la terre ! Les anges là-haut annoncent la paix au monde, et les saints ici-bas louent le Christ, qui est notre paix et qui réside désormais dans les cieux ; ils forment des chœurs sacrés en s'écriant : "*Hosanna, gloire au plus haut des cieux*". Disons donc, nous aussi : "*Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes*"[8], à Dieu qui a humilié le diable et exalté son Christ ; gloire à Dieu qui chasse la discorde et consolide l'union.

3. Je vous signale les artifices du diable, artifices qui ne vous sont pas inconnus : Satan a vu la fermeté de la foi, la stabilité de la vertu protégée par la vraie doctrine, il a vu les fruits abondants des bonnes œuvres : c'est pour cela que sa fureur est allée jusqu'à la démence, qu'il est venu, plein de rage, pour rompre l'amitié, déraciner la charité, semer les dissensions. Mais que la paix du Seigneur soit toujours avec nous, en Jésus-Christ, notre divin Maître, à qui la gloire appartient, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles.

---

[4] Ephes. ii, 11
[5] Zach. vi, 13.
[6] C'est-à-dire l'archevêque Jean (Chrysostome). Sévérien fait allusion à l'homélie "*Qu'il faut recevoir Sévérien*"
[7] Luc, ii, 14.
[8] Matth. xxi, 9

Amen.

*
* *

<u>Complément :</u>

Homélie de St Jean Chrysostome,
archevêque de Constantinople
"Qu'il faut recevoir Sévérien"[9]

De même que la tête doit adhérer au corps, de même l'assemblée des fidèles doit être en union avec le prêtre, le peuple avec le souverain : comme les rameaux ne sauraient être séparés des racines, ni le fleuve isolé de sa source, ainsi ne faut-il pas que les enfants se séparent de leur père, les disciples de leur maître. Ce n'est pas sans dessein que j'adresse d'abord ces paroles à votre charité: ce que je veux obtenir c'est que vous écoutiez sans agitation ce que je viens vous dire et que mon discours ne soit pas interrompu. Voici le moment de montrer toute votre soumission comme disciples, toute l'étendue de votre affection pour votre père. Soyez ma gloire, ô mes enfants, et placez sur mon front la couronne de votre obéissance; faites qu'on me juge partout le plus heureux des pères, le plus respecté des maîtres, et conformez-vous de la sorte à cette leçon de Paul: "*Obéissez à ceux qui vous gouvernent, soyez-leur soumis; car ils ne cessent de veiller pour vous, comme ayant à rendre compte de vos âmes*"[10]. Voilà par où je commence, pour qu'aucun de vous n'ait la témérité de résister à mes conseils. Je suis père, et je suis dans l'obligation de donner des conseils à mes enfants; ce que la nature inspire aux pères selon la chair, la grâce de l'Esprit le produit en nous. Je suis père, mais un père qui tremble sur sa famille, au point que je suis prêt à donner mon sang pour vous. Et certes vous ne m'en devez aucune reconnaissance; car c'est la loi de l'Apôtre et le précepte du Seigneur : "*Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*"[11]. Payez-nous de retour, puisque vous nous êtes attachés par la même affection. Ecoutez plutôt ce que Paul disait: "*Saluez Priscille et Aquilas, mes coadjuteurs dans le Christ, eux qui pour me sauver la vie ont exposé leur tête*"[12]. S'il est beau pour un pasteur de s'immoler pour ses brebis, il n'est pas moins beau pour les brebis de rester unies au pasteur en dépit de la mort. Tant que cette union est inviolable, elles n'ont rien à craindre du loup, je veux dire du diable. Le rempart de la charité est plus fort qu'un mur de diamant, "Un frère secouru par son frère est comme une forteresse que rien ne peut ébranler"[13].

Ce préambule a pour but, je vous le répète, d'obtenir que vous m'écoutiez avec une entière bienveillance et que personne ici ne manifeste une réprobation. Après tout, je viens vous entretenir d'un objet digne de l'Eglise, digne de captiver votre attention : Nous vous parlons de la paix. Et quoi de plus conforme au divin ministère du prêtre que de persuader la paix à son peuple ? Aucune contradiction ne peut s'élever en face d'une mission sainte et d'un missionnaire accepté. Nous parlons de la paix, pour laquelle le Fils de Dieu est descendu sur la terre, puisqu'il venait pacifier par son sang, non-seulement les choses de la terre elle-même, mais encore les choses du ciel, réconcilier le monde inférieur avec le monde supérieur. Nous parlons de la paix, pour laquelle Jésus-Christ a souffert, pour laquelle il a été cloué sur une

[9] Cette homélie, comme les deux autres du groupe latin, est particulièrement brève. L'original grec, sans aucun doute plus long, n'a pas été retrouvé.
[10] Hebr. xiii, 17.
[11] Jn., x, 11.
[12] Rom. xvi, 3-4.
[13] Prov. xviii, 19.

croix et déposé dans le sépulcre, qu'il nous a léguée pour unique héritage, qu'il a donnée pour mur de défense à son Eglise, qu'il a établie parmi nous comme un bouclier contre les traits du diable, comme un glaive pour frapper les démons, comme un port tranquille et sûr pour les fidèles, comme un moyen de propitiation envers Dieu, comme l'expiation de tous les péchés. Voilà donc l'objet de la mission que je viens remplir auprès de vous. Ne couvrez pas mon ministère de honte, n'infligez à ma mission aucune flétrissure, écoutez-moi favorablement, je vous en supplie. Assez de déplorables calamités ont affligé l'Eglise ; je cherche la gloire de Dieu, et je ne suis pas partisan des troubles, je ne soutiens pas les séditions. Mais oublions tout cela; arrêtez-vous, rentrez dans le calme, retenez les élans de vos cœurs, mettez un frein à votre colère. L'Eglise n'a déjà que trop souffert; que ses maux aient un terme, finissons-en avec tous les tumultes: rien ne saurait être plus agréable à Dieu, c'est le vœu le plus cher de notre pieux empereur. Il faut obéir aux monarques, surtout quand ils obéissent eux-mêmes aux lois de l'ordre religieux. L'Apôtre a dit: "Soyez soumis aux princes et aux puissances"[14]. Combien plus ne devez-vous pas l'être à un prince religieux et qui travaille pour l'Eglise?

Et maintenant, si j'ai réussi à disposer vos cœurs en faveur de la mission que je remplis, recevez notre frère, l'évêque Sévérien. Je vous rends grâce d'avoir accueilli ma proposition en applaudissant à mon discours. Je suis heureux de votre obéissance et j'en goûte les fruits, reconnaissant aujourd'hui que j'ai semé la bonne semence. Je me hâte de lier les gerbes de froment.

Que Dieu vous accorde la récompense de votre bonté, le prix de votre obéissance. Vous venez d'offrir au Seigneur un véritable sacrifice pacifique, puisque aucune agitation ne s'est manifestée quand j'ai prononcé ce nom, et que vous l'accueillez tous avec charité; à peine avez-vous entendu notre parole que vous avez chassé tout ressentiment de votre cœur. Oui, recevez-le, l'âme et les mains ouvertes. Laissez désormais dans l'oubli tout ce qui s'est passé de triste; dans un temps de paix, il faut se garder de réveiller le souvenir des dissensions; faisons qu'il y ait une grande joie dans le ciel, une grande joie sur la terre, et que l'Eglise de Dieu tressaille d'un bonheur spirituel. Ne cessons à l'avenir de prier pour demander que cette paix de l'Eglise soit ferme et durable, ou plutôt éternelle, dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur, avec qui gloire au Père, en l'union du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

[14] Tit. iii, 1.

Pseudo Sévérien de Gabala
Homélie sur la foi en la sainte Trinité.

(CPG n° 4206, texte éthiopien dans Colin "L'homélie sur la foi…")

Attribution :
En 1866, Dillman publiait, dans sa Chrestomathia Æthiopica[1], une homélie en éthiopien expressément attribuée à Sévérien de Gabala. Zellinger[2] en ayant donné, en 1926, une traduction allemande ; Martin[3] y reconnut, en 1927, l'homélie "Sur la foi"[4] qui était jusque là attribuée, de manière douteuse, à Chrysostome.
C'est la traduction de cette version éthiopienne que nous donnons ici.
Une remarque toutefois s'impose : quoique cette homélie soit expressément attribuée à Sévérien de Gabala dans le texte éthiopien, elle dénote curieusement par le style et la manière : Sévérien nous a habitué à des développements certes prolixes mais souvent – sinon toujours – surprenants ; dans cette homélie au contraire, l'auteur se contente d'aligner de lassantes répétitions, sans génie et à tout prendre, S. Voicu[5] doute fortement que Sévérien en soit l'auteur.
Ainsi, transmise sous le nom de Chrysostome en grec, sous celui de Sévérien en éthiopien, cette homélie n'a pas encore livré le nom de son auteur, et c'est pourquoi nous la plaçons en dernier, à titre de comparaison.
Source de la traduction :
"L'homélie sur la foi en la Trinité de Sévérien de Gabala", par Gérard Colin, Aethiopica 6 (2003) 110 (avec le texte éthiopien).

*
* *

Traduction :

1. C'est à un médecin que ressemble un professeur de l'Église qui, pour des maux nombreux et variés, possède un remède et, à chacun de ceux qui ont mal, conformément à son mal, donne la guérison.
2. Ainsi, il en est qui sont venus à l'hôpital de l'Église enflés par leur orgueil et captifs de la gloriole ; ayant pris le remède de l'humilité, ils ont été guéris de cette enflure maladive. D'autres également qui brûlaient du mal de la colère ont accouru, eux aussi affaiblis ; par l'enseignement de la constance, ils ont éteint le mal de la flamme de leur colère. D'autres également qui étaient affolés par le désir de la luxure, (une fois) venus, prirent un remède : par la continence et par la chasteté, ils bridèrent leur chair.
3. Venez maintenant, mes amis, car le premier professeur a guéri par la foi l'âme de ceux qui étaient malades par la foi ; quant à nous, suivons ses traces. J'imagine que beaucoup de ceux qui se tiennent ici veulent entendre (parler) de la foi, non parce qu'ils sont ignorants – car ils sont instruits – mais ils veulent que, par cet enseignement, ceux qui sont malades soient

[1] A. Dillman, Chrestomathia Æthiopica, 1866 ; pages 77–88
[2] J. Zellinger, Studien zu Severian von Gabala [=Münsterische Beiträge zur Theologie 8], Münster i.W, 1926, p. 102–114)
[3] Ch. Martin, in Analecta Bollandiana 45, 1927, p. 383)
[4] Homélie "Sur la foi" (περὶ πίστεως) : texte grec in PG 60.767-772
[5] Auteur de l'article"Sévérien de Gabala" dans le Dictionnaire de spiritualité 14 (Paris, 1990), 752-63. Dans cet article, il énumères les œuvres authentiques et douteuses de Sévérien et plaçait l'homélie "Sur la foi…" parmi les authentiques, mais s'est depuis ravisé.

guéris. Nombreux en effet (sont) ceux qui (sont) sains par eux-mêmes mais ne peuvent guérir ceux qui sont malades.

4. C'est pourquoi, mes amis, alors que je désire vous commenter ce qui a été lu à l'instant dans l'Évangile et vous abreuver de l'Esprit qui (s')y (trouve), je veux abandonner cela pour l'heure et faire ce que j'ai annoncé : (traiter) de la foi. Vous qui êtes pleins d'ardeur, vous êtes (ici) pour écouter, car il faut que nous, disciples des apôtres, nous devenions tout avec tous pour que nous (les) gagnions tous.

5. Je vous supplie, mes frères : si je trébuche dans mes paroles, pardonnez-moi, car ceux qui parlent directement de manière improvisée et n'ont pas écrit préalablement (leur discours) trébuchent d'aventure et ne peuvent réfléchir ni regarder les Écritures ni orner le discours.

6. Quant à vous, l'homme qui (est) à l'intérieur de vous, qui est votre coeur, placez(-le) pour moi ici pur afin que non seulement vous entendiez tout ce qui est dit mais, bien plus, que vous (le) voyiez avec l'oeil de votre coeur – et de toutes ces choses vous comprendrez la force.

7. Or, en premier lieu (il y a) la foi en Dieu ; elle est impalpable, elle ne peut être saisie ni comparée mais honorée en silence et adorée dans le coeur, foi qui commence depuis le Père, arrive au Fils et s'achève dans l'Esprit Saint. La foi (est) la force de l'âme, le fondement de la vie et la racine immortelle.

8. Quant à la racine de la foi, c'est la vie du Père, Trinité non composée, inattaquable, indicible et inséparable selon l'égalité, selon la puissance, selon l'action, selon la divinité et selon la grandeur ; en revanche, elle est séparée selon le nombre et selon les noms mais unie selon la puissance et selon l'action.

9. Trinité qui existait avant l'univers – et ce n'est pas dans (la durée) qu'elle a existé, au contraire il n'y a pas de limite à son existence. Elle ne vieillit pas, ne s'associe pas, ne meurt pas, n'est pas agitée et ne diminue pas, mais, comme elle a existé, elle existera toujours, à jamais. Ce n'est pas de maintenant que la Trinité s'est trouvée être adorée, mais, avant (la création) du monde, elle a été adorée dans les cieux par les anges ; sur la terre, elle a été glorifiée par les patriarches, honorée par les prophètes, prêchée par les apôtres, exaltée et glorifiée par les Églises jusqu'à maintenant.

10. Nous commencerons, mes amis, par les puissances des cieux et montrerons qu'une (sont) la divinité, la seigneurie, l'adoration et la grandeur de la Trinité.

11. Ainsi, une triade d'anges – puissances, séraphins et chérubins – offre en glorification au Seigneur, dans la divinité une, le "saint, saint, saint" (proféré) d'une bouche qui ne s'arrête pas de chanter.

12. C'est trois anges que notre père Abraham, alors qu'il était sous le chêne à Mambré, vit au-dessus de la tente, une seule divinité et une seule gloire pour la Trinité. Les trois anges, le chêne, la tente et Abraham, et la croix, l'Église et la race des hommes sont (chacun) une triade.

13. Le même Abraham parcourut un chemin de trois jours pour sacrifier Isaac son fils à Dieu. Le chemin de trois jours et Isaac qui devait être sacrifié sont les souffrances de trois jours sur la croix du (Fils) unique.

14. Qu'Abraham ait vu le mystère du Christ dans Isaac, Notre Seigneur m'(en est) témoin, disant dans l'Évangile : "Votre père a exulté de voir mon jour, il (l')a vu et s'est réjoui."

15. C'est aussi (un chemin) de trois jours que parcourut Moïse pour sacrifier au Seigneur. Il dit à Pharaon : "Nous allons parcourir une route de trois jours pour sacrifier au Seigneur notre Dieu."

16. Ayant pris trois mesures de farine, Sara fit des galettes. Les trois mesures de farine, Sara et les galettes (sont) l'intrication de la foi en la Trinité et l'Église qui est gardée dans le secret du coeur des hommes.

17. Ayant pris trois baguettes et (les) ayant jetées dans l'eau, Jacob abreuvales moutons de Laban. Les trois baguettes, l'eau et les moutons qui burent sont la Trinité, le baptême et les peuples qui sont baptisés.
18. Trois jours et trois nuits, Jonas demeura dans le ventre du monstre marin. Le monstre marin, les trois jours et trois nuits et Jonas sont les trois jours du séjour du (Fils) unique dans le chéol. Que cela soit un fait, Notre Seigneur lui-même (le) dit dans l'Évangile : "De même que Jonas demeura dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme demeurera dans le coeur de la terre trois jours et trois nuits."
19. Ayant jeûné trois jours, les gens de Ninive furent sauvés. Les trois jours, le jeûne et les gens de Ninive sauvés sont la Trinité – éclat de la lumière –, le rejet du mal et les croyants et la vie éternelle.
20. Ayant répandu trois fois de l'eau sur les bûches de bois et sur le corps du boeuf, Élie le prophète fit descendre sur eux le feu du ciel. L'eau trois fois mesurée, les bûches de bois, le corps du boeuf et le feu du ciel sont la Trinité, le baptême, la croix, le corps du Christ et la lumière qui (vient) du ciel.
21. Ayant ouvert trois fois chaque jour les fenêtres de sa maison (et) ayant prié vers l'orient, Daniel obtint (l'objet de) sa demande en enseignant un mystère : il faut que, ayant ouvert les yeux de notre âme, vers l'orient nous adressions notre demande au Père, au Fils et à l'Esprit Saint.
22. Les trois enfants, qui (demeurèrent) indemnes, ayant été jetés dans la fournaise de feu, ils ne pâtirent nullement, mais les Chaldéens brûlèrent. Les trois enfants qui, indemnes, furent sauvés et les Chaldéens qui brûlèrent (sont) la Trinité qui (est) sans corruption, et les Chaldéens sont les démons qui ont été condamnés et ont péri.
23. Ce sont trois vertus que Paul a transmises à l'Église en disant : Foi, espérance et amour. La foi (se rapporte) au Père, l'espérance, au Fils et l'accomplissement de la Loi est l'amour de l'Esprit Saint, car (Paul) dit : "Le fruit de l'Esprit Saint est l'amour."
24. Le même Paul supplie aussi de trois (manières) le Seigneur en disant : "De trois (manières), j'ai supplié le Seigneur." Vois la sagesse de l'homme qui est réunie dans un petit mot : il n'a pas dit : "Trois fois, j'ai supplié le Seigneur ", mais "De trois (manières), j'ai supplié le Seigneur", car la divinité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint (est) trois quant au nombre.
25. Il dit encore : "Trois fois, j'ai été battu de verges, mais une seule fois, j'ai été lapidé." Cela veut dire : "J'ai cru en trois (personnes) selon le nombre et, dans la foi une en la Trinité, par la pierre de la croyance en une seule parole, j'ai affermi l'union de mon âme."
26. Il dit encore : "Trois fois, j'ai fait naufrage." Cela veut dire : "Le poids du péché du temps de (mon) judaïsme, je (l')ai immergé au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint dans la fontaine du baptême."
27. Ayant pris trois mesures de farine et (les) ayant fait fermenter avec un peu de levain – elle fit fermenter (ainsi) toute la farine – , la femme fut semblable au royaume des cieux. Les trois mesures de farine, la petite quantité de levain et la femme qui a fait fermenter sont la sagesse qui, par le corps du Christ, tourne tous les hommes vers la foi en la Trinité.
28. Apposant comme un sceau à tous ces mystères, Notre Seigneur, par trois descentes dans l'eau, transmit un seul baptême à ses disciples en disant : "Étant allés, enseignez toutes les nations en les baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint."
29. S'il est nécessaire de montrer que l'opération du Père, du Fils et de l'Esprit Saint est une, montrons(-le) convenablement. Après que nous aurons montré l'opération une du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, en vérité nous croirons totalement à la nature une, car, de même que l'opération (est) une, la nature aussi (est) une ainsi que la puissance.
30. Nous commencerons donc à parler de la création du monde, de l'adoption du Fils de l'homme par la grâce, de la liberté, du ciel, de la terre et de la nature de tout, et nous dirons un

(mot) de l'action et aussi (de) ce qui (est) l'autre vie et (de) ce qu'il a été nécessaire pour nous que fût fait par le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Nous commencerons par le début et nous introduirons le deuxième (sujet), achevons ensuite en suivant notre propos.
31. Le Père a fait le ciel, mais non sans le Verbe et l'Esprit ; en effet, il est dit :Par le Verbe de Dieu les cieux ont été fermes, et par le souffle de sa bouche toute leur armée53.
32. Le Père a rempli tout l'univers, ainsi qu'il est écrit : "Moi, j'ai rempli le ciel et la terre", dit le Seigneur. Le Fils aussi (l')a rempli, ainsi qu'il est dit (par) écrit : Par lui tout a paru, et sans lui rien n'a paru. Écoute aussi le sage disant au sujet de l'Esprit Saint : L'esprit du Seigneur a rempli l'univers.
33. Qu'est-ce qui est le plus grand de toute la création ? N'est-ce pas l'homme ? Il n'a pas été fait par le Père uniquement, mais avec le Fils, l'Esprit Saint achevant (l'ouvrage). En effet, (Dieu) dit : "Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance." Il dit : "Faisons l'homme", il ne dit pas : "Que moi, je fasse", il ne dit pas : "Fais, toi" et il ne dit pas : "Que celui-ci fasse", mais il dit : "Faisons". S'il avait dit : "Fais, toi", il aurait montré que ("toi") était un serviteur, mais, pour exclure ce qui (est) d'un serviteur et montrer qu'un (est) l'honneur, il dit : "Faisons l'homme par un dessein un et une création une." Toute la création relève de la Trinité une.
34. Que le Père, le Fils et l'Esprit Saint ont fait l'homme, David (en) est témoin ; il a chanté en disant au Seigneur : "Tes mains m'ont fait et m'ont façonné. Ce n'est pas toi seul qui m'as créé et ce n'est pas ta main droite qui m'a fait, elle qui est ton Fils unique, mais tes mains m'ont fait et m'ont façonné." Cela veut dire : "ton Verbe et ton Esprit" ; tel est le sens : "La sagesse de ton Verbe m'a créé, la science de ton Esprit m'a façonné, toi-même achevant (l'ouvrage)." Ainsi également Job dit au Seigneur : "Tes mains m'ont créé et m'ont façonné." Les cieux et toute la puissance qui (est) en eux ont été faits par ces mains, (l'Écriture) disant : Par le Verbe de Dieu les cieux ont été fermes, et par le souffle de sa bouche toute leur armée. Son Verbe (est) son Fils. Osée le prophète dit aussi : Celui qui, par ses mains, a créé toutes les armées des cieux64. Par cela donc, (Dieu) montre que, par le Verbe et par l'Esprit, il a créé toutes les armées des cieux.
35. "Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance." "Faisons" veut dire "(oeuvre) de beaucoup", à la ressemblance et à l'image" (veut dire) "un seul". Et pour que beaucoup ne se fassent pas de (fausses) idées et ne disent pas : "à la ressemblance du Père seul a été fait l'homme", au sujet de celui-ci (Dieu) a dit : "à notre ressemblance et à notre image".
36. À cause de cela, toute la première créature, qui avait été faite à la ressemblance et à l'image (de Dieu), ayant été corrompue par la transgression du commandement et étant morte par la concupiscence, (cette créature donc) a été renouvelée et purifiée. Et elle n'est pas renouvelée dans le baptême au nom du Père seulement, mais aussi en celui du Fils et en celui de l'Esprit Saint.
37. En effet, lors de la création même, il a été fait ainsi. C'est pourquoi le Père scelle (la création) par le baptême, comme (le) dit Paul l'apôtre : Celui qui nous a faits par cela (est) Dieu ; Dieu nous a oints, lui qui nous a scellés par l'Esprit Saint, notre sceau, comme (le) dit Paul : "N'attristez pas l'Esprit Saint par lequel vous avez été scellés pour le jour de la libération."
38. Ayant donc été scellés par l'Esprit quant à nos coeurs, ce n'est certes pas à deux images que nous sommes semblables mais à une seule, celle du Fils, comme (le) dit Paul : Ceux qu'il a connus d'avance, il (les) a aussi organisés d'avance quant à la ressemblance pour qu'ils fussent à la ressemblance de son Fils.
39. C'est de tout cela qu'est composée, comme (étant) une, l'image de la Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint ; en effet, scellés par l'Esprit Saint, nous devenons l'image de Dieu et sa ressemblance, comme (le) dit Paul : Quant à l'homme, il ne convient pas qu'il se couvre la

tête alors que la gloire de Dieu et la ressemblance de Dieu (sont) sur lui. Plus encore l'Esprit Saint (est-il) l'image de Dieu et un avec lui !

40. Grand est le Père, grand est le Fils, et l'Esprit Saint ne vieillit pas. En effet, il est écrit : Grand (est) le Seigneur et grande sa puissance. Et il est écrit que le Christ (est) la puissance de Dieu. Il n'y a pas de mesure à sa sagesse : c'est l'Esprit Saint ; en effet, il est écrit : Sur lui reposera l'esprit du Seigneur, esprit de sagesse et de connaissance.

41. Paix est le Père ; en effet, il est écrit : "Voici que je me tourne vers eux comme un fleuve de paix." Le Fils aussi est paix, comme (le) dit Paul : Il est la paix, notre paix, lui qui a fait des deux un seul. Paix est l'Esprit Saint ; en effet, il est écrit : Le fruit de l'esprit est amour, joie et paix.

42. Source est le Père ; en effet, il est écrit : Car auprès de toi (est) la source de vie. Le Fils aussi est source, comme il est écrit : "Ils m'ont abandonné, moi la source de l'eau de la vie, et ils se sont creusé une citerne (dans) laquelle il ne se trouve pas d'eau." Et si l'Esprit Saint n'était pas source, Paul n'aurait pas dit : "Nous tous, nous l'avons bu, (lui) l'Esprit." Plus encore, à partir des paroles de Notre Seigneur, nous montrons que l'Esprit Saint est source ; en effet, il est écrit : S'étant levé, Jésus s'écria et dit : "Que celui qui a soif vienne auprès de moi et boive. Comme (l')a dit l'Écriture : Des fleuves d'eau de la vie couleront de son ventre." Il dit cela à propos de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.

43. Lumière est le Père ; en effet, il est écrit :Le Seigneur (est) lumière. Le Fils aussi est lumière ; en effet, il dit : "Moi, je suis la lumière du monde." Et si l'Esprit Saint n'était pas lumière, Paul n'aurait pas dit : "N'éteignez pas l'Esprit." Mais à beaucoup cette parole semble plutôt obscure. David parle clairement : "Par ta lumière nous voyons la lumière." Cela veut dire : "Par ton Fils nous voyons la lumière qui est l'Esprit Saint, la troisième (personne de la Trinité)."

44. Le Père libère celui qui était soumis au péché ; le Fils aussi (le) libère ; en effet, quelque part il dit aux Juifs : "Si le Fils vous a libérés, en vérité vous êtes libres." L'Esprit Saint aussi (le) libère ; en effet, quelque part il est dit : Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.

45. La loi du Père libère. La loi du Fils aussi libère. La loi de l'Esprit Saint aussi libère. Quelque part il est dit : La loi de l'Esprit Saint te libère de la servitude et de la corruption.

46. Bon (est) le Père. Bon (est) le Fils aussi ; en effet, quelque part il est dit : "Si ton oeil (est) envieux, moi, je (suis) bon." L'Esprit Saint aussi (est) bon ; en effet, il est dit : "Que ton bon esprit me guide dans un pays droit."

47. Le Père est là où il veut, car il n'est personne à qui il soit soumis. Le Fils est là où il veut, car lui aussi (est) libre. L'Esprit Saint aussi est là où il veut ; en effet, il est dit : "L'Esprit souffle où il veut ; tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va."

48. Le Père domine tout. Le Fils domine tout. L'Esprit Saint domine tout. David dit : "Où irai-je loin de ton esprit, et où fuirai-je loin de ta face ?"

49. Le Père peut tout, comme (le) dit Job : "Je sais, Seigneur, que tu peux tout et que tu n'es incapable de rien." Le Fils aussi peut tout, comme (le) dit dans l'Évangile Notre Seigneur : "Tout est possible à celui qui croit." L'Esprit Saint aussi peut tout ; en effet, il est dit : C'est la sagesse du Seigneur, l'Esprit Saint ; esprit de connaissance, saint, divisé quant à la grâce en de nombreuses (formes d'action), subtil – et il est dans tout – , pur, qui ne se corrompt pas, sagesse, qui n'est pas souillé, libérateur, qui n'est pas entravé, utile, ami des hommes, qui n'est pas dissous, ferme, qui n'est pas affligé, omnipotent, surveillant tout, qui sur tout (est) épiscope. Non seulement (il est) épiscope sur tout, mais il a aussi fait les hommes épiscopes. Mon témoin (est) Paul disant dans les (Actes des) Apôtres : "Soyez attentifs à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel l'Esprit Saint vous a institués épiscopes."

50. Le Père a envoyé des prophètes. Le Fils a envoyé des prophètes et l'Esprit Saint a envoyé des prophètes, comme un des prophètes, Isaïe, s'écrie et dit : "Maintenant le Seigneur m'a envoyé – ainsi que son esprit".

51. Les apôtres ont été envoyés par le Père. Par le Fils aussi ils ont été envoyés ; en effet, il est dit : "Voici que moi, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups." Par l'Esprit Saint aussi ils ont été envoyés, comme il est dit dans les Actes des Apôtres : Quant à ceux qui furent envoyés par l'Esprit Saint, ils descendirent à Séleucie.
52. Le Père appela les apôtres, le Fils aussi les appela ; de même l'Esprit Saint les appela ; en effet, il est dit : Alors que (quelques-uns) parmi les apôtres faisaient le service du Seigneur, l'Esprit Saint dit : "Mettez-moi à part Barnabé et Paul pour l'oeuvre (pour) laquelle je les ai appelés." "Mettez-moi à part, dit-il, vous, mettez-moi à part Barnabé et Paul, moi, je parle en tant que maître, obéissez-moi en tant que serviteurs."
53. Il est dit : Alors qu'ils jeûnaient et faisaient le service du Seigneur. Observe bien qu'il est dit : et faisaient le service du Seigneur. Ceux qui parlent (contre lui) diront certes maintenant que l'Esprit Saint est un serviteur.
Mais nous, nous leur disons : si l'Esprit Saint était un serviteur, il serait un des anges et des apôtres ; en effet, il est dit : Qui fait de ses anges un esprit et de ceux qui le servent une flamme de feu. Mais l'Esprit Saint n'est pas un serviteur mais quelqu'un que l'on sert et pour qui on fait le service, comme il est dit : Alors qu'ils faisaient le service du Seigneur.
54. L'Esprit Saint dit : "Mettez-moi à part". Observe qu'il dit : "Mettez à part".Voyez-vous qu'il est le maître ? Un serviteur n'aurait pas dit : "Mettez-moi à part", mais (c'est une parole) qui (provient) d'un maître (que) cette parole qui dit : "Mettez-moi à part Barnabé et Paul pour l'œuvre (pour) laquelle je les ai appelés."
55. "Maintenant vous, mettez-moi à part Paul et Barnabé, car moi, je les ai mis à part dès le ventre de leur mère." Que Paul ait été appelé par l'Esprit Saint et mis à part par les apôtres en vue de l'Évangile, (cela est) dans sa première épître, et il dit : Paul, serviteur du Christ Jésus, qui a été appelé et mis à part pour l'Évangile du Seigneur.
56. Mais maintenant, mes amis, ils ont trouvé, ceux qui donnent leurs soins à l'impudence – ils devraient donner leurs soins aux saintes Écritures et apprendre à connaître le Seigneur, comme il est dit : "Donnez vos soins et connaissez que moi, je suis (Dieu)" – mais ils ont trouvé (dis-je) un autre blasphème impudent et ils me questionnent en disant : "Le Père a-t-il un trône ?" Nous leur répondons "Oui" ; en effet, il est dit : Le Seigneur est assis sur son trône saint. Ils nous (demandent) de nouveau : "Le Fils aussi a-t-il un trône ?" Nous leur répondons "Oui" ; en effet, il est écrit à propos du Fils : "Ton trône, ô Seigneur, (est) à tout jamais." Quant à "trône", lorsque tu entends (ce mot), aie dans l'esprit un trône selon la dignité de la divinité : c'est la puissance, la royauté et la seigneurie ; en effet, les saintes Écritures nous parlent à nous en tant que (nous sommes) des hommes.
57. Ils nous disent encore : "Où est-il écrit que l'Esprit Saint aussi a un trône ? Ce n'est qu'en (l') (=l'Esprit Saint) appréhendant, grâce au trône, comme consubstantiel (au Père et au Fils) que nous le jugeons Seigneur." Il ne nous est pas nécessaire, à nous, de répondre, sur un tel propos, à de telles (gens) : alors (qu'ils sont) véritablement des serviteurs qui ont été créés de la terre, ces apôtres auxquels (l'Esprit Saint) a imparti de s'asseoir sur un trône – en effet, il est dit : "Voici que vous, les douze, serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël" –, combien davantage l'Esprit Saint (a-t-il un trône) !
58. Ils nous disent aussi : "Où (est) la gloire de l'Esprit Saint ? Le Père est glorifié, le Fils est glorifié, où l'Esprit Saint est-il glorifié ?" Nous leur répondons aussi à ce (sujet) d'examiner les (Actes des) Apôtres117, et Isaïe (en) parle et Paul aussi (en) témoigne ; en effet, (Isaïe) dit : "J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé." Il dit cela à propos de l'Esprit et nous allons le montrer sans tarder : "J'ai vu le Seigneur assis sur un trône haut et élevé et sa gloire remplissait la maison. Des séraphins à six ailes se tenaient autour de lui. Ils criaient chacun et disaient : Saint, saint, saint (est) le Seigneur des armées. Sa gloire remplit les cieux et la terre !" Observe donc ici le trône et la gloire : le Seigneur me dit : "Qui enverrai-je et qui ira vers ce peuple – le peuple, (ce sont) les Juifs ; il leur dira : Vous écouterez bien et vous ne

comprendrez pas, vous verrez bien et vous ne saurez pas ; en effet, le coeur de ce peuple s'est épaissi et avec ses oreilles il entend péniblement" et ce qui est écrit après cela.
59. Paul vient après de nombreuses périodes d'années, il arrive à Rome et s'entretient avec les Juifs en les instruisant dans la foi du Christ, le (Fils) unique. Mais eux se détournent de lui et ne le croient pas. Alors il rappelle cette prophétie, car elle s'était réalisée par lui. Que leur dit-il ? Il a bien parlé, l'Esprit Saint par Isaïe le prophète : "Vous écouterez bien et vous ne comprendrez pas", et ce qui est écrit après cela.
60. Lorsque donc Isaïe dit : Le Seigneur des armées est assis sur un trône élevé et il est glorifié et proclamé saint par les anges, Paul quant à lui dit que (le Seigneur des armées) est l'Esprit Saint. Qui donc reste à contester que l'Esprit est Seigneur et Dieu et (qu')on lui est soumis et (qu')on le sert ?
À lui gloire, domination et puissance avec le Père et le Fils dans les siècles des siècles, amen.

Annexes

Annexe 1 :
Les notices sur Sévérien de Gabala, Théophile d'Alexandrie et Jean Chrysostome dans le synaxaire arabe copte.

Annexe 2 :
Les notice 21- Sévérien et 34-Théophile du "Traité des hommes illustres", de Gennade de Marseille.

Annexe 3 :
La présence de Sévérien de Gabala, Dans la "Supplique du diacre Basile" présentée à l'empereur Théodose en 430.

Annexe 4 :
L'homélie "sur la Paix" texte complet, traduction anglaise.

Annexe 1

Notices sur Sévérien de Gabala, Théophile d'Alexandrie et Jean Chrysostome extraites du Synaxaire arabe jacobite (rédaction copte) traduction par René Basset[1]

Septième jour du mois de Touth. (4 Septembre)[2]

En ce jour, se reposa dans le Seigneur le saint Père vertueux **Sévérien, évêque de Gabala**. Le nom de son père était Valérien. Il étudia la philosophie profane des Athéniens, alla à Césarée dont il étudia les sciences. Ensuite il retourna à Rome où il étudia les sciences ecclésiastiques et apprit par coeur tous les livres anciens et modernes, en peu d'années. Apres cela, ses parents moururent, lui laissant une fortune considérable, qu'on ne peut évaluer. Il voulut la donner au Christ pour recevoir à la place le centuple. Il bâtit un hospice pour accueillir les étrangers, les malheureux et les pauvres; il y établit des intendants pour en percevoir les revenus pour les pauvres, en sorte que jusqu'aujourd'hui, ces endroits sont appelés de son nom. Son oncle était gouverneur de la ville : il se plaignit de lui à l'empereur Honorius parce qu'il avait dissipé sa fortune en disant : Je la donne a notre Seigneur le Christ pour en recevoir l'équivalent comme il l'a dit dans son Evangile. L'empereur admira tout cela et lui ordonna de ne pas se séparer de lui dans son palais, de venir avec lui a l'église et de passer la nuit entière en prières, car l'empereur était aussi un juste : il menait la vie des moines et portait un cilice sous sa robe royale. Le patriarche (pape) de Rome était alors saint Innocent ; il apprit de Dieu que Sévérien faisait du bien à des foules considérables : il se mit à l'honorer et à le vénérer; il lui prescrivit de ne pas se séparer de lui. Le saint était aimé de la multitude; sa réputation arriva à Théodose qui régnait à Constantinople. Quand le saint vit le respect qu'on lui portait, il craignit que sa peine ne fut vaine et il se décida à partir en secret. Un ange du Seigneur lui apparut et lui ordonna d'aller dans la ville de Gabala, où il dirigerait beaucoup d'âmes. Il partit la nuit accompagné de son disciple Théodose à qui il avait fait revêtir le vêtement monastique. Le Seigneur lui envoya une lumière en forme de roue qui le précédait jusqu'à ce qu'il arrivât à Gabala. Il y avait là un couvent à la tête duquel était un saint. Celui-ci apprit par un songe ce qui concernait saint Sévérien. Il sortit à sa rencontre et lui fit connaître sa vision : le saint fut extrêmement surpris. Son histoire arriva jusqu'à cet endroit : on se rassembla autour de lui en foule innombrable. L'empereur Théodose envoya des supérieurs pour faire prospérer les couvents qui étaient à lui, après qu'un ange du Seigneur eut déterminé l'endroit où il devait agir. Celui-ci devint un refuge pour beaucoup d'âmes et le Seigneur produisit par lui des miracles nombreux.

Il arriva entre autres que la fille du gouverneur de Gabala avait en elle un démon qui dit à son père : Si tu fais partir Sévérien de cet endroit, je la quitterai. Quand le père fut allé trouver Sévérien et l'eut informé de l'affaire, en lui demandant de la guérir, le saint écrivit un billet ou il disait : *Au nom de Jésus, le Christ, tu sortiras d'elle*.

Une troupe de Samaritains et d'autres gens se joignirent aux soldats et voulurent pénétrer dans le couvent. Le saint attira sur eux des ténèbres et ils restèrent trois jours sans voir, jusqu'a ce qu'ils l'implorèrent avec beaucoup de larmes, et il les renvoya.

---

[1] Traduction légèrement modernisée, Albocicade 2014

[2] Texte publié dans Patrologia Orientalis tome 1, 1907, p. 240

De même tous les moines qui étaient sous son autorité priaient sur quiconque avait une maladie et le guérissaient. Il encourageait et instruisait chacun d'eux si bien qu'ils devinrent tous comme des anges.
L'évêque de cette ville se nommait Philadelphe : il apprit par un songe venu de Dieu que le saint occuperait sa place. Il envoya vers toutes les communautés et leur recommanda de le prendre pour (accomplir) le dessein de Dieu et, suivant l'avis des souverains justes et des chefs, on le fit évêque et il commença par une grande lutte pour la protection de son troupeau.
II y avait dans cette ville un Juif nomme Saktar, très savant et fier de ce qu'il possédait de la loi de Moise. Il alla trouver le saint et disputa avec lui, mais aucune parole ne put sortir de sa bouche. Ensuite le Seigneur l'informa en songe que cet homme ferait partie du troupeau béni. Quand Saktar fut rentré dans sa maison, il vit en songe des lieux de supplices et une voix dit : Ici sont les Juifs infidèles et quiconque ne croit pas a notre Seigneur le Messie. Le lendemain, il alla trouver saint Sévérien, tomba a ses pieds et lui demanda de le faire chrétien. Il le baptisa, lui et tous les gens de sa maison. Quand les autres Juifs apprirent que leur chef était devenu chrétien, ils crurent, furent baptisés et furent chrétiens comme s'ils étaient nés dans la religion du Christ.
De même une autre secte de magiciens qu'on appelait Montanistes. Lorsque le saint leur demanda d'entrer dans la foi, ils ne le firent pas, car ils avaient confiance dans leur art : en effet, quand un homme s'avançait vers eux, ils versaient de la poussière sur sa face et il ne voyait rien. Alors le saint demanda à notre Seigneur le Messie, avec beaucoup de larmes, de les ramener au saint troupeau. Le Seigneur envoya sur eux, mais pas sur les chrétiens, des maladies diverses comme ce qui atteignit les Egyptiens autrefois. Ils reconnurent que c'était la conséquence de leur désobéissance envers le saint : ils allèrent le trouver et devinrent chrétiens. La ville ne forma plus qu'un seul troupeau. Le démon hurla de douleur et se mit à crier sous l'apparence d'un vieillard, les vêtements déchirés : Je suis tourmenté de tous les côtés ; l'Egypte est remplie de saints moines; à Rome, il y a Innocent; à Constantinople, Jean Chrysostome ; il me restait cet endroit, et voici que Sévérien me l'a pris.

Les Perses envoyèrent un message aux rois Théodose et Arcadius, voulant leur faire la guerre : ils adressèrent la lettre au saint. Quand il en eut pris connaissance, il leur écrivit pour les réconforter : Nous appartenons au Christ ; notre royaume vient du Christ ; nous n'avons donc pas besoin d'armes, ni de lances, ni d'hommes; et il leur rappela une à une toutes les choses que Dieu avait faites aux rois, avant le jeûne de quarante jours : ainsi les Perses s'éloignèrent.

Lors de l'affaire de Jean Chrysostome avec l'impératrice, on fit venir le saint avec tous les évêques. Il adressa toutes sortes de blâmes à l'impératrice, disant que saint Jean Chrysostome n'avait rien fait qui méritât l'exil. Comme elle ne l'écoutait pas, il revint dans sa ville.

Il composa des discours, des exhortations et des homélies qui sont transcrits dans l'Eglise jusqu'à présent. Il vieillit et atteignit l'age de cent ans. Dix jours avant qu'il ne quitte son corps, un ange du Seigneur lui apparut et l'invita à partir. II fit ses recommandations à son troupeau et s'endormit dans le Seigneur. Sa mort arriva deux ans avant celle de saint Jean Chrysostome et celui-ci mourut la même année qu'Epiphane évêque de Chypre. On ensevelit le corps du bienheureux Sévérien comme il convenait; on lui fit des oraisons funèbres et des panégyriques et on le confia au tombeau. Que sa prière soit avec nous. Amen.

Dix-huitième jour du mois de Babeh. (15 Octobre)[3]

En ce jour se reposa dans le Seigneur le saint père **Théophile, patriarche de la province d'Alexandrie**. Ce saint était disciple du père Anba Athanase : il avait été élevé dans sa cellule et instruit par lui dans toutes les sciences de l'esprit et de l'âme. Apres la mort du saint père Timothée, ce père occupa sa place.

Il était instruit et savait par coeur les livres ecclésiastiques avec leurs commentaires. Il composa de son temps de nombreux mandements et beaucoup de discours pour exhorter à la charité et à la miséricorde, pour détourner de s'approcher des saints mystères si l'on n'y est pas préparé, sur la résurrection, le châtiment réservé aux pécheurs et d'autres sujets utiles. Notre saint père Cyrille était fils de sa soeur. Il s'occupa de lui et l'envoya chez le père Sérapion, dans la montagne de Scété, pour qu'il y reçut l'éducation spirituelle. Anba Sérapion l'instruisit dans toutes les sciences de l'esprit : il apprit par coeur les livres ecclésiastiques. Quand il fut accompli en science et en conduite, Théophile le fit venir dans sa cellule. Cyrille était assidu à lire en sa présence, devant le peuple, les livres saints. Quand notre père Théophile était près de notre père Anba Athanase, il l'entendit dire un jour qu'il levait les yeux et voyait des monticules devant sa cellule : "*Si je trouvais le temps, je raserais ces monticules et je bâtirais à la place une église en l'honneur de saint Jean Baptiste et du prophète Elisée*".

Lorsqu'il arriva au patriarcat, il se rappela les monticules. Il y avait à Rome une femme riche dont le mari était mort lui laissant deux fils : elle les prit, emporta sa fortune et, par la protection de l'ange Raphaël, elle partit de Rome pour Alexandrie. Quand elle apprit que notre père Théophile se plaisait à mentionner les monticules, elle s'empressa avec un zèle divin, dépensa de l'argent et rasa les monticules. Alors, sous l'un d'eux, apparut un trésor caché sous une dalle sur laquelle étaient gravés trois "thêta" [Θ].

Quand notre père Théophile les vit, il comprit leur secret, grâce à l'Esprit-Saint, et dit : "*Le moment où ce trésor devait apparaître est arrivé puisque les trois "thêta"se trouvent réunis en un seul temps*" : ce sont "Thaous" [c'est-à-dire Θεος, ce qui signifie] Dieu, "Théodose" l'empereur — car à cette époque, l'empereur était Théodose le jeune, fils d'Arcadius fils de Théodose l'ancien, — et "Théophile" le patriarche, c'est-à-dire lui-même. Il trouva que le trésor datait du temps d'Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, et qu'il avait environ 700 ans. Il envoya vers l'empereur pour l'informer de ce qui était arrivé et lui demanda de venir le voir. L'empereur y alla, contempla le trésor et lui en remit une partie. Le patriarche bâtit un grand nombre d'églises : il commença par celle sous l'invocation de Jean-Baptiste et du prophète Elisée; il y fit transporter leurs corps; elle est connue aujourd'hui sous le nom d'Ed-Daimas. Il construisit ensuite une église sous l'invocation de Notre-Dame : elle est maintenant en possession des Melkites, dans la partie orientale de la ville; il en bâtit une autre sous l'invocation de l'ange Raphaël à El-Djezirah, et d'autres églises, au nombre de sept, dit-on. Ensuite il sacra évêques les enfants de cette veuve. Quand l'empereur vit la résolution de notre père le patriarche et son empressement a bâtir des églises, il lui livra les trésors de tous les temples qui étaient en Egypte. Théophile en détruisit la plus grande partie et construisit à leur place des églises et des asiles pour les étrangers : il y affecta des fondations. Quand il eut mené cette vie agréable à Dieu, il fut transporté près du Seigneur. Que sa prière soit avec nous ! Amen.

[3] Texte publié dans Patrologia Orientalis tome 1, 1907 ; pages 345

Dix-septième jour du mois de Hatour. (13 Novembre)[4]

En ce jour jour célébrons la fête de la translation du corps du saint glorieux **Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople**. Le saint ne s'accorda pas avec 1'imperatrice Eudoxie qui voulait s'emparer du verger de la veuve. Il 1'empecha d'entreprendre ce dessein. L'impératrice prétendit que c'était une des coutumes des rois, lorsque l'un d'entre eux était entré dans le verger de quelqu'un du peuple, qu'il lui plaisait et qu'il voulait le prendre, de donner le prix à son propriétaire et de s'en emparer. "Je remettrai, dit-elle, à cette veuve, la valeur de son verger." Mais cette femme ne voulut pas le lui laisser.

Alors le saint lui défendit de le prendre. Quand elle s'en fut emparée, il lui interdit la communion et aussi l'entrée à 1'église. Alors l'orgueil et la colère la portèrent à rassembler un synode d'évêques interdits par le saint a cause de leur mauvaise conduite et de leurs opinions perverses. Ils s'accordèrent à le bannir. Il fut déporté dans la presqu'île de Prenete, puis ramené sur son siège où il resta quelque temps. Ensuite les évêques se rassemblèrent de nouveau et l'exilèrent dans le pays d'Arménie et, de là, dans une région déserte où il mourut. Quand Théodose le jeune régna après la mort de son père Arcadius, il fit rapporter son corps sacré dans la ville de Constantinople, trente-cinq ans après son exil.

Il fut transporté en grande pompe et avec beaucoup d'honneurs. D'après quelques calendriers coptes, son arrivée eut lieu le 22 du mois de Bachon, et d'après les calendriers des Grecs, le 12 du mois d'Amchir. Son corps fut placé dans un cercueil de marbre à 1'intérieur de l'église. Que sa prière soit avec nous! Amen.

[4] Texte publié dans Patrologia Orientalis tome 3, 1909 ; page 302

Annexe 2

Gennade de Marseille
Traité des hommes illustres,
les notice[1] 21- Sévérien et 34-Théophile

*
* *

21. SÉVÉRIEN, évêque de l'Eglise de Gabale, fut instruit dans les divines Ecritures, et admirable dans la composition des homélies. Aussi fut-il souvent mandé par l'évêque Jean et par l'empereur Arcadius pour prêcher à Constantinople. J'ai lu de lui une Exposition sur *l'Épître aux Galates,* et un fort beau traité sur le *Baptême,* puis sur la solennité de *l'Epiphanie.* Il mourut sous le règne de Théodose le jeune, son fils dans le baptême.

*
* *

34. THÉOPHILE, évêque de la ville d'Alexandrie, a publié contre Origène un grand volume, dans lequel il le condamne, lui, et presque tous ses écrits, déclarant en même temps qu'Origène a été rejeté du sacerdoce, mis hors l'Eglise, chassé de sa ville, non point par lui le premier, mais par les anciens Pères, et surtout par Héraclas. Dans une très-longue discussion où il réfute les hérétiques Anthropomorphites, qui prétendent que Dieu a une figure humaine et des membres, puis dans laquelle il les combat et les presse par les témoignages des divines Ecritures, Théophile montre qu'il faut croire, suivant la foi des Pères, que Dieu est incorruptible et incorporel, qu'il n'est composé d'aucun linéament de membres, que par conséquent il n'y a rien dans les créatures qui lui soit semblable en substance, qu'il n'a donné à personne l'incorruptibilité, l'immutabilité, l'incorporalité de sa nature, mais que toutes les natures intellectuelles sont corporelles, que toutes sont corruptibles, que toutes sont muables, et que lui seul n'est point soumis à la corruptibilité ni à la mutabilité, parce que, Seul, il possède l'immortalité.
Il offrit à Théodore un livre sur le retour de la fête de Pâques qui, selon la découverte du grand Concile de Nicée, se trouvait, au bout de quatre-vingt-quinze années, en son temps, en son jour et en sa lune, suivant son état. Il y joignit quelques raisons de la solennité et quelques expositions là-dessus.
J'ai lu trois livres *sur la Foi,* lesquels portent son nom, mais comme le style en est discordant, je n'ai pu croire que l'ouvrage soit de lui.

---

[1] Il existe aussi, dans certains manuscrits du De viris de Gennade, une notice "30- Jean Chrysostome", qui ne doit rien au bon prêtre de Marseille. Aussi n'avons-nous pas jugé opportun de la laisser ici.

Annexe 3

La présence de Sévérien de Gabala, Dans la "Supplique du diacre Basile" présentée à l'empereur Théodose en 430. [1]

Aux très pieux, honorés, honorables aux yeux de Dieu et des hommes, empereurs chrétiens Flavius Théodose et Flavius Valentinien, supplique ou exhortation de la part de Basile diacre et archimandrite et Thalassios lecteur et moine et des autres moines chrétiens.
La philanthropie de Dieu qui a donné et qui donne à la race humaine participation à une infinité de biens est visible en toutes choses et sur toutes choses. Parmi ces dons de Dieu compte la connaissance de la vérité et la haine de la connaissance fausse, en sorte que nous connaissions la foi transmise à l'Église catholique depuis les origines et le commencement par les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les saints évêques, avec le concours des très pieux empereurs, d'abord par Pierre, le prince des apôtres, qui a dit par révélation et connaissance et confession et tradition aux générations postérieures "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant" (Mt 16. 16), par l'apôtre et archevêque Jacques, par l'apôtre et évangéliste Jean et les autres évangélistes, martyrs, confesseurs, évêques, et tous ceux qui ont cru et qui croient dans la Trinité consubstantielle, Irénée, Grégoire le grand évêque de Néocésarée, le concile des cent quatre-vingts évêques réuni à Antioche contre Paul de Samosate, qui l'a déposé à cause de son impiété parce qu'il ne reconnaissait pas le Christ comme Dieu par nature et Fils du Dieu Père, le grand et saint concile des trois cent dix-huit évêques à Nicée qui a sanctionné la décision des évêques à Antioche, les frères Basile et Grégoire évêque, Athanase évêque d'Alexandrie, Éphraïm le Syrien. l'évêque Grégoire, l'évêque Ammon. l'évêque Vitalius, Amphiloque, Paul, Antiochus, Eustathe, Méthode, Optimus, Léporius, Ambroise de Milan, tout le concile d'Afrique, **les évêques Jean, Sévérien, Atticus, Cyrille l'évêque d'Alexandrie actuellement vivant et obéissant à la loi de Votre Piété**. Nul donc des hommes ne peut compter les fidèles qui ont cru et qui croient dans le Christ Fils de Dieu, qu'il est réellement vrai Dieu. Ce n'est pas en effet parce qu'il est à cause de nous devenu homme, étant demeuré ce qu'il était, Dieu, comme Votre Piété l'a appris, que nous nierons désormais qu'il était Dieu, mais nous croyons, confessons et proclamons que le Dieu Verbe Monogène, antérieur à tous les siècles, étant Fils de Dieu, à cause de sa grande philanthropie pour nous est devenu homme parfait comme l'un d'entre nous en tout sauf le péché (Hebr 4. l5), étant demeuré ce qu'il était, Dieu, pour le salut de notre race engendré de la Sainte Vierge Marie, selon un mode que lui seul connaît.
…

http://books.google.fr/books?id=ePfXOSgulCcC&lpg=PA523&ots=P9rfg5SULA&dq=%22supplique%20du%20diacre%20basile%22&hl=fr&pg=PA523#v=onepage&q&f=false

[1] "Supplique du diacre Basile et des autres moines" in *Ephèse et Chalcédoine, Actes des Conciles* par A. J. Festugière, doc143, p 523 ; 1982

Annexe 4

L'homélie sur la Paix : traduction intégrale anglaise réalisée sur le texte grec[1]

Severian of Gabala: *On Peace*

CPG 4214
Translated by Bryson SEWELL[2]
2014

[1] After the angels gathered the heavenly chorus they proclaimed the good news to the shepherds, saying "We proclaim to you today a great joy which will be for all the people."[3] And we too, borrowing the voice from those holy angels themselves, proclaim the good news to you today, that the affairs of the church are in calm weather but those of the heretics are in a storm. Today the ship of the church is in calm weather and is anchored in a harbor of peace untouched by storms, but the madness of the heretics is tempest-tossed by their own huge waves. Today the shepherds are in tranquility and the flock in safety, [but] the enemies are at a loss, the wolves are in despair. Today the vine of our savior is in prosperity but the workers of evil in despair. Today the people of God are in exaltation but the enemies of truth in humiliation. Today Christ is in great joy but the devil in grief. Today angels rejoice with gladness and demons run away with shame. And what need is there to say many things? Today Christ, the king of peace, came forth with his own peace and got rid of all enmity and all grief and all dissension.[4] The sun shines upon the sky and the peace of Christ illuminates the church. Peace, the longed-for name! Peace, the shining promise of piety![5] Peace, the pure sight of the priesthood! Peace, the radiant beauty of the altar! And what can we say that is worthy of peace, which is the name of Christ? For when Paul is talking about Christ he says, "He is our peace, who made both one."[6] Both weren't divided by will,[7] weren't separated by faith, but were divided by the ill-will of the devil. But just as in the event of a royal procession the streets are cleansed and porticoes are crowned with remarkable ornaments in order that nothing should appear unworthy of the royal sight, so too all pains retreated out of our way when Christ, the king of peace, came forth. The truth shone forth, and falsehood runs away! Concord shone forth, and discord fled! And just as often in the case of kings or brothers or rulers, the best painters, when they want to show the unity of the soul, represent Concord in the form of a woman [standing] behind [them], embracing those who are united with both of her arms – in order that she[8] may show that separated bodies

[1] Rappelons que la traduction française donnée plus haut, basée sur le texte transmis en latin, ne comprend que le début de cette homélie. Le texte grec de l'homélie complète est à trouver dans "Ανάλεκτα Ιεροσολυμιτικής Σταχυολογίας", t. 1 (Saint-Pétersbourg, 1891), p. 15-26
[2] This translation was commissioned by Roger PEARSE, Ipswich, and is released by him into the public domain.
[3] Luke 2:10.
[4] Or, "meanness of spirit."
[5] Εὐσέβεια
[6] Ephesians 2:14.
[7] Γνώμη.
[8] Or "he," if this refers back to the painter. The text is itself ambiguous on the gender.

are joined in will[9] – so too the peace of Christ intervening joined what was separated, and what was said by the prophet was fulfilled in our time: "And there will be a counsel of peace between both."[10]

[2] Yesterday our common father introduced the gospel, the word of peace;[11] but today we are taking the first part[12] in the word of peace. Yesterday with open hands he greeted us with the word of truth, and today we, so to speak, welcome [him] with the gifts of peace. War has been abolished and the beauty of peace is shining! Now the devil groans! Now the band of demons laments! Now the affairs of the flock are in great joy! Now the heavenly things are in gladness! Today peace dances,[13] the peace that dwells with the angels in heaven and lives with the saints on the earth! Peace, the hymn of the angels! Peace, the work of the saints! And see the marvel. The things in heaven sing hymns of peace, and the things on the earth sing hymns of peace! But when the angels sing hymns of peace, they send it to earth, they shine forth the rays of peace upon the earth. But whenever the saints on the earth sing hymns about it, they send its radiances up into heaven. The angels from heaven sing hymns and say, "Glory in the highest to God, and peace on earth!"[14] Do you see how the heavenly companies send to one another the gifts of peace? The angels in heaven proclaimed peace to the earth. For when that pious chorus was singing hymns of Christ and said, "Hosanna to the son of David, blessed is the one who comes in the name of the Lord!"[15] this was also added, "Peace in the heavens and glory in the highest!" Let us moreover also say, "Glory in the highest to God, who brought the devil low and raised high his own people. Glory to God in the highest, who got rid of enmity and decided on peace."

[3] We spoke to you of the devil's cunning, and before us[16] you weren't ignorant of his designs. Satan saw the church fortified with faith, he saw it crowned with the teachings of piety. He saw it, and after seeing it, he melted. After seeing it he raged, after seeing it he went mad. He tried to scatter Christ's glory, but he wasn't able to. For neither is Christ's glory done away with, nor is the peace of [his] priests destroyed. The devil's[17] evil gave no benefit, for the concord of the brothers introduced the word of peace. For Christ is our peace. "May the peace of Christ rule in our hearts."[18]

[4] Carefully pay attention to how God reveals the beauty of peace and shows it both flourishing among prophets and shining among apostles and dancing among

[9] Γνώμη.
[10] Zechariah 6:13.
[11] Τῆς εἰρήνης τὸν λόγον. This phrase recurs numerous times throughout this homily. Its exact meaning is elusive due to the many possible meanings of λόγος. It might mean "message of peace, word of peace, teaching of peace, discourse on peace," or similar expressions. It is also possible that there is a play on words as Christ as the λόγος (cf. the opening of the Gospel of John).
[12] i.e. by effecting a reconcilation between themselves, Severian of Gabala and Chrysostom are chiefly responsible for the peace and are hence "taking the first part in the word of peace" or "taking the lead in the word of peace." The contrast is between God, who first "*introduced* the gospel, the word of peace," onto themselves, as now *taking the lead* in effecting peace between themselves.
[13] Χωρεύει.
[14] Luke 2:14.
[15] Matt 21:9.
[16] i.e. before we spoke to you.
[17] Literally, "his."
[18] Col. 3:15.

martyrs. Without peace nothing can exist,[19] neither of the things in heaven nor of the things on earth. Peace, [the] mouth of law! Peace, [the] tongue of prophets! Peace, [the] teaching of apostles! Peace, [the] desire of martyrs and prophets! What is [the] desire of prophets? "Lord our God, give us peace."[20] The king[21] accepted our petition. It was necessary that he sign our petition and by his superscription reply appropriately to our petition. "What do you want," he says, "men, who were brought up in piety?" "Lord our God, give us peace." "I grant your favor. I sign [it] and give my decision."[22] The king signed it by himself,[23] "I fulfill your petition." When the prophets say, "Lord our God, give us peace," what moreover does he reply to them through the gospel's grace? "I give you my peace. I leave you my peace."[24] Why "I give?" Why "I leave?" Because every servant of Christ is considered both according to the flesh and according to divinity. He was absent[25] according to the flesh, remaining according to divinity. He said both "I leave" and "I give:" "I leave" as if he were being take up[26] [to heaven], "I give" as if he were living as a fellow citizen. "Peace" was subjoined as a sign of the apostles' race. For just as the signs of a public race are invalid unless they are marked[27] by a royal hand, so too the race of the apostles, unless it received a sign of peace, wouldn't have been able to go through the world, which is full of war. Let Isaiah say what sort of thing the sign of peace is. "How beautiful are the feet of those who proclaim peace, those who proclaim good things!"[28] You saw the sign of peace. Hear the beginning of the message of the gospel.[29] The beginning of the gospel message is "peace." Hear the savior saying, "Whatever town or house you enter into, say to this house, 'Peace.'"[30] Peace fortifies[31] [the] soul of a priest. It givens open ears to those who listen. For before the words, shining peace illuminates the mind of those listening. For on account of this ancient figure of the priesthood, God, deifying [it], said, "It walked with me prospering in peace, and it turned many from injustice, because the lips of the priest guarded knowledge, and they seek [the] law from his mouth. For he is a messenger of the Lord Almighty."[32] You saw [that] peace [is] the reins and bridle of the priesthood,[33] the bridle of those being guided. Do you want to learn another strange thing? "Peace" is the first and ancient name of the altar. For in the beginning it was called "altar of peace," since all dissension and grief and enmity are abolished on the altar. From the beginning God established [the] name of the altar as "peace," from which comes the [statement], "Gideon built an altar to the Lord, and he called its name "Peace of the Lord."[34]

---

[19] Συστῆναι. This might also mean "endure" or "continue" in this context.
[20] Isaiah 26:12.
[21] i.e. God.
[22] ὑποσημειοῦμαι καὶ ἀντιγράφω.
[23] Δι᾽ἑαυτοῦ.
[24] John 14:27.
[25] ἀπεδήμει.
[26] Cf. Acts 1:11.
[27] i.e. a stamp of approval.
[28] Isiaiah 52:7.
[29] Τοῦ εὐαγγελικοῦ λόγου τὸ προοίμιον.
[30] Luke 10:5.
[31] Συγκροτεῖ.
[32] Malachi 2:6-7.
[33] i.e. peace guides the priesthood in the same way reins and a bridle guide a horse.
[34] Judges 6:24.

[5] Why do you want to discover the boundaries[35] of piety? Peace is just like a large and great piece of land subjected to different ownership. The boundaries dividing [it] show how far the ownership of one person reaches and where the allotment of another person begins. In this way, since the failures and successes of human souls lay between demons and Christ, who decides on peace, while some people love Christ and his peace, and others run to demons, the word of truth sets peace as the boundary, in order that you may learn that as long as you see peace, it is the possession of Christ. Whatever is outside of peace is foreign to Christ. How can this be?[36] Let David, the ancient land-measurer, tell you and show you the boundaries, who says, "[the] measuring-lines fell for me in the best [places], and indeed my inheritance is best."[37] This person, showing us the boundaries, says, "Jerusalem, praise the Lord, Zion, praise your God, because he strengthened the bolts of your gates, he blessed [your] sons in you, he who sets peace as your boundaries."[38]

[6] You saw the boundaries of peace, eternal boundaries, which the prophets and apostles fixed. Learn also of another one. The brothers of Joseph were once suspected of being spies. Since they had no defense, they ran to the weapon of peace. "We are not spies, we are peaceful."[39] Again, the blessed David, raising the power of piety aloft, and showing what the vigor and power of the truth are, says, prophesying to the ancient and holy city, "Let there be peace in your power and prosperity in those who love you."[40] Again God, wanting to show that the multitudes are consumed in war and the abundances of the peoples are dispersed, but in a word of peace they are gathered, says through the prophet Ezekiel, "Let a shoot of peace arise for them, and they will no longer be few. For just as men arm themselves against wild beasts and, appearing fully armed, they immediately put the bests to flight, so too whenever peace appears, war is dispersed, diabolical favors[41] are dispersed, and the phalanx of demons is broken up. For where there is peace, there evil is put to flight, just as the beasts [are put to flight] by the holy one. For this reason God says, "I will make a covenant of peace with David, and I will destroy the wild beasts."[42] Peace is a field of truth, a vine of righteousness, a river of piety.

[7] Did you see how peace caused the church to be filled spiritually after the manner of streams of rivers?[43] Did you see how the multitudes streaming in imitate the

---

[35] ὅροι. Or, "boundary-stones."
[36] Πόθεν τοῦτο;
[37] Psalm 16:6; Septuagint 15:6.
[38] Psalm 148:1-3; Septuagint 147:1-3.
[39] Gen 42:31.
[40] Psalm 122:7; Septuagint 121:7.
[41] Διαβολικαὶ εὔνοιαι.
[42] Ezekiel 35:25.
[43] The Greek is unclear, and this translation should not be taken as authoritative. The Greek is: εἶδες πῶς ἡ εἰρήνη ἐποίησεν τὴν ἐκκλησίαν δίκην ῥευμάτων ποταμίων πληρῶσαι πνευματικήν; There are several issues. The first is how to understand the verb ἐποίησεν. Here the most likely meaning is "to bring it about that," followed by an accusative and an infinitive. Hence a literal translation, "how peace brought it about that [it – "peace" must be understood again] filled the church." The adjective πνευματικήν at the end of the sentence then has to be taken as an adverbial predicate, "to fill the church *spiritually*." The position of the adjective doesn't allow for the translation "to fill the spiritual church." But this leaves the noun δίκην. As it is rendered here, it is understood to be functioning as an adverb ("after the manner of," LSJ A 2) followed by the genitive, hence "after the manner of a stream of a river." One wonders, however, why the author

rushing of the river, gladdening the city of God? And your great joy which arose because of the peace imitates the waves of the sea, following one another in their course and giving way to one another and coming against one another without uproar. They are not at odds because of a quarrel, but because of a concord of disposition. Do you want to learn this – that a river imitates peace – from the sight and the scriptures? "Your peace and your righteousness are as a river, as waves of the sea."[44] But as I said before, the divine trumpet, which proclaims the word of peace, anticipated us. Today let us follow the word of peace and as if with both hands let us open the gates for it[45] and say, "Raise the gates! Let the people enter who guard righteousness and guard peace, who hold to the truth forever."[46] For indeed peace is a cargo[47] and waves of the sea and a shining sun. Why do I say a sun? The sun doesn't shine as much as the peace of our savior flashes forth its light! For I see that the sun is a slave to its position; it has the evening as the end of its course. But the peace of Christ, filled with light, both shines during the day and illuminates during the night and flashes forever! Listen! Whenever peace appears, it doesn't appear alone, it doesn't endure to come forth alone, but it brings its sister with itself, righteousness. Listen to the prophet saying, "In his day righteousness will rise up, and a great amount of peace."[48] And again, in our own time, bringing them[49] forward receiving one another, he says, "Mercy and truth came together, righteousness and peace kissed."[50] For what else is there like this for those who rule in accordance with Christ, for those who received their office of overseer,[51] like peace and righteousness? And this, you who love Christ, is dispersed by a prophetic voice. Listen to God saying, "I will give your leaders in peace, and your overseers in righteousness."[52]

[8] Peace moreover has arisen! Let the heretical beasts flee! Peace has arisen! Let the savage bands of the heretics run away! For just as the beasts which don't have confidence during the day become fearless at night, so too do those people who don't endure the ray of peace. When a small cloud of dissension that was introduced[53] didn't make an end of peace but threw [it] aside,[54] the beasts, thinking that it was a lightless night, came forth from out of their own dens, bringing forward their own poison, and the statement of David was fulfilled, "You established darkness, and it became night. All the wild beasts of the field will go about in it, young lions roaring to seize"[55] [my] soul from correct belief into heretical opinion, from faith into faithlessness, from truth into falsehood. But again – for he uses the same example – just as the beasts who receive confidence that comes from the night run away if they only see a ray of the sun and return

didn't merely write, "πῶς ἡ εἰρήνη ἐπλήρωσεν τὴν ἐκκλησίαν…," "how peace filled the church...," in place of the more tedious "brought it about that it filled the church."

[44] Isaiah 48:18.

[45] i.e. peace.

[46] Isaiah 26:2.

[47] Γόμος.

[48] Psalm 72:7; Septuagint 71:7.

[49] i.e. peace and righteousness.

[50] Psalm 85:10; Septuagint 84:11.

[51] ἐπισκοπή.

[52] Isaiah 60:17.

[53] Or, "That overtook [us]."

[54] Οὐκ ἐξέκοψε τὴν εἰρήνην ἀλλ᾽ ἔρριψεν. The point seems to be that peace wasn't utterly destroyed, but only cast aside for a while.

[55] Psalm 104:20-21; Septuagint 103:20-21.

to their own nooks, so now [if they hear][56] the voice of David, "The sun rose and they were gathered together and they will lay in their dens."

[9] Let us give thanks to Christ, who calmed the cloud of dust and sprinkled upon [us] a drop of peace and righteousness. For just as drops calm a cloud of dust, so too drops of righteousness calm dissension and anxiety. And so blessed Isaiah also prayed saying, "Be glad, heaven above, and let the clouds sprinkle righteousness."[57] Let the prior events trouble no one. "In a good day there is forgetfulness of sufferings."[58] Let no one be disturbed, let no one say, "There had to be dissension among the priests of Christ." For we haven't ceased being human, have we?[59] And aren't we often beguiled when we listen? You have an example capable of comforting you. I'm not committing outrage against the saints – may it not be! – but I'm demonstrating the misfortunes from them.

[10] A quarrel once arose between Paul and Barnabas, because one party valued justice, another injustice,[60] but each party was serving the goal of piety. The cause of their dissension was this. A certain Mark was united with them for the teaching of the Gospel from Palestine to Perga in Pamphylia. Then, since the apostles were using a strenuous course and an unbending soul in their contests and battles and dangers, after bidding farewell to the course of the apostles, he came to Palestine, not having denied Christ, but, as it has been said, having declined the great course. After this Paul and Barnabas returned, abounding in the fruits of piety and crowned with the toil of piety, and proclaiming to the church the good news of the conversion of all the nations. When everyone was praising Paul and Barnabas for their successes, Mark was stung, he was afflicted in his soul. Following this line of thinking he thought to himself, "If I was a partner in their toils, I now became a partner in their praises."[61] For many people who often flee the virtues themselves because of the toils, choose to toil on account of the praise that comes from them. What then? Mark, after feeling regret,[62] determined to unite with the apostles again as they were setting out. Barnabas at once received him after he had repented, but Paul was obstinate and said that "We shouldn't receive one who wasn't joined with us in the work of the Lord."[63] The discord wasn't a matter of injustice, but of justice and friendship. Paul was demanding justice, Barnabas was valuing kindness. Disagreeing moreover in their will, although they were in agreement as concerned piety,

---

[56] The syntax is ambiguous. A parallel is being constructed, but what exactly the parallel is isn't clear. "The voice of David" doesn't have a clear syntactic function (in the accusative case). It seems to be in parallel to "if they see a ray of the sun," though one can't "see the voice of David," and so is rendered ["if they hear] the voice of David." The quotation seems to hang in the sentence loosely. If the quotation is understood in apposition to "the voice of David," we must supply something like "they run away" to complete the parallel. Perhaps the point is that when heretics hear that peace is restored, they flee after the manner of beasts, and peace is here characterized as the rising sun.

[57] Isaiah 45:8.

[58] Sirach 11:25.

[59] Literally, "We have not become outside of being humans, have we?"

[60] This is a perplexing phrase to say that Paul valued (τιμάω) justice (δικαιοσύνη) and Barnabas injustice (ἀδικία). It seems to mean that Paul viewed Mark's action of desertion as an injustice, so that, by not receiving him back, he was carrying out some type of justice, while Barnabas disregarded this 'justice' and valued friendship and affection more highly.

[61] An ἄν may have dropped out of the text. If so, it should be translated, "If I had been a partner in their toils, I would have now become a partner in their praises."

[62] Or, "after repenting."

[63] Acts 15:38.

they came into such a sharp disagreement that they even separated from one another. They weren't at variance in faith or disposition, but in a human quarrel. But an arrangement arose when they were at variance. Barnabas, taking Mark, went out on his course, but Paul, taking Timothy, went out himself on his own course. Paul's strictness benefited Mark. For when he saw that he was thus cast out because of his laziness, he strove to cover his former sluggishness with his zeal and his second course. Accordingly Mark was running eagerly[64] with Barnabas. Paul exhorted in the churches that they not receive Mark, not in order to grieve him, but to make him more zealous. Then, when holy Paul saw Mark anticipating [him] in zeal and having rendered an account to God through his second actions, he begins to commend him. And what does he say here? One phrase. And he takes hold of holy Barnabas[65] because he treated Mark as a cousin and he was eager to forgive him his sin as a cousin. For what does he say? "Mark, the cousin of Barnabas, greets you, about whom you received orders. If he comes, receive him."[66]

[11] And now let the past matters pacify the current situation. If there was dissension between Paul and Barnabas, why is it astonishing if [there was dissension] between us? But just as at that time Mark who was in the public eye[67] made proof of his reform and was deemed worthy of kindness, let those who are now in the public eye[68] be received. Let them have a gracious God. Christ will forgive everyone, and will have mercy on me with you. And let us exhort our common father to seal for us the word of peace in Christ Jesus our Lord, to whom be glory forever. Amen.

---

[64] Literally, "was eager and running"

[65] ἐπιλαμβάνεται τοῦ ἁγίου Βαρνάβα. The meaning of ἐπιλαμβάνεται here is uncertain. "Lay hold of" is ambiguous. "Attack," another possible meaning, makes no sense here. "To get" or "obtain" is tempting, though the meaning is still unclear.

[66] Colossians 4:10.

[67] ὁ ἐν τῷ μέσῳ Μάρκος. A difficult expression, with no clear parallels in the lexica. It might also be rendered, "with whom the matter is concerned"

[68] Οἱ ἐν μέσῳ, i.e. Severian of Gabala and John Chrysostom.

Bibliographie

AUBINEAU, Michel : Un traité inédit de christologie de Sévérien de Gabala "in centurionem et contra Manichaeos et Apollinaristas", exploitation par Sévère d'Antioche et le Synode du Latran ; 1983

BAREILLE, (abbé) : Oeuvres complètes de S. Jean Chrysostome, Traduction nouvelle :

- Volume 11 ; p. 126 ss., 1868 (Traduction des homélies sur la Création)
- Volume 11 ; p. 244 ss., 1868 (Traduction de l'homélies sur le Serpent)
- Volume 3 ; p 352 ss. 1867 (Traduction de l'homélies sur la Paix)
- Volume 3 ; p. 534 ss., 1864. (Traduction de l'homélies sur le Repentir)

BASSET, René : Traduction du Synaxaire arabe jacobite (rédaction copte) Patrologia Orientalis tome 1, 1907, p. 240 et pages 345 ; tome 3, 1909 ; page 302

COLIN, Gérard : "L'homélie sur la foi en la Trinité de Sévérien de Gabala", Aethiopica 6 (2003) 110

COLLOMBET, F.Z., Livre des hommes illustres, par saint Jérôme; suivi de celui de Gennade et de celui de st Isidore de Séville; traduits en français avec le texte en regard et des commentaires, 1840.

DE ALDAMA, J.A. : Repertorium pseudochrysostomicum, publié par l'IRHT, éditions du CNRS, Paris 1965

FESTUGIERE, A. J. : Ephèse et Chalcédoine, Actes des Conciles par A. J. Festugière, doc143, p 523 ; 1982 (pour la "Supplique du diacre Basile et des autres moines")

KECSKEMETI, Judit : "Une rhétorique au service de l'antijudaïsme, IV-VII siècle", 2005, p 135 ss. 5Traduction de l'homélie sur l'Esprit saint et la Pentecôte)

MARTIN, Ch. : Une homélie "De Poenitentia" de Sévérien de Gabala, Revue d'Histoire Ecclésiastique, p 331, 1930

NAUTIN, Pierre : L'homélie de Sévérien de Gabala "Sur le Centurion, contre les manichéens et les apollinaristes", remarques sur le texte, in Vigiliae Christianae 38, p 393-399, 1984

VOICU, Sever J. : article"Sévérien de Gabala" dans le Dictionnaire de spiritualité, tome 14, p 752-63 ; 1990.
Voir aussin, du même :
* "In illud: Quando ipsi subiciet omnia (CPG 4761), una omelia di Severiano di Gabala?", Rivista di studi bizantini e neoellenici n.s. 17-19 (1980-82), pp. 5-11.
* "Nuove restituzioni a Severiano di Gabala", Rivista di studi bizantini e neoellenici n.s. 20-21 (1983-84), pp. 3-24.
* "L'omelia "In lotionem pedum" (CPG 4216) di Severiano di Gabala: Due note", Le Muséon 107 (1994), pp. 349-365.
* "Kyriotokos e Theotokos nelle omelie di Severiano di Gabala", Theotokos 12 (2004), pp. 329-335 [pubbl. 2005].

* "Il nome cancellato: la trasmissione delle omelie di Severiano di Gabala", Revue d’histoire des textes n.s. 1 (2006), pp. 317-333.

WENGER, Antoine : Une homélie inédite de Sévérien de Gabala sur le lavement des pieds. In: Revue des études byzantines, tome 25, 1967. pp. 219-234